


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

HISTOIRE
DU BRÉSIL.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires ci-après :

A PARIS	Rey et Gravier, successeurs de Fantin, quai des Augustins, n°. 55. Pilet, rue Christine. Delaunay, au Palais-Royal.
AMSTERDAM . . .	Dufour. — Delachaux.
BORDEAUX	Mme veuve Bergeret. — Coudert, aîné.
BRUXELLES. . . .	De Mat. — Le Charlier.
BOURGES.	Gilles.
BRESLAU	Théophile Korn.
LIEGE.	Desoer. — Collardin. — Duvivier.
LILLE	Vanakerre. — Castiaux.
LYON	Bohaire.
LISBONNE	Pierre et Georges Rey.
MANHEIM	Fontaine.
MONS.	Leroux.
MARSEILLE	Chardon. — Jean Mossy.
NANCY	Vincenot.
NANTES.	Busseuil, jeune. — Kermen.
ROUEN	Frère, sur le port. — Regnault.
VIENNE. (Autriche)	Schumbrune et comp. — Schalbacher.

FRONTISPICE.

Tom. II

Lecerf sculp.

L'Océan est le seul tombeau digne d'un Amiral Batave.

P. 273.





HISTOIRE
DU BRÉSIL,

DEPUIS SA DÉCOUVERTE EN 1500 JUSQU'EN 1810;

CONTENANT

L'ORIGINE de la monarchie portugaise; le tableau du règne de ses rois, et des conquêtes des Portugais dans l'Afrique et dans l'Inde; la découverte et la description du Brésil; le dénombrement, la position et les mœurs des peuplades Brasiliennes; l'origine et les progrès des établissemens portugais; le tableau des guerres successives, soit entre les naturels et les Portugais, soit entre ces derniers et les différentes nations de l'Europe qui ont cherché à s'établir au Brésil; enfin, l'histoire civile, politique et commerciale, les révolutions et l'état actuel de cette vaste contrée.

PAR M. ALPHONSE DE BEAUCHAMP,
Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, etc.

Orné d'une nouvelle Carte de l'Amérique Portugaise et de deux belles Gravures.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n° 30.
1815.

HISTOIRE
DU BRÉSIL.

LIVRE XIII.

GUERRE *maritime entre Philippe II et la Reine d'Angleterre. — Des Pirates anglais ravagent le Brésil. — Expédition d'Edouard Fanton et de Robert Withrington. — Mort du Gouverneur général don Manuel Baretto. — Don Francisco de Sousa lui succède. — Nouvelles recherches des Mines d'argent du Brésil. — Expédition de Thomas Cavendish. — Prise de la ville de Santos, Incendie de Saint-Vincent. — Tentative sur Spiritu-Santo. — Mort de Cavendish. — Expédition de James Lancaster. — Prise et pillage du Récif.*

1583 — 1595.

LE changement de métropole fut d'abord peu sensible au Brésil, car, malgré sa politique altière, Philippe II ne négligea rien

pour concilier l'indépendance apparente de ses nouveaux sujets avec leur asservissement réel. Rien ne changea donc sous le règne de ce prince dans le régime des colonies portugaises; mais l'insatiable ambition de Philippe leur préparait un siècle de calamités. Depuis les Visigoths, aucun monarque jusqu'à lui n'avait réuni sous sa domination toute la péninsule espagnole; en outre, Philippe donnait des lois à une partie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, et à toute l'Amérique connue: jamais le soleil n'avait éclairé une si vaste monarchie. L'usurpation récente de toutes les possessions portugaises avait jeté l'alarme dans presque toutes les cours de l'Europe; mais à l'exception d'Elisabeth, reine d'Angleterre, ennemie personnelle de Philippe, et qui savait régner, tous les autres souverains étaient faibles, méprisés, ou malheureux. Encouragée et protégée par sa reine, l'Angleterre, jusqu'alors dépourvue de vaisseaux, allait s'élever au rang de puissance maritime. Tout à coup le célèbre Drake, émule de Magellan, se montre dans les deux hémisphères, porte la terreur dans les possessions de l'Amérique espagnole,

et, chargé de riches dépouilles, ne reparaît dans sa patrie qu'avec la gloire d'être le premier navigateur anglais qui eut osé faire le tour du monde.

Cependant Philippe II, qu'animait sa haine contre Elisabeth et sa passion pour les envahissemens, faisait d'immenses préparatifs dans tous les ports d'Espagne, d'Italie et de Portugal, espérant soulever les catholiques d'Angleterre et détrôner Elisabeth. Les Portugais fournissent pour leur contingent dix grands galions, treize cents matelots, trois mille soldats, et trois cent cinquante pièces de canon. Une immense flotte de cent trente-quatre vaisseaux de haut bord, à laquelle l'orgueilleux monarque affecte de donner le surnom d'*Invincible*, offre bientôt à l'Europe étonnée le spectacle de l'armement le plus formidable qu'ait jamais vu l'Océan. Cet armement sort du port de Lisbonne, et se dirige au nord vers l'Angleterre. Mais c'est là que l'arbitre des empires se plaît à confondre les desseins de Philippe, en déchaînant contre lui les tempêtes, en inspirant aux Anglais, à leur reine, la confiance et le courage qui sauvent les rois

et les peuples. Divisée et affaiblie d'abord par les habiles manœuvres de Drake, la flotte espagnole est ensuite battue par les orages, dispersée et détruite. La fierté s'empare alors des insulaires vainqueurs du plus puissant monarque du monde; et aucun succès ne leur semble plus impossible : leur grandeur maritime commence. Chaque jour des armateurs audacieux voguent avec le fer et la flamme vers les contrées soumises à Philippe, et parcourent toutes les mers. Essex désole les côtes du Portugal, et prend Cadix; Forbisher pénètre dans l'Amérique septentrionale, et s'empare de quelques îles de l'Archipel du Mexique; Drake répand de nouveau l'épouvante sur les côtes de l'Amérique espagnole; Raleigh et Cumberland, marins non moins intrépides, se signalent, l'un en fondant une colonie dans l'Amérique du nord, l'autre en explorant les parages des Indes orientales; Haukins et Norris croisent dans les mers du sud, et enlèvent un grand nombre de navires espagnols richement chargés.

L'assujettissement du Portugal à l'Espagne ne pouvait manquer d'envelopper le Brésil

dans cette guerre de calamités et de déprédations. Ce ne fut pas toutefois sans une sorte de répugnance que les armateurs britanniques se décidèrent à ravager cette colonie, où des circonstances heureuses leur avaient ouvert à Saint-Vincent un commerce qui pouvait devenir lucratif. L'expédition d'Edouard Fanton, destinée pour les Indes orientales et la Chine, fut la première qui parut sur les côtes de l'Amérique portugaise. Fanton s'approcha de Saint-Vincent sans aucune apparence hostile, et fit déclarer aux colons brasiliens que ses instructions lui défendaient d'user de violence à leur égard, excepté en cas d'agression. Dans l'espoir de maintenir la bonne intelligence entre les deux nations, il envoya des présens au gouverneur et aux principaux habitans de la ville; mais il n'était plus temps. Les Anglais, depuis les déprédations récentes de Drake dans l'Amérique du sud, y étaient regardés comme des pirates, et, à l'approche des vaisseaux de Fanton, les Portugais de Saint-Vincent s'étaient hâtés de renvoyer leurs femmes dans l'intérieur des terres, et de fortifier leur ville.

Le capitaine anglais imagina, pour s'y introduire, de répandre la nouvelle que Philippe II étant mort subitement, Antoine, prieur de Crato, venait de prendre possession du Portugal; il fit en outre de grandes promesses au nom de la reine d'Angleterre, pour obtenir qu'on le reçût dans le port, où il n'aurait pas manqué de s'établir à main armée : aucune de ses tentatives ne réussit. L'alarme s'était déjà répandue dans ces parages. Une escadre espagnole, avertie de l'apparition des Anglais, vint jeter l'ancre à l'entrée du port, et fit des préparatifs d'attaque. Fanton n'avait que trois vaisseaux, mais tous pourvus de nombreux équipages et de canons de gros calibre. L'action commença le soir, et continua aussi long-temps que le permit la clarté de la lune. Un des vaisseaux espagnols coula, et, le lendemain, Fanton remit librement à la voile pour sa destination. Tel fut le premier acte d'hostilité par lequel les Anglais signalèrent leur apparition au Brésil.

Trois ans après, vers 1588, une autre expédition navale, dont les instructions n'étaient pas aussi pacifiques, mit à la voile des ports d'Angleterre pour la mer du sud.

Le comte de Cumberland avait fait les frais de cet armement, dont Robert Withrington était le commandant en chef. Après avoir été joint par deux autres armateurs, Withrington prit en mer deux vaisseaux portugais venant de l'embouchure de la Plata, et reçut d'un prisonnier des informations qui lui suggérèrent l'idée de surprendre la capitale du Brésil. Il rejeta les avis de son vice-amiral, et fit voile pour la baie de Tous-les-Saints, montrant bien plus d'ardeur pour le pillage que d'émulation pour entreprendre la navigation périlleuse du détroit de Magellan. San-Salvador n'avait point alors de forces suffisantes pour repousser les pirates anglais. Cependant à leur approche, Christovam de Gouvea, visiteur des colléges et maisons des jésuites, qu'enflammait le zèle de la religion et l'amour de la patrie, donne avis du péril aux missionnaires qui habitaient les villages environnans peuplés d'Indiens convertis, et réclame leurs prompts secours. Les missionnaires accourent avec un grand nombre de sauvages armés d'arcs et de flèches pour repousser l'ennemi commun, et ces formi-

dables archers parviennent ainsi à préserver la ville. Toutefois Withrington, maître en quelque sorte de la baie, ravagea pendant six semaines le Reconcave, faisant beaucoup de dégâts avec peu de profit; il essaya même à plusieurs reprises d'opérer un débarquement aux environs de San-Salvador; mais voyant la ville en état de défense, et ses gens toujours repoussés, il remit enfin à la voile, et s'éloigna du Brésil.

Ces incursions alarmantes eurent lieu sous l'administration du gouverneur général don Manuel Tellez Baretto : il ne survécut pas long-tems à ces deux tentatives hostiles, et laissa la colonie sans chef, après l'avoir administrée quatre ans. Les papiers scellés envoyés avec lui par la cour de Madrid, pour être ouverts s'il mourait dans l'exercice de ses fonctions, nommaient, pour le remplacer provisoirement, don Antonio Barreiros, evêque de San-Salvador, et Christovam de Barros, *provedor mor de Fazenda.* Mais Francisco Giraldès, nommé définitivement gouverneur général, eut ordre d'aller faire cesser l'administration provisoire. Il était chef de la capitainerie d'Os Ilheos,

que son père Lucas Giraldès avait acquise du possesseur originaire. Ce surcroît d'honneur et de pouvoir aiguillonna peu son ambition, ou plutôt ne fit point naître en lui une passion qu'il n'avait pas. Embarqué deux fois à Lisbonne pour son gouvernement, et se voyant deux fois repoussé dans le port, Giraldès prit cette contrariété des vents pour un mauvais présage, et donna sa démission. Don Francisco de Sousa fut choisi pour lui succéder.

Le nouveau gouverneur mit en mer avec de plus brillantes espérances qu'aucun de ses prédécesseurs. Roberio Diaz, descendant de *Caramourou*, était alors un des plus puissans colons de Bahia; une belle et riche argenterie ornait sa chapelle et couvrait sa table, et on la disait faite avec des lingots tirés des mines exploitées furtivement dans ses propres terres. Ce bruit devint si général, que Roberio jugea qu'il y aurait de l'imprudence à garder plus long-temps son secret : il s'embarqua pour Madrid, et vint offrir à Philippe II *de lui trouver au Brésil plus d'argent qu'il n'y avait de fer en Biscaye;* mais il exigeait en récompense le titre

de marquis des *Mines*. Cette demande parut trop ambitieuse au roi, qui promit seulement à Roberio la place d'administrateur de toutes les mines du Brésil, et d'autres avantages dont il se serait peut-être contenté, si Philippe n'eût réservé au nouveau gouverneur le titre qu'il refusait au colon. Dans tous les cas, les promesses de la cour ne devaient avoir leur effet que lorsque les mines seraient à la disposition de la couronne, ce qui dépendait de Roberio, qui, offensé de la préférence accordée au gouverneur, était déterminé à ne pas mettre un autre que lui en possession des honneurs auxquels il croyait avoir droit. De retour à San-Salvador avec Sousa, qui venait prendre les rênes du gouvernement colonial, au lieu de tout préparer dans ses terres pour l'exploitation des mines, il ne s'occupa qu'à détruire toutes les traces qui pouvaient conduire à leur découverte ; et quand Sousa, plein de confiance, se mit à leur recherche, il n'en put trouver aucun vestige. Trompé dans son attente, et regrettant sur-tout la perte du marquisat qu'il avait ambitionné, le gouverneur général dissimula sa colère, et

adressa secrètement à la cour de Madrid ses plaintes contre Diaz; mais avant que les ordres de le punir fussent arrivés à Bahia, ce riche colon mourut, et ensevelit avec lui son secret.

Tandis que les Portugais d'Amérique cherchaient en vain les traces de leurs mines d'argent, le fameux chevalier Thomas Cavendish sortait de la Tamise pour venir piller le Brésil. Après avoir dissipé son héritage, ce navigateur, ou plutôt cet aventurier, avait songé dès le commencement de la guerre à réparer sa fortune par la piraterie. Mettant à la voile en 1586, il avait pillé et brûlé dans la mer du sud Paita et Acapulco, ravagé les côtes du Chili, du Pérou, de la Nouvelle-Espagne, et enlevé près de la Californie un vaisseau amiral espagnol richement chargé. Cavendish n'était rentré ensuite à Plymouth qu'après deux années de déprédations autour du globe. Les ravages qu'il avait commis étaient tels, que les Anglais eux-mêmes les regardèrent comme des taches honteuses pour leur nation. Mais les richesses que venait d'enlever Cavendish, en enflammant sa cupidité,

l'excitèrent à entreprendre une seconde expédition du même genre. Le Brésil en devint le théâtre, quoiqu'il n'en eût pas d'abord été l'objet. Cavendish mit en mer le 26 août 1591, avec trois grands vaisseaux et deux autres navires, tous bien équipés, forces plus imposantes que celles qu'il avait eues dans sa première entreprise; mais cette seconde expédition ne produisit qu'une suite d'infortunes et de désastres. Elle commença toutefois par un succès qui fut dû au hasard et à la surprise plutôt qu'à la prudence de Cavendish. Arrivé à la hauteur de la capitainerie de Saint-Vincent, et dépourvu de provisions nécessaires pour un voyage de long cours, il détache deux vaisseaux de son escadre pour s'emparer de la ville de Santos, et s'y approvisionner. Les pirates surprennent les habitans à l'église pendant la messe. Un seul homme résiste : il est tué; le reste est gardé à vue dans l'église même pendant tout le jour, et forcé de se racheter; mais au lieu de négocier pour un supplément de rançon, le vice-amiral Cooke perd un temps précieux dans des repas, où son intempérance lui fait ou-

blier le véritable but de ce hardi coup de main. La nuit vient, et les habitans de Santos profitent des ténèbres et du sommeil des pirates pour emporter dans l'intérieur tout ce qu'ils peuvent soustraire à leur avidité ; de sorte qu'à l'arrivée de Cavendish, huit jours après la prise de la ville, le reste de la flotte se trouve sans provisions d'aucune espèce. Quelques chefs indiens viennent offrir aux Anglais leur alliance, s'ils parvenaient à chasser ou à exterminer les Portugais ; mais Cavendish voulait piller, et non pas s'établir. Les naturels, voyant qu'ils ne pouvaient attendre de lui aucune protection efficace, ne s'exposèrent point à la vengeance des véritables possesseurs. Cavendish fit de nouvelles tentatives auprès des colons de Santos, et proposa de traiter avec eux au nom de don Antonio, roi titulaire de Portugal ; mais cette cause était désespérée en Amérique comme en Europe, et nul n'osa braver le ressentiment de Philippe II. Cependant Cavendish, avec une imprévoyance qui lui mérita le sort funeste qui l'attendait, resta plusieurs semaines encore à Santos, et en partit encore plus mal

approvisionné qu'à son arrivée au Brésil. Sur sa route, il brûla Saint-Vincent, s'avança ensuite vers les détroits magellaniques, et ne put les franchir. Son vaisseau, séparé du reste de l'escadre par des coups de vent, revint sur la côte du Brésil. Cavendish y débarqua vingt-cinq hommes à trois lieues de Santos, espérant s'emparer de quelques provisions pour ses équipages malades et tourmentés par la faim. De ce détachement, composé des hommes d'élite du vaisseau, personne ne revint. Les Brasiliens de la côte les massacrèrent tous, à l'exception de deux, qu'ils emmenèrent prisonniers à Santos comme en triomphe, portant avec une sorte d'ostentation les têtes des Anglais qu'ils venaient d'égorger. Cette perte eût été irréparable pour Cavendish, si un autre vaisseau de sa malheureuse escadre ne l'eût rejoint. Ils continuèrent à longer la côte ensemble, remontant au nord, et ravageant sur leur route les habitations et les plantations des Brasiliens, jusqu'à ce qu'un prisonnier portugais entreprit d'amener le vaisseau de Cavendish à la barre d'Espiritu-Santo, port où le forban désirait aborder,

croyant y trouver des provisions en abondance. Ne jugeant pas prudent toutefois de s'en rapporter aux assurances du prisonnier, il jeta l'ancre, et envoya une chaloupe sonder la barre : sa profondeur fut jugée insuffisante. Cavendish irrité ordonna la mort du pilote ; en vain le malheureux Portugais protesta qu'il n'avait jamais sondé cette barre, mais qu'il y avait amené des vaisseaux de cent tonneaux : Cavendish le fit pendre sans nouvel examen. Les vaisseaux s'approchant à la rame aperçurent trois navires à l'ancre près de la ville. Sans perdre de temps, Cavendish allait envoyer ses embarcations pour commencer l'attaque ; mais la nuit approchait, et ses équipages refusèrent d'effectuer la descente avant le jour. Chaque heure de délai augmentait le danger. Jamais vaisseaux, dit Cavendish dans sa relation, ne furent dans une situation plus fâcheuse : il était impossible de passer la barre, et on tirait de tous côtés ; rien cependant ne pouvait vaincre la désobéissance des équipages, et tout indigné qu'était Cavendish, il fut forcé d'attendre qu'ils rentrassent dans le devoir. A la pointe du jour

ils lui offrirent d'eux-mêmes de marcher à l'ennemi. Les canots partirent avec quatre-vingts hommes, sous les ordres du capitaine Morgan, auquel il était enjoint, sous peine de mort, de ne pas débarquer, quelqu'occasion qu'il s'en présentât. Morgan devait retourner aussitôt qu'il aurait découvert un bon mouillage près de la ville, pour que le commandant en personne pût opérer le débarquement avec autant d'hommes que ses chaloupes en pourraient contenir. Morgan partit avec ces instructions; mais déjà les Portugais, réunis aux Indiens de la côte, avaient fait pendant la nuit des préparatifs de défense. Leurs vaisseaux s'étaient approchés de la ville, à une portée de fusil de la rivière. Deux petits ouvrages, protégés par des bois et des rochers, en défendaient encore les approches. Les Portugais firent feu du petit fortin de l'ouest sur les chaloupes, et Morgan, pour obéir à ses ordres, voulut se retirer; mais ses gens, qui ne respiraient que le pillage, l'accusèrent de lâcheté. Emu de cette insulte, Morgan déclara qu'il aborderait, quelles qu'en fussent les conséquences.

Il continue alors d'avancer à force de

rames. Bientôt le petit fort de l'est, que les Anglais n'avaient pas encore aperçu, tire sur eux, blesse et tue quelques hommes. Morgan se décide aussitôt à l'attaquer en personne, et ordonne en même temps à la petite chaloupe d'emporter les retranchemens de l'ouest : elle prend terre la première, et, trouvant peu de résistance, enlève le poste sans perte ; mais la grande chaloupe, qui tirait beaucoup d'eau, échoue ; les hommes cependant vont à terre, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Quoique le fortin fût en pierres, et d'environ dix pieds de haut, Morgan et dix de ses compagnons l'escaladent sans hésiter. Les Indiens et les Portugais se montrent aussitôt, roulent des pierres, et tuent Morgan avec cinq autres Anglais ; le reste fuit vers la chaloupe, qui est à l'instant même accablée de traits : de quarante-cinq hommes qui sont à bord, il n'en reste pas un seul sans blessures. Incapables de soutenir cette poursuite désespérée, les Anglais poussent au large, et laissent sur le sable plusieurs de leurs camarades en proie aux sauvages. Ils appelèrent en vain les gens de l'autre chaloupe à leur secours :

ceux-ci allaient aussi se rembarquer, laissant dix hommes de leur équipage à la merci de l'ennemi. Ces dix Anglais avaient couru seuls aux retranchemens que les Indiens étaient revenus occuper, et ils les auraient emportés de nouveau, si le maître du vaisseau *le Roebuck*, « le plus lâche co-
» quin, dit Cavendish, qui fût jamais né
» d'une femme, » n'eût rappelé le canot, et abandonné ces dix braves. Vainement se mirent-ils dans l'eau jusqu'au cou pour qu'on les reprît à bord; leurs indignes camarades n'eurent aucune compassion, et ces hommes furent lâchement perdus. Cavendish, après cette malheureuse tentative, abandonna la côte du Brésil, et, navré de douleur en voyant tous ses projets avortés, il mourut en mer, encore plus de chagrin que de maladie.

Son expédition n'avait point de plan, et fut mal conduite; au contraire, celle qui va suivre fut conçue et exécutée avec autant d'habileté que de courage. Quelques *aldermen* et commerçans de Londres l'équipèrent à leurs frais et en confièrent le commandement à James Lancaster, *gentleman* de cette

capitale. Il connaissait particulièrement le Portugal et le Brésil, ayant servi comme soldat parmi les Portugais, et trafiqué ensuite avec eux en qualité de marchand. C'était donc de sa part une sorte de trahison morale que d'aller porter la guerre à une nation avec laquelle il avait eu long-temps des liaisons d'amitié et de bienveillance; mais il n'est point de sentiment d'honneur que ne fasse fléchir l'amour du gain. Pernambuco fut l'établissement que Lancaster résolut d'attaquer. Il mit à la voile avec trois vaisseaux et deux cent soixante-dix hommes d'équipage, emmenant avec lui deux Français de Dieppe, qui savaient la langue des Indiens du Brésil. Deux fois l'un de ses vaisseaux perdit un mât, et s'en retourna pour se réparer; les équipages des deux autres vaisseaux se croyant alors trop faibles, témoignèrent hautement le désir que Lancaster abandonnât son projet. Il répondit que Barker, son vice-amiral, était un homme trop résolu pour ne pas le rejoindre aussitôt qu'il pourrait remettre en mer, et que rien d'ailleurs ne lui ferait prendre à lui-même un autre parti que celui auquel il s'était d'abord

décidé. « C'est par de pareilles variations » dans les desseins, ajouta Lancaster, que » beaucoup d'expéditions échouent ; il n'y a » point d'obstacles pour le courage qui persévère. » Barker le rejoignit en effet au cap Blanco, avec son vaisseau. Lancaster avait déjà capturé plusieurs navires portugais et espagnols ; et, apprenant d'un prisonnier qu'une caraque richement chargée, et venant de l'Inde, avait fait naufrage sur la côte de Pernambuco, et que toute sa cargaison était déposée au Récif, il se dirigea immédiatement vers l'île Mayo, et envoya une frégate-galère à vingt-huit rames pour aborder. Là, il trouve une autre escadre anglaise de deux vaisseaux, une pinasse et une prise biscayenne, commandée par le capitaine Venner. Lancaster l'entraîne avec lui, et Venner devient volontairement son compagnon d'armes. Selon l'usage des marins, cette union des deux corsaires est ratifiée par un écrit signé de chacun d'eux : Lancaster se réserve trois parts, et Venner une de tout ce qui sera capturé. Ils cinglent ensemble, et à toutes voiles, vers le Récif ou port d'Olinda, et y arrivent à minuit,

à la fin de mars. Trois gros vaisseaux hollandais stationnés à l'entrée du havre, leur font craindre d'abord quelque résistance. Lancaster garnit de monde ses cinq prises, et ordonne à ses officiers, en cas d'opposition de la part des Hollandais, d'aborder leurs vaisseaux, d'y mettre le feu, et de s'emparer de leurs canots pour entrer dans le port : il espérait débarquer ainsi à la pointe du jour, laissant ses vaisseaux en dehors de la rade jusqu'à ce qu'il eût pris les forts et la ville. L'embarquement s'opère en conséquence, et Lancaster en personne prend le commandement de la frégate-galère, où il place quatre-vingts hommes d'élite; mais quand le jour paraît, il aperçoit ses embarcations en dérive à un quart de lieue au nord de l'entrée de la rade. Le reflux ne leur permettant plus d'approcher, elles restèrent ainsi forcément inactives en pleine vue de la ville. Lancaster éprouva cependant la satisfaction de voir les Hollandais s'écarter pour lui laisser l'accès libre : tous ses signaux pressaient le ralliement des embarcations. Vers midi, le gouverneur d'Olinda envoya un parlementaire pour

savoir ce que voulait l'escadre anglaise. Lancaster répond qu'il veut avoir la cargaison de la caraque échouée, et qu'il l'aura, comme le gouverneur le verra lui-même bientôt. Pendant ce temps les Portugais garnissaient le fort à l'entrée du havre. Ils montrèrent bientôt toutes leurs forces, s'élevant à environ six cents hommes. Lancaster ordonna à ses gens d'aborder avec tant de violence qu'ils brisassent leurs canots, et n'eussent d'autre sujet de confiance que Dieu et leurs armes; car ces pirates faisaient une sorte d'ostentation de la religion, et le nom de Dieu était toujours mêlé à leurs discours comme à leurs blasphêmes : ils se croyaient sûrs des secours de la Providence pour la réussite d'une tentative dont le seul but était le pillage.

Vers deux heures après midi, la marée permet à Lancaster d'avancer et de dépasser les Hollandais; le fort tire; malgré son feu les pirates abordent; leur galère est brisée du choc; la mer y entre et l'engloutit; d'autres embarcations éprouvent le même sort; il ne reste plus aux Anglais que l'alternative de vaincre ou de mourir. Sept

canons défendaient le fort du Récif; mais les Portugais les pointèrent si mal que les boulets se perdirent dans le sable et ne blessèrent qu'un seul des assaillans. Lancaster triomphe de la maladresse de l'ennemi : « Courage, camarades ! s'écrie-t-il, » courage; en avant, escaladons le fort; » par Dieu tout est à nous ! » A sa voix les Anglais courent à l'assaut, et les Portugais intimidés abandonnent le fort, et à la faveur de quelques buissons, se retirent dans l'intérieur des terres. Lancaster fait à toute sa flotte le signal d'entrer, et laissant garnison dans le fort, il dirige ses canons contre la ville d'Olinda, d'où il avait à craindre une sortie. Il marche ensuite sur la ville basse; c'est ainsi qu'il appelle le Récif qui contenait alors une centaine de maisons. A son approche, les habitans se jettent précipitamment dans leurs caravelles et dans leurs canots, et abandonnent aux vainqueurs la ville, leurs magasins, la riche cargaison de la caraque, et une grande quantité de productions du pays.

Lancaster, après sa victoire, montra autant de prudence qu'il avait déployé de

courage pendant l'action; ses gens ne commirent aucun désordre public, ni aucun pillage particulier : jamais forbans ne s'étaient comportés avec tant d'ordre et de sang froid. Cependant un si grand butin ne pouvait être promptement enlevé, et il était indispensable de prendre possession temporaire de la ville basse. L'isthme sur lequel est élevé le Récif fut aussitôt fortifié avec des palissades, et on y construisit un fortin, où Lancaster fit poser les canons qui étaient à l'entrée du havre. Il entra ensuite en négociation avec les capitaines hollandais, et offrit de les freter pour l'Angleterre, à des conditions avantageuses : ceux-ci ne balancèrent point à se joindre à l'heureux corsaire. Trois jours s'étaient à peine écoulés, lorsque cinq vaisseaux furent en vue; c'étaient des armateurs français, dont l'un avait, l'année précédente, sauvé Lancaster d'un naufrage à l'île de Mona, dans les Indes occidentales. Le pirate reconnaissant accueillit son bienfaiteur avec transport, et lui donna toute une cargaison de bois de Brésil. Les autres capitaines français, témoins de la générosité de Lan-

caster, se mirent aussitôt sous ses ordres, espérant avoir part aussi au butin. Lancaster eut ainsi une flotte auxiliaire qu'il récompensa largement, faisant aux équipages la répartition de ce qu'il aurait été forcé de détruire à défaut de transports.

Le troisième jour, quatre des principaux habitans d'Olinda vinrent dans l'intention de traiter avec Lancaster : il les évita, en se reléguant à bord des Hollandais, et y resta malgré des messages réitérés, lassant ainsi la patience des négociateurs, qui, enfin, s'en retournèrent. Ses équipages, étonnés d'une conduite si singulière, lui en demandèrent le motif : « Je connais mieux que » vous, leur dit-il, les colons du Brésil, avec » qui j'ai long-temps vécu. Quand ils ne » peuvent l'emporter par l'épée, ils se servent de leurs langues trompeuses; car ils » n'ont ni foi ni franchise. D'ailleurs, que » gagnerions-nous à négocier? Par l'aide du » ciel, ne possédons-nous pas ce que nous » étions venus chercher de si loin? Il n'y » aurait aucune sagesse à nous laisser ravir » par l'astuce ce que nous avons enlevé par » la force. » Lancaster informa les Portugais

que, loin de recevoir d'eux aucune proposition, il ferait pendre le premier qui essaierait de lui en adresser. Toute son activité était employée alors à accélérer le chargement du butin, et à repousser les habitans d'Olinda, armés contre lui. Dans une seule attaque, il leur prit cinq chariots du pays, capture plus importante que les munitions et l'artillerie dont il s'empara dans la même action; car, sans ces chariots, il n'aurait pu enlever qu'une faible partie des marchandises tombées en son pouvoir. Le jour suivant, un vaisseau brasilien, ayant à bord quarante Portugais et soixante nègres, entra dans le port sans défiance. Lancaster mit les nègres en liberté, et employa les Portugais à traîner ses chariots, soulageant, par cet insolent abus de la victoire, ses propres équipages, qui n'auraient pu faire sans danger un si rude travail sous un climat brûlant.

Depuis vingt jours l'heureux corsaire était en possession du Récif, soutenant des attaques répétées, obligé sans cesse de combattre pour faire de l'eau, mais sans éprouver toutefois de grandes pertes. Les Portugais,

qui méditaient la destruction de sa flotte, mirent le feu à cinq de leurs caravelles, et les poussèrent ainsi enflammées contre les vaisseaux de Lancaster. Il s'y était attendu, et avait fait stationner à environ un mille six barques pourvues de grappins et de chaînes de fer; avec ces grappins elles accrochèrent les caravelles, et les firent échouer. Six jours après cette tentative, trois grands radeaux, armés de longues perches pour n'être pas accrochés, furent poussés tout en feu, à onze heures du soir, sur la flotte. Aucun Anglais n'osait entreprendre de les détourner, dans la crainte de sauter, et cependant, à moins que les radeaux enflammés ne fussent toués sur le rivage opposé, l'escadre ne pouvait manquer d'être brûlée tout entière. Lancaster, que rien n'effrayait, fit mettre des draps mouillés sur la soute aux poudres, et encouragea ses équipages, qui s'aventurèrent alors. Parvenus enfin jusqu'aux radeaux, ils les accrochèrent tout enflammés, et les touèrent sur le rivage, où ils continuèrent de brûler jusqu'au jour. Les Portugais essayèrent de couper les cables de l'ennemi, mais sans pouvoir réussir. Ils

préparaient une troisième tentative incendiaire, lorsque Lancaster, qui en redoutait les suites, fit embarquer le reste de son butin, et disposa tout pour un prompt départ. On n'attendait plus, pour mettre à la voile, que la marée du soir, lorsque Lancaster aperçut les ennemis en forces sur un banc de sable, d'où ils pouvaient inquiéter la sortie de l'escadre. Il se rendit aussitôt au Récif, rassembla ses capitaines, et tint conseil. L'escadre devant mettre en mer le soir même, les uns furent d'avis qu'il y aurait de la démence à s'engager dans une action sans nécessité; les autres soutinrent que le vent contraire pouvant les empêcher de mettre à la voile, il fallait avant tout repousser l'ennemi. Lancaster se rangea de cette dernière opinion, et trois cents hommes, tant Anglais que Français, eurent ordre de repousser les troupes de Pernambuco, de détruire leurs ouvrages, et de revenir en hâte se rembarquer. L'ennemi tira quelques coups de fusil à l'approche du détachement, et abandonna aussitôt une plate-forme et une batterie, que les Anglais détruisirent. Encouragés par ce succès, et

voyant plusieurs drapeaux qui flottaient au-delà, hors de la vue de l'escadre, ces hommes inconsidérés s'avancèrent sans précaution, croyant marcher à une victoire certaine. Les Portugais les attirent, les enveloppent, et les taillent presque tous en pièces. Dans leurs précédentes escarmouches, les Anglais n'avaient pas éprouvé une aussi grande perte. Le vice-amiral Barker, lieutenant de Lancaster, et deux capitaines français, restèrent parmi les morts. Les Portugais ne cessèrent de poursuivre les fuyards que lorsque ceux-ci furent sous la protection de la flotte. Le soir même Lancaster leva l'ancre, mit à la voile avec onze vaisseaux chargés, et tous gagnèrent en sûreté leurs ports respectifs.

Il est rare que, lorsque des pirates ont capturé d'immenses richesses, ils soient tous satisfaits, et qu'ils puissent jouir en paix du fruit de leurs déprédations. D'ordinaire, la passion de l'or et du butin qui les a précipités dans le crime devient justement leur punition ; il y a cependant tout lieu de croire que Lancaster, dont on ne fait plus mention depuis, et qui dirigea toute

cette expédition avec tant de prudence, fut content de sa fortune, et profita sagement de ce qu'il avait pris les armes à la main.

Le succès de son entreprise hardie en aurait fait naître probablement beaucoup d'autres du même genre, si la fable du pays d'*El Dorado*, ainsi nommé parcequ'on en croyait le sol *tout d'or*, n'eût été offerte par le fameux Raleigh à l'imagination séduite des aventuriers anglais, comme une proie digne de leur courage, et n'eût servi ainsi à éloigner du Brésil ces déprédateurs de l'Amérique.

LIVRE XIV.

*Recherches faites au Brésil de la contrée fabuleuse d'*El Dorado. — *Mort de Philippe II. — Philippe III lui succède. — Nomination de Pédro Botelho au Gouvernement de l'Amérique portugaise. — Expédition de Coelho de Sousa à la* Serra d'Ibiapaba. — *Sa retraite à Jaguaribe, où il fonde deux établissemens. — Sa tyrannie et ses malheurs. — Lois de la Cour d'Espagne en faveur des Brasiliens. — Tentatives malheureuses des Jésuites vers la* Serra d'Ibiapaba. — *Description de ces montagnes. — Mœurs et usages des Tapuyas. — Les Pitagoares de Pernambuco marchent au secours de Bahia. — Perfidie des Commandans portugais à l'égard de ces Sauvages. — Le colon Alvaro et le jésuite Rodriguez pacifient les Aymures.*

1595 — 1608.

Tandis que les Anglais cherchaient dans la Guyane le pays d'*El Dorado*, un colon brasilien, nommé *Gabriel Soarès*, faisait au

Brésil même, et dans une autre direction, une tentative pour la même découverte. Il parvint à la source de la rivière San-Francisco, et s'avança jusqu'aux frontières de la province de Charcas, au Pérou; mais il souffrit tant de maux dans cette vaine recherche, et perdit un si grand nombre de ses compagnons de voyage, qu'il se vit forcé de rétrograder au Brésil, sans avoir découvert les traces d'aucune mine. Pedro Coelho de Sousa, colon de Paraïba, fit aussi une tentative dans le même but, mais par eau, sans qu'on sache précisément dans quelle direction : tout porte à croire que ce fut vers le fleuve des Amazones. Coelho engloutit dans cette entreprise insensée une grande partie de ses capitaux, sans pouvoir être détourné de faire une seconde expédition. Celle-ci fut moins chimérique; elle donna lieu d'ailleurs à de nouvelles découvertes et à de nouveaux établissemens au nord du Brésil, mais sous un autre règne, car Philippe II n'était plus. Dès le 18 septembre 1598 ce prince avait cessé de vivre, dans son palais de l'Escurial, après avoir troublé l'Europe pendant quarante-deux ans. Il avait eu

le triste avantage de faire succéder sur le trône de Portugal l'orgueil, la fourberie, la sombre et tortueuse politique, aux vertus généreuses par lesquelles presque tous les souverains qui s'y étaient assis l'avaient illustré depuis sa fondation. Si l'Espagne paisible, mais enchaînée sous son règne, vante encore la grandeur de ses vues, la profondeur de ses conceptions, l'habileté de sa prudence, l'imperturbable fierté de son ame, d'un autre côté, l'inexorable histoire l'a flétri à jamais, pour s'être livré sans pudeur et sans frein à cette ambition turbulente.

Le fardeau de l'immense souveraineté qu'il laissait à son fils Philippe III était trop pesant pour ce prince, dont le règne fut celui des favoris, auxquels il abandonna les rênes de l'état. Sa douceur, sa piété, sa modération n'étaient point accompagnées des qualités nécessaires pour gouverner les hommes. Philippe III était crédule, sans énergie, sur-tout peu laborieux. Sous un tel prince, la puissance colossale de l'Espagne devait nécessairement s'énerver et languir.

Le Brésil, qu'un titre imposant de possession assurait enfin à l'Espagne, se soutenait moins par les secours d'un gouvernement débile que par ses propres forces. Le fils de Philippe II, impuissant sur-tout contre l'Angleterre, fit la paix avec les envahisseurs des mers, et le Brésil put respirer quelque temps sans avoir à craindre les déprédations des corsaires britanniques; on le verra même, sous ce nouveau règne, étendre vers le nord sa civilisation et ses conquêtes.

Le premier gouverneur général envoyé au Brésil par Philippe III fut don Pedro Botelho. Il vint remplacer, en 1603, don Francisco de Sousa, qui avait gouverné la colonie pendant onze ans. Bothelho embrassa avec ardeur tous les projets de découvertes et de conquêtes qu'avait imaginés Coelho, l'un des explorateurs d'*El Dorado;* il l'encouragea même dans ses entreprises, et lui donna une commission spéciale pour conquérir et coloniser de nouvelles terres, avec le titre de *Capitam mor.* Quatre-vingts aventuriers se hasardèrent à suivre Coelho. Plusieurs d'entre eux savaient la langue des

indigènes : huit cents Indiens les accompagnèrent comme alliés. Une partie de l'expédition se mit à bord de deux caravelles, sous la direction d'un pilote français qui connaissait la côte, et le corps principal s'avança par terre vers Seara. Là, Coelho accrut ses forces, en prenant avec lui d'autres Indiens civilisés par les jésuites. Il marcha ensuite vers la *Serra d'Ibiapaba;* mais les Tapuyas, maîtres de cette chaîne de montagnes, s'opposèrent à ses progrès. Mel-Redondo, un de leurs chefs, se voyant soutenu par quelques Français sous les ordres du sieur de Montbille, résista d'abord avec courage. Les Portugais parvinrent néanmoins à s'emparer de trois postes fortifiés. Mel-Redondo vaincu, se soumit avec tous les établissemens de sa peuplade, et obtint pour lui-même des conditions favorables, par l'intermédiaire des Français. Mais un autre chef de la *Serra d'Ibiapaba*, nommé Juripari, ou le Diable, fut plus heureux dans sa résistance. Après de vains efforts qui se succédèrent pendant plus d'un mois, les envahisseurs, découragés, reçurent l'ordre d'abandonner leur entreprise.

Coelho se retira vers Jaguaribe, qui était de la juridiction de Pernambuco, et y commença un nouvel établissement appelé *Nova Lusitania*, et une ville qu'il nomma la *Nouvelle Lisbonne*. Il était actif, entreprenant, et aurait vu prospérer sa colonie naissante, s'il n'avait commis une injustice qui entraîna sa propre ruine. Non seulement il vendit comme esclaves les Tapuyas pris les armes à la main, mais, ajoutant l'ingratitude à l'iniquité, il exerça la même tyrannie sur les Indiens qui l'avaient fidèlement servi comme alliés dans son expédition. Cette conduite atroce blessait les lois existantes sur l'esclavage, lois qui avaient été mitigées en conséquence des excès commis sous le prétexte de la sentence générale portée contre les Cahètes. Selon les édits de la cour, aucun Indien ne pouvait être considéré comme prisonnier, à moins qu'il n'eût été pris en pleine guerre, encore pouvait-il recouvrer sa liberté après un temps de servitude équivalent au montant de sa rançon. Mais tous ces règlemens avaient été éludés par des colons avides et inhumains. Ils appelaient guerre légitime l'enlèvement des

enfans brasiliens; ils excitaient des hordes à s'attaquer entre elles, pour qu'on pût mettre en vente leurs prisonniers de guerre; et si le captif survivait au terme de sa servitude, il ne pouvait guère espérer de jouir du bénéfice de la loi, étant à la merci de son maître. Informée de ces abus, la cour d'Espagne venait d'annuler toutes les lois sur l'esclavage, et d'ordonner que tout Brasilien serait libre, à moins qu'il n'eût été pris en guerre légitime, et aucune guerre ne pouvait être considérée comme telle, si elle n'avait été entreprise par un ordre émané de la cour. Coelho avait violé évidemment ces lois protectrices des Indiens : de vives réclamations, des plaintes amères parvinrent contre lui jusqu'au trône. Privé alors de toute protection et de tout secours, il se vit en quelque sorte à la merci des Tapuyas, qu'il avait offensé, et ses amis même l'abandonnèrent. Ne pouvant se soustraire à la vengeance des sauvages que par la fuite, il partit à pied pour retourner à son premier établissement de Paraïba, avec sa femme et ses enfans. Deux d'entre eux, qui étaient en bas âge, moururent de fatigue en route, et

ce père malheureux éprouva tous les genres d'infortune pour avoir été injuste et cruel; exemple trop rare du courroux de la providence contre les méchans! La cour de Madrid fit mettre en liberté les naturels que Coelho avait réduits en esclavage avec tant d'injustice, et prescrivit de les indemniser pour ce qu'ils avaient souffert. De pareils ordres honoreraient un monarque absolu, s'ils n'attestaient en même temps son impuissance de faire le bien; car ils furent plus souvent donnés que suivis par les dépositaires du pouvoir des rois d'Espagne dans les colonies d'Amérique.

Les jésuites de Pernambuco avaient vu avec anxiété l'entreprise de Coelho sur la *Serra d'Ibiapaba*, et à peine eut-elle échoué, qu'ils en préparèrent une plus paisible, dans le dessein de civiliser les Tapuyas. La chaîne de l'*Ibiapaba* s'étend environ quatre-vingt lieues en longueur et vingt en largeur; ses pics saillans s'élèvent les uns au dessus des autres, et leurs flancs, alternativement nus et richement parés de verdure, offrent de grandes variétés pittoresques. Rien de plus pénible que de gravir

ces hautes montagnes ; mais arrivé au sommet, le voyageur est dédommagé amplement de ses fatigues par l'aspect d'une foule de beautés naturelles qui le frappent d'admiration. Ce n'est autour de lui que rocs hérissés, grottes profondes, vallées boisées et fertiles, vastes savanes, nuages qui se forment, se colorent et se balancent sous ses pieds. La vallée supérieure, sorte de plateau auquel on donne douze lieues de longueur sur dix de large, n'est pas moins abondante en bois qu'en fruits : on y comptait près de deux cents établissemens de Tapuyas. A l'est, le grand Océan borne cet admirable coup-d'œil. Là, les jours sont courts, les matinées étant toujours nuageuses, et le soir hâté par le rideau que forment les sommités de l'ouest, lesquelles dominent toute cette chaîne de montagnes. On y trouve peu de torrens et de sources, mais l'eau y est excellente. Les Tapuyas et les Tabajaras, qui habitaient alors l'Ibiapaba, attribuaient à la rareté de l'eau la pénurie de toute espèce de gibier, ne songeant pas sans doute que les peuplades sauvages qui vivent de la chasse trouvent toujours le

gibier peu abondant, à moins qu'elles ne se transportent fréquemment d'un lieu à un autre.

Les Tapuyas de l'Ibiapaba ne font jamais mourir aucun prisonnier de guerre, et tout ennemi qui parvient à se mettre à l'abri dans une de leurs huttes est sauvé. Jamais aucun Tapuyas ne viola ce sanctuaire de l'hospitalité bienveillante, quelque grande que fût sa colère, quelque juste que fût son ressentiment. Sous beaucoup de rapports encore, ces sauvages diffèrent des autres peuplades brasiliennes. Leurs chefs prétendent guérir les maladies par la friction et par la fumée du tabac. Quand une jeune fille nubile n'a point d'amant, la mère lui trace sous les yeux une marque rouge, et l'amène au chef le plus voisin pour qu'il jette un charme sur elle. Les Tapuyas portent des sandales d'écorce de kuragua, et les deux sexes s'ornent les bras et les jambes de bracelets faits avec du fruit de l'arbre nommé *aquay*. Leurs instrumens de musique sont de trois sortes : les uns faits d'os humains, les autres de cornes ou de roseaux. Ces sauvages célèbrent le lever des Pléiades

avec des chants et des danses, en paraissant les considérer comme des divinités. Ils changent de séjour plus fréquemment qu'aucune autre tribu du Brésil. La veille d'un déplacement, le chef assemble les devins pour savoir dans quelle direction il doit faire route, et où il convient de s'arrêter. Avant de se mettre en marche, toute la horde se baigne, se frotte de sable fin, se baigne de nouveau, et chaque Tapuyas se gratte ensuite le corps jusqu'au sang avec les dents aiguës d'un petit poisson, croyant par là prévenir la fatigue, et y remédier. Dès qu'on approche du lieu désigné, les jeunes sauvages coupent des branches et élèvent des huttes; ensuite les hommes vont à la chasse, à la pêche, à la recherche du miel; la plus vieille femme cueille des fruits et des racines, et la plus jeune prépare la nourriture. Ce sont aussi les devins qui prescrivent dans quelle direction les chasseurs doivent chercher leur proie. Les plus experts dans l'art de la divination vont eux-mêmes à la chasse. Dès qu'on découvre le gibier, on entoure la place, et si l'animal échappe aux flèches, ce qui est presque

impossible, des chiens dressés l'atteignent et s'en emparent aussitôt. La chasse finie, les sauvages rapportent dans leurs habitations tout le gibier, en chantant, dansant sur la route; le reste de la horde vient à la rencontre des chasseurs avec les mêmes démonstrations de joie. Les viandes sont mises aussitôt dans un trou en terre, ou espèce de four, garni de feuilles en dedans, qu'on recouvre ensuite de terre et de feuillages auxquels on met le feu. Le sol sert de table aux convives, et des feuilles sont leurs napes. Tout ce qui se trouve devant eux est dévoré, car l'appétit de ces sauvages dure tant qu'il leur reste des vivres. La journée se passe en réjouissances. Les jeunes gens chantent; les jeunes filles dansent et chantent chacune derrière celui qu'elle aime le plus. Vient ensuite la lutte, pour laquelle on choisit les troncs de deux jeunes arbres d'une longueur et d'une grosseur égales. La horde se partageant alors en deux troupes, un des lutteurs de chacune prend un des troncs, et le traîne aussi loin que ses forces le lui permettent. Il est relevé aussitôt par un autre lutteur, et le parti qui triomphe

est celui qui arrive le premier à l'emplacement où la horde veut prendre ses nouveaux quartiers. Le tronc est alors planté dans la hutte du chef, pour servir encore lors du prochain départ. Les Tapuyas abandonnent aux femmes les travaux de l'agriculture, en quoi ils diffèrent encore du reste des Brasiliens; mais quelques-unes de leurs habitations ne cultivent jamais la terre. On dit que les Tapuyas vivent plus long-temps que les autres sauvages du Brésil, quoique la longévité soit attribuée à toutes les peuplades en général. Leurs enfans marchent de très bonne heure, et nagent presque aussitôt qu'ils marchent. Les mâles ont le privilége de s'orner dans l'enfance, ayant, dès le plus bas âge, les oreilles percées et la lèvre inférieure fendue pour former une bouche supplémentaire. C'est devant le peuple assemblé que se fait l'opération : les enfans y sont conduits comme à une cérémonie religieuse; un devin les accompagne; il lie ensuite lui-même les pieds et les mains du patient, et un autre fait l'incision avec un instrument de bois, tandis que la mère répand des larmes en abondance.

On peint les Tapuyas qui possédaient la Serra d'Ibiapaba comme la plus imprudente et la plus imprévoyante de toutes les peuplades brasiliennes. Il paraît cependant qu'ils connaissaient l'avantage de leur situation au milieu des montagnes ; car, au lieu d'émigrer dans le plat pays à la recherche d'un plus grand nombre de gibier, ils cultivaient dans leurs vallées le manioc, le maïs, et quelques espèces de légumes, peu il est vrai, mais assez pour prévenir une disette absolue. Leurs jongleurs avaient imaginé cette opinion curieuse qu'un jour le monde serait retourné en dessous ; que le firmament se trouvant ainsi tout-à-fait en bas, les Tapuyas seraient alors les maîtres des hommes blancs. Ils avaient formé aussi contre le christianisme une objection ingénieuse. L'incarnation, disaient-ils, ne doit pas être seulement pour l'avantage des hommes blancs ; or, dès qu'il plaira à Dieu de racheter les Indiens, il viendra s'incarner dans le ventre d'une vierge indienne, et alors nous recevrons volontiers le baptême.

Tel était le peuple sauvage que les jésuites Francisco Pinto et Luiz Sigueira vinrent

essayer de convertir. Ces deux missionnaires, partis de Pernambuco avec l'autorisation de leur provincial et de Jacques Botelho, gouverneur d'Olinda, étaient accompagnés de soixante-dix Indiens civilisés, qui leur servaient d'escorte. Après avoir traversé de vastes forêts et d'immenses solitudes, ils parvinrent enfin à la Serra d'Ibiapaba; mais en vain eurent-ils la précaution de se faire précéder auprès des Tapuyas par des Indiens convertis. Ceux-ci furent massacrés par les sauvages, qui marchèrent ensuite vers le lieu où les missionnaires attendaient l'issue de leur première démarche. Pinto devint leur victime, et le père Luiz aurait péri également, s'il ne s'était réfugié, avec quelques Indiens de sa suite, dans les bois de Seara, d'où il regagna Pernambuco.

Mais dans d'autres parties du Brésil, les missionnaires jésuites obtenaient des succès comparables à leurs premières missions, si importantes sous les rapports politiques et religieux. Lorsque la ville de San-Salvador, dont les environs étaient ravagés par les Aymures, réclama les secours des Pitagoares de Pernambuco, les jésuites seuls purent

lever une force suffisante parmi ces sauvages. Le frère Diego Nunez vint au milieu d'eux, et huit cents guerriers choisis se mirent aussitôt sous ses ordres, à condition toutefois qu'ils retourneraient dans leurs familles aussitôt que la guerre serait finie. A leur arrivée à Bahia, le danger avait cessé; mais le gouverneur de la ville, au lieu de récompenser et de licencier immédiatement ces alliés fidèles, résolut d'en mettre une partie en garnison dans les forts, et d'envoyer le reste défendre la capitainerie d'Os Ilheos, sans oublier même de leur assigner une portion de travail. En vain les Pitagoares, voyant qu'on ne faisait pour leur renvoi aucuns préparatifs, demandèrent-ils impérieusement à être licenciés. Le gouverneur, accompagné des principaux habitans de la ville, qui s'attendaient à faire cultiver leurs terres par ces sauvages, alla vers eux, et entreprit de leur faire une longue harangue, pour leur persuader de rester. Les Pitagoares insistèrent sur l'accomplissement de la convention de Pernambuco; mais aucune remontrance ne put dissuader le gouverneur de son injuste résolution; et vou-

lant l'effectuer par la force, il s'entoura de soldats. Les Pitagoares se montrèrent résolus à combattre. Toute la ville était en confusion et en alarmes. On tint dans la nuit deux conseils, dans chacun desquels on décida que ces hommes offensés seraient déclarés rebelles, et, comme tels, attaqués aussitôt et réduits en esclavage. Mais le succès était douteux, et le gouverneur, rempli de crainte, expédia aux missionnaires jésuites, dans les villages voisins, des messages pour les inviter à venir à la hâte avec tous les archers qu'ils pourraient rassembler pour le service de Dieu et de sa majesté catholique. Les jésuites vinrent : ils connaissaient trop bien les hommes en possession du pouvoir pour espérer d'exercer sur eux quelque influence par des motifs de justice et de politique. Aussi les vit-on conjurer les Pitagoares de rester, afin de prévenir un plus grand mal. La réponse immédiate des sauvages fut qu'ils feraient tout ce que désiraient les pères. Le gouverneur voulut alors attirer dans la ville les chefs des Pitagoares, comme autant d'otages ; mais ceux-ci résistèrent, en disant qu'ils

comprenaient l'intention du gouverneur, et qu'il ne leur convenait pas d'abandonner ainsi leurs compagnons d'armes. Le gouverneur appela de nouveau les jésuites, et derechef leur influence prévalut. En tout ceci, on doit bien plus admirer le pouvoir que ces missionnaires exerçaient sur les Indiens par la seule force morale, que l'usage qu'ils en firent dans une circonstance où ils devinrent, en quelque sorte, complices de la mauvaise foi des Portugais.

Mais cet état de tranquillité, qui rendit les secours des Pitagoares inutiles à San-Salvador, ne s'étendait point à tout le Brésil. Les capitaineries du sud étaient de nouveau ravagées par les Aymures. A Saint-Amaro, la plupart des planteurs ayant été dévorés par ces sauvages, d'immenses propriétés restèrent désertes. La force étonnante des Aymures n'était pas moins remarquable que leur férocité. Une poignée d'entre eux attaquait des sucreries où il n'y avait pas moins de cent personnes. La capitainerie d'Os Ilheos fut presque détruite. Porto-Seguro avait été bien défendu aussi long-temps que les Indiens alliés étaient restés dans des

établissemens stables sous la direction des jésuites. Mais un nouveau concessionnaire vint anéantir ce système bienfaisant. Dans son aveugle rapacité, il ravagea les villages des jésuites, et partagea les Indiens convertis entre les colons, qui les réduisirent en esclavage. Forcés alors de s'exposer seuls ou en petites troupes, ces malheureux Indiens furent massacrés par les Aymures, ou succombèrent sous le poids des travaux de tout genre. Lorsque les jésuites se virent privés de leurs cathécumènes, ils abandonnèrent la colonie. A peine y resta-t-il vingt familles portugaises, qui, ne pouvant fuir, ni faire travailler leurs esclaves, ne vécurent que d'herbes et de racines. Ainsi les Aymures restèrent les maîtres de cette partie du Brésil, et la capitale même vit ses campagnes exposées à leurs courses dévastatrices.

Un riche colon, nommé Alvaro Rodriguez, établi à douze lieues au sud de Bahia, faisait à ces dangereux voisins, à l'aide de ses amis, de sa famille, et de ses esclaves, une guerre vigoureuse et opiniâtre. Dans une expédition contre eux, il fit deux de

leurs femmes prisonnières, et les emmena dans ses domaines. L'une mourut de chagrin; l'autre, s'accoutumant à son nouveau genre de vie, ne songea bientôt plus à retourner parmi ses compagnes, et quand Alvaro voulut la renvoyer, elle le conjura de la garder, fût-ce même comme esclave. Il y consentit. La langue et les manières des Portugais devinrent bientôt si familières à cette femme, qu'Alvaro imagina de l'employer à lui ménager une trève avec les Aymures. Elle entra dans les vues de son maître, et reçut, avec des instructions détaillées, l'ordre de se rendre dans les lieux écartés où les sauvages s'assemblaient avec le plus d'appareil. Fidèle à sa mission, elle eut avec les chefs des Aymures plusieurs conférences, qui finissaient toujours par le don d'une hache, d'un couteau, ou de tel autre instrument de fer. L'adroite ambassadrice offrait tous ces présens au nom des Portugais, dont elle vantait la douceur, la sociabilité, la bienfaisance, affirmant qu'ils désiraient être les amis des Aymures, pour leur faire part des biens dont ils jouissaient eux-mêmes. Ceci fut répété jusqu'à ce qu'elle

parvînt à inspirer à quelques-uns de ces barbares assez de confiance pour les déterminer à venir visiter Alvaro dans son domaine. Ce fut pour ce colon un grand sujet de joie. Il en informa de suite Alvarès de Carvaillo, gouverneur de San-Salvador, ainsi que de l'espoir qu'il avait de pacifier les Aymures, réclamant les prières de tout le peuple pour l'heureux accomplissement de la paix. A force de caresses et de présens, il persuada lui-même à quelques-uns des parens de la femme sauvage, d'aller en personne à San-Salvador. Ils s'y rendirent; mais, à peine arrivés, la terreur s'empare d'eux, et ils s'imaginent que les Portugais vont les dévorer, comme leur propre nation dévore les Portugais qui tombent en son pouvoir. Leur crainte est bientôt dissipée. Les habitans de Bahia les accablent de caresses, les traitent comme d'anciens amis, leur donnent des vêtemens, des bagues, des colliers, et d'autres ornemens pour servir de parure à leurs enfans et à leurs femmes. Les sauvages, d'autant plus sensibles à ces procédés qu'ils s'y étaient moins attendus, s'en retournent satisfaits et pleins d'admiration

pour tout ce qui venait d'attirer leurs regards dans la capitale du Brésil.

Les hordes voisines, qui avaient eu les mêmes appréhensions que leurs députés, partagèrent également leur joie, en les voyant revenir comblés de présens, et remplis de confiance. Cinquante jeunes Aymures se décidèrent aussitôt à venir conférer avec le gouverneur de San-Salvador. Leur apparition paisible dans cette ville y fut considérée comme un événement important au bien de l'état; on les accabla de caresses, et on leur donna le spectacle d'une cérémonie religieuse, qui fut terminée par une procession et par un sermon en action de grâces. A leur retour, ces jeunes sauvages firent à leurs familles et à leurs amis le récit le plus animé de l'accueil qu'ils avaient reçu. La confiance gagna la horde entière, et ce fut bientôt à qui visiterait les colons et les planteurs de Bahia. Ils vinrent en foule dans l'habitation d'Alvaro Rodriguez, auquel ils étaient redevables d'un si heureux rapprochement; mais fatigué bientôt d'une affluence si importune, Alvaro écrivit au gouverneur de Bahia de le délivrer de ces avides amis; il

insistait toutefois pour qu'on ne perdît point l'occasion de s'attacher invariablement la nation des Aymures. Carvaillo assembla son conseil, et le résultat des délibérations fut qu'on ne négligerait rien pour contracter avec ces sauvages une alliance durable. Afin de mieux assurer l'exécution de ce plan, on imagina d'engager tous les Aymures qui s'étaient mêlés aux Portugais de passer dans l'île d'Itaparica, où l'on travaillerait à leur instruction, et sur-tout à adoucir leurs mœurs. Il était facile de persuader ces sauvages, quand ils n'avaient aucun sujet de défiance; aussi les vit-on consentir sans peine à se rendre par-tout où ils pourraient jouir des avantages de la vie civilisée. Le choix d'une île pour leur réunion écartait d'ailleurs tout danger, dans le cas où ils seraient revenus à leurs anciennes habitudes. On les y transporta en grand nombre sous la surveillance et la direction de trois jésuites, dont les soins et le zèle promettaient les plus heureux résultats. Mais ce changement fut trop subit; l'air de l'île était contraire aux Aymures, qui furent bientôt moissonnés par une maladie endémique. A

peine les jésuites avaient-ils le loisir de baptiser les mourans, et d'ouvrir des fosses pour les morts. Après avoir continué pendant plusieurs semaines ces pieux travaux, ils informèrent le gouverneur de Bahia, qu'à moins de rappeler le reste de leur troupeau hors de l'île, tous les Aymures y périraient. On prit le parti de les disperser sur le continent, plusieurs avec Alvaro Rodriguez, le reste parmi les Indiens convertis, dont les villages étaient disposés comme autant d'avant-postes contre la nation même des Aymures.

Le désir d'aller revoir les contrées natales s'empara de ces nouveaux alliés, et ils s'enfuirent dans les bois pour rejoindre leurs hordes, qui étaient tantôt stables, tantôt errantes. Cette désertion inspira quelque défiance aux Portugais; mais tels étaient les avantages des premières habitudes de la civilisation, que la plupart des Aymures revinrent bientôt, amenant avec eux un grand nombre des leurs. Plusieurs même apprirent le *tupi*, pour servir d'interprètes aux Portugais.

Il y avait alors à Bahia un jésuite nommé

Domingos Rodriguez, nouvellement arrivé de Portugal, qui, s'attachant aux Aymures, apprit en peu de temps leur langue, et sollicita ensuite une mission auprès des peuplades qui conservaient dans les forêts leurs habitudes sauvages. Son supérieur voulut l'accompagner, et le dévoûment de ces deux religieux acheva bientôt la pacification. Ils engagèrent d'abord les chefs des Aymures à envoyer de nouveaux députés à Bahia, pour confirmer l'alliance à laquelle l'espèce de désertion dont nous venons de parler avait semblé porter atteinte. Les envoyés des sauvages trouvèrent les Portugais dans les mêmes dispositions de paix et de fraternité; leur rapport fut suivi d'une délibération solennelle, en présence des deux missionnaires. Un des chefs fit une harangue, et conclut à l'alliance; un autre chef, quand l'orateur eut parlé, se leva, prit une flèche, et en rompit la pointe : c'était le cérémonial des traités de paix. Ainsi toute cette frontière fut délivrée de l'état permanent d'hostilité auquel elle semblait condamnée depuis long-temps.

Mais toute la nation des Aymures ne

partageait pas encore les dispositions pacifiques des peuplades voisines de Bahia. Le jésuite Domingos, encouragé par le succès de sa première ambassade, sollicita avec instance l'autorisation d'aller en personne dans la capitainerie d'Os Ilheos, toujours ravagée par ces sauvages, espérant conclure avec la nation entière une pacification générale. Il partit plein d'ardeur et de zèle; mais les colons d'Os Ilheos étaient peu disposés à le favoriser : ils regardaient comme impossible que les Aymures, depuis si longtemps leurs ennemis irréconciliables, consentissent jamais à abandonner leurs habitudes cannibales, ni l'espoir et le plaisir de la vengeance. Rien ne put dissuader le missionnaire. La première fois qu'on aperçut un parti d'Aymures, il alla au-devant d'eux dans un canot, avec le supérieur du couvent, le capitaine d'Os Ilheos, et deux rameurs; d'autres canots suivaient, se tenant par crainte à une certaine distance. Arrivé à portée du lieu où les sauvages s'étaient cachés, Domingos les appelle à haute voix, et leur déclare qu'il vient avec des intentions pacifiques, et comme leur ami. Les Aymures

sortent aussitôt des bois avec leurs arcs tendus, faisant signe aux canots de s'arrêter, et à Domingos que lui seul peut venir à eux. Le missionnaire avance seul dans un canot, et les Aymures déposent alors leurs arcs en signe de paix. A peine Domingos touche-t-il au rivage, qu'il fait part aux Aymures du motif de son ambassade, et leur distribue des présens et des vivres, que les sauvages reçoivent avec reconnaissance. Il les engage ensuite à venir avec lui au chef-lieu, et leur promet de les renvoyer le lendemain avec une plus grande quantité de provisions pour leurs amis. Quatre sauvages le suivent à l'instant; c'était tout ce que son canot pouvait contenir. Le lendemain, Domingos, de retour vers les Aymures avec son supérieur et les quatre députés, trouve deux cents de ces sauvages qui l'attendaient avec leurs familles sur le bord opposé de la rivière. Un des députés de la veille enlève aussitôt les flèches et les brise, en disant que la guerre est finie; que les missionnaires chrétiens n'ont ni arcs, ni flèches; qu'ils ne font de mal à personne, et que rien de ce qu'ils demandent ne doit être refusé. Trente

Aymures accompagnent Domingos au chef-lieu, et la joie des colons est telle à l'arrivée de cette nombreuse députation, qu'ils enlèvent les deux jésuites au sortir de leur canot, et les portent en triomphe au couvent. La paix fut alors facilement conclue. Les nouveaux alliés amenèrent de l'intérieur d'autres sauvages de leur nation, afin de les faire participer à l'avantage de cette alliance. Une horde de deux cent cinquante archers, attirée de la sorte, parut près d'un village de Pitagoares convertis : ils étaient d'une haute stature, et la plupart aussi blonds que des Allemands. A leur approche, les Pitagoares s'enfuirent; mais deux Aymures qui avaient suivi la négociation, se hâtèrent d'avancer vers eux, en criant qu'ils venaient comme amis. Les jésuites accoururent, apportant des outils de fer et des vivres en abondance : ils reçurent en échange les arcs des Aymures. Les effets produits par les avantages de la vie civilisée sur les nouveaux venus furent aussi grands que l'avaient espéré les missionnaires. Ces heureuses nouvelles se répandirent rapidement dans toute la capitainerie, et bientôt deux bourgades

nouvelles se formèrent, l'une contenant douze cents Aymures, et l'autre quatre cents. C'est ainsi que la capitainerie d'Os Ilheos, qui n'avait pu être préservée de son entière destruction que par de fréquens secours venus de Bahia, fut enfin délivrée de la guerre désastreuse des Aymures.

Le système de Nobrega, en faveur des Brasiliens, avait été si bien suivi par Anchieta et par ses disciples, que, dans le cours d'un demi-siècle, tous les naturels le long de la côte, aussi loin que s'étendaient les établissemens portugais, furent rassemblés dans des villages, sous la direction spéciale des jésuites. A la vérité, les travaux apostoliques des pères furent souvent contrariés par les faiseurs d'esclaves, dont les perfides et violentes manœuvres tendaient à diminuer graduellement la population des indigènes. Privés de leur liberté, ceux-ci succombaient presque toujours d'épuisement et de fatigue. Tous les artifices qui pouvaient exciter l'animosité d'une horde contre l'autre étaient pratiqués par ces marchands d'hommes, pour que les Brasiliens ne pussent respirer en paix, et pour que des guerres

continuelles fournissent toujours les marchés de captifs et d'esclaves. C'est ainsi que ces spéculateurs inhumains apprirent aux Tupinambas d'Itaparica et du Reconcave à briser en morceaux les crânes de leurs ennemis morts, et à les brûler ensuite dans une fête, avec le même appareil que s'ils avaient remporté une victoire éclatante. La population des Brasiliens avait déjà tellement diminué à cette époque dans presque toute la colonie, que les bras manquaient pour les travaux des sucreries et de l'agriculture. Il fallait entreprendre dans l'intérieur du pays de longues et pénibles expéditions pour se procurer des esclaves, tandis que les missionnaires n'y pénétraient qu'avec le louable motif de convertir et de civiliser les Indiens. Dans une de leurs excursions, ils ne furent pas peu surpris de voir qu'un chef de horde s'etait formé un système de christianisme fondé uniquement sur des instructions qu'il avait eues de quelques Brasiliens fugitifs de la côte. Cet apôtre sauvage appelait toutes les femmes Marie et tous les mâles Jésus; il avait composé une sorte de lithurgie, dont tout ce que les jésuites purent

comprendre fut une invocation à Marie, l'épouse de Dieu. Il avait aussi institué un ordre de prêtres assujettis à la chasteté, sous peine de réforme. On trouvait fréquemment des croix chez ses disciples sauvages, quoiqu'ils les regardassent avec peu de respect. La figure en cire d'un renard fut la seule image qu'on trouva parmi eux. Mais l'apôtre indien n'eut sans doute ni assez de génie, ni assez de pouvoir pour répandre et accréditer le système qu'il avait imaginé, et sa religion périt avec lui.

Rien, au surplus, n'altéra la pacification des Aymures, qui doit être considérée comme un des événemens les plus favorables au repos et à la prospérité du Brésil, sous l'administration de Pedro Botelho.

LIVRE XV.

Administration de don Diego de Menezès, gouverneur général. — Etablissement formé à Seara par Martin Soarez Moreno. — Expédition des Français à Maranham. — Description de cette Ile. — Harangues des chefs Tupinambas aux Commandans Français. — Erection du fort Saint-Louis. — Progrès de la Colonie française. — La Cour de Madrid ordonne à Gaspard de Souza de conquérir et de coloniser les bords du fleuve des Amazones.

1608 — 1613.

Après avoir gouverné pendant cinq ans le Brésil, don Pedro Botelho remit l'autorité à don Diego de Menezès, nouveau gouverneur général, qui conçut le projet de conquérir et de coloniser l'embouchure du

fleuve des Amazones. Cette partie de la côte était fréquentée alors par des armateurs français et hollandais, et il ne fallait que peu de prévoyance pour pressentir que, si les Portugais ne s'en rendaient pas les maîtres, une de ces deux puissances s'en emparerait à leur préjudice. En effet, le nouveau gouverneur eut d'un pirate normand l'information que les Français avaient le dessein de s'établir au nord du Brésil. Cet avis lui parut d'une telle importance, qu'il dépêcha aussitôt à Madrid un mémoire pressant à ce sujet. La réponse de la cour l'autorisa suffisamment à repousser par le force toute invasion étrangère, et à poursuivre ses projets d'établissement vers les bouches du grand fleuve. Mais tous les moyens manquaient à la fois au gouverneur général : il n'avait ni assez d'argent, ni assez de troupes pour former une si grande entreprise. Toutefois sa première mesure fut de s'assurer de la disposition des Tapuyas de Jaguaribe, qui s'étaient si justement vengés de l'oppression de Coelho. Un officier portugais, nommé Martin Soarès Moreno, qui avait eu part à l'expédition de la

Serra d'Ibiapaba, s'était si bien conduit envers les Tapuyas, que Jacauna, un de leurs chefs, l'appelait encore son fils. Le mérite et l'habileté de Moreno étaient si généralement reconnus, que Menezès, à son arrivée à Pernambuco, le nomma *Capitam Mor* de Seara. Ce choix fut universellement approuvé. Moreno partit presque sans suite, pour aller former ce nouvel établissement; des secours devaient le suivre bientôt; mais il comptait encore plus sur ses liaisons avec les Tapuyas que sur les soldats qu'on lui promettait. En effet, Jacauna l'accueillit avec transport, lui fournit des laboureurs, et l'aida même à bâtir un fort et une église, sous l'invocation de *Nossa Senhora do Amparo*, Notre-Dame de Protection. Moreno accrut bientôt ses moyens et sa réputation militaire par la prise d'un vaisseau hollandais, dont il s'empara avec un corps de Tapuyas embarqués sur des canots, et tellement disciplinés, que l'ennemi se crut assailli par des Européens.

Le gouverneur général, en quittant Pernambuco pour retourner à San-Salvador, avait chargé ses officiers inférieurs d'envoyer

des secours à Moreno; mais ils négligèrent ou éludèrent l'exécution de cet ordre, et abandonnèrent ainsi à ses faibles moyens la colonie naissante de Seara. Ce ne fut pas le seul danger auquel se vit exposé Moreno. Un de ses compatriotes mécontent, fit des tentatives pour lui aliéner les Tapuyas, qu'il avertit d'être sur leurs gardes, parceque la tyrannie que Coelho avait exercée sur eux devait se renouveler. Ces perfides insinuations auraient entraîné la perte de Moreno, si, moins versé dans la langue et les usages des Brasiliens, il n'eût pas su à la fois les contenir et se les concilier.

Menezès n'avait pas poussé plus loin son plan de colonisation au nord du Brésil, lorsque les Français y parurent à leur tour pour y former une nouvelle colonie. Peu d'années avant l'usurpation du Portugal par Philippe II, un armateur de Dieppe, nommé Riffault, avait piraté sur cette même côte, et formé avec les naturels des liaisons si étroites, qu'un de leurs chefs, nommé Ovyrapyve, lui offrit de le seconder s'il voulait tenter de faire dans ce pays un établissement stable. Riffault saisit avec ardeur ce projet,

retourna en France, s'associa d'autres armateurs, fréta trois navires, et revint au Brésil en 1594; mais, battu par la tempête, et ayant à lutter contre l'insubordination de ses équipages, il perdit son meilleur vaisseau, et aborda désemparé à l'île de Maranham.

La baie devant laquelle est située cette île s'ouvre à cent lieues au sud-est de l'embouchure du fleuve des Amazones, deux degrés trente minutes sud de l'équateur, et s'enfonce à douze lieues environ dans le continent brasilien. Du côté de l'est, elle est formée par la petite île d'Upaonmery, à laquelle les Français ont donné le nom d'*Iletté Sainte-Anne*. A quelques lieues de là est la grande île de Maranham, qui n'a pas moins de vingt lieues de circuit. Son entrée orientale, par la *Bocado Piria*, présente une barre dangereuse, quoique des vaisseaux l'aient souvent traversée; mais ceux mêmes qui ont un grand chargement peuvent pénétrer en sûreté avec la marée par l'entrée occidentale, quoique l'eau soit basse dans le reflux.

Du fond de la baie coulent vers l'île trois

beaux fleuves, qui viennent la ceindre et la séparer du continent, dont elle est distante de deux lieues à l'est, et de trois à l'ouest. Le plus considérable est le Taboucourou. Au sud le Rio dos Mosquitos, qui en fait une île, n'a pas plus d'une portée de mousquet de largeur. Environnée, vers la mer, d'écueils dangereux et de sables, l'île est comme la clef de toute la province, dont la côte, bordée de bas-fonds, de monticules plus dangereux encore, est garnie en outre de mangliers très épais sur une plage mouvante, où la trace des piéds disparaît à l'instant même, de sorte qu'il est presque impossible d'y pénétrer.

On ne connaît ni froid, ni sécheresse, ni brouillards épais, ni vapeurs malignes sous le ciel pur et serein de l'île de Maranham; les tempêtes et les vents impétueux y sont de même ignorés, et l'hiver, depuis la fin de février jusqu'au mois de juin, n'y est marqué que par la saison des pluies. La proximité de l'équateur y rend les nuits presque égales aux jours en longueur, et la température à peu près invariable.

L'île abonde en sources d'eau douce, et

telle est sa fertilité, que la terre se couvre comme d'elle-même de riches moissons de maïs, de racines, de légumes, et de toute sorte de fruits. On n'y voit ni de trop hautes montagnes, ni des plaines trop vastes; de sorte qu'elle est par-tout également boisée et arrosée : ce qui peut la faire considérer comme un des plus beaux sites du monde. Ses animaux et ses plantes diffèrent peu de ce qu'offre en ce genre le continent même du Brésil. Elle fournit au commerce du bois de teinture, du safran, du chanvre, du rocou, du tabac, diverses espèces de laques, du cristal, et de l'ambre gris. L'argile, le ciment, et la chaux, n'y manquent pas non plus pour les constructions solides.

De la province de Maranham on passe dans une autre, qui l'emporte encore en fertilité, laquelle prend son nom du fleuve Comma, qui arrose ses limites.

Ces différens territoires, et ceux qui y confinent plus ou moins directement, furent occupés par les braves Tupinambas, lorsqu'ils abandonnèrent le sol qui les avait vu naître. Une étroite alliance unissait sur-tout les insulaires de Maranham aux Indiens de

Tapuytapera. Ils formaient entre eux des mariages, et faisaient ensemble une guerre continuelle à la nation des Tapuyas. Les insulaires reçurent les Français avec joie, et aidèrent même l'armateur Riffault à élever un établissement provisoire dans l'île. Cependant, malgré l'accueil favorable par lequel les sauvages venaient de justifier ses espérances, la discorde ayant divisé sa petite colonie, il revint en Europe, et laissa une partie de son monde sous les ordres d'un gentilhomme nommé Charles de Vaux. Depuis lors, aucune relation ne parla plus de Riffault, qui ne reparut plus au Brésil. De Vaux, pendant plus d'une année, se concilia l'affection des Tupinambas, jusqu'à leur faire désirer ardemment qu'il établît au milieu d'eux une colonie française permanente. Encouragé par les dispositions de ces sauvages, il leur persuada de se soumettre à la couronne de France, et leur promit de les protéger et de les instruire, soit dans la vraie religion, soit dans les coutumes de l'Europe. Après s'être ainsi frayé la voie pour arriver à l'entière possession de l'île, de Vaux vint en France soumettre

son projet à l'approbation de Henri IV, auquel il fit une description très-séduisante du pays qu'il venait de reconnaître. Il insista particulièrement sur l'avantage de ses relations amicales avec les naturels, et proposa de fonder à Maranham une colonie sous la protection du gouvernement français. Henri IV, toujours occupé de la prospérité du royaume, même au sein de la guerre, accueillit la proposition de l'armateur de Vaux, et promit de ne rien épargner pour assurer le succès de l'entreprise. Il désira toutefois se procurer de plus amples informations, et fit repartir de Vaux, en lui adjoignant Daniel de la Touche, sieur de la Ravardière, habile marin, dont plusieurs voyages au Brésil avaient déjà éclairé l'expérience. Ces deux officiers arrivèrent ensemble à Maranham, et y restèrent six mois, qu'ils employèrent à des observations utiles. Tout ce que de Vaux avait rapporté au roi parut pleinement exact à la Ravardière, qui remit à la voile pour venir rendre compte au monarque du résultat de sa mission. A son retour en France, il trouva l'état plongé dans le deuil, par l'affreux parricide de

Ravaillac. La reine-régente, trop occupée d'affaires d'un intérêt plus immédiat, ne put songer à une entreprise lointaine, et l'établissement projeté des Français au Brésil demeura suspendu jusqu'en 1611. Vers cette époque, la Ravardière, toujours animé du désir de fonder une colonie à Maranham, fut autorisé à former une compagnie pour la colonisation de l'île; et, en conséquence, il se lia d'intérêt avec François de Rasilly, sieur des Aumelles, et Nicolas de Harley, sieur de Sancy, baron de Molle et de Grosbois. Les trois associés ne se proposaient rien moins que d'ouvrir un important commerce avec les naturels du Brésil, en obtenant d'eux, en échange des lumières de la foi, d'abondans tributs de toutes sortes de richesses. La reine les nomma, par lettres-patentes, lieutenans généraux du roi très chrétien dans les Indes occidentales et terres du Brésil; mais, bornant là sa protection, ils se virent obligés d'armer et d'équiper à leurs frais une petite flotte. Ils reçurent toutefois de leur souveraine un pavillon aux armes de France sur un fond bleu céleste, avec l'exergue *Tanti dux femina facti*, et

ayant pour devise un vaisseau où la reine était représentée au gouvernail, et son fils à la proue, tenant une branche d'olivier qu'il avait reçue de sa main. Selon les désirs de Rasilly, qui était bien plus porté à s'aventurer dans cette entreprise par des motifs de piété que par ambition, la régente ordonna au provincial des capucins de Paris de faire choix de quatre religieux de son ordre, pour accompagner l'expédition en qualité de missionnaires. Claude d'Abbeville, qui en a laissé la relation, partit comme chef de la mission de Maranham. Quoique la Ravardière fût huguenot, ainsi que plusieurs de ceux qui le suivaient au Brésil, la différence de religion n'occasionna ni aigreur ni dissension parmi les chefs et les équipages.

L'expédition fut réunie à Cancale, où l'Evêque de Saint-Malo vint lui donner la bénédiction le 25 janvier 1612. Il consacra et bénit quatre croix, et les donna aux quatre missionnaires ; il bénit ensuite les bannières et les armes de Rasilly. Sa principale intention avait été de bénir les vaisseaux ; mais on craignit de lasser la patience

des calvinistes qui faisaient partie des équipages, et le mauvais temps apporta une excuse pour abandonner aux missionnaires capucins cette pieuse cérémonie. Tous les aventuriers, avant de mettre à la voile, firent à leurs chefs une protestation solennelle d'obéissance, qui fut écrite et signée individuellement. L'escadre, montée par cinq cents hommes, consistait en trois vaisseaux, savoir : *la Régente*, ayant à bord les deux lieutenans généraux Rasilly et la Ravardière; *la Charlotte*, commandée par le baron de Sacy, et la *Sainte-Anne*, ayant pour capitaine un des frères de Rasilly. Le 19 mars, elle mit à la voile; mais un coup de vent la dispersa sur les côtes d'Angleterre. Ralliés à Plymouth, ces trois vaisseaux remirent en mer pour leur destination, et, après avoir passé la ligne, jetèrent l'ancre près de l'île Fernand de Noronha, inféodée par le roi Emmanuel à Fernand de Noronha, qui l'avait découverte et qui lui donna son nom. Cette île n'a que trois lieues d'étendue; mais elle produit en abondance du sucre et du tabac. Les Français trouvèrent sur le rivage un Portugais et quelques Tapuyas des deux

sexes, se disant exilés de Pernambuco, dont ils n'étaient probablement que fugitifs. Les missionnaires baptisèrent facilement, et crurent avoir converti les Tapuyas, qui, apprenant le but de l'expédition, demandèrent à en faire partie. Leur proposition était trop utile pour être refusée, d'autant plus qu'ils donnèrent des informations sur l'état de l'île qu'on se proposait d'occuper. L'escadre remit à la voile le 8 juin, aperçut dans la matinée du onze la côte du Brésil, et, entrant dans la barre de Peria, jeta l'ancre à douze lieues de Maranham, près de l'île Upaomnery. Deux vaisseaux de Dieppe étaient dans la même baie. On n'apprit rien d'eux qui indiquât quelques changemens dans les dispositions des Tupinambas de Maranham. Néanmoins, on crut prudent que de Vaux allât trouver ses vieux amis avant que l'expédition avançât.

L'île renfermait alors vingt-sept bourgades ou villages, dont chacun était formé de quatre cases longues de deux cents pieds environ sur une largeur de vingt ou trente, et disposées en carré, avec une vaste cour au milieu. L'enceinte était construite de

grands troncs d'arbres, dont les branches entrelacées remplissaient les intervalles; des feuilles de palmier en couvraient les parois jusqu'à leur sommet. Sous cet abri rustique vivaient paisiblement en famille plusieurs centaines de Tupinambas. De Vaux entra dans un de leurs plus grands villages, habité par la horde la plus nombreuse, fut reçu avec cordialité, et revint à bord porter la nouvelle qu'on attendait les Français avec joie. Pendant ce temps, Rasilly et les missionnaires avaient formé une grande croix, qu'ils traînèrent, avec les principaux officiers de l'escadre, environ une demi-lieue sur leurs épaules, jusqu'à un tertre de l'île Saint-Anne, où ils la bénirent et l'élevèrent. L'île fut dédiée à la vierge Marie. Rasilly et de Vaux s'avancèrent ensuite vers Maranham, avec la plus grande partie des équipagnes; mais les missionnaires restèrent à Sainte-Anne : ils voulaient mettre une sorte d'appareil à leur réception, sachant combien il était essentiel d'inspirer aux sauvages du respect pour leurs personnes et pour le culte qu'ils venaient propager. A leur arrivée à Maranham, les commandans français

informèrent les chefs des Tupinambas qui étaient accourus sur le rivage avec toutes les hordes voisines, que les pères de la mission étaient restés à l'île Sainte-Anne, et ne viendraient parmi eux pour les instruire dans la vraie religion, que lorsqu'ils seraient assurés d'être reçus avec la profonde vénération qu'on devait à leur caractère apostolique

Ils trouvèrent les Tupinambas disposés en faveur des Français, mais non revenus entièrement de leurs préventions contre les Européens en général. Le souvenir des cruautés exercées contre leur nation par les Portugais, était resté profondément gravé dans leur mémoire, comme le prouve le discours qui fut adressé à Rasilly par Tapy-Ouaïssou, principal chef de l'île, vieillard alors presque centenaire, mais plein encore de vivacité et de vigueur. Ce discours, recueilli par le père Claude d'Abbeville, mérite d'être conservé, comme un témoignage irréfragable de la haîne invétérée des Tupinambas contre les Européens, qui venaient leur proposer des fers, et comme une preuve non moins irrécusable du sen-

timent de justice naturelle qui portait ces sauvages à recevoir avec joie ceux qui ne leur faisaient entendre que des paroles de paix et d'alliance.

« Moi et mon peuple, dit Tapy-Ouaïssou » à Rasilly, nous désespérions de recevoir » de France des secours que nous avaient » souvent promis plusieurs de tes compa- » triotes; nous délibérions même de quitter » cette île où nous nous sommes refugiés, » tant nous craignions que les Portugais, » nos mortels ennemis, ne vinssent encore » nous y poursuivre! nous voulions aller si » avant, que jamais aucun chrétien n'eût pu » nous atteindre; et, au lieu d'établir de » nouvelles communications avec les peu- » ples de l'Europe, nous nous serions livrés » loin d'eux à l'ancienne et simple vie de » nos pères. Mais puisque tu es enfin arrivé » parmi nous, sois le bien venu. Nous te » remercions de nous avoir amené des *payes* » français pour nous instruire dans ta reli- » gion. Lorsque les maudits Portugais com- » mettaient contre nous tant d'injustices, » que nous reprochaient-ils? de ne pas croire » en Dieu! Et comment pouvions-nous

» l'adorer, puisqu'on ne nous avait pas ap-
» pris à le connaître ? Cette abominable
» race d'Europe s'est emparée de notre pays,
» et a réduit notre grande et ancienne na-
» tion à un petit nombre de familles, et
» cela, parceque notre coutume est de tuer
» nos prisonniers, de porter de longs che-
» veux, de nous percer les lèvres, de danser
» au son de nos instrumens! Nous nous en
» rapportons à toi; n'est-il pas juste que
» nous conservions les usages de nos pères?
» Tu es notre ami, et nous ne craignons
» de toi rien de semblable. Tu acquerras
» un grand nom pour avoir quitté ta femme,
» tes enfans, toute ta famille, et un aussi
» bon pays que la France, afin de venir ha-
» biter cette terre avec nous! Quoiqu'elle
» ne soit pas aussi bonne que la tienne, et
» que tu ne puisses y avoir toutes les excel-
» lentes choses auxquelles tu as été accou-
» tumé, cependant, quand tu considèreras
» la bonté de cette île, combien elle est riche
» en oiseaux, en gibier, et en fruits; combien
» la mer qui l'entoure et ses belles rivières
» abondent en poissons, et combien est va-
» leureux ce peuple qui t'obéira et te fera

» conquérir toutes les nations voisines, alors » je suis bien sûr que tu seras content, et » que tu ne regretteras pas d'être venu par- » tager notre nourriture, nos habitations, » et nos travaux. »

Dès ce moment, les relations les plus intimes s'établirent entre les généraux français et les chefs des sauvages de Maranham. La cérémonie du débarquement des missionnaires se fit avec une sorte de pompe, au milieu de la foule des sauvages accourus de toutes parts. Un armateur normand y assista, avec les équipages de trois autres navires de Dieppe, et donna le soir, à ses compatriotes, un festin splendide. Le lendemain, les généraux français tracèrent un fort sur une colline assez élevée qui commande l'entrée du port principal, entre deux rivières qui tombent dans le détroit. Rien ne fut épargné pour en accélérer la construction; vingt-deux pièces de canon de gros calibre en assurèrent la défense. Près du fort on construisit un magasin, et au-delà une maison pour les missionnaires, qui, dans l'attente de leurs succès apostoliques, l'appelèrent le couvent de Saint-François.

Ils bénirent le terrain, et, pour y anéantir toutes les traces du paganisme, ils y plantèrent une croix. Rasilly, s'imaginant qu'il concilierait la politesse française avec la dévotion, donna au fort nouvellement bâti le nom de Saint-Louis, en l'honneur de Louis XIII, et à la baie de Maranham, le nom de Sainte-Marie, pour honorer en même temps la reine-mère et la Vierge.

En général, les Français évitèrent avec soin de troubler les Tupinambas, et de contrarier leurs usages, imitant en cela les capucins missionnaires, qui, pour captiver ces sauvages, n'employaient jamais que des moyens de douceur et de persuasion.

Tapy-Ouaïssou s'étant plaint avec amertume de la cruelle intolérance des Portugais à l'égard des coutumes de sa nation, les missionnaires de Paris cherchèrent à le rassurer par la déclaration suivante, sur la manière de voir des Français, relativement aux usages des Brasiliens : « Si vous aimez » à percer vos lèvres, lui dirent-ils, percez-» les tant que vous voudrez; si vous tenez » toujours à vous colorier le visage et la » peau, nous vous rapporterons de France

» des couleurs plus belles et plus variées
» qu'aucune de celles que vous possédez ici.
» Du reste, pourquoi cherchez-vous à vous
» défigurer, à vous mutiler? S'il était néces-
» saire que les lèvres fussent fendues, Dieu
» n'y aurait-il pas fait une fente? Si des trous
» aux oreilles pouvaient être de quelque
» usage, n'y aurait-il pas au bout de chaque
» oreille des trous comme nous en avons au
» nez?» Les Tupinambas comprirent le sens
de ce langage, et on dit qu'ils l'écoutèrent.

Les commandans français cherchaient à les aigrir de plus en plus contre les Portugais, quoique les sauvages n'eussent aucun besoin d'être exaspérés contre des hommes qu'ils regardaient depuis long-temps comme leurs ennemis naturels. De Vaux et Rasilly allèrent cependant de horde en horde les haranguer, et les exciter à la vengeance, en exagérant les avantages de la protection des Français. Montborré-Ouaïssou, vieillard Tupinambas, leur fit, dans une assemblée des chefs de sa nation, une réponse remarquable, dans laquelle, ne dissimulant pas, à l'égard même des Français, une défiance qui devait paraître naturelle, il raconta ce

qu'il se rappelait lui-même de la conduite des Portugais au Brésil. « J'ai vu, dit-il, » leur arrivée à Pernambuco, et ailleurs; » ils commencèrent précisément comme » vous autres Français, ne faisant d'abord » autre chose que trafiquer avec nous. Ils » nous donnaient des serpes, des haches, » des couteaux, et autres marchandises » d'Europe, et ne formaient aucun établis- » sement qui nous parût à craindre. Mais » ils nous dirent ensuite qu'il leur fallait » construire des forteresses pour se garder, » et bâtir des villes pour y demeurer tous » ensemble, eux et nous, comme une seule » nation. Dans ce temps-là ils habitaient » librement avec nos filles; ce que nous te- » nions à grand honneur. Depuis, ils nous » firent entendre que Dieu réprouvait ces » liaisons, et qu'ils ne pouvaient s'unir à » nos filles par le mariage, si elles ne se » faisaient chrétiennes, et que, pour y par- » venir, il fallait s'adresser à des prêtres : » ils en firent venir qui plantèrent des croix, » qui instruisirent quelques-uns de nous, » et les baptisèrent. Ensuite les Portugais » cherchèrent à nous persuader qu'ils avaient

» absolument besoin d'esclaves, soit pour
» les servir, soit pour travailler au défri-
» chement des terres; et, non contens de
» réduire en servitude les prisonniers de
» guerre, ils voulurent encore avoir leurs
» enfans, et finirent par subjuguer notre
» nation avec tant de tyrannie, que la plu-
» part de ceux d'entre nous qui étaient res-
» tés libres, furent obligés de quitter le pays
» pour se soustraire à l'esclavage. » Le vieillard tupinambas en conclut que les Portugais avaient commencé comme les Français commençaient alors, et il en tira la conséquence irréfragable que les Français agiraient précisément comme les Portugais avaient agi, avertissant ses compatriotes de profiter de l'expérience, et de chasser tous ces étrangers. Rasilly s'aperçut qu'aucun sophisme ne pourrait détruire l'effet immédiat que ce discours du vieillard sauvage venait de produire, et il imagina prudemment une excuse pour se retirer; mais l'effet fut passager, comme il s'y était attendu : car les sauvages ne retiennent que les impressions du moment; ils sont trop peu accoutumés au raisonnement et à l'argumentation



pour se former des principes fixes et un système invariable; d'ailleurs Montborré-Ouaïssou était trop vieux pour mettre de l'ardeur à faire prévaloir l'opinion qu'il avait énoncée : son discours fut bientôt oublié par les autres chefs de l'île, et tous les Tupinambas demeurèrent sous la protection de la France. Leur exemple fut suivi par deux tribus de la terre-ferme, l'une à Tapuitapera, qui consistait en dix villages, et l'autre à Cenna, qui était presque aussi nombreuse. Les deux commandans français obtinrent des principaux chefs de ces tribus du continent de pouvoir y planter, à côté de la croix, le drapeau et les armes de France, croyant légitimer ainsi leurs droits sur le pays dont ils prenaient possession, sous prétexte de le protéger.

La colonie naissante semblait devoir prospérer, car les commandans agissaient de concert. Ils décidèrent que Rasilly retournerait en France, pour se procurer tout ce dont les colons avaient un besoin urgent et immédiat, et qu'il reviendrait prendre ensuite l'administration générale de l'établissement. La Ravardière s'obligea de main-

tenir pendant son absence toutes choses dans l'état où elles étaient, et de seconder, par tous les moyens convenables, les progrès de la religion catholique. Le père Claude d'Abbeville repassa en Europe avec Rasilly, emmenant six Tupinambas non baptisés, afin que la cérémonie de leur baptême fût une de ces nouveautés capables d'exciter la curiosité et l'intérêt dans la capitale de la France. Cette partie du plan obtint un succès remarquable. Si trois de ces sauvages moururent peu après leur débarquement, les trois autres, solennellement baptisés à Paris, eurent pour parrain et pour marraine le roi et la reine-régente. Ils étaient venus de leur plein gré en Europe, et avaient même été désignés par les *carbets*, ou conseil des anciens de leur nation; nouvelle preuve de la bonne intelligence qui régnait entre les Français et les sauvages de cette partie du Brésil.

Chargé du commandement en chef de la colonie, la Ravardière voulut reconnaître l'intérieur du continent, et fit partir en canots une expédition, qui remonta le fleuve Taboucourou jusqu'au cinquième degré de

latitude australe, où ce fleuve reçoit une grande rivière qui descend de l'est. Les Français remontèrent aussi le Meary jusqu'au huitième degré; mais ils ne restèrent pas long-temps paisibles possesseurs de leur nouvelle colonie. Malheureusement pour eux, le gouvernement brasilien avait tourné toute son attention du même côté, et avant même qu'aucune nouvelle de l'occupation de Maranham fût parvenue à la cour de Madrid, l'ordre avait déjà été donné au nouveau gouverneur général, Gaspard de Sousa, de conquérir les bords du fleuve des Amazones et toutes les terres voisines. Le gouvernement espagnol promettait des récompenses à quiconque ferait de nouvelles découvertes et étendrait sa domination dans cette région inconnue. Il ordonna au gouverneur général de fixer sa résidence à Olinda de Pernambuco, afin d'être plus à portée de surveiller les armemens, et d'accélérer le départ des expéditions qui devaient donner au Brésil une augmentation de territoire, de population, et de puissance.

LIVRE XVI.

Expédition *de Jeronymo d'Albuquerque, pour conquérir le nord du Brésil. — Erection de la forteresse de* Notre-Dame du Rosaire. — *Vaine tentative des Français pour s'en emparer. — Marche de l'armée portugaise vers le Maranham. — Bataille de Guaxenduba entre les Portugais et les Français. — Victoire des Portugais. — Suspension d'armes, et convention provisoire entre les généraux des deux Nations.*

1613 — 1614.

La conduite de l'expédition destinée à conquérir le nord du Brésil, fut confiée à un seigneur du premier rang; et, à cette occasion, le gouverneur général eut ordre de changer de résidence. L'armement portugais

ne consistait cependant qu'en une centaine d'hommes, et en trois ou quatre petits bâtimens légers : c'est ainsi que, depuis près d'un siècle et demi, les plus belles contrées de l'Amérique étaient successivement envahies par une poignée d'aventuriers intrépides. Jeronymo d'Albuquerque, général en chef, fit voile du Récif; et, prenant à bord sur sa route Martim Soarès Moreno, fondateur de la capitainerie de Scara, il s'avança vers le torrent dit *Buzaco das Tartarugas*, qui vient s'engloutir dans les basfonds de Jericoacoara. Là, il éleva, à l'embouchure de la rivière, une forteresse qu'il nomma *Nostra Senhora do Rosario;* il dépêcha ensuite Soarès avec une voile, pour reconnaître l'île de Maranham. Après avoir attendu en vain son retour, Jeronymo laissa quarante soldats sous les ordres de son neveu dans le nouveau fort, et retourna à Pernambuco par terre, trois mois après son départ, au grand mécontentement du gouverneur général, qui s'attendait à des résultats plus importans.

Vers ce temps-là, Diego de Campos Moreno, *sargento mor* du Brésil, et proche

parent de Martim Soarès, sollicitait à Madrid la récompense de ses longs services : il reçut pour toute faveur une pressante injonction de retourner au Brésil, afin de coopérer à l'entreprise sur le Maranham, pour laquelle on lui promit quatre cents soldats. Diego les attendit plusieurs mois à Lisbonne, et partit enfin, n'ayant qu'une centaine d'hommes. Il arriva au Récif en mai 1614, et trouva une autre expédition préparée pour le même dessein, et sous le même chef qui venait de fonder l'établissement de Notre-Dame du Rosaire. Quoique ce nouveau fort eût été négligé, la garnison portugaise, sans munitions ni provisions, avait repoussé récemment une attaque formidable des naturels, qui s'étaient vus forcés de demander la paix. Ces nouvelles firent hâter le gouverneur, qui ordonna le départ de trois cents soldats de renfort, avec des munitions de toute espèce. Jamais secours ne vint plus à propos. Trois jours après l'arrivée du détachement, un vaisseau français, commandé par le sieur de Pratz, parut, ayant à bord trois cents hommes destinés pour la colonie française de Maranham. Ils

avaient eu connaissance en route du misérable état de la garnison portugaise, et débarquant aussitôt pour se rendre maîtres du fort, ils firent entendre leurs cris de victoire avant que l'action commençât; mais les Portugais embusqués se montrèrent tout à coup en grand nombre, et forcèrent les Français de regagner leurs vaisseaux.

Cependant plus d'une année s'était écoulée depuis que Martim Soarès Moreno était parti pour reconnaître l'île de Maranham, et on n'avait de lui aucune nouvelle. Le gouverneur général ignorait même encore que les Français y eussent formé un établissement stable; ce qui aurait jeté l'alarme dans tout le nord du Brésil. Moreno, après avoir découvert la colonie française et s'être assuré de sa force, essaya, au retour, d'aller contre les vents réguliers, constamment contraires dans la direction de Maranham à Pernambuco: il perdit un de ses mâts dans cette tentative, fut chassé dans les mers d'Espagne, et, après avoir dépêché de la péninsule son pilote au Brésil, avec le résultat de ses informations, il alla lui-même en rendre compte au ministère espagnol. Sur son rap-

port, la cour de Madrid envoya au gouverneur général du Brésil l'ordre positif d'expulser les Français de Maranham, et de faire la conquête de l'île. Dès-lors l'expédition commencée à Pernambuco acquit un très haut degré d'importance; mais les préparatifs en avaient été souvent contrariés. Jeronymo d'Albuquerque et Diego de Campos, après avoir levé un corps d'Indiens à Paraïba, cherchaient vainement des transports pour convoyer les troupes, au nombre de cinq cents hommes. L'âge et l'expérience de Diego justifiaient sa répugnance à être sous le commandement de Jeronymo; le gouverneur général crut tout concilier en le nommant commandant collatéral, titre qui ne lui donnait qu'un rang sans autorité, mais qui parut suffire à ses justes prétentions.

De nouvelles difficultés s'élevèrent : on ne pouvait se procurer les sommes nécessaires à l'armement que sur les *dizimas* ou dixièmes, et précisément à cette époque une cédule royale arriva pour la remise de cet impôt : il fut impossible d'obéir. Le gouverneur général ordonna le départ de l'ex-

pédition ; mais, craignant que les projets de Jeronymo ne s'étendissent trop loin, il limita ses opérations entre la rivière Titoya et l'île de Peria : il devait s'y fortifier et ne pas avancer plus loin sans de nouveaux ordres. On fondait de grandes espérances sur un armement pour lequel le gouvernement du Brésil et la métropole avaient déployé plus d'activité que de coutume. Les officiers portugais firent éclater un désintéressement et un zèle remarquables. George Fragoso d'Albuquerque, neveu du commandant en chef, prit une commission de capitaine, avec la paie de simple soldat; cet exemple fut imité par tous les autres officiers de l'expédition. Les volontaires formèrent un corps séparé, et le reste des troupes fut divisé en quatre compagnies de soixante hommes chacune. On mit à la voile, et le troisième jour on atteignit Rio-Grande ; l'expédition passa en sûreté la barre, toute dangereuse qu'elle était, et entra dans la rivière. Là, les commandans firent la revue de leurs forces : elles consistaient en deux vaisseaux, une caravelle, cinq caravelons, trois cents hommes de troupes régulières,

et deux cent trente-quatre Indiens alliés sous douze chefs, traînant à leur suite leurs enfans et leurs femmes, au nombre d'environ trois cents. L'armement remit à la voile, et arriva en deux jours à Bahia de Iguape. Jeronymo y débarqua avec les Indiens, et, après deux journées de marche, il rejoignit la flotte à *Nostra Senhora do Amparo*, d'où il dépêcha un aviso au fort de Tartarugas, avec la nouvelle de son arrivée. Depuis plus d'un an le capitaine du Presidio de Seara attendait l'expédition. Il s'y réunit enfin avec ses meilleures troupes; celles-ci furent remplacées aussitôt par d'autres, qui désiraient ardemment l'occasion de ne plus être entassées dans les vaisseaux. Le chef indien Camaram (le Langoustin) arriva aussi venant de Rio-Grande, et après avoir tant souffert en route, qu'il en prit le prétexte de rester avec son frère Icauna, l'ami de Martim Soarès; et, malgré les instances de ce dernier, il ne fournit à l'expédition qu'une vingtaine d'Indiens, sous les ordres de son fils, secours insuffisant pour remplacer quarante déserteurs qui s'étaient refugiés dans son territoire.

Nostra Senhora de Amparo était une mauvaise relâche : non seulement le voisinage des bourgades indiennes nuisait à la discipline, mais l'air était malsain, et une multitude de rats affamés dévorait jusqu'aux cables des navires. Diego de Campos vint en conséquence à Bahia de Paramerim, à trois degrés au sud de la ligne, où il attendit le commandant en chef. A son arrivée, on rallia de nouveau les Indiens auxiliaires, et l'expédition doublant la grande pointe de *Parcel de Jericoacoara* (qui est du plus beau jaspe de plusieurs couleurs), mouilla au Presidio dos Tartarugas. C'était aussi une mauvaise relâche, quoique les Français la fréquentassent alors. Jeronymo pensa que la rivière Camussy pourrait offrir une station plus sûre; mais lorsqu'on l'eut examinée, on en trouva l'entrée si difficile, et la terre si pauvre, qu'on jugea qu'il valait mieux séjourner à Tartarugas.

Avant d'aller plus loin, Jeronymo voulut s'assurer de la bonne volonté des Tapuyas de la Serra d'Ibiapaba, avec lesquels on avait ouvert des communications amicales,

de même qu'avec les Taramambezes de Titoya, que Martim Soarès s'était conciliés quand il était venu inspecter l'île de Maranham. On attendait peu de leur alliance, mais leur inimitié eût pu être fatale à l'armée dans le cas où elle aurait fait route par terre. Le puissant chef des Taramambezes, nommé Juripariguazu (le grand diable), fut mandé. Jeronymo espérait en obtenir des secours, en lui persuadant que l'expédition était dans ses propres intérêts; mais des soldats qui connaissaient le pays assurèrent que de telles espérances étaient vaines, et que le *Grand Diable* n'avait choisi que le nom qui lui convenait. Il n'y avait pas long-temps qu'il avait obtenu, par de pressantes instances, deux Portugais armés pour l'aider contre quelques Tapuyas; mais après qu'il eût remporté la victoire par leurs secours, et mangé ses prisonniers, il voulut aussi les manger eux-mêmes, et il les aurait dévorés, sans les supplications de sa femme, qui leur sauva la vie. Quand Jeronymo eût connaissance de ce fait, il s'attendit à une réponse évasive. En effet, deux ambassadeurs du Grand Diable vinrent lui dire

qu'une maladie contagieuse désolait sa peuplade, et qu'aussitôt qu'elle cesserait, il viendrait se ranger sous ses drapeaux. Jeronymo feignit de paraître satisfait, et renvoya ces deux sauvages avec des présens.

Privée de ce renfort, la petite armée expéditionnaire se trouva beaucoup plus faible qu'on ne l'avait d'abord présumée; il était probable d'ailleurs que les Indiens du voisinage de Maranham s'étaient attachés aux Français, et l'on ne pouvait plus, en avançant dans le pays, espérer de secours. Si on se retirait, la réputation des armes portugaises était perdue, et l'on exposait les nouveaux établissemens à une entière ruine. Les chefs tinrent conseil, et la résolution unanime fut de prendre possession de la rivière Titoya, premier lieu marqué dans les instructions du gouverneur général, et de fortifier ce poste. Mais aucun des pilotes ne connaissait l'entrée de la rivière. Un certain Sebastien Martim affirma qu'il avait reconnu le port de Peria, petite île désignée aussi dans les instructions, et on résolut en conséquence d'avancer vers Peria. Sebastien Martim égara d'abord la flotte,

et son erreur en eût entraîné la destruction, si le vent s'était élevé, comme il était à craindre. On longea de nouveau la côte à toutes voiles, et on se vit bientôt engagé dans un labyrinthe de bas-fonds, sans pouvoir s'éloigner, les vaisseaux étant trop chargés pour résister à une mer houleuse; mais le vent devint favorable, et l'expédition, pendant la nuit, atteignit enfin le canal : elle y pénétra même en sûreté, quoique touchant sans cesse sur des bancs de sable, et jeta l'ancre à trois lieues de l'île.

Les deux commandans attérirent aussitôt avec une partie des troupes, pour assurer le débarquement en cas d'opposition. Quand le jour parut, l'île sembla déserte. On en prit possession au nom du roi d'Espagne, avec les formalités accoutumées. Francisco de Frias, artilleur en chef, se mit immédiatement à la recherche d'une position favorable pour élever un fort. Il en trouva plusieurs qui auraient convenu, si toutes n'avaient pas manqué d'eau. On proposa de s'en procurer en creusant des puits; mais les soldats qui venaient de

Nostra-Senhora do Rosario, attribuaient à l'usage d'une eau obtenue par ce même procédé toutes les maladies dont ils s'étaient vus affligés dans cette forteresse. Le compte qu'ils rendirent alors de leurs souffrances effraya tellement les troupes de l'expédition, que l'île de Peria leur devint odieuse; elles la regardèrent comme un lieu mortel, et donnant à leurs craintes l'apparence de la bravoure, poussèrent des cris séditieux, et demandèrent à marcher de suite à l'ennemi plutôt que de mourir de soif, ou de n'avoir à combattre que des reptiles et des bêtes venimeuses.

L'Alfarès Sebastian Pereira était à la tête des mutins, enhardi sans doute par l'idée que Jeronymo penchait pour brusquer l'attaque de Maranham. Ce général, s'étant imaginé qu'il détacherait facilement les Tupiuambas de la cause des Français, n'ordonna aucun ouvrage pour se mettre à couvert des entreprises auxquelles la proximité de l'ennemi ne manquerait pas de donner lieu. Instruit par l'expérience à se prémunir contre le danger, son collègue le pria de laisser terminer les retranchemens qui

étaient déjà tracés. Jeronymo lui répondit qu'il n'y avait là aucune troupe qu'on dût craindre : « Car, dit-il, ou tout ce qu'on » rapporte des Français de Maranham n'est » qu'une pure fable de l'invention des Ta- » puyas pour tromper Martim Soarès, ou » s'il y en a quelques-uns dans l'île, ce n'est » qu'en si petit nombre, qu'ils n'osent pas » sortir de leurs forts. Comment croire, » en effet, que des hommes appartenant à » une nation belliqueuse, eussent laissé ou- » vert si près d'eux un port de cette impor- » tance, s'ils avaient eu des forces suffisantes » pour en prendre possession ? Je suis donc » résolu de marcher de suite sur Maranham : » c'est le grand but du gouverneur et de la » cour de Madrid ; et si la navigation offre » des dangers pour les gros vaisseaux, j'irai » avec les seuls caraveloens. »

Ce langage étonna Diego, qui regardait comme une témérité inutile l'agression subite de Maranham. Selon ce capitaine, l'expédition ne devait point abandonner sa station présente, qui lui assurait le libre accès de l'île, et il fallait même, pour s'en ménager la possession, fortifier à tout événement

le poste essentiel de Peria. « On ne doit » point perdre de vue, ajouta Diego, que » le vaisseau ennemi qui a fait une tentative » sur le fort de Tartarugas, doit être à l'ancre » près de l'établissement français avec plu- » sieurs autres bâtimens de guerre. La flotte » portugaise n'étant pas préparée, ne peut » se mesurer avec les Français sans un grand » désavantage. Il faut donc se fortifier où » nous sommes, et en donner avis tant à » la cour d'Espagne qu'au gouverneur gé- » néral. Lors même que les Français seraient » supérieurs en nombre, ils ne pourraient » nous empêcher de recevoir de tous côtés » des renforts, tant que nous tiendrons ce » poste. A l'égard de leurs auxiliaires, les » Tupinambas, ils ne faut rien attendre » d'eux; au contraire, ils seront éloignés » plus que jamais de contracter avec nous » aucune espèce d'alliance, dès qu'ils sau- » ront que nous avons des relations ami- » cales avec les Taramambazes, leurs mor- » tels ennemis. »

Ces représentations ne furent pas sans effet. Jeronymo envoya dans un bateau à six rames, pour reconnaître l'île de Ma-

ranham, examiner sa barre, et ramener quelques prisonniers, s'il était possible, Belchior Rangel, né à Rio-Janeiro, jeune homme entreprenant, et très versé dans plusieurs langues brasiliennes. Le jour suivant, Jeronymo chercha lui-même un terrain convenable pour camper; mais quatre jours se passèrent dans de frivoles délais, sans qu'on eût encore ouvert un seul retranchement. Alarmé toutefois de la longue absence de Rangel, le général en chef envoya chercher Diego à sa tente, et, lui faisant part de ses inquiétudes, lui dit qu'il fallait pourvoir à la sûreté de l'expédition. Le commandant adjoint, espérant que cette fois Jeronymo n'aurait pas le temps de changer d'avis, partit à la chute du jour avec l'ingénieur en chef, pour examiner une position plus voisine de la barre. Il en trouva une favorable près d'un lac d'eau douce, et il avait même déjà donné des ordres pour commencer les ouvrages, quand une lumière parut à l'entrée de la baie : c'était celle de la chaloupe de Rangel. Sélon son rapport, cet officier avait exploré toutes les baies près de Maranham, sans découvrir

ni vaisseaux français, ni un seul Français, et il avait reconnu, sur la côte en face de l'île, un excellent mouillage appelé Guaxenduba, très heureusement situé tant pour camper que pour faire subsister les troupes; le sol était arrosé par une rivière délicieuse, qui rendait le pays propre à toute sorte de culture. Le trajet pour y parvenir semblait d'ailleurs à l'abri des Français, étant au milieu d'une multitude d'îles, qui effectivement dérobaient le passage à la vue. Tandis que Rangel faisait ce rapport au général en chef, les soldats en avaient eux-mêmes connaissance par les hommes qui avaient accompagné cet officier : ils renouvelèrent alors leurs clameurs contre l'idée de se retrancher où ils étaient. D'Albuquerque, au mépris de la discipline, et après deux jours d'irrésolution, ordonna le rembarquement, et fit voile vers Guaxenduba, malgré toutes les représentations du commandant adjoint. Quatre jours suffirent à peine pour effectuer ce trajet difficile : les vaisseaux touchaient et s'embourbaient fréquemment. A la fin cependant ils gagnent Guaxenduba, faisant une telle osten-

tation de leurs flammes et pavillons, qu'ils sont aperçus de Maranham : l'alarme se communique immédiatement au fort Saint-Louis, par une ligne de fumée le long de la côte. Les Portugais débarquent sans opposition, et se retranchent aussitôt; on tire au sort pendant la messe, pour déterminer sous quelle invocation le fort sera bâti : le billet sortant est pour la *Nativité de Notre-Dame*, et on commence ce jour même les ouvrages sous sa protection. Un chef Tupinambas vint de l'île au camp des Portugais, avec d'autres sauvages, se plaindre du traitement qu'il avait reçu des Français; il rendit compte de leurs forces, et offrit d'amener à Jeronymo quelques-unes des hordes de Maranham. Les informations de ce chef ne coïncidaient pas cependant avec les rapports séparés de ses compagnons; mais Jeronymo, qui croyait aisément tout ce qui s'accordait avec ses propres idées, et rien de ce qui les contrariait, accueillit le sauvage, et, convaincu de sa véracité, envoya avec lui, comme espions, cinq de ses plus fidèles auxiliaires. Il retint pour otages deux Tupinambas qu'on disait fils d'un autre

chef de l'île; tant ce général était persuadé qu'en ménageant ces insulaires, il prendrait possession de Maranham sans coup férir! Les représentations de Diego ne purent ébranler son aveugle confiance. Heureusement rien n'empêcha le progrès des travaux; les canons, en petit nombre, furent montés, et on éleva les ouvrages extérieurs. Tandis que l'armée se retranchait, quelques femmes et enfans d'Indiens alliés s'aventurèrent hors du camp; et, quoiqu'ils ne fussent qu'à peu de distance, un parti de sauvages de l'île débarqua, tua, ou enleva quelques Indiennes. Un Tapuyas ayant essayé de les défendre, fut massacré. L'alarme se répandit aussitôt dans le camp, et les Tupinambas, poursuivis, se retirèrent en hâte avec leurs prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient la femme et la fille de Mandicapuà, l'un des chefs des Brasiliens auxiliaires. Ce sauvage, au désespoir, agit si courageusement pour la délivrance de deux personnes qui lui étaient si chères, que tous les prisonniers furent repris; on s'empara, de plus, d'un canot monté par un chef Tupinambas. Cet homme, à qui la femme et la fille de

Mandicapuà devaient la vie, fut sauvé lui-même à son tour, et traité si favorablement, qu'il révéla tout ce qu'il savait de la force des Français, et de leurs mesures offensives et défensives. « Tes ennemis, dit-il à Jero-» nymo, ont occupé tous les passages par » terre et par mer pour te couper la re-» traite. Les Tupinambas, et ceux de tes » alliés que tu as envoyé pour épier leurs » mouvemens, sont aux fers dans le fort » Saint-Louis, après avoir été mis à la tor-» ture ; on leur a fait confesser ainsi tout » ce qu'ils savaient sur tes projets et tes » forces. Demain, deux embarcations ar-» mées viendront reconnaître tes lignes, » qu'on a déterminé d'attaquer, et cette re-» connaissance te confirmera la vérité de » ma déclaration. » Mais rien ne pouvait détruire les illusions de Jeronymo. Il était toujours persuadé que les insulaires passeraient dans son camp ; s'ils ne s'étaient pas encore déclarés en sa faveur, c'était, disait-il, uniquement parceque l'ennemi avait pris la précaution de fermer tous les passages. Le lendemain, les bâtimens armés des Français parurent, comme le prisonnier l'avait

annoncé la veille; et l'un des forts ennemis, appelé Saint-Joseph, situé à Itapary, sur le rivage opposé, tira deux coups de canon en signe de guerre. Les Portugais y répondirent par une décharge semblable, et arborèrent en même temps tous leurs pavillons. Avec la marée du soir, une embarcation française s'approcha pour reconnaître la position de l'armée; elle était montée par le sieur de Pratz, gentilhomme de la chambre du roi de France, et officier distingué. Jeronymo la fit attaquer; mais comme la chaloupe tirait peu d'eau, les Français se mirent à couvert parmi les bas-fonds, où ils ne pouvaient être poursuivis. Le lendemain, un pavillon parlementaire fut élevé sur un banc de sable, au milieu du canal de Guaxenduba. Jeronymo, supposant qu'il appartenait aux Indiens de l'île, envoya Rangel avec un *jangada*, sorte de catamaran ou de radeau, pour gagner la barre lorsque sa chaloupe ne pourrait plus avancer. Rangel et ses soldats étaient déjà sur le radeau, lorsque l'équipage refusa d'aborder, croyant reconnaître plusieurs Français travestis parmi les Indiens qui se disposaient

à les recevoir. En effet, une décharge de mousqueterie ne laissa plus aucun doute; et, si la chaloupe ne fût venue au secours du radeau à force de rames, le détachement serait tombé tout entier au pouvoir de l'ennemi. Tel était le but que se proposaient les Français. Quelque indigné que fût Jeronymo de cette infraction des lois communes de la guerre, qu'il est de l'intérêt de toutes les nations d'observer, il l'imputa uniquement aux Français, et ne cessa de croire que les Tupinambas favorisaient secrètement ses projets. Un grand canot plein de ces insulaires débarqua sur le rivage non loin du fort : on les surprit; deux d'entre eux se sauvèrent à la nage, en traversant le canal, qui est de deux lieues de large; les autres mirent bas les armes, et, avec une dissimulation que la fuite de leurs compagnons n'avait en rien diminuée, ils feignirent d'être venus comme amis. Jeronymo fut encore la dupe de cet artifice. Il accueillit ces sauvages, et les laissa retourner dans son propre canot : l'un d'eux, dans l'espoir de revoir sa mère, qui était esclave à Pernambuco, resta dans le camp, et déclara au

capucin frère Manoel de Piedade, que le canot avait été envoyé pour reconnaître la position de l'armée; il assura, en outre, que les Français devaient attaquer le lendemain, et que, presque certains du succès, ils assiégeraient immédiatement le fort par mer et par terre.

Le moine se hâta de communiquer cet avis à Diego de Campos, qui rassembla aussitôt une partie des soldats, et envoya informer le général en chef qu'il allait arriver pour défendre la flotte jusqu'à la dernière goutte de son sang. Comme il était en marche, Jeronymo survint, et l'arrêta, ne voulant point, dit-il, que ses troupes fussent ainsi sacrifiées, tandis qu'elles ne devaient être employées qu'à la défense du pays dont il avait pris possession au nom du roi. Diego, ému de colère, lui demanda quel compte il rendrait à sa majesté catholique de la perte de la flotte et de l'honneur des armes portugaises? « Je suis seul responsable » des événemens, répondit Jeronymo, et » l'honneur des armes portugaises n'a be- » soin d'aucune nouvelle preuve; la seule » que j'ambitionne, et que je me flatte

» bientôt d'obtenir, c'est de vaincre les » Français. » Aussitôt il ordonna que les vaisseaux approchassent du rivage.

Dès la première apparition des Portugais à Guaxenduba, la Ravardière, commandant en chef les Français de Maranham, aurait attaqué d'Albuquerque, s'il avait pu obtenir assez tôt des informations suffisantes sur sa force et sa position; il n'en eut plus tard que des cinq Tapuyas qu'il avait fait mettre à la torture, et des Tupinambas de l'île que Jeronymo avait imprudemment délivrés. Des embarcations de toute espèce furent à l'instant préparées par son ordre, avec des troupes à bord, sous le commandement de M. de Pizieu, son lieutenant général, du sieur de Pratz, et du chevalier de Rasilly.

La flottille française s'avança en bon ordre, à la pointe du jour, pour attaquer les vaisseaux portugais en rade : les équipages étaient encore occupés à les amariner, en conséquence des ordres de la veille. A peine aperçurent-ils les Français, que, se jetant à la nage, ils se réfugièrent dans le camp : deux des plus gros vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Après cette victoire facile, de fréquentes escarmouches eurent lieu par terre et par mer. Les Portugais cependant n'avaient déjà plus de vivres, et leurs alliés Brasiliens n'osaient en aller chercher dans un pays qui s'était déclaré pour les Français. La disette devint effrayante dans le camp de Jeronymo, et le cri général fut : « Mettons fin à la » guerre par la victoire, ou à nos souffran- » ces par la mort ! »

Telles étaient les dispositions de l'armée portugaise, lorsque les Français parurent tout à coup à l'entrée de la baie de Guaxenduba.

La Ravardière venait en personne attaquer les lignes avec sept vaisseaux, quarante-six canots, quatre cents Français, et quatre mille Tupinambas. Voyant que les Portugais étaient campés irrégulièrement, et que le fort se trouvait placé près d'une éminence qui le dominait, il ordonna aussitôt à la moitié de ses forces de prendre possession de cette hauteur, que les Portugais avaient négligé d'occuper. Divisés en deux détachemens commandés, l'un par Pizieu, l'autre par de Pratz, les Français, avec cette ardeur

qui est leur caractère distinctif, quittent leurs chaloupes, et s'élancent à la mer, impatiens d'aborder le rivage. Aucun obstacle ne peut les arrêter ; leurs alliés, les Tupinambas, les suivent, chacun d'eux portant une fascine, soit pour combler les fossés, soit pour se garantir de la mousqueterie. Tandis que de Pratz s'empare de la colline, et s'y fortifie, Pizieu ouvre des tranchées jusqu'au bord de la mer, pour conserver une communication avec la flotte. Ces différens ouvrages tendaient aussi à bloquer les Portugais, et à les priver d'eau. Jeronymo, s'apercevant alors qu'il ne lui restait plus d'autre moyen d'éviter l'entière destruction de son armée que dans une action générale, résolut de combattre, et ce parti fut approuvé par tous ses officiers. Il partagea sa petite troupe en deux corps, chacun de soixante-dix Portugais et de quarante Tapuyas, se chargea du premier, et confia l'autre à Diego, ne laissant que trente invalides dans le fort. Le reste des alliés grossit le corps de réserve, sous le commandement de Gregorio Fragoso. Le général en chef allait donner le signal de l'attaque, lorsqu'un

trompette Français vint lui remettre une lettre de la Ravardière : c'était une longue sommation aux Portugais, pour qu'ils missent bas les armes. Diego, qui avait combattu en Flandres contre la Ravardière, dit au général que c'était une maxime de cet officier, de traiter tandis qu'il avançait ses préparatifs, et il le pria de ne donner à l'ennemi aucun délai. Jeronymo, dont l'irrésolution cessait sur le champ de bataille, ordonna aussitôt l'attaque. Diego était chargé de la commencer de front vers le rivage, tandis que d'Albuquerque forcerait lui-même la colline. Le premier avança couvert par des bois; mais plusieurs de ses soldats marchaient d'un pas lent, et avec une extrême répugnance. Diego, se tournant vers eux, leur demanda d'un ton sévère s'ils n'étaient pas les mêmes hommes qui s'étaient mutinés à Peria, parcequ'on ne se trouvait pas assez près de l'ennemi? « Je jure, ajouta-» t-il, que je tirerai sur le premier assez » lâche pour chercher son salut dans la » fuite! » Cette menace de la part d'un officier dont la fermeté était connue, et qui tenait un pistolet dans sa main, eut

l'effet désiré. On ne vit plus d'hésitation dans les rangs; et les premiers retranchemens furent forcés, tandis que Jeronymo faisait, sans être aperçu, le tour du bois pour attaquer la colline. Les Français qui s'y étaient postés, ne prévoyant aucun danger pour eux-mêmes, vinrent secourir leurs compatriotes qui étaient sur la plage. Diego fut exposé alors entre deux feux; mais Fragoso, avec les Tapuyas de la réserve, chargea les Français en flanc, et Jeronymo, se hâtant lui-même de manœuvrer dans une autre direction, acheva de les tourner en tombant inopinément sur eux. Après un engagement court, mais sanglant, Pizieu fut percé d'un coup mortel, et ses soldats, abandonnant aussitôt le rivage, se retirèrent avec leurs alliés derrière les retranchemens de la colline. Les Portugais poursuivirent leur victoire, prirent les ouvrages d'assaut, et mirent les Français en pleine déroute. La Ravardière n'avait fait d'abord aucune tentative pour venir au secours de cette moitié de ses forces, tant était grande sa confiance dans le nombre de ses troupes, et son mépris des ennemis! Quand il vit le danger, il était déjà trop tard;

déjà même il éprouvait les plus grandes difficultés pour le rembarquement des fuyards. La marée basse laissait à sec les canots qui, trouvant une vase bourbeuse entre eux et le rivage, ne pouvaient aborder. La Ravardière essaya aussitôt de faire une diversion en attaquant le fort; mais là encore l'eau basse et le feu vif de la garnison empêchèrent son approche. Les Français laissèrent sur le champ de bataille cent quinze morts, et un plus grand nombre de blessés; on leur fit aussi quelques prisonniers, et Jeronymo apprit d'eux que six ou sept cents Indiens de Cuma, sur la terre-ferme, étaient attendus à chaque instant pour se réunir à l'armement français : une telle jonction l'aurait rendu encore formidable, même aux vainqueurs, qui se tinrent prêts contre une seconde attaque. Le jour suivant, les Indiens de Cuma parurent dans seize grands canots : ils se dirigeaient vers la rivière Mony; mais le rivage fut occupé à temps par cent mousquetaires portugais. Ainsi prévenus, les Indiens changèrent de direction; plusieurs d'entre eux débarquèrent, et, rencontrant des fuyards qui leur apprirent la défaite de

la veille, ils remontèrent précipitamment dans leurs canots, et regagnèrent Cuma.

La Ravardière exhala son dépit dans une lettre adressée au général portugais, auquel il reprochait d'avoir violé le droit de la guerre en retenant son trompette, en tolérant que les Tapuyas exerçassent des cruautés contre des Français blessés restés en leur pouvoir, et en n'accordant aux morts aucune sépulture. La réponse de Jeronymo fut très mesurée. Après s'être plaint d'une agression non provoquée, non prévue, il fit valoir les droits du roi d'Espagne et de Portugal sur le Maranham, rappela toute la perfidie du faux pavillon parlementaire; soutint qu'il avait fait ensevelir les corps des Français morts les armes à la main, comme ceux de ses soldats qui avaient eu le même sort, et pour qui les bois et les forêts étaient des sépultures honorables; il nia enfin qu'on eût exercé aucune cruauté sur des Français blessés; et, opposant à cette accusation vague une récrimination positive, il signala les Tupinambas alliés des Français comme ayant coupé et mangé le bras d'un de ses compatriotes blessé à

l'attaque des retranchemens; « mais je ne
» m'étonne pas de ces horreurs, ajouta Je-
» ronymo, car je suis vieux, et accoutumé
» depuis long-temps, dans ces climats, aux
» vicissitudes et aux cruautés d'une guerre
» qui ne peut rien avoir de comparable en
» Europe. »

Le commandant français avait trouvé à bord d'un des vaisseaux restés en son pouvoir des lettres écrites avant la bataille, dans lesquelles quelques officiers portugais rapportaient et exagéraient, sans doute, leurs dangers et leurs misères : il les adressa toutes à Jeronymo, qui, en les lui renvoyant, avoua qu'elles contenaient la vérité. « Votre
» officier parlementaire, ajouta Jeronymo,
» pourra lui-même vous faire connaître au
» juste notre situation. Nous l'aurions mieux
» traité dans notre propre pays ou dans nos
» établissemens; mais ici, à peine avons-
» nous pour vivre quelques grains de maïs
» et un morceau de serpent. Que ceux d'entre
» nous qui ne peuvent supporter ce genre
» de vie se retirent : la guerre ne se compose
» que de privations, de fatigues et de cala-
» mités. » La correspondance entre les deux

généraux prit dès lors un ton de civilité et de politesse plus convenable. La Ravardière invita Jeronymo à ouvrir une négociation, et le complimenta de ce qu'il portait le nom du grand Albuquerque. Il fit même retirer sa flotte, et exprima le désir que Diego de Campos, qu'il avait connu dans les guerres de Flandre, et qui parlait d'ailleurs la langue française, fût envoyé pour conférer avec lui. En conséquence, Diego et Gregorio Fragoso d'Albuquerque allèrent à bord du vaisseau de la Ravardière, et deux officiers français restèrent au camp de Jeronymo comme otages. La première entrevue se passa en excuses et en civilités réciproques. Dans la conférence du lendemain, le général français proposa pour conditions préliminaires : une suspension d'armes entre les deux partis, jusqu'à la fin de l'année suivante ; le départ de deux officiers, tant français que portugais, pour aller mettre sous les yeux de leurs gouvernemens respectifs le sujet de la contestation présente, et les prétentions réciproques des deux partis sur l'île et le territoire de Maranham ; la défense expresse aux Portugais et à leurs alliés, les

officiers généraux exceptés, de s'avancer à plus de dix lieues des forts et des postes français, à moins d'une autorisation spéciale; l'évacuation complète de l'île et de son territoire continental par le parti qui en recevrait l'ordre, et cela dans le délai de trois mois, à compter de la détermination finale des deux gouvernemens; enfin l'échange ou la restitution des prisonniers de part et d'autre, sans aucune restriction. La Ravardière s'engagea de plus à permettre la libre entrée dans la baie de Guaxenduba aux secours que les Portugais attendaient de Pernambuco, moyennant l'assurance toutefois que, dans aucun cas, on ne renouvellerait les hostilités.

Quoique ces conditions fussent très avantageuses à l'armée portugaise, les principaux officiers furent d'avis que la Ravardière devait produire, avant tout, la commission qu'il tenait du roi très chrétien, sans laquelle on serait en droit de le considérer comme pirate, chassé de France pour cause d'hérésie, et avec qui aucun catholique ne pouvait traiter. Jeronymo sentit tout ce que cette formalité aurait d'humiliant pour le

général français, et il lui en adoucit le désagrément, en montrant le premier sa commission. Les articles furent alors consentis et signés de part et d'autre, et le lendemain la flotte française leva le blocus de Guaxenduba.

A peine les Portugais se virent-ils ainsi délivrés, qu'ils firent une procession d'actions de grâces, et commencèrent à élever une église à leur divine protectrice, sous l'invocation de *Nostra Senhora do Agada*, Notre-Dame de Bon-Secours.

La Ravardière envoya un de ses chirurgiens pour soigner les blessés portugais, et demanda le même jour que Diego de Campos et le père Manuel da Piedade, vinssent à Maranham pour apaiser les Tupinambas, dont la fermentation menaçait l'île des plus grands désordres. Ces sauvages supposaient qu'en vertu de la convention de Guaxenduba, ils devaient être partagés entre les deux parties contractantes, et vendus comme esclaves, ainsi que Pedro Coelho avait vendu les Tapuyas après son expédition à Ibiapaba; car cette détestable action était encore présente à leur mémoire. Diego et le père Ma-

nuel parvinrent à les apaiser, et se rendirent ensuite au couvent des missionnaires capucins de Saint-Louis. Là, le frère Archange de Pembrock, récemment arrivé d'Europe, et supérieur du couvent, apprit au général et au moine portugais que la reine-régente avait rappelé la Ravardière, et désigné Pizieu pour le remplacer dans le commandement de la colonie française, attendu, disaient les capucins missionnaires, que les abominables erreurs de l'hérésie de la Ravardière rendaient ce chef peu propre au gouvernement d'une colonie fondée parmi les sauvages pour la propagation de la foi catholique. Cette circonstance, ou plutôt cette espèce de disgrace de la Ravardière, et dont la mort de Pizieu ne pouvait que suspendre l'effet, contribua sans doute à refroidir le zèle de ce général, et explique le motif qui le détermina si brusquement à offrir aux Portugais des conditions tellement avantageuses, qu'elles leur ménageaient, en quelque sorte, la conquête et la possession de l'île et de la province entière de Maranham.

LIVRE XVII.

Ambassade *de Fragoso d'Albuquerque en France, pour réclamer la possession de Maranham. — Rupture de la convention de Guaxenduba. — Evacuation du fort Saint-Louis par les Français, et conquête de Maranham par l'armée Portugaise. — Expédition de Caldeira de Castello-Branco pour la découverte et la conquête de* Gram-Para, *ou la grande rivière des Amazônes. — Fondation de la ville de Bélem. — Insurrection des Tupinambas. — Troubles au nouvel établissement de Bélem. — Caldeira est déposé. — Expédition et cruautés de Bento-Maciel; massacre des Tupinambas. — Investigation et conquête des fleuves de Curupa et des Amazones par Aranha de Vasconcellos et par Maciel. — La cour de Madrid forme de Maranham et de Para un gouvernement séparé, sous le nom de* Stado.

1614 — 1624.

On ne pouvait guère espérer que la convention de Guaxenduba fût plus respectée ou plus durable que ces traités éphémères

que la nécessité impose, que la politique inspire, et que la mauvaise foi élude. Des deux côtés on y apporta d'abord cette apparence de loyauté et de franchise qui ne sert d'ordinaire qu'à masquer l'ambition, et à déguiser l'injustice; des deux côtés on choisit aussi des ambassadeurs pour aller contester ou réclamer en Europe, en vertu de la convention même, la libre possession de Maranham. Cette mission fut confiée par les Français au sieur de Pratz, et par les Portugais à Gregorio-Fragoso d'Albuquerque. D'après ses instructions, Fragoso devait se rendre auprès de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, pour faire valoir le droit depuis long-temps reconnu des Portugais sur toutes les côtes septentrionales du Brésil, droits confirmés, et légitimés en quelque sorte par des prises de possessions successives, quoique le Brésil ne fût pas encore colonisé dans toute son étendue; mais on ne pouvait arguer de sa non-occupation : car, outre plusieurs villes et plusieurs forteresses, il renfermait une population de trois mille colons portugais, sans compter les métis et les Brasiliens soumis à

la couronne d'Espagne. Fragoso devait insister aussi sur l'état florissant et sur l'importance de la colonie de Maranham, qui possédait non seulement du bois de teinture et une pêcherie de perles fines, mais encore une mine de lapis-lazuli et des pierres précieuses. Il devait sur-tout représenter combien était dangereux un établissement français au sein de l'Amérique portugaise, où les pirates qui infestaient le Brésil et la côte opposée d'Afrique, étaient sûrs de trouver en tout temps un refuge et des secours. A toutes ces considérations, Fragoso devait ajouter l'assurance certaine que l'Espagne ne se désisterait jamais de ses droits. La cession de Maranham était regardée par Jeronymo comme un événement tellement infaillible, qu'il mandait lui-même à l'ambassadeur de sa cour combien il serait désirable de conserver à Maranham tous ceux des colons français qui voudraient reconnaître la domination espagnole, attendu leur connaissance parfaite du pays et leurs liaisons avec les naturels. Il invitait en conséquence l'ambassadeur à faire tous ses efforts pour que l'exclusion portée contre les colons

étrangers, reçût une exception en faveur des Français de Maranham. « Si cette me-
» sure est adoptée, ajoutait Jeronymo, les
» sauvages de l'île resteront soumis et pai-
» sibles; nous aurons moins d'obstacles à
» vaincre pour former de nouveaux établis-
» semens, et l'on pourra s'occuper enfin de
» l'expulsion des Hollandais du *Cabo de*
» *Norte*, près de l'embouchure de l'Ama-
» zone, où ils commencent à se fortifier. »

Porteur de ces instructions et de ces dépêches, Fragoso fit voile pour l'Europe dans un vaisseau français, avec le sieur de Pratz, chargé concurremment de suivre la même négociation auprès de sa cour. Diego de Campos offrit d'aller en Espagne pour le même objet, et cette offre fut acceptée avec joie par Jeronymo, qui savait apprécier tout le mérite et tout le zèle de cet officier.

Les termes de la convention ne furent pas long-temps observés à la rigueur par les généraux des deux partis : de légères infractions furent tolérées, sans être toutefois permises ouvertement. Des secours parvinrent à Jeronymo, les uns de Bahia, les

autres de Pernambuco, sous Francisco Caldeira de Castello-Branco; d'autres enfin de Portugal même, sous Miguel de Seguiera Sanhudo. A l'arrivée de ces renforts, le général portugais informa la Ravardière que, d'après de nouveaux ordres de sa cour, il devait considérer désormais le pays de Maranham comme le patrimoine de la couronne de Portugal, et que la convention de Guaxenduba touchait par conséquent à son terme. « Du reste, ajouta Jeronymo, je me » flatte de pouvoir maintenir entre nous les » relations amicales que nous devons à une » estime mutuelle; je m'engage aussi per- » sonnellement à traiter les troupes fran- » çaises avec les égards qu'elles méritent, » et à les faire convoyer en France en toute » sûreté, immédiatement après la cession » de l'île qu'elles occupent. » La Ravardière entra aussitôt en négociation, et convint d'évacuer le Maranham, et tous ses forts, dans le délai de cinq mois, sous la condition expresse que Jeronymo lui paierait une somme équivalente à la valeur de l'artillerie de la place, dont il ferait également l'abandon, et qu'il lui fournirait en outre un sup-

plément de transports. L'historien portugais Barredo, à qui nous devons les détails de cette expédition remarquable, assure que la Ravardière n'était pas sans espérance de recevoir lui-même des secours, et de se trouver ainsi en état de rompre le traité. Il remit néanmoins à Jeronymo, comme gage de sa bonne foi, le fort d'Itapary, dont les Portugais prirent aussitôt possession.

Pendant ce court intervalle, Diego de Campos était arrivé à Lisbonne; et, laissant l'envoyé français, nommé Malhart, son compagnon de voyage, adresser d'inutiles réclamations à sa cour, il la pressa d'envoyer, sans délai, de nouvelles forces à Maranham. Don Aleixo de Menezès, archevêque de Goa, dont le nom est célèbre dans l'histoire des chrétiens du Malabar, gouvernait alors le Portugal, avec le titre de vice-roi. Ce prélat altier regardait comme des pirates les Français établis à Maranham, et affectait d'être indigné de ce qu'on eût pu conclure avec eux un traité provisoire, quoique, dans le fait, la convention de Guaxenduba eût livré la colonie aux Portu-

gais du Brésil. L'archevêque se hâta, en conséquence, d'accorder à Diego de Campos les secours qu'il sollicitait. Tout fut prêt dans un délai très court, et, cinq mois après son départ de Guaxenduba, Diego revint, avec son neveu Martim Soarès, et des secours suffisans, à Pernambuco, où il trouva le gouverneur général, Gaspard de Sousa, faisant de son côté de nouveaux préparatifs pour consommer la conquête de la colonie française. Toutes ces forces réunies, s'élevant à neuf cents hommes à bord de sept vaisseaux et de deux caravelles, furent confiées à Alexandre de Moura, gouverneur de Pernambuco : Diego de Campos eut la charge d'amiral. L'armement entra le premier octobre dans ce même port de l'île de Peria, où les Français avaient jeté l'ancre à leur arrivée, mais que, par négligence, et à leur ruine, ils avaient laissé ainsi ouvert, deux fois, à l'ennemi. Jeronymo vint à bord de l'escadre; et, apprenant que Moura était seul commandant en chef, et qu'il lui était enjoint d'annuller les conditions existantes, et d'achever la conquête, il se soumit à cette mutilation impolitique de son autorité avec

autant de complaisance que s'il n'avait manqué ni à sa parole, ni à son honneur en s'y conformant. Il investit lui-même le fort Saint-Louis, où les Français s'étaient renfermés. Leur général, qui, de son côté, avait contracté une sorte d'habitude de souscrire aux conditions que lui dictait l'ennemi, consentit à rendre le fort sur-le-champ, et à discrétion. Diego de Campos en prit le commandement, et le général français, avec plus de quatre cents de ses compatriotes, mit à la voile, ne laissant dans l'île qu'un petit nombre des siens qui s'étaient mariés avec des brasiliennes. C'est ainsi que, par sa faute, ou plutôt par son indifférence, la colonie de Maranham fut perdue pour les Français. Si la Ravardière s'était d'abord contenté d'intercepter les secours de l'ennemi, ce qui eût été facile, vu la supériorité de ses forces maritimes, les Portugais auraient été contraints de capituler sans coup férir, ou de rétrograder par terre : dans ce dernier cas, presque tous auraient péri sur la route, de misère, de fatigue et de faim. Ici finissent les détails historiques les plus dignes de remarque sur l'établissement tem-

poraire des Français à Maranham, et sur leur expulsion.

Les missionnaires portugais prirent aussitôt possession du couvent des capucins français de Saint-Louis, et ils les remplacèrent avec un égal succès dans leurs travaux apostoliques.

En vertu des pleins-pouvoirs qui lui avaient été délégués, Alexandre de Moura nomma Jeronymo *capitam mor* des conquêtes de Maranham, et Caldeira de Castello-Branco *capitam mor* des découvertes de *Gram Para*. Par ce nom, moitié portugais et moitié *tupi*, les conquérans désignaient la grande rivière des Amazones. Ils possédaient alors toutes les informations qu'avaient pu rassembler sur ce fleuve les Français de Maranham, et la Ravardière, leur chef. Caldeira commença presque aussitôt son expédition avec deux cents soldats et trois vaisseaux. Après avoir pénétré dans la dangereuse barre de Seperara, maintenant celle de la ville de Bélem, il aborda malgré les naturels, choisit un terrain pour son nouvel établissement, et donna aussitôt à ses conquêtes le nom de Gram Para, croyant

être sur les rives du grand fleuve : il se trompait, et n'était que dans une grande baie que forme les embouchures du Moju, de l'Acarà et de la Guamà. Là, Caldeira débarque tout son monde, le 3 décembre, jour de saint François-Xavier, et, après avoir exposé l'image du saint, il commence à bâtir, sur le bord oriental du Moju, une ville sous l'invocation de *Nostra Senhora de Belem* (Notre-Dame de Béthléem). L'emplacement eût été plus heureusement choisi sept ou huit lieues plus bas, dans l'île appelée *Ilha do Sol*. Bélem, plus connu depuis sous le nom de Gram Para, quoique situé alors parmi les marécages, était si peu susceptible d'une défense régulière, que sa protection la plus efficace ne consistait point dans ses fortifications ni dans ses ouvrages, mais dans la difficulté de sa barre, qui est à six lieues de la ville. La résistance que les naturels opposèrent à Caldeira fut bientôt surmontée; il se les concilia même, et se servit d'eux pour bâtir une citadelle. Voulant ensuite faire parvenir par terre la nouvelle de ses succès, il choisit l'alfarès don Pedro Texeira pour remplir cette mission impor-

tante, mais difficile. Cet officier prit la direction de Maranham avec une escorte suffisante, et ne fut arrêté dans sa marche que par les naturels de Cayté; mais il les réduisit à l'obéissance, et s'empara de leur district, qui est maintenant une des capitaineries subordonnées à Peria. Don Pedro fut reçu à San-Luiz de Maranham, avec autant de surprise que de joie, étant le premier Européen qui eût fait un pareil trajet par terre. Son retour s'effectua par la voie de la mer jusqu'à Bélem, où il rentra avec des munitions de guerre, et de l'argent pour la solde des troupes de la garnison.

Caldeira lui confia bientôt une seconde mission plus difficile encore que la première. Il s'agissait d'expulser les Hollandais, qui commençaient à trafiquer au nord du fleuve des Amazones, et avaient même établi des factoreries dans plusieurs îles de son embouchure. Le commerce y était avantageux, et les armateurs de cette nation annonçaient aux naturels la prochaine arrivée d'une grande flotte pour former là une colonie permanente. Ces rapports parvinrent a Caldeira, et il apprit en même temps qu'un gros

vaisseau hollandais était à l'ancre sur la côte, à quarante lieues environ de Bélem. Il envoie aussitôt Texeira, avec vingt hommes et deux canots pour le prendre à l'abordage. Les Hollandais se défendent avec d'autant plus de résolution, qu'ils n'ont aucun quartier à attendre. Texeira met le feu au vaisseau : tout l'équipage périt, à l'exception d'un seul homme. Quoique blessé dans l'action, Texeira brave les flammes du vaisseau qui brûlait sur la côte, et s'empare de ses canons, capture précieuse pour le nouvel établissement de Bélem, qui n'avait qu'une artillerie insuffisante.

Cependant Alexandre de Moura, après avoir réglé l'administration et la défense des nouvelles conquêtes de Maranham, après avoir mis garnison dans tous les forts de l'île et de la côte voisine, revint à Pernambuco, laissant à Jeronymo d'Albuquerque le gouvernement de la colonie, dont le Brésil lui devait en quelque sorte l'acquisition. Jeronymo commença aussitôt à bâtir une ville autour du fort Saint-Louis, et remplaça l'imparfaite colonie française par un établissement plus solide. Au fond de la

même anse où avait été construit le fort, il en éleva un autre, qu'il nomma San-Francisco. Il établit sur les côtes de l'île plusieurs habitations portugaises, dont les plus considérables furent Saint-André, presqu'à la pointe septentrionale, et Saint-Jacques, à sa pointe méridionale. Tout alla bien la première année. Les naturels, ou plutôt les débris de ces anciennes tribus de Tupinambas qui s'étaient enfuies du Brésil pour échapper à la tyrannie des Portugais, furent d'abord contenus par la douceur ou par la crainte; mais le moindre incident pouvait, en irritant les regrets que venait de leur causer le départ des Français, rallumer leur vieille haine, et leur rendre encore plus insupportable le joug des envahisseurs. Cuma, district populeux près de l'île, où les sauvages paraissaient satisfaits, où ils donnaient même des espérances pour leur conversion, se trouvait alors sous le commandement de Mathias d'Albuquerque, fils de Jeronymo. Rappelé à San-Luiz par son père, Mathias laisse tout à Cuma dans une parfaite tranquillité. Pendant son absence, quelques Tupinambas de Para arrivent avec des lettres

de Caldeira pour Jeronymo. Un Indien nommé Amaro, élevé par les jésuites, mais très attaché aux Français, prend la dépêche, et, affectant de la lire devant les chefs, qui ne pouvaient le convaincre de fausseté, il leur persuade que tous les Tupinambas vont être déclarés esclaves, et traités comme tels aussitôt la lettre reçue. Les chefs de Cuma indignés tombent la nuit même sur la garnison portugaise, et la surprenent endormie : tout est massacré; ils dépêchent ensuite des courriers à toutes les hordes pour exciter une insurrection générale. Mathias accourt, et repousse les attaques des sauvages, tandis que Caldeira prévient ou étouffe la révolte à Gram-Para. Informé que les Tupinambas ont projeté d'attaquer sa nouvelle ville de Bélem, ou feignant d'en avoir reçu l'avis, il met tout à feu et à sang dans les campagnes environnantes, et rend ainsi la punition plus terrible que l'offense.

Peu de temps après, mourut à soixante-dix ans Jeronymo d'Albuquerque, aussi distingué par sa valeur que par l'austérité de sa vertu, reste de l'antique chevalerie. Le Portugal lui devait la conquête de Maran-

ham, à laquelle il avait tout sacrifié par excès de patriotisme. Les soins du gouvernement de cette colonie naissante, et les inquiétudes que lui causèrent les retards des secours de tous genres dont elle avait un pressant besoin, hâtèrent sa mort. Il avait légué sa capitainerie à son fils aîné Antonio, en lui donnant pour coadjuteurs Bento Maciel Parente et Domingos da Costa Machado. Le jeune Antonio crut n'avoir besoin ni de coadjuteur, ni de conseiller, et Maciel, moins endurant que da Costa son collègue, exprima son ressentiment avec tant d'amertume et de vivacité, que d'Albuquerque le fit arrêter, et l'envoya ensuite à Pernambuco, devant le gouverneur général.

La nouvelle capitainerie de Para fut troublée, en 1619, par des dissentions plus graves. Antonio Cabral, neveu du fondateur Caldeira, s'était déclaré l'ennemi d'un officier nommé Alvaro Neto, bon militaire, et généralement estimé. Plein de haine et frémissant de colère, il l'attaque publiquement à l'improviste, et l'assassine. Paulo da Rocha et Thadeu de Passos, camarades

et amis de Neto, accoururent, mais trop tard, à son secours : ils le trouvent baigné dans son sang, et exhalant son dernier soupir. Ils demandent justice à Caldeira, qu'on voyait mêlé dans la foule; mais le gouverneur se montra d'autant moins disposé à faire punir le meurtrier, qu'il lui était attaché par les liens du sang, et que lui-même avait été l'ennemi de Neto. Rocha et Thadeu donnent alors un libre cours à leur indignation; mais se voyant par là compromis, ils s'imaginent trouver un asile inviolable dans l'église du couvent des moines de Saint-Antoine. Caldeira envoie aussitôt des soldats pour les arracher à main armée du pied des autels. Tout ce qui ressemble à un sacrilége choque les Portugais, qui d'ailleurs songent peu au meurtre. Les soldats marchent à regret pour exécuter l'ordre du gouverneur : ils n'osent enfoncer ni les portes du couvent, ni celles de l'église; et au moment où Caldeira croit tenir ses ennemis en son pouvoir, il apprend que toute la garnison est en révolte ouverte contre son autorité. On le saisit, on le met aux fers, et les soldats nomment à sa place Balthazar Rodriguez de

Mello, qui n'accepte que malgré lui le commandement. Il rétablit l'ordre, et rend compte de tout à don Luiz de Sousa, gouverneur général, et à la cour de Madrid.

La guerre contre les Indiens rebelles, car c'est ainsi que, par abus du droit du plus fort, on appelait les naturels, continua dans les nouvelles conquêtes. Ces peuplades, braves et offensées, n'étaient point encore abattues par des défaites successives. Amaro, qui, par son artifice, avait allumé l'insurrection, fut fait prisonnier, et attaché à la bouche d'un canon, auquel on mit le feu. Ce terrible exemple ne fit qu'exaspérer les Indiens : ils vinrent en force attaquer la ville de Bélem, et tous les efforts des Portugais furent nécessaires pour repousser les assaillans. Un coup de carabine ayant tué le chef des sauvages, ils abandonnèrent l'entreprise, et se dispersèrent.

Pendant que la discorde et la guerre déchiraient le nouvel établissement de Bélem, le gouverneur général, en résidence à Olinda, qui était plus à portée que Bahia des nouvelles découvertes, eut à juger la cause de Bento Maciel, envoyé prisonnier devant

lui par Antonio d'Albuquerque, nouveau *capitam mor* de Maranham. La défense et les récriminations de l'accusé furent plus efficaces que les imputations d'Antonio. Maciel fut non seulement acquitté, mais accueilli, et il eut bientôt le commandement d'un corps de troupes dirigées contre les Tupinambas. Don Luiz, en confirmant la nomination d'Antonio d'Albuquerque à la capitainerie de Maranham, limita tellement son autorité, qu'Antonio résigna de lui-même le commandement, qui fut déféré aussitôt à Domingos da Costa.

Le même vaisseau qui portait Domingos à San-Luiz de Maranham, devait transporter aussi à Bélem Jeronymo Fragoso d'Albuquerque, cousin d'Antonio, qui venait d'être nommé gouverneur de Gram Para. Il avait ordre d'envoyer prisonniers à Lisbonne l'assassin Cabral, son oncle le fondateur Caldeira, les deux officiers accusés d'avoir fomenté la sédition, et Balthazar Rodriguez de Mello, qui tenait le commandement des mains de la garnison révoltée. Après avoir mis à exécution les ordres sévères dont il était porteur, Fragoso d'Albuquerque poursuivit les

hostilités contre les Tupinambas. Rien n'égala, dans tout le cours de cette guerre, la cruauté de Bento Maciel, homme plein d'énergie et de talens, mais d'un caractère féroce. En marchant sur les traces des premiers conquérans de l'Amérique, il réalisa avec quatre-vingts soldats portugais et quatre cents naturels de la province de Pernambuco, un plan de dévastation générale, depuis le bord opposé de l'île de Maranham jusqu'à la ville de Bélem, mettant tout à feu et à sang, tuant ou réduisant en esclavage ces malheureux Indiens dans un espace de plus de cent lieues. En vain le nouveau gouverneur de Bélem lui représente qu'on s'est assez vengé, et qu'il est temps d'accorder la paix aux sauvages. Maciel réplique avec arrogance qu'il a été chargé de la conduite de cette guerre, et qu'il n'appartient qu'à lui seul de dire quand elle finira. Choqué de l'insolence de cette réponse, Fragoso d'Albuquerque allait faire révoquer ce barbare dévastateur, lorsqu'enlevé lui-même à la fleur de l'âge par une mort inopinée, il n'a que le temps de désigner son cousin Mathias d'Albuquerque pour son successeur.

Les colons de Bélem déposent Mathias, sous prétexte qu'aucun gouverneur particulier n'a le droit de disposer ainsi de son gouvernement après sa mort. L'autorité est disputée alors par plusieurs concurrens. Le sanguinaire Maciel, qui y prétendait lui-même, fut repoussé par le peuple ; et, voyant son ambition trompée, il s'en consola en allant à la chasse des Indiens, qu'il vendait ensuite comme esclaves. Le gouvernement de Bélem resta sans partage à don Pedro Texeira. Maciel, de retour dans cette ville, essaya de former un complot contre ce nouveau commandant; mais il vit tous ses projets confondus par un adversaire aussi vigilant que lui, et, retournant à Maranham, il y bâtit un fort à l'embouchure de l'Itapycura.

La colonie de Maranham prospéra constamment sous l'administration de Domingos da Costa. Depuis la mort de Jean III, jamais l'Amérique portugaise n'avait autant excité la sollicitude de la métropole, et la cour de Madrid elle-même attachait une grande importance aux établissemens formés depuis peu au nord du Brésil.

Jorge Lemos de Bethencourt, sous la promesse d'une *commenda* de quatre mille reis, y emmena des Açores, en 1621, deux cents colons, qui furent bientôt suivis de quarante autres. Le gouverneur des Açores, qui était de la même famille que Lemos de Bethencourt, avait passé avec la couronne un contrat pour fournir des colons aux nouveaux établissemens du Brésil. Ces renforts arrivèrent à temps pour réparer les ravages de la petite-vérole : les Indiens alliés en avaient horriblement souffert. Il ne paraît pas cependant que l'épidémie étendît alors son fléau jusqu'aux Brasiliens ennemis des Portugais, tant il y avait entre les conquérans et les tribus indépendantes un vaste intervalle de solitude et de dévastation!

L'année suivante, Diego de Mendoza Furtado vint comme gouverneur général, amenant avec lui Antonio Moniz Barreiros, riche habitant de Pernambuco, qui avait obtenu du gouvernement l'office de *provedor mor da Fazenda Real*, à condition qu'il établirait des sucreries dans les conquêtes de Maranham. Pour que cette convention lui fût encore plus profitable, Barreiros

persuada au nouveau gouverneur général de donner à son fils la capitainerie de San-Luiz, quoique plusieurs autres concurrens y eussent des droits plus fondés. Le fils de Barreiros était d'ailleurs évidemment trop jeune pour être promu à une charge si importante. Il l'emporta néanmoins; et l'on crut tout concilier en lui donnant pour conseil le frère Figueira, jésuite, qui, avec un autre père, accompagna Barreiros dans son gouvernement. A peine ces deux religieux eurent mis le pied à Maranham, que les colons portugais excitèrent contre eux un soulèvement général. Ils se rappelaient que jusqu'alors les jésuites s'étaient opposés avec autant de résolution que de persévérance au déplorable système d'esclavage, et qu'ils ne cessaient de s'élever contre quiconque se faisait un jeu d'enfreindre les lois protectrices des Brasiliens. Le caractère évangélique des deux jésuites ne pouvant les garantir de la fureur de leurs ennemis, le *senado da camera*, ou municipalité de San-Luiz, se vit forcée de requérir leur expulsion de l'île. Le père Figueira, qui était présent à la délibération, répondit qu'il se laisserait

plutôt mettre en pièces, que d'abandonner l'exercice de son devoir. Le nouveau *capitam mor* et son prédécesseur Domingos employèrent tous deux leur autorité et leur influence pour calmer le peuple : ils n'y parvinrent toutefois que par une sorte de concession de la part des jésuites, qui signèrent l'engagement de s'interdire toute espèce de relation avec les Indiens en état de servitude, sous peine de bannissement immédiat, et de perdre toutes les possessions que leur ordre pouvait avoir dans l'île.

Vers cette même époque, Maciel, après avoir tenté deux fois, par des moyens illégaux, de se faire reconnaître *capitam mor* de Gram Para, fut nommé légitimement à ce poste, objet de son ambition. Le peuple redoutait sa cruauté, qu'il avait tournée si souvent contre les Indiens. Texeira, qui devint son lieutenant, après l'avoir supplanté, fit, par son ordre, un horrible massacre de ces infortunés dans plusieurs expéditions successives.

Au printemps de l'année suivante, Luiz Aranha de Vasconcellos arriva de Madrid avec une commission spéciale pour explorer

le fleuve des Amazones, et reconnaître tous les points de son embouchure qui étaient occupés alors par des Hollandais ou par des aventuriers interlopes. Ses instructions lui enjoignaient d'aborder à Bélem, et là de décider en conseil de quel côté commenceraient les recherches ; il fut résolu que ce serait vers le midi, où l'on supposait qu'étaient déjà établis quelques armateurs de la Hollande.

Des rapports arrivèrent bientôt à Bélem, annonçant que Vasconcellos était entouré par les ennemis dans la rivière de Curupa. Maciel mit immédiatement à la voile pour aller à son secours avec soixante-dix soldats et mille archers Brasiliens, montés sur une caravelle et vingt-deux canots de guerre. Ils rencontrèrent Vasconcellos, qui revenait sur ses pas. Il était faux qu'il eût été entouré ou poursuivi ; mais il avait trouvé des aventuriers établis tant sur la Curupa que sur les autres branches du grand fleuve, et n'avait pu effectuer son exploration faute de forces suffisantes. On détermina donc qu'il recommencerait son inspection avec Texeira dans une caravelle, tandis que Maciel irait le long de la côte avec la flottille pour sonder et

examiner toutes les rivières jusqu'à la Curupa, où l'expédition entière devait ensuite se réunir. Cette réunion eut lieu en effet, après que Texeira eût été en grand danger au milieu des bas-fonds, des courans, des tempêtes et des vaisseaux nombreux de l'ennemi qui fréquentaient ces parages. Un autre détachement, qui devait suivre Maciel, arriva aussi de Bélem. On remit alors à la voile, et on trouva sur les bords de la Curupa des aventuriers français, anglais et hollandais retranchés militairement, et ayant pour auxiliaires un grand nombre d'Indiens. Maciel les chassa de leurs retranchemens, brûla leurs factoreries, et s'avança ensuite vers l'*Ilha dos Tocujuz*, une des îles de l'embouchure de l'Amazone. Là étaient aussi plusieurs factoreries bien fortifiées, mais qui furent abandonnées à l'approche de la flottille portugaise. Tandis que Maciel poursuivait les fuyards dans l'intérieur de l'île, on l'informa qu'un gros vaisseau venait à leur secours. Il alla aussitôt l'attaquer, et y mit le feu : tout l'équipage périt, à l'exception d'un mousse, tant la guerre était alors impitoyable! Maciel avait eu d'abord

l'intention de former un établissement à l'Ilha dos Tocujuz; mais, laissant ce projet, il remonta la Curupa, et là, dans un lieu appelé Marcocay, il fit élever un fort, qui conserve encore le nom de San-Antonio, sous la protection duquel il fut bâti. Ayant ainsi atteint le but de son expédition, Maciel revint à Bélem. Depuis ce temps, il prit avec ostentation le titre de premier investigateur et conquérant des rivières des Amazones et de la Curupa. Aranha de Vasconcellos, entré avant lui dans la Curupa, prit ce même titre; mais la vanité de l'un et de l'autre n'avait aucun fondement réel. Tous deux oubliaient ou feignaient d'oublier qu'ils avaient trouvé des Européens sur les bords de cette rivière, et que le grand fleuve avait déjà été reconnu, soit par Orellana, qui lui avait donné son nom, soit par l'aventurier téméraire Lopez de Aguirre; et enfin que ce même labyrinthe d'îles et de bas-fonds qu'ils venaient de reconnaître avait été exploré depuis plus d'un demi-siècle par un navigateur de leur propre nation, pilote de la côte, nommé Meirinho, et dont on conservait encore les directions pour ceux

qui voudraient s'engager dans cette navigation difficile.

Ces nouvelles conquêtes furent justement considérées à Madrid comme très importantes, et donnèrent lieu à une autre division politique du Brésil. En 1624, la cour d'Espagne sépara les possessions de Maranham et de Gram Para du gouvernement général du Brésil, et en fit un second gouvernement sous le titre d'*Estado*, soit que l'on pensât que les anciennes capitaineries étaient assez étendues pour un seul gouverneur, soit que la communication de Maranham à Pernambuco fût trop souvent contrariée par la régularité des vents d'est. Francisco Coelho de Carvalho fut le premier gouverneur de ces possessions réunies. Mais les malheurs du Brésil ne touchaient pas encore à leur terme : les Portugais, au lieu d'y augmenter ou d'y étendre leurs établissemens, étaient à la veille d'une guerre désastreuse, qui devait leur enlever pour longtemps les plus riches provinces de l'Amérique portugaise, et les menacer même de leur faire perdre tout ce qu'ils y possédaient depuis plus d'un siècle.

LIVRE XVIII.

Prospérité *de la Hollande. — Ses succès contre l'Espagne et le Portugal dans les Grandes-Indes. — Avénement de Philippe IV, et rupture de la trève entre la Hollande et l'Espagne. — Etablissement de la Compagnie des Indes occidentales. — Apparition de la flotte hollandaise aux environs de Bahia. — Préparatifs du Gouverneur général don Diego de Mendoza, pour la défense de San-Salvador. — Débarquement des Hollandais. — Désertion des milices brasiliennes. — Attaque et prise de San-Salvador. — Le Gouverneur général et son fils tombent au pouvoir des vainqueurs. — Le général Vandort fortifie San-Salvador. — L'amiral Petrid attaque sans succès les possessions portugaises en Afrique, et la capitainerie d'Espiritu-Santo au Brésil.*

1621 — 1624.

Jusqu'ici les Portugais d'Amérique n'ont eu à surmonter que des difficultés locales; ils n'ont eu à combattre que des pirates ou des

aventuriers téméraires, qui, n'étant pas soutenus par leurs gouvernemens, ne faisaient que de vains efforts pour s'établir au Brésil. Des adversaires plus redoutables vont offrir maintenant le spectacle d'une lutte plus imposante. C'est sous les faibles auspices du gouvernement espagnol que l'Amérique portugaise va se trouver aux prises avec un peuple nouvellement illustré par sa fermeté et par son courage dans le malheur. Sorti tout à coup avec gloire des marais de la Hollande, il apporte dans ses entreprises lointaines cet esprit actif, industrieux et persévérant qui sait triompher de tous les obstacles. Ce fut à la tyrannie de Philippe II que ces modernes républicains furent redevables de leur existence politique, de leur illustration et de leurs richesses. Une indignation générale ayant armé les Pays-Bas contre leur oppresseur, la Hollande et la Zélande, provinces alors obscures, arborèrent l'étendard de l'indépendance, et reconnurent Guillaume d'Orange pour leur chef. On vit alors un pays marécageux, stérile, n'ayant qu'une faible population, devenir le théâtre d'une résistance héroïque contre les soldats et

les bourreaux de Philippe II, et ses habitans tout à la fois repousser les vieilles bandes espagnoles, et élever des digues pour se préserver des invasions de l'Océan. Tandis qu'ils arrachent ainsi au plus puissant potentat du monde trente lieues d'un pays misérable et presque submergé, ils construisent, équipent des flottes, et voguent directement aux Indes orientales, pour chercher sur le sol natal des marchandises qui leur sont refusées à Lisbonne. Unissant la force à l'industrie, ils attaquent les escadres espagnoles et portugaises à quatre mille lieues de la métropole, enlèvent à leurs ennemis presque toutes leurs possessions au-delà du Gange, s'emparent des îles Moluques et du commerce des épiceries, et fondent à l'île de Java, conquise sur le Portugal et sur les indigènes, la ville célèbre de Batavia, où plusieurs rois de l'Asie viennent se reconnaître leurs tributaires. Tel était ce peuple qui, pouvant à peine soudoyer six mille soldats contre Philippe II, opposait au successeur de ce prince une armée de cinquante mille hommes en Flandre. En même temps qu'il assurait ainsi son indé-

pendance, il creusait d'innombrables canaux, changeait ses marais en campagnes fertiles, ses bourgades en villes superbes, et ses cabanes en palais; ses flottes, dominatrices de l'Océan, versaient dans sa capitale les richesses des deux mondes, et mettaient son gouvernement en état d'accorder des subsides à plusieurs souverains de l'Europe. Telle fut la révolution étonnante qu'une seule génération entreprit et consomma dans les marais de la Hollande, vers les premières années du seizième siècle, et qui érigea au nord de l'Europe une puissance rivale de l'Espagne; tels étaient les adversaires qui allaient envahir le Brésil. Les efforts de l'Espagne, dans sa lutte opiniâtre contre l'indépendance des Hollandais, l'avaient tellement épuisée d'hommes et d'argent, que Philippe III s'était trouvé dans la nécessité humiliante de demander la paix à d'anciens sujets révoltés contre son père, et encore n'avait-il pu obtenir qu'une trève de douze ans, par laquelle il reconnut, en 1609, la liberté et l'indépendance des Provinces-Unies. Cette trève touchait à son terme, lorsque Philippe III, prince

faible, qui n'avait jamais gouverné par lui-même, descendit au tombeau, en 1621, après avoir négligé le Portugal, et porté même plusieurs atteintes à ses privilèges. Philippe IV son fils, élevé sur le trône à l'âge de seize ans, éloigna les anciens ministres, et donna toute sa confiance à Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, son favori, jeune ambitieux qui devint seul dépositaire de la puissance souveraine. L'Espagne, énervée et chancelante, allait voir bientôt les intérêts politiques de l'Europe, sur laquelle elle avait long-temps dominé, se tourner enfin contre elle-même. La guerre devait se rallumer dans les Pays-Bas à l'expiration de la trève de 1609. Les Hollandais, qu'une intrépidité constante à soutenir leur révolution avait porté au rang des premières puissances de l'Europe, voyaient à leur tête Maurice de Nassau, qui, par les plus brillantes qualités et d'importans services, s'ouvrait la route à un pouvoir presque égal à celui des souverains. La France, le duc de Savoie, la république de Venise, et même l'Angleterre, s'unissaient à la Hollande contre la postérité de Charles-Quint,

Si Philippe IV eût donné sa confiance à un ministre plus sage, les douze années de trêve auraient fini par une paix solide, le mariage de l'infante avec le prince de Galles se serait effectué, et l'Angleterre n'aurait pas eu à venger l'injure d'un refus : alors l'Europe et l'Amérique, préservées des calamités d'une guerre longue et ruineuse, eussent permis à la puissance espagnole de rétablir ses forces épuisées; mais l'ambitieux Olivarès ne put se résoudre à voir descendre au second rang une monarchie qui avait long-temps dicté des lois à l'Europe, et qu'il gouvernait lui-même en despote. La guerre se ralluma, et les Hollandais, ne mettant plus de bornes à leurs avides prétentions, firent des préparatifs formidables contre les colonies espagnoles des Deux-Indes. Ce système d'agression maritime leur offrait le double avantage de s'enrichir par l'interception des trésors de leurs ennemis, qui, par là même se voyaient comme privés du nerf de la guerre. Encouragés par leurs succès dans les Indes orientales, les Hollandais tournèrent toute leur attention vers l'Amérique; et bientôt, dans

leurs conseils, on fit la proposition d'établir, à l'instar de la compagnie orientale, une compagnie des Indes occidentales, dont le premier objet serait la conquête du Brésil. Ce vaste projet, conçu d'abord par le grand pensionnaire Barneveldt, était soutenu alors de tout le crédit du prince d'Orange, qui cherchait, par des conquêtes, à augmenter son pouvoir dans l'état.

Une si importante détermination ne pouvait manquer toutefois de donner lieu à quelques débats politiques : aussi fut-elle précédée d'une longue délibération dans les conseils des Provinces-Unies. Les adversaires du prince d'Orange, alarmés de sa trop grande influence, firent contre l'établissement de la nouvelle compagnie, et contre l'invasion du Brésil, un grand nombre d'objections : « La Hollande, dirent-ils, » n'est ni assez vaste, ni assez puissante pour » former et réaliser d'ambitieux desseins. » Comment pourrait-elle protéger et sou- » tenir à la fois deux compagnies des Indes, » dont les intérêts embrasseraient le monde » entier ? Leur prospérité mutuelle dans » deux hémisphères différens est évidem-

» ment incompatible. Jamais nous ne pour-
» rions armer assez de vaisseaux, lever et
» soudoyer assez de soldats pour envahir et
» occuper les immenses colonies espagnoles
» de l'Asie et de l'Amérique. Sous les rap-
» ports bien plus essentiels encore de l'in-
» dustrie et du commerce, il est tout aussi
» évident que les produits du Brésil et des
» possessions asiatiques étant à peu près les
» mêmes, les deux compagnies se nuiront
» entre elles, en apportant les mêmes objets
» dans les marchés de la métropole. Mais
» qu'arriverait-il, d'un autre côté, si nous
» triomphions comme conquérans et comme
» marchands? Nous aurions alors le triste
» avantage d'exciter l'envie des puissances
» mêmes avec lesquelles nous avons formé
» des alliances, et leur haine nous précipi-
» piterait dans de nouvelles guerres. Les
» Anglais sur-tout ne verraient pas sans ja-
» lousie que nous nous arrogeassions l'em-
» pire des mers. Mais qu'on ne s'attende pas
» à des succès réels! Les établissemens por-
» tugais au Brésil n'ont aucune analogie
» avec les établissemens portugais des Indes
» orientales. Dans le cours d'un siècle, les

» colons brasiliens se sont tellement iden-
» tifiés d'intérêt avec les naturels, que ceux-ci
» leur prêteront des secours puissans contre
» toute invasion étrangère. On ne doit pas
» non plus oublier que des conquêtes con-
» tinentales sont bien plus difficiles à dé-
» fendre et à conserver par des puissances
» maritimes que des îles situées avantageu-
» sement, et dont la possession leur est tou-
» jours plus assurée. » Telles furent les principales objections que le parti des républicains rigides opposa aux partisans du prince d'Orange, et du système d'envahissement et de conquêtes. Ces derniers n'employèrent que les argumens de l'ambition pour réfuter leurs prévoyans adversaires. « Tout
» porte à croire, dirent-ils, qu'à la seule
» apparition d'une flotte hollandaise, les na-
» turels du Brésil briseront avec joie le joug
» de l'Espagne, et que les colons portugais
» eux-mêmes se joindront à nos armes, soit
» en haine de la Castille, soit à cause de leurs
» alliances avec les naturels, soit enfin par
» l'effet de la crainte que leur inspire le re-
» doutable tribunal de l'inquisition. Si, au
» contraire, les uns et les autres résistent,

» nous les vaincrons facilement; ou nous
» les ramènerons sans peine, en les traitant
» avec douceur, et en leur garantissant une
» entière liberté de conscience. Les villes
» d'Olinda et de San-Salvador, les deux
» places dont il importe sur-tout de s'em-
» parer, sont toutes deux accessibles par
» mer. Dès que nous en serons les maî-
» tres, le chemin nous sera ouvert jusqu'à
» l'Océan pacifique, et les trésors du Pérou
» seront alors à notre disposition. C'est ainsi
» qu'en nous enrichissant, nous priverons
» l'Espagne des métaux dont elle ne peut
» plus se passer pour alimenter et soutenir
» la guerre en Europe. D'ailleurs, que ha-
» sarde la république dans cette tentative
» lointaine? On ne lui demande que des
» troupes, dont la levée a déjà été ordonnée,
» et qui, soldées et entretenues aux dépens
» de la nouvelle compagnie d'occident, de-
» viendraient peut-être nuisibles à la liberté,
» si elles n'étaient ainsi employées d'une
» manière utile à l'état. » L'intérêt de la religion fut aussi allégué, selon l'usage, en faveur de l'avarice et de l'ambition par les partisans du projet de l'envahissement du

Brésil, et on les entendit soutenir qu'il fallait sur-tout s'en emparer pour y introduire la croyance pure de l'évangile. De tels argumens, de tels prétextes, ne pouvaient manquer de prévaloir dans une assemblée où l'amour du gain l'emportait déjà sur l'amour de la liberté. En conséquence, on forma la compagnie des Indes occidentales hollandaise, à laquelle on accorda le privilége de faire seule, pendant vingt-quatre ans, le commerce en Amérique et à la côte opposée d'Afrique, entre le tropique du Cancer et le cap de Bonne-Espérance. C'étaient à peu près les mêmes concessions qu'avait obtenues, pour les Grandes-Indes, la compagnie orientale, avec la différence toutefois que l'élection du gouverneur, pour la nouvelle compagnie, devait être soumise à l'approbation des états-généraux, et que tous ses officiers étaient tenus de leur prêter serment; en outre, elle devait rendre compte, tous les six ans, de ses conquêtes, de ses progrès et de sa gestion.

Une flotte de soixante voiles fut armée aussitôt dans les ports de la Hollande, et partagée en deux escadres. L'une eut pour

commandant en chef Jacob Willekens, général d'une expérience consommée, et pour amiral le célèbre Pieter Haynes, anglais de nation, plus connu sous le nom d'amiral Petrid, et qui, de simple matelot, était parvenu aux premiers grades de la marine. La seconde division était sous les ordres de Hans Vandort, plus particulièrement destiné à commander les troupes de terre. Avant de mettre en mer, les généraux hollandais obtinrent sur la situation politique du Brésil les informations les plus utiles par l'intermédiaire des juifs qui s'y étaient établis, et qui, presque tous, désiraient avec ardeur passer sous le gouvernement des Provinces-Unies, à cause de sa grande tolérance en matière de religion. Mais, après avoir acheté ces intelligences, les marchands d'Amsterdam vendirent le secret de l'expédition à leurs correspondans de Brûxelles et de Lisbonne, et la gouvernante des Pays-Bas fut elle-même avertie que c'était le Brésil qui devait particulièrement éprouver tout l'effort de l'armement formidable qui fixait les regards de toute l'Europe, et semblait menacer les Grandes-Indes. L'infante Isabelle

transmit aussitôt cet important avis à la cour de Madrid, où il fit peu d'impression. Rien ne put tirer Olivarès de son assoupissement politique, soit qu'il méprisât ces nouvelles, soit qu'il les crût dénuées de vérité, soit enfin que l'affaiblissement du Portugal, qu'il traitait comme une province conquise, entrât déjà dans ses vues, sans qu'il songeât, sans doute, aux terribles conséquences qu'aurait pour les possessions espagnoles la chute des colonies portugaises.

Tandis que le ministère espagnol flottait ainsi dans la nonchalance et l'indécision, l'armement hollandais appareillait du port d'Amsterdam, vers la fin de décembre 1623. Séparée par une tempête à la vue de Plymouth, la flotte ne se réunit qu'après avoir atteint le cap Vert. A peine eut-elle passé la ligne, que les deux commandans généraux ouvrirent leurs instructions scellées, et y trouvèrent l'ordre positif d'attaquer San-Salvador, capitale du Brésil. Mais une nouvelle tempête repoussa Vandort jusqu'à Sierra-Leona, sur la côte d'Afrique, et l'escadre seule de Willekens ayant résisté à la fureur des vents, put suivre sa destination :

elle atteignit Morro de San-Paulo, à douze lieues sud de la baie de Tous-les-Saints, et y stationna près de la côte, en attendant Vandort. Willekens espérait que ce délai diminuerait l'alarme causée par son apparition subite, et que les Brasiliens attribueraient son mouillage près de la côte à la nécessité de s'approvisionner d'eau. Le général hollandais savait d'ailleurs que les Portugais du Brésil étaient presque aussi négligens pour leur propre sûreté que la cour de Madrid elle-même; il savait également que l'administration d'Olivarès s'étant appesantie avec dureté sur le Portugal, n'avait été rien moins que favorable au Brésil, et que les coffres de l'état, ouverts pour des prodigalités, étaient fermés pour les besoins de la colonie. Willekens n'ignorait pas non plus que les colons brasiliens, devenus presque tous commerçans, ne s'occupaient, dans les anciens établissemens de la colonie, que d'expéditions passagères et rapides contre quelques hordes sauvages non soumises, et se montraient peu disposés à résister à des attaques sérieuses, combinées par des troupes régulières; aussi les conseils

des Provinces-Unies avaient-ils fondé leurs espérances sur l'état de langueur qui devait résulter d'un système aussi déplorable : leur attente ne fut pas trompée. Depuis trois jours la flotte hollandaise était sur la côte, à quelques lieues de la capitale, et le gouverneur général don Diego de Mendoza n'en était pas même encore informé. Un premier avis ne lui annonça que l'apparition d'un seul vaisseau ennemi. Des nouvelles plus certaines se succédèrent; mais le gouverneur général n'avait alors à sa disposition, pour défendre la métropole du Brésil, qu'environ quatre-vingts hommes de troupes réglées, qui, indépendamment de leur petit nombre, partageaient l'habitude d'inertie commune à presque tous les colons du Brésil. Cependant Mendoza n'était pas tout-à-fait dépourvu d'expérience militaire, et s'était même acquis une réputation honorable dans les guerres de l'Inde. Il se hâte de rassembler, dans les bourgs et les habitations du Reconcave, tous les hommes en état de porter les armes, et en forme une petite armée de deux mille soldats de milice. En même temps il ordonne de réparer les vieux

ouvrages trop long-temps négligés, et de fortifier les points les plus accessibles. Mais les milices succombent bientôt sous le poids des fatigues, et s'abandonnent au découragement. Arrachés à leurs familles et à leurs travaux, les habitans du Reconcave ne songeaient qu'à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs plantations et à leurs sucreries, persuadés d'ailleurs que si l'ennemi, qui tenait la mer depuis long-temps dans ces parages, paraissait en force, c'était seulement pour piller et enlever quelques vaisseaux, et non pour attaquer la ville. Cette fausse opinion, accréditée par la peur et accueillie par la paresse, s'établit à tel point parmi les milices brasiliennes, que, sans redouter aucun châtiment, elles abandonnent San-Salvador, et désertent presque toutes le même jour et à la même heure. Ainsi se réalisa l'espoir de Willekens. Tout à coup, le 7 mars 1624, parut, sur la barre de la baie, son armée navale, rangée en bon ordre.

Le gouverneur général, déjà puni, en quelque sorte, par la désertion des milices, de la faiblesse et de l'imprévoyance de ses mesures, mais non pas découragé, arme en

diligence plusieurs vaisseaux marchands qui mouillaient dans le port, et, secondé par une poignée de soldats et par quelques habitans de la ville, il veut résister avec courage aux attaques de l'ennemi. En conséquence, il fait transporter, avec des peines incroyables, les canons sur les remparts, et envoie son fils don Antonio occuper le fort Saint-Antoine, avec deux cents hommes de garnison. L'évêque don Marcos Texeira prend lui-même les armes avec son clergé, pour la défense des églises et des lieux saints.

Le 9 mars, la flotte hollandaise pénètre jusque dans le port, et commence une canonnade vigoureuse, qui cause toutefois dans la ville plus d'effroi que de dommages; mais les vaisseaux portugais, abordés par l'amiral Petrid, lui résistent en vain : il en est bientôt le maître, et, malgré l'artillerie des deux forts, il parvient à opérer le débarquement des troupes à une lieue de la ville. Supérieurs en nombre comme en discipline, les Hollandais s'emparent du fort Saint-Antoine au premier assaut, et, s'avançant ensuite vers la place, occupent le

couvent de Saint-Benoît, où ils se fortifient à la hâte. Ils attaquent immédiatement la porte voisine de ce monastère; mais, contre leur attente, ils éprouvent une résistance si vive, qu'en désordre et rebutés, ils vont se mettre à couvert pendant la nuit dans Saint-Benoît même, où ils avaient laissé garnison. Humiliés de cet échec, les Hollandais songent alors, avec une sorte d'inquiétude, à la position de la place, à l'étendue de son enceinte. Ils désespèrent de vaincre tant de difficultés; la plupart même parlaient déjà de regagner les vaisseaux, lorsque les assiégés, frappés d'une terreur panique, et ignorant sans doute la perplexité de l'ennemi, abandonnent lâchement la ville qu'ils viennent de défendre avec un commencement de succès. Tous, sans distinction de classes, quittent leurs femmes, leurs enfans, leurs richesses, et, se livrant à une fuite précipitée, honteuse, comme poursuivis par l'image de la destruction et du trépas, courent se réfugier dans les plus épaisses forêts, dans les montagnes et dans des cavernes. Une soixantaine de soldats restent seuls avec le gouverneur général,

qui ne s'aperçoit de cette seconde désertion que lorsqu'elle est consommée. Il prétend toutefois résister à une nouvelle attaque la nuit même ; et, apprenant que le palais du gouvernement, où sont en grande partie les munitions de guerre, vient d'être abandonné, il court se dévouer à sa défense, accompagné seulement de son fils Antonio, du capitaine Laurent Correa de Britto, de l'auditeur général Pierre Cacheira, et d'une poignée de soldats attachés à sa fortune.

A la renaissance du jour, les Hollandais voient avec surprise les murailles entièrement dégarnies ; et, ne pouvant plus douter que la ville, où règne un silence profond, n'ait été abandonnée, ils débarquent le reste de leur infanterie, pénètrent dans les rues sans obstacle, pillent les maisons et dévastent les églises. Ils se portent ensuite en grand nombre vers le palais du gouvernement, où Mendoza venait de se retrancher avec une soixantaine de braves ; ils l'attaquent, sont repoussés, amènent alors du canon, et déclarent au gouverneur général qu'il faut se rendre ou périr. Mendoza refuse d'abord toute espèce de composition, comme

si cette ostentation de courage personnel eût pu excuser l'inertie de sa conduite précédente. Il anime les siens, et, s'élançant vers un corridor déjà occupé par les troupes hollandaises, se fait jour un moment au milieu du carnage; mais il est bientôt accablé par le nombre, et ses propres soldats l'exhortent à ne pas faire inutilement le sacrifice de sa vie. Etonnés de sa résistance, les ennemis mêmes lui offrent des conditions honorables. Mendoza cède enfin, et rend les armes, se reposant sur la promesse qu'on n'attentera point à sa liberté; mais, quoique garantie par la parole des généraux hollandais, cette promesse fut violée indignement; et au mépris de toutes les lois de l'honneur, Mendoza, prisonnier avec son fils, fut conduit à bord du vaisseau amiral.

Maîtres de San-Salvador, et enrichis des dépouilles de ses habitans, les Hollandais s'emparèrent de tous les vaisseaux portugais et espagnols, qui, ne soupçonnant pas la prise de la ville, entrèrent successivement dans le port avec une entière sécurité. En peu de jours, douze bâtimens de commerce devinrent ainsi la proie des vainqueurs.

Vandort et sa division, séparés par la tempête de l'escadre de Willekens, parurent tout à coup à la vue de Bahia. Ce général trouvant la ville de San-Salvador, dont le gouvernement lui était destiné, au pouvoir de la république, en prit aussitôt le commandement, et résolut de la fortifier avec soin. Vandort avait appris le génie et l'art de la guerre en Flandre, alors l'école des plus célèbres capitaines de l'Europe. Il répara promptement les anciennes fortifications, et en ajouta de nouvelles. Couper l'isthme ou la pointe de terre sur laquelle est situé San-Salvador, et en faire ainsi une île, tel était le plan de Vandort, mais il y renonça, l'espace de terrain qu'il aurait fallu couper ayant été trouvé d'une trop grande étendue. Plusieurs proclamations hollandaises offrirent aux esclaves qui viendraient se rendre, la liberté, et aux colons qui reconnaîtraient les Provinces-Unies, non seulement l'entière possession de leurs propriétés, mais encore le libre exercice de leur religion. Cet appareil de bienveillance et de justice n'attira toutefois que des nègres, quelques naturels, et environ

deux cents juifs. Ces derniers se montrèrent les plus zélés partisans des Hollandais, qui, presque sans coup férir, se trouvèrent possesseurs paisibles de la capitale du Brésil.

Ni Willekens, ni Vandort, ne soupçonnaient que l'Espagne, alors si nonchalante, pût s'opposer à la conquête entière de l'Amérique portugaise. Willekens remit à la voile pour la Hollande, avec onze vaisseaux, laissant le reste de la flotte sous le commandement de l'amiral Petrid, qui, peu de jours après, hissa son pavillon, et mit aussitôt en mer pour une expédition inutile contre le royaume d'Angola, conquête des Portugais dans l'Ethiopie inférieure. Petrid avait ordre de se rendre maître de Loanda, capitale de ce royaume; et, dans le cas où il ne pourrait s'en emparer, d'établir au moins, sur cette côte, et à l'avantage de la Hollande, la traite des nègres, si nécessaire pour l'exploitation des sucreries du Brésil; mais Loanda avait été secouru à temps, et la vigilance du capitaine général Fernand de Sousa, heureusement secondée par les renforts qu'il venait de rece-

voir, fit échouer l'une et l'autre entreprises. L'amiral hollandais ne fut pas plus heureux lorsque, retournant au Brésil, et à l'instigation d'un transfuge flamand, il attaqua la *ville de la Victoire*, chef-lieu de la capitainerie d'Espiritu-Santo, située au sud de San-Salvador. La garnison étant trop faible, Anghian Couthino, gouverneur de la province, ne put empêcher le débarquement, et la ville fut aussitôt assaillie avec autant de vigueur que d'audace; mais l'ardeur de la défense fut proportionnée à celle de l'attaque, et ne se démentit point pendant toute la durée du siége. Petrid, humilié de cette résistance, le fut encore davantage de l'événement qui le contraignit à la retraite. Il donnait lui-même l'assaut, à la tête des siens, lorsqu'une femme, du haut des remparts, lui jeta sur la tête une chaudière d'eau bouillante. Devenu l'objet de la risée des assiégés, et peu respecté même par ses troupes, Petrid remonta précipitamment à son bord; et, abandonnant l'entreprise, après avoir perdu environ soixante hommes, en deux attaques, il remit à la voile, se dirigeant vers la

baie de Tous-les-Saints. Mais déjà les Hollandais n'en étaient plus les maîtres, et la capitale du Brésil venait de rentrer au pouvoir des armées catholiques.

LIVRE XIX.

Don Marcos Texeira, *évêque de San-Salvador, est élu commandant en chef de l'armée brasilienne. — Il ranime le courage des Portugais, et remporte plusieurs avantages. — Le capitaine Padilla tue le général hollandais Vandort dans une sortie. — Mort de l'Evêque de San-Salvador, général en chef. — Mesures vigoureuses du gouvernement espagnol pour sauver le Brésil. — Zèle et patriotisme de la noblesse portugaise. — Arrivée, dans la baie de Tous-les-Saints, des armées catholiques, sous les ordres de don Fadrique de Tolède. — Siége de San-Salvador. — Révolte de la garnison. — Capitulation des Hollandais. — Désastre et destruction des flottes espagnole, hollandaise et portugaise.*

1624 — 1625.

Les malheureux habitans de San-Salvador, trop long-temps persuadés que l'expédition hollandaise n'avait pour but que le pillage

et non la conquête, venaient d'abandonner leurs richesses pour sauver leurs personnes; mais à peine se virent-ils au fond des forêts, sans asile, sans ressources, entourés de leurs femmes et de leurs enfans éplorés, qu'ils rougirent d'avoir perdu l'honneur en même temps que leurs biens par le lâche abandon de la capitale. Leurs regrets furent bien plus amers encore, lorsqu'ils virent que l'ennemi, au lieu de charger ses vaisseaux de butin, fortifiait la ville et s'y établissait en vainqueur. Alors l'esprit national se réveilla, et l'on ne songea plus qu'à tout réparer. Les chefs civils et religieux, ayant à leur tête don Marcos Texeira, évêque de San-Salvador, se réunirent en conseil dans un des villages indiens du Reconcave, et, considérant le gouverneur comme mort civilement pour l'état, ils ouvrirent le paquet ministériel, dont ils avaient eu la précaution de s'emparer, malgré le désordre de leur fuite, et qui désignait, selon l'usage, le successeur du gouverneur général. Le commandement provisoire y était déféré à Mathias d'Albuquerque, alors gouverneur de la province de Pernambuco. On lui en

donna aussitôt l'avis; mais une distance de cent vingt lieues le séparait de la province de Bahia, et les circonstances étaient si pressantes, qu'on procéda aussitôt à l'élection d'un général, à qui le commandement devait être confié jusqu'à l'arrivée de Mathias. L'auditeur général Antonio de Mesquita de Oliveira fut le premier choisi; mais son âge avancé le rendait peu capable de remplir de telles fonctions, aussi pénibles que délicates. On proposa les colonels Laurenzo Cavalcante d'Albuquerque et Joam de Barros Cordoso. Deux scrutins les ayant repoussés, on recommença l'élection, et le commandement échut à l'évêque don Marcos Texeira. Ce choix pénétra de la plus noble ardeur le prélat portugais, qui, pour ne point passer tout à coup du caractère épiscopal au généralat, se dépouilla de ses habits pontificaux, revêtit l'humble robe des pénitens, et ordonna immédiatement des prières publiques. Après avoir ainsi consacré les nouvelles et importantes fonctions que venaient de lui confier ses concitoyens, don Marcos, arborant l'étendard de la croix, ceignit l'épée pour la défense de la patrie et

de la religion. Son corps d'armée ne consistait guère alors qu'en treize ou quatorze cents Portugais, et deux cents cinquante Indiens auxiliaires. Don Marcos ranime leur courage, les exhorte à reconquérir leur réputation, et à venger la foi menacée par des hérétiques; il leur rappelle sur-tout les prodiges de valeur opérés par leurs ancêtres : « Ce n'est point dans le nombre, leur » dit-il, que réside la force d'une armée ; » c'est dans l'énergie, la bravoure et la dis» cipline des soldats qui la composent. » Que la multitude des ennemis n'étonne » donc point votre courage! Souvenez-vous » que Dieu vous en demande des preu» ves éclatantes pour effacer la honte dont » votre fuite vous a couverts! » La première mesure du prélat commandant fut de défendre dans toute la province de Bahia la culture du tabac et du sucre, afin que les Hollandais, qui regardaient ces deux productions comme un des premiers avantages de leur conquête, ne pussent en continuer le trafic. Don Marcos forma ensuite un bataillon d'élite de douze cents hommes, à la tête duquel il vint camper sur les bords du

Rio Vermelho, à une lieue environ de San-Salvador. Neuf pièces de canon et quelques pierriers provenant d'un vaisseau qui venait d'arriver à l'embouchure de la rivière, après avoir échappé à l'ennemi, servirent à fortifier et à défendre le camp. Les premières escarmouches tournèrent à l'avantage des Brasiliens : ils tinrent en échec les vainqueurs, et resserrèrent tellement la ville, que ceux-ci se virent presque réduits au rôle d'assiégés. Le général Vandort veut alors reconnaître lui-même le quartier des Portugais. Il sort de la ville, et tombe dans une embuscade : on le serre de près; son cheval s'abat sous lui, et le capitaine Padilla, accourant aussitôt, fend la tête d'un coup de sabre, après un combat corps à corps, à ce chef de l'armée hollandaise. Albert Schoutens, qui succède à Vandort dans le commandement de la place, n'a pas un sort plus heureux : il est atteint peu de jours après d'un coup de mousquet, et laisse en mourant l'autorité militaire à son frère Willem, peu capable de l'exercer avec gloire.

Ces revers, survenus coup sur coup, affaiblirent la confiance des Hollandais, en

diminuant la réputation de leurs armes. Au contraire, l'évêque de San-Salvador ne négligeait aucun des moyens spirituels et temporels capables d'enflammer le courage des Portugais. En vertu de son autorité de commandant en chef, il créa chevaliers le capitaine Francisco de Padilla, qui avait tué Vandort, et trois autres officiers qui s'étaient distingués dans les dernières rencontres. Ainsi encouragée, la petite armée brasilienne reprit bientôt l'offensive. Antonio Moralès, arrivé récemment du Pernambuco à la tête d'une compagnie qu'il entretenait à ses frais, tailla en pièces, près des remparts de la ville, un corps de troupes ennemies, et, reprenant d'assaut le fort de Tapagipe, passa la garnison hollandaise au fil de l'épée, en présence même du prélat général, qui le faisait soutenir par quelques pelotons d'élite.

Depuis plus de trois mois, l'évêque de San-Salvador supportait le fardeau du commandement militaire, lorsque Mathias d'Albuquerque, appelé au gouvernement de la colonie, se hâta de le soulager des fatigues de la guerre, et de le rendre aux soins de

son église. Il envoya, en conséquence, Francisco Nunez Marinho de Sa prendre le commandement de l'armée brasilienne de Bahia, jusqu'à ce qu'on eût rassemblé des forces assez imposantes pour qu'il pût tenter lui-même d'aller chasser l'ennemi. Mathias suppliait l'évêque de donner toute son attention aux affaires spirituelles, et d'empêcher sur-tout l'introduction dans la colonie des opinions hérétiques que les Hollandais cherchaient à y répandre ; opinions qui semblaient plus dangereuses encore aux Portugais du Brésil que les armes mêmes de leurs adversaires. Ceux-ci ne négligeaient aucun moyen d'attirer à leur religion les habitans de Bahia et du Reconcave, en leur offrant, à ce prix, de les réintégrer dans tous leurs biens, et de leur en assurer même la jouissance par des lettres-patentes du prince d'Orange. De si grands avantages pouvaient séduire les catholiques les moins attachés à la foi de leurs pères : aussi n'y avait-il pas un moment à perdre pour rappeler l'évêque à ses fonctions sacerdotales. Mais dans le temps même où la reconnaissance des Portugais provoquait, en faveur

de ce digne prélat, un nouvel hommage public, ses forces l'abandonnèrent; il descendit au tombeau avec la gloire d'avoir relevé l'honneur des armes portugaises, emportant les regrets et l'estime de ses concitoyens, et victime en quelque sorte de ce zèle ardent qui, pendant près de six mois, lui avait fait braver les fatigues excessives de la vie militaire, et soutenir le fardeau du gouvernement. Ses restes furent déposés, avec plus de respect que de pompe, dans la forteresse de Tapagipe, d'où il avait chassé l'ennemi.

En prenant le commandement provisoire des forces portugaises, Marinho de Sa suivit le système de guerre qu'avait, pour ainsi dire, créé son prédécesseur, et qui consistait à harceler sans cesse l'ennemi, à lui enlever ses fourrageurs et ses convois; ce qui ne pouvait manquer, à la longue, de l'affaiblir et de le décourager.

Cependant, à Madrid comme à Lisbonne, l'alarme suivit de près la nouvelle de la perte de Bahia, et la cour d'Espagne, qui n'avait pris aucune mesure pour s'opposer à cette agression humiliante, quoiqu'elle en eût été

prévenue à temps, fut effrayée des conséquences que pouvait avoir une conquête si soudaine. Un bruit plus alarmant encore augmenta ses inquiétudes et ses craintes sur le sort de la colonie entière. Les Anglais, disait-on, allaient joindre bientôt leurs flottes à celle de la Hollande, pour établir au Brésil l'électeur Palatin en qualité de roi; mais ce bruit, à peine vraisemblable, était destitué de fondement : l'ambitieuse Hollande ne voulait conquérir que pour elle seule.

Le conseil d'état du Portugal, résidant à Madrid, près du roi catholique, déplora la perte de Bahia, qui menaçait le Brésil d'une invasion totale, et représenta vivement à Philippe IV qu'il fallait se hâter de prévenir, par une puissante expédition, les progrès de ces rebelles, qui, non contens d'avoir récemment secoué le joug en Europe, et usurpé en Asie d'immenses possessions, dirigeaient déjà vers l'Amérique portugaise leur ambition sans mesure. « Si, par les » plus courageux efforts, ajoutaient les » grands du Portugal, on n'arrête pas enfin » les vainqueurs, bientôt on les verra,

» secondés par de nombreux renforts, et » peut-être même, par l'appui des forces an- » glaises, s'établir au Brésil avec une telle » solidité, que l'Espagne aura infaillible- » à déplorer, dans cette partie du Nouveau- » Monde, les funestes défections que sa puis- » sance a éprouvées en Flandre. En né- » gligeant de secourir le Brésil, n'aurait-on » pas aussi à craindre de s'aliéner les cœurs » de la nation portugaise? Si, au contraire, » cette nation loyale reçoit du monarque, » dans cette crise décisive, un témoignage » flatteur de confiance et d'estime, on la » verra multiplier les sacrifices dont elle » est capable, et répondre à l'appel de son » roi par une dévouement sans bornes, et » par une fidélité que rien ne pourra dé- » sormais altérer. »

Une grande variété de sentimens prolongea la délibération; toutefois l'opinion des conseillers portugais devint celle des meilleurs esprits du ministère espagnol. Le Brésil occupait, dans les intérêts de la couronne de Castille, une place si importante, et la réputation du principal ministre se trouvait à cet égard si essentiellement liée à la gloire

du prince, qu'Olivarès, sacrifiant ses dispositions haineuses contre une nation sujette, mais dont l'esprit d'indépendance lui faisait ombrage, se montra personnellement disposé à seconder et à suivre le vœu général. Cette détermination une fois prise, son caractère le porta naturellement à des mesures non moins actives que vigoureuses.

Il forma lui-même le plan d'une expédition espagnole et portugaise combinée, ayant des amiraux et des généraux de chacune des deux nations; et, pour donner encore plus d'éclat à cette grande entreprise que lui suggéra sa politique plutôt que son penchant, il supplia le roi d'écrire de sa main aux grands du Portugal, pour leur témoigner combien la perte récente que venait de faire le Brésil, excitait sa sollicitude, et combien il souhaitait que la capitale de ce vaste empire fût promptement reconquise par les efforts de sa loyale et valeureuse noblesse portugaise. Le jeune monarque céda sans peine à une impulsion dont il aurait pu trouver le sentiment dans son cœur, si son indolence naturelle lui eût permis de le consulter plus souvent.

Alors on mit en jeu tous les ressorts de la religion et de la politique pour sauver le Brésil et reconquérir San-Salvador. Les différens gouverneurs des provinces furent chargés d'examiner et de punir les crimes qui avaient attirés à la nation cette vengeance du ciel. Des neuvaines, des processions solennelles eurent lieu en même temps dans tout le royaume, et le Saint-Sacrement fut exposé, dans toutes les églises du Portugal, à la vénération des fidèles.

Tandis qu'on équipait la grande flotte de l'Océan, quatre petites escadres séparées mettaient à la voile du Tage, avec des secours immédiats pour les établissemens du Brésil, qu'on regardait comme plus particulièrement en danger. Salvador Correa de Sa, le même qui s'acquit depuis en Afrique et en Europe la réputation d'un des meilleurs capitaines de son siècle, cingla vers Rio-Janeiro, avec quelques troupes et des munitions de guerre. Don Francisco de Moura, destiné par Philippe IV au gouvernement de Bahia, se dirigea d'abord vers Pernambuco, puis vers le Reconcave, pour rejoindre l'armée brasilienne

campée sous les murs de San-Salvador.

Les grands du Portugal, flattés d'avoir enfin obtenu la confiance du monarque, et de voir la cour de Madrid se montrer zélée pour les intérêts du royaume, offrirent, avec un empressement digne des plus grands éloges, non seulement leurs propriétés, mais encore leurs personnes et d'énormes contributions pour le service de l'état. Les ducs de Bragance et de Caminha firent don, l'un de vingt mille écus, l'autre de seize mille, et la ville de Lisbonne suivit cet exemple, en se taxant elle-même à cent mille écus.

L'armement de la grande flotte s'effectuait à Cadix avec une activité plus apparente que réelle de la part des Castillans, mais à Lisbonne, avec une ardeur vraiment patriotique de la part des Portugais. De toutes les parties du royaume, la plus haute noblesse accourait dans cette capitale, où déjà se trouvaient réunis en rade vingt-six vaisseaux de guerre, que devaient monter quatre mille hommes de débarquement. Il n'y avait pas une maison distinguée du royaume qui n'ambitionnât de fournir un volontaire à cet armement national : c'était ou un fils,

ou un frère, et quelquefois même le chef de la famille. Le dévouement était tel, qu'on vit des frères décider entre eux par le sort à qui s'embarquerait de préférence. Les aînés, bien qu'ils occupassent les premiers emplois de la monarchie, donnèrent d'eux-mêmes l'exemple. Tel fut don Alphonse de Noronha, qui, chargé d'années et de gloire, échangea, contre l'armure de simple soldat volontaire, son bâton de commandement, dont il avait fait le plus digne usage en Afrique et dans l'Inde, soit comme capitaine général, soit comme vice-roi. Ce ne fut pas sans peine que, cédant aux instances du jeune Alphonse son fils, il lui permit d'aller combattre à sa place.

L'armée navale portugaise avait pour commandant en chef don Manuel de Menezès, et pour amiral don Francisco d'Almeïda. L'armement de Cadix, qui se poursuivait en même temps, devait opérer sa jonction à Lisbonne, et remettre ensuite en mer sous les ordres de don Fadrique de Tolède, marquis de Valdueza, général dont la réputation égalait la valeur et le mérite. Mais don Fadrique ne put mettre à la voile

que le 14 janvier de l'année suivante (1625), malgré les ordres pressans d'Olivarès, qui, pour la première fois, semblait veiller avec une ardeur égale aux intérêts des deux royaumes. On rapporte à ce sujet qu'un astrologue accrédité à la cour, selon l'usage superstitieux de ce siècle, ayant manifesté la crainte que la lune de janvier ne trouvât la flotte hors du port de Cadix, le ministre peu crédule lui répondit : « Je crains » bien plus qu'elle ne la trouve dedans ! »

Déjà l'armée navale portugaise, impatientée des retards de l'armement de Cadix, avait mis à la voile pour le cap Vert, où elle devait l'attendre, d'après les ordres de la cour de Madrid. Là, pendant cinquante-deux jours de délai, les équipages furent victimes d'un climat insalubre, qui moissonna un grand nombre de soldats et de matelots, et la flotte perdit le galion du colonel Baretto, qui périt sur un écueil. Enfin parut, le 6 février, à la hauteur du cap, l'armée espagnole, composée de quarante vaisseaux de haut bord et de huit mille soldats de débarquement : jamais une aussi puissante flotte réunie n'avait passé la ligne.

Les deux armées combinées remirent à la voile le 11, et le 28 mars, mouillèrent heureusement à l'entrée de la baie de Tous-les-Saints. La vue d'un si formidable secours remplit l'armée brasilienne, campée sur le Rio Vermelho, d'une joie si vive, que, se livrant tout à coup à l'ardeur la plus inconsidérée, elle tenta, sans discipline et sans ordre, d'emporter la ville d'assaut. Les assaillans espéraient avoir seuls la gloire de recouvrer la capitale, mais, repoussés avec perte, ils furent punis de leur témérité.

L'armée navale avançait avec plus de précaution : de puissans renforts avaient dû mettre à la voile de la Hollande, et don-Fadrique voulait s'assurer qu'ils ne l'eussent pas devancé au Brésil. Dès qu'il n'eut plus aucun doute, il pénétra dans la baie au son des timbales, des trompettes, pavillons et flammes dehors, et tous les vaisseaux prêts pour une action. Il n'aperçut dans cette vaste rade que dix vaisseaux de guerre hollandais et dix-huit vaisseaux marchands, qui, de même que les forts et les murailles de la ville, étaient pavoisés et se trouvaient en état de saluer ou de combattre, selon que

se présenteraient des amis ou des ennemis. Près de trois mille soldats de différentes nations, et un assez grand nombre de nègres, formaient la garnison de San-Salvador; mais ces forces manquaient d'un chef habile : elles étaient d'ailleurs divisées entre elles. Willem Schoutens, qui en avait le commandement, s'était reposé avec trop de confiance sur l'activité de son gouvernement et sur les lenteurs de l'Espagne, et croyant même impossible que la flotte catholique devançât la flotte hollandaise, il soutint, quand l'ennemi parut en rade, que c'était l'armement des Provinces-Unies, et persévéra dans cette idée jusqu'à ce que le contraire parut si manifeste, qu'il devint lui-même honteux de son incrédule obstination.

Cependant San-Salvador avait été fortifié selon les meilleurs principes de l'art du génie, dans lequel aucun peuple moderne n'avait fait alors autant de progrès que la nation hollandaise. Les remparts et les forts étaient armés de quatre-vingt-dix pièces de canon, et une nouvelle batterie menaçait de tirer sur la baie à boulets rouges. Les

approches du monastère de Saint-Benoît étaient hérissées de redoutes, auxquelles venait aboutir un large fossé qui entourait une grande partie de la ville. Sur la tour de la cathédrale, où flottait l'étendard des sept Provinces-Unies, et aux fenêtres du collége des jésuites venait d'être placé, avec de grands efforts, du canon de gros calibre; mais Willem Schoutens, se confiant trop à la profondeur du fossé, avait laissé encore imparfaite une partie des fortifications du côté de terre.

Après avoir reconnu les dehors de la place, don Fadrique de Tolède convoqua un conseil de guerre, et fit la proposition de débarquer trois mille hommes, et de laisser à bord de la flotte les principales forces, afin d'intercepter les secours qu'attendait l'ennemi. Quelques généraux objectèrent qu'on ne pourrait former qu'une seule attaque avec un si petit nombre de troupes, et qu'il deviendrait alors impossible de fatiguer les assiégés, en les inquiétant sur plusieurs points à la fois. Don Fadrique, cédant à ces observations, décida qu'on débarquerait la moitié de l'armée, et



que la flotte, en croisant de Tapagipe à Saint-Antoine, intercepterait à la fois tous les secours, et bloquerait l'escadre hollandaise dans le port.

Le débarquement s'opère aussitôt, et l'armée royale campe sans opposition sur trois points différens pour investir la ville. Déjà même les pionniers commencent à ouvrir la tranchée ; mais la confusion et le désordre règnent dans le camp ; on s'y garde mal. Les assiégés s'en aperçoivent de l'intérieur de la place, et le capitaine Jean Quif, n'écoutant que sa valeur, débarque la nuit près du camp royal avec deux corps de trois cents hommes chacun, marche d'abord en silence par un chemin couvert, puis s'ouvrant subitement un passage vers la tranchée, porte parmi les travailleurs la terreur et la mort. Le mestre-de-camp don Pedro Osorio vient en hâte au secours des Castillans surpris ; mais à peine engagé dans la mêlée, il est frappé à mort d'une balle : ses officiers, ses soldats, tombent percés de coups ; et Jean Quif, non moins animé par le succès qu'emporté par son ardeur, pénètre jusque dans le camp, y

porte l'épouvante, et ne cesse d'exciter ses soldats au carnage. Le marquis Cropani accourt avec quelques escadrons italiens, pour arrêter les vainqueurs; et Jean Quif, que son impétuosité ne rend point sourd à la voix de la prudence, prend aussitôt le parti de la retraite, afin qu'un combat trop inégal ne le prive pas du fruit de la victoire.

Irrité de ce revers, don Fadrique, pour se venger, forme d'abord la résolution de livrer un assaut général; mais la réflexion vient tempérer son audace, et il ordonne de continuer la tranchée d'après toutes les règles de la guerre. Par cette utile circonspection, il parvient à établir une batterie de trente-sept canons de siége, qui, foudroyant les remparts, démontent successivement l'artillerie de la place, et ruine les ouvrages.

Le assiégés, de leur côté, ne négligeaient aucun moyen de défense; et, dans une seconde tentative, ils essayèrent avec des brûlots d'incendier la flotte qui les bloquait. La vigilance des chaloupes de garde et de l'amiral espagnol Faesardo fit tout échouer.

Les chefs de l'armée royale résolurent alors de détruire l'escadre ennemie, et la firent canonner aussitôt par toute la flotte. En se retirant sous la protection des forts, les vaisseaux hollandais s'exposèrent à un péril plus grand encore du côté de terre. Don Manuel de Menezès, au moyen de deux batteries placées dans le roc même, fit couler bas presque tous les vaisseaux ennemis, et périr les équipages. Rien alors ne ralentit l'ardeur des assiégeans. Les nobles portugais, jaloux d'une gloire que le titre de volontaire leur rendait encore plus précieuse, se disputaient les postes d'honneur, et se faisaient un jeu de braver tous les périls du siége. Excités par leur exemple, et animés d'une jalouse émulation, les Espagnols et les Napolitains, qui faisaient partie de l'armée, signalaient chaque jour leur courage sous les remparts mêmes de la ville. Un soldat aragonais nommé Jean Vidal, monte seul sur un fortin défendu par cinquante soldats hollandais, et à travers une grêle de balles, parvient à enlever, aux acclamations de l'armée assiégeante, le drapeau qui surmontait ces ouvrages. Conduits

par leur colonel Caraccioli, les Napolitains s'établissent à quarante pas de la place, et Michel Porto-Carrero, l'un d'eux, s'empare de plusieurs maisons crénelées qui en gênaient les approches.

Le siége durait depuis plus d'un mois, mais aucun secours n'arrivait aux assiégés, et le découragement commençait à s'emparer de la garnison. Huit cents hommes hasardèrent toutefois une sortie pour s'opposer aux progrès des attaques; ils furent repoussés avec perte par un régiment portugais. Ce nouvel échec excite au plus haut degré le mécontentement de la garnison hollandaise, qui blâme ouvertement le général, et se plaint de son impéritie. Passant bientôt des murmures à la révolte, les soldats attroupés destituent Schoutens, l'emprisonnent, et lui donnent Jean Quif pour successeur.

L'intrépide Quif, qui aspire à réparer sur-le-champ les négligences et les fautes de Schoutens, cherche, par son exemple et par ses discours, à ranimer le courage de ceux dont il doit justifier la confiance; il s'efforce sur-tout d'écarter l'idée de se rendre que

peuvent faire naître les pertes récentes de la garnison et le délâbrement des ouvrages. « Dans la situation où nous sommes, dit-» il à ses soldats, nous n'avons plus rien » à espérer que de notre courage et de » notre constance. Ne vous reposez donc » pas sur de nouveaux secours, si vous ne » savez ni les attendre, ni vous en rendre » dignes. Sur-tout n'allez pas croire que » j'accueille jamais aucune proposition dés-» honorante. Il est encore récent le souve-» nir de ces échafauds dont un autre Tolède » couvrit les collines de Harlem, qu'il » inonda du sang de nos plus braves com-» patriotes! Celui que nous combattons au-» jourd'hui a sans doute hérité de la barba-» rie d'un aïeul féroce, et de sa haine invé-» térée contre notre indépendance. Vaincus » les armes à la main, ou prisonniers remis » en son pouvoir, vous ne pourrez éviter la » mort! Sachez donc la rendre glorieuse en » vous défendant avec intrépidité, au lieu de » périr honteusement au milieu des insultes » de vos vainqueurs, et couverts d'une tache » que jamais le temps ne pourrait effacer! »

Ce noble langage produisit peu d'effet sur

des soldats mercenaires, écume de plusieurs nations, bien moins attachés à l'honneur qu'à l'intérêt, et qui, déjà aigris par de dures privations, ne manquaient ni d'excuses ni de prétextes pour colorer des dispositions contraires à celles que cherchait à leur inspirer leur nouveau chef. Le succès de la révolte qui l'avait placé à la tête de la garnison, n'avait servi qu'à rendre plus violent encore l'esprit factieux de ses troupes; d'ailleurs Schoutens avait encore un parti puissant dans la place. Fatigués du siége, n'espérant plus de secours, sûrs d'avoir quartier, ces mercenaires, presque tous Français ou Anglais, déclarèrent qu'ils ne se battraient plus. Ils étaient d'ailleurs convaincus que la résistance sans unanimité serait nulle. Dans une telle crise, le courage et la fermeté de Quif devenaient inutiles. Un conseil militaire, formé tumultuairement, arrêta qu'on enverrait sur-le-champ des députés au général en chef des armées catholiques, pour lui proposer une capitulation.

Après plusieurs conférences, il fut stipulé, tant par don Fadrique de Tolède que par

les députés de la garnison, que, dans la nuit même, on livrerait une des portes de la ville, et, par suite, l'artillerie, les armes, les drapeaux, les caisses publiques, et les esclaves; en outre, la garnison prisonnière s'engageait à ne plus combattre les Espagnols, sous aucun prétexte, jusqu'à son retour en Hollande. En conséquence, elle obtint sa libre sortie, avec une quantité déterminée de bagages, et la certitude qu'il lui serait accordé des vaisseaux, des provisions, un passage assuré, avec des armes suffisantes pour sa défense pendant la route. Le premier mai, la principale porte de la ville fut remise, suivant les conditions, à un corps d'infanterie espagnole; trois jours après, l'armée catholique prit possession de la place et de tous les forts. Deux cent soixante pièces de canon, dix-huit drapeaux, une immense quantité d'armes, de munitions de guerre, et la valeur de trois millions tournois en espèces monnoyées et en marchandises coloniales, tombèrent également au pouvoir des vainqueurs.

Don Fadrique, informé qu'il existait dans la place un registre où tous les habitans de

Bahia qui s'étaient soumis à la Hollande avaient inscrit leurs noms pour conserver leurs propriétés, demanda cette liste afin de faire punir les signataires; mais les Hollandais refusèrent de la livrer, et même l'anéantirent. Leur conduite, aussi honorable que politique, fut louée par les Espagnols eux-mêmes, et sur-tout par les Portugais. Mais, comme si la clémence eût été réservée seule pour les ravisseurs du Brésil, les nègres, ainsi que les Juifs et les indigènes qui s'étaient confiés aux proclamations de la Hollande, furent abandonnés, et plusieurs d'entre eux subirent la peine capitale.

La ville de San-Salvador avait eu moins à souffrir lors de sa conquête par les Hollandais. La longue guerre que ces derniers avaient soutenue pour leur indépendance, ne leur avait point ôté les principes de morale dont ils faisaient profession au milieu même de leurs conquêtes; d'ailleurs les Hollandais étaient venus au Brésil pour s'y établir et pour s'y concilier l'affection des naturels. Il n'en était pas de même des soldats espagnols et italiens de l'armée de

don Fadrique. Dévorés de l'amour du pillage, ils entraînèrent les Portugais même dans tous les excès de la vie militaire, et aucun lieu public ou particulier ne fut en sûreté contre leurs violences.

Telle fut l'issue du siége de la capitale du Brésil, siége qui, signalé d'abord des deux côtés par la plus éclatante bravoure, semblait promettre une résistance plus honorable de la part des vaincus.

Après avoir réglé l'état politique du Brésil, don Fadrique de Tolède remit les rênes de l'administration à don Francisco de Moura Rolim, nouveau gouverneur général, en lui laissant une garnison suffisante. Don Fadrique se disposait à remettre en mer avec les armées victorieuses, quand parut tout à coup, le 22 mai, la flotte hollandaise, envoyée au secours de Bahia, au nombre de trente-quatre voiles, divisée en deux escadres. Baldwin Henrick, qui la commandait en chef, pénétra dans la baie avec une entière confiance, n'ayant aucun doute que la capitale du Brésil ne fût encore au pouvoir de ses compatriotes. La vue des couleurs espagnoles dissipa bientôt son er-

reur, et la surprise qu'éprouva cet amiral fut telle, qu'il laissa échapper l'occasion de remporter une victoire complète sur la flotte combinée, où régnaient la confusion et le désordre : les meilleurs vaisseaux étaient ou couchés sur la côte, ou sans eau et sans provisions, n'ayant à bord qu'une faible partie des équipages. A l'arrivée imprévue de l'ennemi, don Fadrique, se disposant au combat, qu'il juge inévitable, fait embarquer la garnison prisonnière, au nombre de deux mille hommes, à bord des vaisseaux désarmés et ancrés sous le canon de la forteresse, et ordonne de lever promptement les ancres, en attendant le signal de la bataille : c'était le moment décisif. Mais l'amiral hollandais, inférieur en forces, ayant à bord un grand nombre de malades, jugeant d'ailleurs que l'occupation de la ville par l'armée catholique rendait sa mission sans objet, reprit la haute mer, et fit voile au nord, inutilement poursuivi par les armées royales. Don Fadrique, rentrant dans la baie, repartit huit jours après pour l'Espagne, avec les troupes hollandaises prisonnières de guerre.

En route, il reçoit l'avis qu'une flotte anglaise de cent vaisseaux, après avoir tenté inutilement une entreprise hostile contre Cadix, vient de remettre en mer pour intercepter les galions du Mexique et les flottes du Brésil. Rien n'était moins fondé que cette nouvelle. Toutefois les amiraux espagnols, croyant éviter un ennemi qu'ils n'étaient point en état de combattre, se dirigent vers la côte d'Afrique, au trente-cinquième degré de latitude; et, pour s'éloigner d'un danger imaginaire, vont d'eux-mêmes au-devant d'un désastre plus réel et plus terrible. Là, toute la flotte est assaillie et dispersée par des tempêtes furieuses. Trois vaisseaux espagnols et neuf vaisseaux portugais sont d'abord engloutis corps et biens; une seule personne échappe à leur entière destruction : c'est un moine trinitaire qui, après avoir flotté deux jours sur une planche, à la merci des vagues, est recueilli et sauvé le troisième jour. Le vaisseau amiral, désemparé, gagne l'île Saint-George, et coule bas immédiatement; les soldats et les matelots qui venaient de l'abandonner avaient tant souffert par de continuelles fa-

tigues et par le besoin de nourriture, que très peu échappent à la mort. Deux autres vaisseaux de cette malheureuse flotte tombent dans une escadre hollandaise, et sont pris. L'amirante de *Quatro-Villas*, ayant à bord don Juan de Orellana, éprouve une destinée plus cruelle encore. Apercevant un riche bâtiment hollandais qui venait d'Afrique, il l'attaque, et s'en empare au moment même où, à la suite du combat, le feu gagnait le navire : le progrès des flammes est si rapide, que la prise saute, et l'amirante avec elle. Don Fadrique, avec les misérables restes d'un armement si formidable, fut poussé dans la Méditerranée, et à peine quelques vaisseaux parvinrent-ils à gagner Cadix, où ils n'abordèrent que désemparés et tout fracassés. Menezès, qui avait fait voile du Tage avec vingt-six vaisseaux portugais, y rentra seulement avec un seul. On ne pouvait comparer ce grand désastre qu'à la destruction de l'armée navale de Philippe II, dite l'*Invincible* : aussi la reprise de San-Salvador ne fut-elle célébrée à Lisbonne et à Madrid qu'au milieu des regrets et des larmes.

Tandis que les deux flottes combinées étaient en quelque sorte anéanties, l'armée navale hollandaise éprouvait elle-même d'affreux malheurs dans les mers du Brésil. Plein de regrets amers de n'avoir pu employer ses forces pour la conservation de San-Salvador, et ne voulant pas voguer inutilement sur cet Océan lointain, l'amiral Baldwin Henrick s'était dirigé vers Olinda de Pernambuco, que sa situation délicieuse faisait déjà surnommer le *Paradis du Brésil*. Mais cette ville s'attendait à une attaque sérieuse, et y était préparée : les vents contraires ne permirent pas d'ailleurs à l'amiral batave d'approcher du Récif. Repoussé de cette côte, il rougit de ramener ainsi ses vaisseaux en Europe, sans avoir rien tenté qui fût digne de la fortune des Provinces-Unies. Il tourne au nord, vers la province de Paraïba, dont le principal établissement, situé à trois lieues de la mer, était déjà remarquable par sa richesse et par sa population. Baldwin veut l'attaquer immédiatement; mais ses vaisseaux s'engagent dans des bancs de sable, dont l'entrée du port est comme obstruée. Cet obstacle imprévu ne pouvant

pas même l'arrêter, il réussit à dégager ses vaisseaux, et vient jeter l'ancre dans la baie de Traïçans, à sept lieues de la ville. Là, les naturels se montraient disposés à se joindre à quiconque viendrait les délivrer du joug des envahisseurs du Brésil. L'amiral hollandais débarqua ses malades avec un corps d'infanterie, et fortifia aussitôt ses quartiers. Mais l'alarme s'était déjà répandue sur toute la côte, et on avait eu connaissance à Olinda du débarquement de l'ennemi. Francisco Coelho de Carvalho, gouverneur de Maranham et de Para, se trouvait alors au Récif, faisant route pour son gouvernement. Il rassemble aussitôt les forces de Paraïba et de Pernambuco, pour aller chercher et combattre les Hollandais; opère sa jonction avec le commandant de Paraïba, qui, de son côté, venait de réunir quelques troupes, et tous deux de concert se dirigent vers les quartiers de Baldwin. Tandis que Carvalho l'occupe par des escarmouches, Alphonse de Franca, par une charge subite, le met bientôt en pleine déroute, et le force de regagner ses vaisseaux. L'amiral perd alors toute espérance d'occuper aucun port du

Brésil ; et, redoutant la rencontre des flottes catholiques, dont il ignore le désastre, il prend enfin le parti d'abandonner ces mers fatales : mais ses infortunes ne faisaient encore que commencer. En vain partage-t-il sa flotte et ses troupes en deux escadres, espérant avoir plus de chances de succès dans les entreprises qu'il médite : l'une attaque Porto-Rico, d'où elle est chassée honteusement ; l'autre tente de surprendre Saint-George da Mina, en Afrique : elle est également repoussée. Une maladie contagieuse se déclare en même temps à bord de la flotte. L'élite des équipages est successivement moissonnée. L'amiral Henrick devient lui-même une des premières victimes de la contagion. Fatigués, découragés du métier de pirates, ceux qui survivent finissent par se mutiner, et forcent leurs officiers de regagner la Hollande.

Tels furent les désastres qui signalèrent en Afrique, en Amérique et en Europe les commencemens de la guerre du Brésil, et qui accablèrent autant les vainqueurs que les vaincus. Le roi d'Espagne, voulant reconnaître le zèle qu'avait déployé la no-

blesse portugaise dans cette occasion importante, rendit héréditaire, pour une génération, toutes les places, les pensions et les dignités que les Fidalgos tenaient alors de la couronne; faveur qui s'étendit avec justice sur tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition de San-Salvador. Selon les historiens espagnols, ce don royal surpassait en libéralité tout ce qu'avaient pu imaginer en ce genre les rois de Portugal; mais les historiens portugais, tout en admettant l'étendue de la munificence de Philippe IV, observent que ce ne fut point aux dépens de sa couronne héréditaire que ce monarque donna l'essor à sa générosité, comme s'il eût déjà pressenti que le Portugal, usurpé par son aïeul, allait échapper à sa domination.

LIVRE XX.

Mécontentement *des Hollandais au sujet de la guerre du Brésil. — Exploits de l'amiral Petrid. — Enlèvement des galions du Mexique. — Situation politique du gouvernement de Maranham et de Gram-Para. — Cruautés de Maciel. — Conduite oppressive des Portugais. — Seconde expédition hollandaise contre le Brésil. — Mathias d'Albuquerque vient défendre la province de Pernambuco. — État de la ville d'Olinda. — Débarquement des Hollandais. — Prise d'Olinda par le général Vardenburg. — Mathias abandonne le Récif. — Attaque et prise des forts de San-Jorge et de San-Francisco. — Premiers exploits de Joam Fernandez Vieira. — Entrée triomphante de la flotte hollandaise au Récif.*

1625 — 1630.

La reprise de San-Salvador et l'expédition malheureuse de l'amiral Baldwin Henrick jetèrent le découragement parmi les Hol-

landais; bientôt dans toutes les Provinces-Unies, on renouvela avec plus de force les argumens opposés d'abord à la formation de la compagnie des Indes occidentales. Ceux même qui avaient favorisé ses projets ambitieux avouèrent alors que plus les expéditions étaient lointaines, moins les soldats respectaient l'autorité de la métropole et celle de leurs chefs. La perte de San-Salvador fut donc bien plus attribuée aux désordres et à l'indiscipline de la garnison qu'aux efforts et à la supériorité des armées catholiques : aussi, quand ces mêmes troupes, qui s'étaient séparées assez tôt de la flotte de don Fadrique pour échapper à ses désastres, reparurent en Hollande, une indignation générale les repoussa, en quelque sorte, pour avoir déshonoré les Provinces-Unies par leur conduite, et s'être attiré le mépris des ennemis mêmes. Ces revers causèrent dans toute la Hollande un mécontement que ce peuple eut soin de faire éclater, pour avertir ses chefs qu'il fallait remédier aux maux de l'état. Une vive mésintelligence menaçait de dissoudre la compagnie occidentale, et peut-être même le parti de la

paix aurait-il sacrifié la plupart des projets d'ambition et de gloire formés dans les conseils de la république, si Frédéric-Henri de Nassau, qui venait de succéder à son frère Maurice, ne se fût montré fidèle aux vues de sa famille en s'opposant au système pacifique. La guerre maritime offrait d'ailleurs des chances si lucratives aux aventuriers et aux armateurs, que la politique des princes d'Orange ne pouvait manquer de prévaloir. Les Hollandais, hors d'état cependant de mettre immédiatement en mer de nouvelles flottes capables d'attaquer aucune place importante du Brésil, se contentèrent d'infester les côtes avec de petites escadres, qui, sans former d'entreprises directes, troublèrent le commerce de l'Espagne, et poursuivirent ses vaisseaux sous le canon même de ses forteresses, préludant ainsi à des opérations plus décisives. Ces incursions maritimes portaient au commerce des deux royaumes les plus fâcheuses atteintes, et aucun vaisseau marchand ne pouvait sans danger se montrer dans les parages du Brésil. Le conseil du Portugal supplia le roi catholique d'assurer, par une force navale

imposante, la navigation de l'Amérique portugaise, livrée sans défense à des ennemis qui, loin de paraître découragés, semblaient n'avoir abandonné un instant leur conquête que pour préparer une invasion plus formidable que la première. Mais le ministère espagnol ne prenait que peu d'intérêt aux affaires du Brésil : après avoir recouvré Bahia, il était retombé dans son apathie habituelle, sans songer à préserver désormais la colonie. Des pertes maritimes répétées éveillèrent pourtant sa sollicitude, et il délibéra sur les moyens de réprimer l'audace des armateurs de la Hollande. Une force navale étant indispensable, on agita la question de savoir où serait construite et équipée la nouvelle flotte. En Espagne et en Portugal, les approvisionnemens de tout genre se trouvaient sous la main. Au Brésil ou dans les colonies espagnoles, le meilleur bois de construction était en abondance, et, avec de l'activité, les chantiers de l'Amérique pouvaient facilement suppléer à l'indigence des chantiers d'Europe. La question resta néanmoins indécise, et les ministres crurent avoir rempli leurs devoirs,

parcequ'ils venaient de prendre en considération une matière importante. Les représentations des conseillers portugais furent perdues pour l'état, et les armateurs de la Hollande parcoururent librement les mers d'Amérique avec des escadres plus ou moins nombreuses, que l'accroissement de leurs richesses les mettait en état d'équiper.

Cependant Philippe IV s'imagina sans doute qu'il suffirait d'envoyer à San-Salvador un nouveau gouverneur recommandable comme homme d'état et comme général, et joignant à une grande expérience une réputation méritée. Il choisit en conséquence Diego Luiz d'Oliveira, qui avait fait la guerre en Flandre avec distinction, et occupé successivement plusieurs places importantes. A peine fut-il installé, qu'il eut à combattre un ennemi contre lequel la tactique militaire et les ressources de la politique n'étaient d'aucun secours.

Impatient de faire oublier sa honteuse tentative contre Espiritu-Santo, l'amiral Petrid apparaît brusquement à Bahia, en 1627, dans l'intention d'enlever seize vaisseaux chargés qui mouillaient dans le port

intérieur. Mais déjà le nouveau gouverneur général a songé à leur sûreté, en les plaçant sous la protection des forts, en garnissant de troupes et d'artillerie les quatre plus gros vaisseaux. Ne croyant même pas ces précautions suffisantes, il a fait mettre en batterie sur différens points quarante-deux pièces de canon de gros calibre pour foudroyer l'escadre hollandaise si elle ose entreprendre l'attaque. Mais rien ne peut réprimer l'audace de Petrid. Le vent souffle en vain du rivage : Petrid gagne le vent, et engage son propre vaisseau à travers le feu terrible des batteries flottantes de l'ennemi. Dans une position si périlleuse en apparence, aucun vaisseau de son escadre ne peut venir à son secours; mais, d'un autre côté, les Portugais ne peuvent tirer sur lui, soit des forts, soit du rivage, sans se nuire à eux-mêmes : ils se voient ainsi contraints de ralentir ou de suspendre leur feu, pour ne point couler bas leurs propres vaisseaux. Petrid, profitant de l'inertie que leur commande sa manœuvre, coule d'abord à fond une des batteries flottantes, force les autres à amener pavillon, et réduit sans défense

les douze navires chargés; puis il ordonne à ses équipages de se jeter dans des canots pour venir couper les cables des vaisseaux ennemis dont il s'empare. Enorgueilli de sa conquête, l'amiral hollandais ne sut point se contenir dans les bornes de cette modération souvent même nécessaire aux succès de l'audace; et, quoique son vaisseau amiral eût beaucoup souffert dans l'action, il voulut battre de plus près la plage, et ne tarda pas à échouer à peu de distance des forts. De part et d'autre, on fait des efforts incroyables, soit pour détruire le vaisseau échoué, soit pour le dégager; la nuit même ne met pas un terme à cet acharnement. Forcé enfin d'abandonner son vaisseau à moitié détruit, Petrid le livre aux flammes, et fait embarquer ses équipages sur le vice-amiral de l'escadre. Le feu de l'artillerie des forts et du rivage est à l'instant dirigé sur ce vaisseau par ordre du gouverneur portugais, qui a remarqué le mouvement des chaloupes; et, soit par l'effet des boulets, soit par quelque accident, le feu gagne la soute à poudre, le vaisseau saute, et dans cette terrible explosion plus de trois cents

Hollandais périssent : leurs cadavres mutilés couvrent en un instant la rade. Petrid qui, monté sur la chaloupe du vaisseau amiral, dirigeait le combat, est transporté de fureur, et jure de venger ses compatriotes. Il met en sûreté les vaisseaux qu'il vient d'enlever si glorieusement, choisit les meilleurs pour augmenter sa flotte, et brûle le reste. Pendant plus d'un mois il porte ensuite la désolation et l'épouvante dans cette vaste baie, où il domine en vainqueur implacable. Il y revient encore, après une croisière au sud, pour s'emparer de quatre vaisseaux qui remontaient une des rivières du Reconcave ; entreprise périlleuse, car ces vaisseaux, déjà parvenus à près de deux lieues de l'embouchure du fleuve, semblaient être à couvert de l'escadre hollandaise : mais Petrid, malgré les coups de fusil, malgré la mitraille, qui partaient des deux bords opposés, enleva un des vaisseaux, ainsi que la plus grande partie du chargement des trois autres. Dans l'action provoquée par cette incursion inattendue, le brave Padilla, qui avait tué de sa main le général Vandort, fut blessé à mort par

un soldat de marine hollandais. Petrid, après cet exploit, mit à la voile du Reconcave, où l'on conserva long-temps la mémoire de ses dévastations et de son heureuse témérité. Par un de ces hasards singuliers que semblait lui ménager la fortune pour prix de son courage, une portion des plus précieux trésors de l'Espagne tomba subitement dans ses mains, non loin de ces mêmes mers où il venait de triompher : c'étaient les galions du Mexique, commandés par Jean Benavidès, et qui, chargés de piastres et de lingots, naviguaient vers Cadix. Petrid les aperçoit, les investit, et les enlève avec autant de bonheur que de hardiesse. Cette capture, la plus riche qui eût jamais été faite en mer, valut à la Hollande plus de quinze millions tournois, qui, joints aux produits de tant d'autres marchandises, couvrirent au-delà toutes les pertes et les dépenses de la compagnie occidentale. Dès lors elle se vit en mesure de prêter de l'argent aux états-généraux et de reprendre ses projets de conquête.

L'enlèvement des galions était une perte irréparable pour l'Espagne; et, à la cour



même de Philippe IV, on ne prévoyait déjà plus qu'une suite de malheurs pour le commerce et la gloire de la nation. Le système ministériel n'en prévalut pas moins, et on ne s'occupa que plus faiblement encore des intérêts et de la défense de l'Amérique portugaise.

Ses provinces du nord avaient partagé le danger commun; et l'île Fernand de Noronha, située à quatre-vingts lieues du Récif, ne venait d'échapper aux entreprises du fameux Corneille Jol, surnommé la *Jambe-de-Bois*, que par des secours arrivés de Pernambuco sur sept bâtimens légers, commandés par Rodrigue Colazza. Deux fois les Hollandais avaient attaqué aussi le fort de Seara, et deux fois Martim Soarès les avait repoussés avec perte.

A Maranham et à Gram-Para, des dissentions intérieures semblaient offrir aux ennemis du Portugal plus d'une chance de succès. Au lieu de soldats, on avait vu arriver à San-Luiz de Maranham un renfort de missionnaires capucins, sous la conduite de Christovam de Lisboa, visiteur et commissaire de l'inquisition. Lisboa était por-

teur d'un décret royal qui dépouillait les colons de leurs priviléges sur les Indiens alliés ; attendu que, libres de nom seulement, ces malheureux n'avaient en réalité d'autre condition que celle d'esclaves. Les planteurs de Maranham n'y adhérèrent que dans la crainte du pouvoir ecclésiastique ; mais ceux de Bélem bravèrent et le décret, et le commissaire inquisiteur. Lisboa excommunia quiconque, au mépris du décret, conserverait des *administrations*, c'est-à-dire des donations d'Indiens. Les colons en appelèrent au roi, en alléguant qu'ils avaient conquis le pays, et ne pouvaient le conserver qu'en faisant travailler pour eux les naturels. Lisboa était franciscain, par conséquent opposé aux moines de Saint-Dominique, qui, dès l'origine, s'étaient déclarés les défenseurs des Indiens, et il céda aux représentations des planteurs de Bélem, qui continuèrent ainsi à opprimer les indigènes. Les mêmes motifs les portèrent à refuser aux jésuites la permission de fonder un couvent dans leurs murs. Rien ne donnait plus d'ombrage aux colons et ne leur causait plus d'inquiétude que le système de

ces religieux en faveur des Brasiliens. Lisboa s'étant ainsi concilié les habitans de Bélem, profite de leurs bonnes dispositions et de leurs conseils pour reconnaître le pays, et, le premier, il fait explorer la rivière des Tocantins par des capucins missionnaires.

Dans l'intervalle, un détachement de deux cents Hollandais parvint à l'embouchure de la Curupa, que leurs compatriotes avaient déjà fréquentée. L'alarme se répandit aussitôt à Bélem, et on eut recours à Texeira, qui s'était récemment signalé dans la défense de ces nouvelles possessions. Texeira répondit à l'attente de ses compatriotes, en chassant les Hollandais, en les poursuivant dans le Rio-Felipe, en détruisant leurs retranchemens et leurs magasins. Mais le Gram-Para était encore plus exposé aux cruautés de Maciel qu'aux entreprises hostiles des Hollandais. Ce féroce commandant faisait toujours une guerre d'extermination aux malheureux Indiens : il poursuivait avec une barbarie égale les alliés et les ennemis, les Indiens paisibles et les Indiens turbulens. Sous prétexte d'un nouveau projet de ré-

volte de la part des Tupinambas, il se saisit de vingt-quatre de leurs chefs, et, le même jour et à la même heure, les fit tous couper en morceaux par des Tapuyas, leurs adversaires implacables, se servant ainsi des haines que nourrissaient entre eux les Brasiliens pour les subjuguer ou les détruire. Quelque insensibles que fussent les colons de Bélem aux malheurs des indigènes, l'action atroce de Maciel leur fit horreur; et, sans l'arrivée de Manuel de Sousa de Eça, qui vint le remplacer dans le gouvernement de la colonie, peut-être n'aurait-il pas échappé aux justes effets de l'indignation générale. Manuel de Sousa avait déjà servi avec distinction dans ces nouvelles conquêtes, et son arrivée causa une joie universelle. Il crut aussi, comme son prédécesseur, que la colonie ne pouvait prospérer sans esclaves; mais il préféra constamment, pour s'en procurer, les voies du commerce et les ruses de la politique à la violence ouverte. Texeira, employé dans ces expéditions, se fit accompagner par le frère Christovam de Saint-Joseph, remonta le fleuve des Amazones, en 1629, jusqu'à un établissement de

Tapuyas, et apprit d'eux qu'ils trafiquaient avec une nation populeuse établie sur les bords de la rivière Tapajos, qui prend son nom des Indiens qui l'habitent. Il marcha aussitôt vers les Tapajos, et trouva cette tribu de Tapuyas dans un site que la beauté des bois et des eaux rendait délicieux. D'après ce qu'il vit, il crut faussement que ces hordes d'Indiens devaient leurs premiers progrès vers la civilisation à des relations de commerce avec les possessions espagnoles. Il rapporta des nattes artistement travaillées, et d'autres objets à l'usage des Tapajos, et d'un travail remarquable. Du reste, son expédition ne fut souillée par aucun excès.

Cependant les Hollandais, maîtres de la mer et enrichis des dépouilles de l'Amérique espagnole, méditaient de nouvelles conquêtes au Brésil. La restauration de la compagnie occidentale, en rassurant les esprits, ajoutait à l'espoir d'un succès éclatant. On ne délibérait plus, dans les conseils de la république, s'il fallait envahir de nouveau l'Amérique portugaise : il n'existait à cet égard qu'une seule opinion et un seul vœu;

il ne s'agissait plus que de déterminer sur quel point devaient se porter les premières attaques. Diriger une seconde fois les efforts des Provinces-Unies vers la capitale du Brésil, eût été impolitique : l'esprit national des Portugais s'y était montré avec trop d'avantage, et d'ailleurs on ne pouvait plus y compter sur l'appui des nègres et des juifs, qu'on avait abandonné lâchement. La province de Pernambuco, par son heureuse position et sa richesse, attira naturellement l'attention des avides Bataves. Ses havres et ses ports nombreux, situés au huitième degré de latitude méridionale, étaient comme autant de stations d'où les croiseurs de la Hollande pouvaient mettre à la voile pour intercepter les galions des Indes. D'après des renseignemens positifs, les actionnaires de la compagnie occidentale évaluaient à deux millions par an les bénéfices qu'ils pourraient tirer d'Olinda. On y frétait chaque année cent cinquante navires chargés de sucre. Ce fut donc vers le Pernambuco que se dirigèrent les vues des Provinces-Unies. Une flotte de soixante voiles fut aussitôt équipée dans différens ports de

la Hollande; et, afin de couvrir du plus grand secret l'expédition et son but, on eut soin de diviser la flotte en petites escadres, qui partirent séparément pour se réunir au cap Vert.

Toutefois la véritable destination de l'armement ne put échapper à la vigilance de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Une seconde fois cette princesse avertit la cour de Madrid, en l'assurant que le Pernambuco était la province menacée. Le ministère espagnol expédia aussitôt un aviso à Diego d'Oliveira, avec ordre de pourvoir en même temps à la sûreté d'Olinda et de San-Salvador. En conséquence, le gouverneur général fit partir à la hâte Pedro Correa de Gama, pour aller presser les ouvrages qui devaient protéger la capitale du Pernambuco; mais les travaux n'avançaient que lentement, et avec une nonchalance qui tenait au caractère du peuple, à son incrédulité relativement au danger, et surtout à la persuasion où il était que, si les Hollandais venaient attaquer Olinda, rien ne pourrait leur résister. La présence de Mathias d'Albuquerque, envoyé par la cour

d'Espagne avec un commandement supérieur, n'apporta aucun changement aux dispositions du peuple de Pernambuco. Ce seigneur, qui avait déjà commandé deux fois au Brésil avec distinction, connaissait l'art de la guerre, quoique la trempe de son esprit le portât plus naturellement à employer la ruse que la force ouverte; il possédait d'ailleurs d'immenses domaines dans la capitainerie de Pernambuco, qui appartenait à son frère Edouard: personne n'avait donc plus d'intérêt à la défendre. Ces considérations avaient sans doute déterminé le choix d'Olivarès. Toutefois les historiens du Portugal, tous acharnés à noircir la mémoire de ce ministre inhabile, attribuant à des intentions perverses et même criminelles les fautes de sa politique étroite, prétendent que, toujours animé du désir secret d'affaiblir par degrés le Portugal et ses possessions d'Amérique, il n'envoyait à dessein au Brésil que des renforts momentanés ou insuffisans. Selon ses nombreux détracteurs, Olivarès, ne pouvant refuser des marques d'un intérêt apparent à la province alors menacée, lui accorda quelques secours,

mais si faibles, que tout autre, moins intéressé à sa défense, et moins ambitieux que Mathias, aurait refusé une mission si délicate et si difficile. Mais si des secours efficaces ne se dirigèrent point alors vers le Pernambuco, ne doit-on pas l'attribuer à des motifs plus réels et tout aussi déplorables? Qui ne sait combien les conseils du gouvernement espagnol avaient déjà perdu de leur ancienne vigueur, et combien les ressources lui manquaient déjà en tous genres? D'ailleurs la perte du grand armement de don Fadrique et des galions du Mexique n'avait pu être réparée en si peu de temps. Quant à d'Albuquerque, si le désir de commander en chef n'eût pas suffi pour réveiller son ambition, aurait-il pu résister sans danger aux volontés de l'impérieux Olivarès, qui, placé près du trône, en exerçait le suprême pouvoir? Il avait mis à la voile du Tage, au mois d'octobre 1629, avec une seule caravelle, quelques munitions de guerre, et un petit nombre de soldats, mais honoré du titre spécieux de commandant en chef dans plusieurs provinces où il devait exercer une autorité indépendante du gouverneur

général. Après une heureuse navigation, Mathias aborda au Récif, sorte de faubourg et d'avant-port d'Olinda, l'une des villes les plus opulentes du Brésil, mais peu susceptible d'être régulièrement fortifiée à cause de son terrain inégal. Le couvent des bénédictins, situé près du rivage, aurait pu seul en défendre les approches; car les forts de la Baretta, de San-Francisco et de San-Jorge ne pouvaient ni protéger la ville, ni en être eux-mêmes protégés. Sur un isthme étroit de sable, formé au sud par la rivière Beberibi, vers le port de Varadouro, s'était élevée une autre ville appelée *San-Antonio de Recife*, bâtie là, parceque la mer s'était creusée un havre entre ce récif de sable et un autre récif de rocher. C'était la même ville que Lancaster avait prise, et que, d'après sa situation, il appela la *Ville-Basse*. D'Albuquerque trouva tous les forts délâbrés, peu d'armes, personne en état de s'en servir; l'artillerie inutile faute de train, d'affûts et de canonniers; le commandant Correa de Gama faisant avec lenteur des ouvrages insuffisans, et n'ayant d'ailleurs qu'une garnison de cent trente hommes de

troupes soldées. Il y avait près de quarante ans qu'un envoyé de Philippe II, chargé de l'examen des établissemens du Brésil, jugeant combien il était essentiel de mettre la ville d'Olinda en état de défense, avait présenté au roi un mémoire à ce sujet; mais ni les représentations de cet agent, ni l'humiliante agression de Lancaster, n'avaient encore pu décider la cour de Madrid à protéger Olinda par des fortifications respectables. Le danger n'était pressenti que par un petit nombre de colons prévoyans et sages; la majorité des habitans, occupés de commerce, plongés dans les délices d'une longue oisiveté et dans une sorte d'assoupissement que les événemens de Bahia rendaient inexplicables, ne pouvaient croire au fléau qui les menaçait. Lorsque les Hollandais s'étaient emparés de Bahia, la ville d'Olinda avait vu dans son sein un moine tonner en chaire contre les vices et la corruption de ses habitans, et déclarer, au nom du ciel, que, si le peuple ne se repentait de ses péchés, la ville passerait bientôt sous le joug des hérétiques. Irrités de cette sinistre prophétie, les riches, ameutant le peuple,

avaient fait chasser hors de l'église le prophète téméraire qui osait invoquer la religion pour réprimer leurs vices et provoquer leur courage. Le mot de guerre n'avait plus aucune signification pour les habitans d'Olinda, et en vain cherchait-on à exciter leur zèle pour la réparation des ouvrages nécessaires à leur défense.

Mieux partagée comme ville commerçante, Olinda voyait mouiller dans ses ports plus de soixante vaisseaux marchands. D'Albuquerque en garda une partie, et renvoya le reste à Lisbonne. Mais, comme s'il eût participé lui-même à la fatale sécurité du peuple, il perdit à son arrivée un temps précieux en occupations frivoles. Il venait d'apporter la nouvelle de la naissance d'un prince héritier de la couronne d'Espagne. Un tel événement est toujours un sujet de joie dans les monarchies, et il le fut sur-tout alors, étant moins attendu. D'Albuquerque, au lieu de songer à des préparatifs de défense, ordonna des réjouissances publiques, persuadé que la flatterie est trop souvent plus agréable à la cour que des services réels. Ce fut au milieu des fêtes et dans le

sein des plaisirs que les habitans d'Olinda reçurent le premier avis qu'une flotte hollandaise, après s'être rassemblée au cap Vert, venait de mettre à la voile pour le Brésil. La gravité même du danger fournit un argument pour ne pas y croire. « Si » cette flotte s'était dirigée vers le Récif, n'y » serait-elle pas arrivée, disait-on, avant » l'aviso, qui n'est parti qu'après elle du » cap Vert? » On crut ce raisonnement sans réplique, et le peuple, au lieu de prendre les armes, s'étourdit de nouveau dans des fêtes, des bals, des repas, afin de célébrer dignement la naissance de l'héritier de tant de couronnes.

Plus inquiets toutefois, les chefs délibéraient si, en cas d'attaque, on autoriserait une partie des habitans à se mettre à couvert dans l'intérieur des terres avec toutes les propriétés transportables. Les uns penchaient pour cet avis, alléguant qu'on n'en combattrait qu'avec moins de troubles et de crainte, en voyant en sûreté tout ce qu'on avait de plus précieux et de plus cher; d'autres soutenaient, au contraire, que plus il y aurait de risques à courir, et plus on

ferait d'efforts pour repousser l'ennemi. Cette dernière opinion ayant prévalu, on rendit aussitôt un décret portant défense aux habitans de quitter la ville, et d'en retirer aucune partie de leurs propriétés. Mais telle devint alors la défiance, qu'au mépris de l'édit, la meilleure partie des richesses fut enlevée secrètement, et transportée au loin dans l'intérieur.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de l'aviso du cap Vert, lorsqu'on apprit qu'une flotte de soixante voiles était signalée au cap Saint-Augustin. La consternation et l'effroi se répandent aussitôt dans toute la ville : au lieu de cris de guerre, on n'y entend que des cris lamentables. D'Albuquerque cependant cherche à rassurer les esprits, soit en inspirant la confiance par la fermeté de son maintien, soit en faisant prendre les armes à tout ce qui est en état de combattre. Il était parvenu, non sans peine, à rassembler un corps de deux mille hommes et une centaine de chevaux, quand parut, le 16 février 1630, sur la barre d'Olinda, l'armée navale hollandaise, sous les ordres du commandant

en chef Henrick Loncq, et de l'amiral Pieter Adrian, qui s'était distingué dans les guerres d'Asie. La flotte avait à bord sept mille soldats, commandés par Théodore Vardemburg. D'Albuquerque garnit aussitôt de quelque infanterie le fort de la Baretta, dont la situation, à une demi-lieue de la barre, n'était pas sans importance, et fit entourer de palissades les fortifications du côté de terre. Une décharge de mousqueterie ayant été dirigée par son ordre sur le canot parlementaire porteur de la sommation des généraux ennemis, il s'engagea aussitôt des deux côtés une vive canonnade, qui répandit l'épouvante sur toute la côte. Le feu des Hollandais y aurait porté le ravage, si une mer houleuse n'eût empêché les vaisseaux de pointer juste. Il devenait d'ailleurs impossible à la flotte de pénétrer dans le havre, à l'entrée duquel on avait coulé bas des vaisseaux pour en interdire l'accès.

Pendant la canonnade, Vardemburg, détaché avec seize voiles, laissant la flotte occuper ainsi l'ennemi, débarqua sans opposition, avec près de six mille hommes, à Pao-Amarello, à quatre lieues au nord de

la ville. Là, divisant sa petite armée en trois corps, il ordonne aux vaisseaux de s'éloigner, afin d'ôter aux soldats tout moyen de retraite; il ne retient qu'un petit nombre de chaloupes canonnières pour protéger sa marche le long du rivage, et se dirige vers Olinda, n'ayant que quatre pièces de campagne.

On touchait à la chute du jour, et le général hollandais, ne voulant pas avancer imprudemment sur une plage coupée de rivières et couverte de buissons, fit faire halte à sa troupe, et resta toute la nuit sous les armes, faisant une garde qu'aucun chef avisé ne doit négliger, même en face d'un ennemi inférieur. Pendant la nuit, la nouvelle du débarquement parvient à Olinda, et la terreur s'empare aussitôt de tous les habitans; les femmes, les enfans, les vieillards fuient en hâte dans l'intérieur des terres; les maris suivent leurs femmes, les fils leurs pères, et chacun enlève ce qu'il a de plus précieux et de plus portatif; mais, dans le trouble et le désordre d'une désertion si générale, si subite, presque tout ce qu'on voudrait mettre à couvert est perdu ou pillé

par la populace, qui suit les riches à la piste, ou par les esclaves qui, abandonnant leurs maîtres, saisissent promptement l'occasion de redevenir libres.

Vardemburg, à la pointe du jour, se remet en marche, protégé le long de la plage par ses chaloupes canonnières; il est bientôt assailli par les tirailleurs portugais, qui prennent avantage de la difficulté du terrain pour s'efforcer d'arrêter sa marche. Peut-être les Hollandais auraient-ils été défaits au passage de la rivière Doce, où quelques ouvrages venaient d'être élevés à la hâte sur la rive opposée, si les troupes chargées de les défendre eussent tenu ferme; mais à peine virent-elles leurs ennemis se jeter dans l'eau jusqu'à la poitrine et les chaloupes tirer, que leur courage s'évanouit. Les cris *nous sommes coupés!* s'élevant de rang en rang, servirent de prétexte à une prompte fuite. Alors tout ce qui restait encore d'habitans dans la ville imita ce lâche exemple, et courut se refugier dans l'épaisseur des forêts voisines.

Trompé par le feu qu'entretenait la flotte hollandaise, Mathias d'Albuquerque était

resté au Récif, et ne vint au secours du point menacé que pour être témoin de la fuite honteuse de ses troupes. Il veut en vain renouveler l'action avec les soldats qui l'ont suivi ; en vain il essaie de défendre le passage de la rivière Tapado, qui se trouve encore entre les Hollandais et la ville : ni ses exhortations, ni ses efforts ne peuvent rallier ses soldats ; la plupart prennent la fuite avant même que Mathias arrive au passage qu'il voulait défendre. Alors ses officiers et un petit nombre de soldats qui lui restent le supplient de rentrer au Récif, qui, par l'importance de son port, est comme la clef de toute la province.

Vardemburg, poursuivant les fuyards, aurait pu s'en servir comme de guides, si un mulâtre, prisonnier de guerre, ne l'eût conduit par une route plus sûre vers la partie haute de la ville. Salvador de Azevedo, presque le seul officier qui fit son devoir, se défendit courageusement avec une poignée de braves retranchés dans le collége des jésuites, jusqu'à ce que les portes fussent enfoncées à coups de canon. Une redoute élevée à l'entrée de la ville arrêta aussi

Vardemburg. Enflé de ses succès, il crut que sa seule apparition suffirait pour que les troupes qui garnissaient la redoute missent bas les armes : une décharge de mousqueterie le détrompa. Il allait donner l'assaut, lorsque, par la trahison de deux Hollandais au service du Portugal, nommés Adrian Framk et Corneille Jan, il se vit maître des retranchemens et des portes de la ville, qui fut livrée au pillage. Les vainqueurs employèrent le reste du jour dans des excès qui déshonorent non seulement la victoire, mais la nature humaine. Un Portugais, nommé André Pereira Themudo, ne pouvant supporter la vue de la profanation des églises, attaqua seul une troupe de pillards, et en tua plusieurs avant de succomber. Le butin fut peu considérable en comparaison de ce qu'espéraient trouver les assaillans ; mais si, au lieu de dévaster les églises, ils eussent coupé la retraite aux fuyards, quinze mille prisonniers et toutes les richesses d'Olinda seraient tombées entre leurs mains.

Forcé, par la lâcheté de ses troupes plus encore que par le courage de l'ennemi, de se renfermer au Récif, Mathias d'Albu-

querque fut témoin de leur désertion presque générale, et resta avec si peu de soldats, qu'il ne put pas même garnir tous les forts. N'ayant plus alors l'espoir de garder le Récif, il mit le feu aux magasins et aux vaisseaux qui mouillaient dans le havre. Deux mille tonnes de sucre et une immense quantité d'autres marchandises coloniales, dont la valeur s'élevait à quarante millions, furent, ainsi qu'une trentaine de navires, la proie des flammes. A la vue de l'incendie, les Hollandais gémirent de la destruction de ces riches dépouilles qui leur échappaient. Mais si d'Albuquerque laissait peu de chose à leur rapacité, il en restait encore assez pour leur intempérance. Ils fouillèrent les caves, et y trouvant une prodigieuse quantité de vin, ils se livrèrent avec un tel excès à l'ivresse, que les esclaves mêmes qui venaient de les joindre, les regardant comme invincibles, en profitèrent pour leur ravir la plus grande partie du butin. Il y en eut qui se hâtèrent d'accourir vers d'Albuquerque, pour l'exciter à fondre sur les vainqueurs, promettant de les exterminer tandis que, gorgés de vin et de nourriture, ils

étaient accablés de sommeil. Un paysan offrit même de marcher le premier avec un petit nombre de soldats; mais Mathias, soupçonnant un piége, laissa échapper l'occasion d'anéantir les ennemis.

Cependant les deux forts de San-Jorge et de San-Francisco n'étaient pas encore réduits, et tant qu'ils restaient au pouvoir des Portugais, la flotte hollandaise ne pouvait pénétrer dans le port. Elevé loin du môle du côté d'Olinda, le fort San-Jorge, commandé par Antonio de Lima, allait être le premier attaqué. Trois canons de fer, grossièrement montés sur quelques solives, tels enfin que les premiers colons de Pernambuco les avaient placés pour repousser les sauvages, composaient la seule artillerie du fort, qui d'ailleurs, d'une construction peu redoutable, ne pouvait contenir plus de quatre-vingts hommes pour sa défense. Une terreur panique s'étant emparée de la garnison, tous les soldats, à l'exception de sept, avaient abandonné Antonio de Lima. Cet officier envoie aussitôt informer Mathias de la désertion de sa troupe, et demander du renfort. A l'arrivée du message, un jeune

colon de dix-sept ans, nommé Jean Fernandez Vieira, était avec le général. Né à Funchal, dans l'île de Madère ; ce jeune homme, qui devait un jour sauver le Brésil, et le remettre aux princes de la maison de Bragance, ses possesseurs légitimes, s'était embarqué à l'âge de onze ans pour venir chercher fortune à Pernambuco, n'ayant alors d'autres ressources que des dispositions heureuses et le germe de quelques talens. Témoin de la lâcheté des troupes et du progrès des vainqueurs, il offre à d'Albuquerque d'aller défendre le fort San-Jorge; vingt autres volontaires suivent son exemple, et, avec cette poignée de braves, Antonio de Lima ose défier les Hollandais, qui, sortis d'Olinda au nombre de quinze cents, viennent pendant la nuit planter les échelles et donner l'assaut. La garnison portugaise, composée en tout de trente-sept soldats, mais animée par l'exemple de son commandant et du jeune Vieira, résiste à toutes les attaques, renverse les assaillans de leurs échelles, leur jette de grosses poutres dont le fort venait d'être garni, et leur renvoie même des grenades enflammées, qui vont

faire explosion dans leurs rangs. Un combat terrible se prolonge et se soutient dans l'ombre de la nuit, les assaillans, repoussés, criblés par une grêle de mitraille et de balles que Lima ne cesse de faire pleuvoir sur eux, comptent, quand le jour reparaît, trois cents morts et un plus grand nombre de blessés. Enflammé de colère, Vardemburg ordonne la retraite, et revient lui-même faire le siége en règle, avec de l'artillerie et quatre mille soldats. Il ouvre la tranchée au moyen de la sape, établit deux batteries et démasque son feu; mais rien n'intimide les trente-sept braves, qui, donnant l'exemple de la résistance la plus glorieuse, se défendent avec le même courage depuis le 27 février jusqu'au 4 mars. Le fort n'étant plus alors qu'un monceau de ruines, et n'ayant pas été secouru, Antonio de Lima et sa valeureuse garnison capitulent, sortent avec les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée, conservant toutes leurs armes, et sauvant même leur drapeau, dont Fernandez Vieira s'était fait une ceinture sous ses habits, pour le soustraire aux vainqueurs. Vardemburg veut

exiger de ces braves le serment de ne point porter les armes contre la Hollande pendant six mois : ils ne s'étaient point rendus à ces conditions ; et le jeune Vieira refusant de s'y soumettre, ses compagnons imitent sa noble fermeté. Vardemburg, étonné de tant de courage, susceptible d'ailleurs d'une certaine élévation d'ame qui se fait sentir même aux guerriers à qui la cupidité a mis les armes à la main, finit par renvoyer libre la garnison portugaise, en rendant une éclatante justice à son héroïque défense.

Le fort San-Francisco, bâti sur un rocher, fut sommé ensuite ; mais il n'y avait pas de héros parmi ses défenseurs. Menacée de n'avoir aucun quartier si le fort était pris d'assaut, la garnison se rendit, et la barre devenant libre, la flotte hollandaise entra dans la rade en triomphe. Neuf jours après, une autre escadre, avec des renforts, arriva d'Amsterdam, et les Hollandais se virent ainsi les maîtres absolus de la seconde ville du Brésil.

LIVRE XXI.

Les *Brasiliens se rallient sous Mathias d'Albuquerque. — Formation du camp royal de* Bom Jesus. — *Les Hollandais attaquent le camp, et sont repoussés. — Création des compagnies d'embuscades. — Caractère de cette guerre. — Dévoûment des Portugais du Brésil. — Les Hollandais se fortifient au Récif. — Attaque infructueuse d'Olinda par les Portugais. Complot contre d'Albuquerque. — Les Hollandais tentent de s'emparer de l'île d'Itamarica. — Erection du* fort Orange. — *Fin de la campagne.*

1630.

Ainsi que les habitans de Bahia, ceux du Pernambuco n'eurent pas plutôt abandonné à l'ennemi leur capitale, que, livrés au désespoir, ils se reprochèrent mutuellement

leurs souffrances et leurs misères, comme s'ils n'eussent pas tous été coupables d'imprévoyance et de lâcheté. Les chefs se plaignent du caractère pusillanime des colons, qui, de leur côté, imputent leurs maux à l'inhabileté et à l'imprudence des chefs. Les colons, émus par l'aspect de leurs femmes et de leurs enfans plongés dans une déplorable détresse, par le souvenir des richesses et du repos dont ils avaient long-temps joui, ne ressentaient que plus douloureusement toutes leurs pertes. Cependant une fuite si honteuse devait être attribuée plus encore à de fausses mesures qu'à l'absence totale du courage. Comme on n'avait nullement prévu le danger, on ne s'y était préparé d'aucune manière, et lorsqu'il éclata, chaque colon, désespérant de sauver la ville, ne songea plus qu'à mettre sa famille en sûreté. Quand tout fut perdu, que chacun eut donné à sa douleur un libre cours, la voix des braves se fit entendre, et leurs conseils prévalurent. C'était aussi le caractère de leur général d'agir avec sagesse et fermeté, quand il avait le temps de se recueillir. Lent et politique, mais manquant de présence d'esprit, d'Albuquerque n'était

point préparé contre les événemens soudains. Il commença par ranimer le courage de ses compagnons d'infortune ; jugeant ensuite qu'on pouvait, en se fortifiant dans la plaine, mettre un terme aux progrès de l'ennemi ; lui ôter la possibilité de se livrer à l'exploitation des sucreries, à la culture des terres et au soin du commerce ; l'empêcher sur-tout de s'affermir dans sa conquête, et le bloquer en quelque sorte dans les murs d'Olinda, il excita le zèle de ses officiers par des exhortations véhémentes, rassembla tous ses compatriotes fugitifs, et leur adressa le discours suivant : « La lâcheté et
» la crainte ne doivent pas flétrir plus long-
» temps des cœurs portugais. Songez que
» c'est parmi nous que le sexe le plus faible
» étonna l'Europe et l'Asie par les preuves
» de la constance la plus héroïque et du cou-
» rage le plus magnanime ! Ces compagnes
» chéries qui ont suivi vos pas, ces gages de
» l'amour dont vous êtes entourés suffiraient
» sans doute pour vous arracher à la honte,
» pour vous faire ressaisir une liberté glo-
» rieuse, à laquelle se trouvent attachés
» notre honneur et notre existence. Si nos

» ennemis, comme vous devez le craindre,
» pénètrent tôt ou tard dans ces forêts,
» quelles bornes mettront-ils à leurs fureurs?
» Ils frémissent d'avoir vu livrer aux flam-
» mes ces trésors que dévorait d'avance leur
» cupidité, et ils croient avoir à se venger
» sur nous de nos propres pertes. Vous
» savez trop qu'ils ne respectent rien : leur
» rage sacrilége n'a-t-elle pas déjà profané
» vos églises? Rien ne serait sacré pour leur
» avarice ou leur brutalité, si vous ne repre-
» niez les armes pour vous montrer dignes
» de vos ancêtres. Ce sont eux qui ont fondé
» cet empire! Ont-ils donc oublié, ces pro-
» fanateurs impies, qui viennent envahir
» nos terres, qu'assiégés à San-Salvador,
» dans ces mêmes murailles qu'ils venaient
» de conquérir, ils y furent bientôt forcés
» de se soumettre à ceux mêmes que leur
» imprévoyance avait en quelque sorte dé-
» daigné de poursuivre? Hâtez-vous donc
» de les prévenir; car, instruits cette fois par
» l'expérience, ils ne tarderont pas à vous
» attaquer. Au lieu de les attendre, sortez
» de ces honteuses retraites où vous luttez
» sans gloire contre la faim, contre les besoins

» de toute espèce. N'avez-vous pas à transmettre à vos enfans les exemples que vous léguèrent vos aïeux? La patrie et la religion vous rappellent au poste que vous avez abandonné! Si des forces suffisantes vous manquent aujourd'hui pour reconquérir vos foyers, sachez au moins, comme vos compatriotes de Bahia, resserrer l'ennemi de si près, que, prisonnier cette seconde fois au sein de sa conquête, il se trouve encore réduit à l'impuissance de s'y maintenir. Les Hollandais, spéculateurs et marchands, font la guerre pour un vil intérêt, et non pas pour la gloire; ils n'ont envahi cette province que pour y recueillir les trésors que son sol produit en abondance; ainsi donc défendons pied à pied notre territoire contre ces infatigables trafiquans, pour qu'ils ne puissent ni l'exploiter, ni le cultiver. Quant à moi, tous mes devoirs sont tracés, et je ne veux me prévaloir du droit de vous commander, que pour m'exposer à votre tête aux périls que nous devons affronter ensemble. »

Ce discours réveilla dans l'ame des habi-

tans du Pernambuco les plus nobles sentimens d'honneur; bientôt même ils furent, pour ainsi dire, changés en autant d'hommes nouveaux, prêts à tout entreprendre pour recouvrer leur réputation éclipsée. Si les prodiges qu'enfanta cette sorte de réaction de courage ne sont pas aussi célèbres en Europe qu'ils auraient mérité de le devenir, il faut sans doute l'attribuer à l'éloignement du lieu de la scène. Le bruit de tant d'exploits semble s'être affaibli en traversant les mers, et n'être arrivé jusqu'à nous que dénaturé, vague ou incertain, et cependant les exemples de constance, d'intrépidité et de dévoûment qu'offrent les fastes de l'Europe, ne surpassèrent jamais ceux dont le Brésil va devenir le théâtre dans tout le cours de cette guerre.

Entre le Récif et Olinda s'étend une vaste plaine circulaire, au milieu de laquelle s'élève une éminence qui, placée à distance égale des deux villes, n'est éloignée de chacune que d'une lieue. C'est là qu'après avoir jeté les fondemens d'un camp retranché, sous le nom de *Bom Jesus*, d'Albuquerque résolut de s'établir avec presque tous les

habitans d'Olinda, du Récif et des campagnes environnantes. Quatre pièces de canon provenant d'un vaisseau hollandais naufragé sur la côte furent d'abord la seule artillerie dont on put munir le camp royal; les travaux furent poussés avec tant d'activité, qu'il se trouvait déjà en état d'être défendu, lorsque les Hollandais commencèrent à soupçonner son existence. Ils s'en applaudirent toutefois, s'imaginant que plus les Portugais seraient réunis en masse, et plus il deviendrait facile de les vaincre et de leur enlever les richesses qu'ils étaient parvenus à soustraire aux vainqueurs. L'éminence, où les travaux avaient été commencés, devint en peu de temps comme une petite forteresse entourée et flanquée de différens ouvrages qui, se développant dans la plaine en forme demi-circulaire, étaient fortifiés par des redoutes séparées, dont la chaîne, assez bien entendue quoique peu régulière, ne resserrait pas moins l'ennemi avec une sorte d'avantage. On voyait tous les jours augmenter le nombre des travailleurs. Chaque ouvrage était occupé et défendu par des compagnies de milices, sous les ordres des

colons les plus notables et les plus braves. Antonio Riberio de Lazerda commandait la redoute qui, distante seulement d'un quart de lieue du Récif, défendait le passage de la rivière dos Affogados; à une portée de canon de là s'était établi Laurent Cavalcante, sur les bords du Beberibi, avec un bataillon qu'il avait formé lui-même. Louis Barbaillo, que cette guerre devait illustrer, occupait un autre poste presque sur la même ligne. Entre la principale redoute et la forteresse royale s'élevaient quelques retranchemens intermédiaires, défendus par le Brasilien Philippe Cameram, chef de trois cents archers indigènes, et que les actions de la plus rare valeur acheveront bientôt de naturaliser parmi les Portugais. Plus près d'Olinda s'était fortifié le général en chef avec quelques troupes régulières que venait de lui envoyer son frère Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Paraïba, et au moyen desquelles il fermait le milieu de l'arc décrit dans la plaine, entre l'une et l'autre plage, par les lignes du camp portugais.

Les Hollandais ne purent voir sans surprise s'établir si près d'eux, et se fortifier

en si peu de temps, ces mêmes hommes qu'ils supposaient désarmés et tremblans au fond de leurs forêts. N'ignorant pas que les plus riches colons secondaient de leur fortune le système de défense conçu par d'Albuquerque, ils ne négligèrent rien pour attirer à eux les propriétaires, en leur offrant, au nom du prince d'Orange, tous les avantages et toute la protection désirables dans un pays conquis. Mais l'extrême vigilance des commandans portugais et la fidélité des habitans du Pernambuco rendirent vaines toutes ces tentatives. Vardemburg résolut alors d'inquiéter vivement les quartiers de l'ennemi, afin de l'amener, s'il était possible, à une action décisive en rase campagne. Les premières escarmouches ne tournèrent point à son avantage. Ses soldats, n'ayant aucune idée des localités, que leurs adversaires connaissaient parfaitement, tombaient dans des embuscades, et n'en sortaient jamais sans perte. Un vigoureux assaut donné au camp royal lui parut être l'unique moyen d'anéantir d'un seul coup ce dangereux système de défense adopté par les Portugais. Deux mille hommes com-

mandés par le colonel Foulques Henrick, sortirent d'Olinda par une nuit obscure, en apparence favorable à leurs desseins, et guidés par Adrian Franck, qui connaissait le pays, s'avancèrent dans l'espoir de surprendre le camp; mais d'Albuquerque était sur ses gardes, et, au même moment, les sentinelles donnèrent l'alarme dans tous les quartiers à la fois. Les troupes des différens postes se réunirent, et repoussant l'ennemi, le pressèrent avec tant de vigueur en flanc et en queue, qu'il se vit contraint de faire une prompte retraite, laissant une centaine de morts sur le champ de bataille.

Ce succès enhardit les Brasiliens; il fut bientôt suivi d'un second obtenu par une de ces ruses de guerre dans lesquelles excellaient sur-tout les Indiens. On savait au camp que le général hollandais Loncq se transportait souvent du Récif à Olinda, avec une escorte de six cents hommes. Le chef des sauvages Cameram propose de lui dresser une embuscade. D'Albuquerque y consent, et fait soutenir les trois cents Brasiliens de Cameram par trois compagnies portugaises. Loncq tombe dans le piége qui lui est dressé:

au même moment une pluie abondante rend presque sans usage les armes à feu de son escorte, sans empêcher les Indiens de lancer leurs flèches : elles volent de toutes parts, et les Hollandais accablés sont dispersés, tués ou pris. Loncq, entouré d'ennemis, et sans espoir d'être secouru, allait se rendre au chef Indien, lorsque son cheval, recevant une légère blessure, s'élance avec une telle furie, qu'il renverse tout ce qui l'entoure, et l'emporte hors de la mêlée avec une prodigieuse vîtesse.

Cet échec, et le danger pour les Hollandais de passer d'une ville à l'autre, donnèrent lieu à un règlement militaire, portant que, lorsqu'un parti sortirait d'Olinda ou du Récif, on tirerait deux coups de canon, afin qu'à l'instant même des détachemens de chacune des deux garnisons pussent se mettre en marche pour éclairer et assurer la route.

Les Portugais établirent alors une chaîne d'avant-postes sous des officiers qui, destinés à combattre parmi les buissons et derrière les haies, furent appelés *capitaena d'emboscadas* (capitaines d'embuscades).

D'Albuquerque leva sur la totalité des milices une vingtaine de ces compagnies qui, tantôt réunies, tantôt divisées, devaient sans cesse harceler l'ennemi, et il forma trois autres corps d'élite organisés dans le même genre. L'un, composé d'Indiens, dont le jésuite Manoel de Mosaes, avait fait à la fois des soldats et des chrétiens, resta sous les ordres de ce missionnaire guerrier; l'autre fut confié au chef Carijo Cameram, et le troisième à Fernandez Vieira, dont la valeur précoce, comme on l'a déjà vu, s'était fait remarquer à la défense du fort San-Jorge. La principale force des milices brasiliennes consistait en paysans et en laboureurs qui venaient au camp lorsqu'ils avaient cessé ou suspendu leurs travaux champêtres, et ne le quittaient que pour les aller reprendre; en sorte qu'allant et venant sans cesse, ils recrutaient et renouvelaient, pour ainsi dire, l'armée, dont ils étaient les plus fermes soutiens. Non seulement les habitans d'Olinda, mais un grand nombre de familles de la province étaient accourues pour se mettre sous la protection de Mathias. Si le camp leur servit de refuge,

elles y eurent de grands maux à endurer. Les vivres étaient nécessairement rares dans un lieu où tant d'hommes s'étaient inopinément assemblés. Le soldat, pour toute ration, n'avait souvent qu'un épi de maïs, et telle était déjà la disette, qu'à peine pour deux ducats pouvait-on se procurer une mesure de farine de manioc. Quoique inexpérimentées, ces braves milices étaient par leur constance un sujet continuel d'étonnement et d'admiration, passant jusqu'à vingt-cinq et trente jours sous les armes. A toutes les incommodités attachées à ce genre de vie, se joignait le tourment de la faim, le plus cruel de tous. On concevait à peine comment des hommes, naguère paisibles, au sein de l'abondance, pouvaient supporter tant de privations et de fatigues : les seuls sentimens de l'honneur national, portés au plus haut degré d'exaltation, peuvent expliquer ce phénomène. Les vêtemens, parmi ces soldats citoyens, étaient encore plus rares que la nourriture, car presque tous avaient abandonné subitement leurs demeures. Dans cet état de détresse, ce dont ils rougissaient le plus était de paraître sans

chaussure, tant ils craignaient d'être confondus avec les esclaves ! Ce n'était pas seulement un mal idéal dans un pays infesté de *chiguas*. On fit usage du préservatif des indigènes contre la piqûre de ces insectes, et pour épargner aux soldats une comparaison humiliante, les officiers quittèrent leur chaussure, et allèrent pieds nus. Ce trait suffirait seul pour donner une idée de l'esprit dont les Portugais du Brésil étaient animés dans ces circonstances malheureuses.

Tandis que des besoins de toute espèce éprouvaient ainsi leur constance, les soldats hollandais étaient au contraire abondamment pourvus, la compagnie occidentale ayant fait suivre son armée expéditionnaire par une autre escadre chargée de vivres et de munitions. Ces troupes, auxquelles rien ne manquait alors, même sous le rapport de la discipline, obtinrent de légers avantages dans deux attaques successives ; ce qui détermina d'Albuquerque à faire élever de nouveaux retranchemens sur les bords du Beberibi, qui séparait les deux camps.

Vardemburg, voulant interrompre les travaux commencés, traverse le fleuve pendant la nuit à la tête de quinze cents hommes, et au point du jour tombe avec impétuosité sur les travailleurs brasiliens. Barbaillo, qui les commande, résiste d'abord courageusement; mais accablé bientôt par le nombre, il abandonne ses palissades, et se met à couvert derrière d'autres ouvrages. D'Albuquerque, averti du danger, accourt des quartiers voisins avec plusieurs compagnies, et les Hollandais, ne voulant pas risquer la bataille, laissent les Portugais maîtres des retranchemens.

Le général ennemi sentit dès-lors qu'on ne pourrait les en chasser qu'en employant des forces supérieures, et il pensa même qu'enhardis par le succès de leur résistance, les Brasiliens viendraient l'attaquer jusque sous les remparts d'Olinda et du Récif; et comme cette dernière place, très importante par sa situation, ne pouvait contenir, à cause de son peu d'étendue, qu'une garnison peu nombreuse, il résolut de donner plus de développement à ses fortifications. Une île voisine au-delà du fleuve Beberibi,

lui parut propre à remplir ses vues, et il y jeta les fondemens de la forteresse que les Portugais appelèrent depuis San-Antonio, du nom d'un monastère voisin.

D'Albuquerque, à qui ces nouvelles fortifications inspiraient une vive inquiétude, fit attaquer les travailleurs au milieu de la nuit par mille soldats, divisés en trois corps. Ribero de Lazerda, Barbaillo et Emmanuel de Franca dirigent les attaques. Barbaillo pénètre le premier jusqu'aux ouvrages, et, dans son aveugle impétuosité, sa troupe n'épargne aucun ennemi; mais la confusion devient telle lorsque Franca arrive avec sa division, que les deux corps portugais ne se reconnaissant pas, sont sur le point de se combattre. Cependant, déjà maître de l'artillerie, Lazerda la fait diriger contre les nouveaux ouvrages, qui s'écroulent, et écrasent une partie des travailleurs sous les ruines. L'ennemi prend aussitôt les armes au Récif; les forts et les vaisseaux font un feu continuel, et le combat se prolonge. Emportés par une sorte de fureur, et méconnaissant jusqu'à la voix de leurs chefs, les Brasiliens massacrent sans pitié tout ce

qui s'offre à leurs coups; mais foudroyés bientôt par l'artillerie des forts et des vaisseaux, et, venant de perdre le général Lazerda, ils abandonnent en désordre ces mêmes ouvrages dont ils n'ont pu détruire les fondemens. Vardemburg, loin de se rebuter, fait rétablir le nouveau fort, qui est bientôt en état de défense. A une demi-lieue de là s'élève également, par son ordre, une seconde forteresse, à laquelle les cinq bastions dont elle est formée font donner le nom de *Cinq-Pointes*.

Les Portugais l'attaquèrent tout aussi infructueusement, et y perdirent quatre cents hommes. D'autres ouvrages s'élevèrent alors, et protégèrent ainsi de toutes parts les Hollandais, qui montraient pour se maintenir au Brésil la même ardeur que les défenseurs de cette contrée en déployaient pour les expulser. Mais faute de renforts et de munitions, ceux-ci se virent forcés de suspendre les attaques de vive force, de se contenter de tendre à l'ennemi des piéges, et de continuer ainsi à le tenir en échec. Leurs épaisses forêts, dont ils connaissaient tous les détours, n'offraient aux Hollandais que

le plus dangereux labyrinthe : ils y perdirent le capitaine Hugno et une centaine d'hommes, qui s'y étaient enfoncés pour couper des fascines et des palissades; tous furent passés au fil de l'épée. Un autre parti de quatre cents hommes fut également surpris et taillé en pièces, à l'exception d'une cinquantaine d'hommes, que Mathias fit conduire prisonniers au camp royal.

Cependant la cour de Madrid n'apprit pas sans une vive inquiétude la perte des places d'Olinda et du Récif. L'opinion publique en rejetait tout le blâme sur l'indifférence et les délais du principal ministre. « Comment, disait-on, n'avait-il pu prévoir, » comment n'avait-il pu croire que la cupidité de la compagnie hollandaise lui ferait » diriger tous ses efforts vers la province du » Pernambuco? Tout l'annonçait, ajoutait-» on, et tout indique aujourd'hui que son » ambition ne se bornera point à cette con-» quête partielle, et même que l'entière pos-» session de l'Amérique portugaise pourra » seule assouvir l'avidité des vainqueurs! » L'abandon du Brésil semblait d'autant plus inexcusable aux Portugais des deux hémi-

sphères, que d'Albuquerque cessait d'adresser à Olivarès de pressantes réclamations sur l'état de faiblesse et de dénuement dans lequel le laissait la métropole; il représentait avec non moins de chaleur au principal ministre combien était insuffisant le petit nombre de troupes régulières avec lesquelles il lui fallait garnir ses lignes, garantir ses ouvrages, s'opposer aux continuelles sorties de l'ennemi, et se défendre chaque jour, même au fond des forêts; combien sur-tout étaient insoutenables les privations et les fatigues qu'éprouvaient les milices fidèles, mais inexpérimentées, qui, rangées sous les drapeaux de la couronne, auraient déjà succombé sous le poids de la misère et de tant de travaux pénibles, si elles n'eussent été soutenues par l'espérance de recevoir d'Europe des secours qu'elles attendaient encore en vain. « Il est à craindre, ajoutait » Mathias, que les malheureux habitans du » Pernambuco, succombant sous de si » dures privations, ne cèdent enfin aux » perfides séductions de l'ennemi, auquel il » ne manque plus, pour compléter son » triomphe, que d'attirer à sa domination

» les propriétaires de la province, dont la » fidélité est chancelante. » Mais ces représentations étaient inutiles. Les trésors du Portugal, et même les revenus du Brésil, allaient s'engloutir alors dans les armées d'Italie et de Flandre, et là seulement l'Espagne semblait faire quelques efforts dignes encore de son ancienne puissance. Des prétextes moins spécieux auraient suffi sans doute à Olivarès pour appuyer dans les conseils son système d'indifférence à l'égard de l'Amérique portugaise. Les dangers de cette intéressante colonie lui semblaient évidemment exagérés, puisque, malgré le peu de forces militaires dont Mathias pouvait disposer dans le Pernambuco, les Hollandais n'avaient pu gagner un pouce de terrain dans la plaine, et se trouvaient comme assiégés dans les deux places qu'ils occupaient. Il suffisait donc, suivant Olivarès, d'envoyer au Brésil de légers secours, qui, sans énerver l'Espagne, s'opposeraient aux progrès de l'ennemi. Quelles que fussent les clameurs à cet égard, ce ministre impérieux restait persuadé que les Hollandais ne pourraient se maintenir au Brésil; que les

coffres de la compagnie occidentale étaient presque entièrement épuisés ; que cette guerre n'était de sa part qu'une spéculation mercantile, dirigée uniquement par les règles de l'arithmétique, et que, si l'épée n'y justifiait pas exactement les calculs de la plume, on verrait bientôt les Provinces-Unies abandonner lâchement leurs conquêtes éphémères. Tels étaient les raisonnemens d'Olivarès dans les conseils dont il était l'ame, et qu'il dirigeait au gré de ses passions et des fausses théories de sa politique. Aussi, dans l'espace de plus d'une année, n'envoya-t-il dans le Pernambuco, à diverses reprises, que neuf caravelles, quatre cents hommes, et si peu de munitions de guerre, que les Portugais furent obligés de fondre des balles avec les plombs des filets destinés à la pêche. Les Hollandais étant maîtres de la mer, ces faibles renforts ne parvenaient que difficilement et avec lenteur jusqu'au camp royal; car il fallait, pour éviter les croisières, débarquer sur des points éloignés : il en résultait, pour les escortes et les détachemens, des marches

pénibles, qui divisaient et affaiblissaient les forces portugaises.

Plus favorisés encore par la négligence de l'Espagne que par la puissance de leurs armes, les Hollandais ne perdaient pas un moment pour se fortifier de plus en plus dans les places qu'ils avaient conquises, et, afin de garantir les points les plus accessibles, ils élevèrent une nouvelle forteresse à l'*Asieca*, qui dominait le port du Récif. Tout annonçait qu'ils avaient plus que jamais l'espoir de s'établir dans le Pernambuco, et que même ils ne tarderaient pas à faire une nouvelle tentative pour étendre au loin leurs conquêtes.

D'Albuquerque, jugeant qu'on ne pourrait plus arrêter leurs progrès par une simple défensive, et désespérant de recevoir des secours de la métropole, résolut de réunir toutes ses forces pour tenter la fortune par un coup d'éclat. En conséquence, il rassembla les troupes de tous les postes, et leur parla en ces termes : « Valeureux » Brasiliens, braves Portugais! quels que » soient les motifs de la lenteur du roi catholique à venir à notre secours, cette

» lenteur est manifeste. Soit qu'une guerre
» plus voisine et plus pressante occupe ses
» armes, soit que sa confiance m'honore au
» point de me considérer comme valant seul
» une armée dans ces climats lointains,
» vous ne pouvez plus compter sur des ren-
» forts, et cependant le nombre et le pou-
» voir de vos ennemis augmente chaque jour!
» Pourquoi nous le dissimulerions-nous?
» La conquête du Brésil importe encore plus
» aux Provinces-Unies que sa conservation
» n'intéresse les ministres de Philippe IV.
» Attendrons-nous pour combattre que de
» nouvelles forces, auxquelles nous ne
» pourrons résister, viennent nous enlever
» ces glorieux retranchemens que nous de-
» vons à notre intrépidité et à notre cons-
» tance? Qui pourrait nous taxer de témé-
» rité au milieu des périls qui nous envi-
» ronnent? Nos soldats ne succombent-ils pas
» victimes de la faim qui s'unit contre nous
» aux hasards de la guerre? Etait-ce donc à
» cette mort que nous devions nous attendre?
» Certes ce n'est point celle des braves! Le
» sort des combats favorise l'audace. Li-
» vrons à l'ennemi étonné un assaut géné-

» ral. Peut-être la justice de notre cause » attend-elle pour triompher ce dernier » effort de notre courage ! »

Un cri d'approbation unanime fut la réponse de toute l'armée à l'appel de son général. Après avoir divisé ses troupes en trois colonnes, d'Albuquerque s'avance par une nuit obscure vers la ville d'Olinda, qu'il veut attaquer de trois côtés différens. Mais retardées par le passage du fleuve, ses têtes de colonnes n'arrivent que vers le point du jour aux avant-postes de l'ennemi. Les sentinelles ont déjà donné l'alarme : de nombreux détachemens sortent en hâte de la ville, et marchent au-devant des Portugais, qui les renversent, les taillent en pièces, et s'emparent des premiers ouvrages. Mais quatre mille soldats sont encore dans la place, et la citadelle est pourvue d'une artillerie formidable. Aucun obstacle cependant n'arrête d'abord Mathias, qui, joignant aux exhortations les plus animées l'exemple de la plus éclatante valeur, livre lui-même l'assaut à la tête des premières colonnes ; mais les difficultés se multiplient, et il devient presque impossible de combler

les fossés, d'escalader les murailles; d'ailleurs le feu du canon et l'explosion des grenades éclaircissent les rangs des Portugais. D'Albuquerque, ne voulant pas que ses braves troupes soient plus long-temps les victimes de sa témérité, fait sonner la retraite, et rentre dans ses lignes. Telle fut l'issue de cette attaque inconsidérée, mais intrépide, qui coûta quatre cents hommes aux Hollandais, mais un plus grand nombre aux assaillans.

Si d'Albuquerque perdit dès-lors tout espoir de chasser l'ennemi du Récif, d'un autre côté les généraux des Provinces-Unies ne se flattèrent pas davantage de le forcer dans ses retranchemens, ni de l'expulser de la plaine. Cependant les magasins commençaient à s'épuiser au Récif; car, si la mer était ouverte aux Hollandais, l'accès du continent leur était en quelque sorte interdit. Il n'y avait d'ailleurs au Récif d'autre eau que celle qu'on tirait des puits creusés sur le rivage, et qui était filtrée d'une manière imparfaite. Telle était la détresse des garnisons hollandaises, qu'on ne leur délivrait plus pour ration que du pain et du

biscuit d'Europe ; elles ne brûlaient même plus d'autre bois que celui qui venait de Hollande, quoique les forêts du Brésil fussent aux portes de la ville, tant les Portugais gardaient exactement le pays ! Si des détachemens s'aventuraient pour se procurer des fruits ou des vivres, les compagnies d'embuscade leur coupaient la retraite, et les massacraient sans pitié. A la vérité l'armée portugaise avait peu de munitions de guerre, mais les armes sûres des Indiens ses auxiliaires remplaçaient souvent avec avantage les armes à feu.

Cependant tous les sentimens et tous les intérêts ne tendaient pas au bien général dans le camp de Mathias. Ce général avait pour ennemis dans son propre parti quelques riches colons, plus dangereux que les Hollandais eux-mêmes, et qui, dénués de tout sentiment de patriotisme, empressés de vendre les produits de leurs propriétés, sans s'inquiéter quels en seraient les acheteurs, trafiquaient en secret avec les armateurs de la Hollande. Trois de ces hommes cupides, convaincus de s'être livrés à des relations de commerce criminelles, furent

pendus par ordre de Mathias; sévérité qui seule était capable d'effrayer ceux qui, à leur exemple, auraient été disposés à tout entreprendre pour un gain illicite. Retenus alors par la crainte, les ennemis de Mathias ourdirent en secret contre ce général un complot dont le succès leur parut infaillible. A la faveur de la nuit, et pendant que d'Albuquerque était livré au sommeil, ils mirent le feu au quartier général; mais averti à temps du progrès des flammes, ce général échappa au danger. Pour ne point avoir à rechercher ni à punir les coupables, il jugea prudent de feindre que l'incendie avait été l'effet d'un accident fortuit.

Telles étaient les dispositions secrètes d'un grand nombre de colons de cette province, que, sans la différence de religion, ils auraient peut-être reçu volontiers le joug de la Hollande. Le peuple lui-même était singulièrement aigri contre l'administration et contre l'influence des riches, et, avant l'invasion, il avait manifesté plus d'une fois son mécontentement au sujet de cette espèce d'abjection et de tyrannie sous lesquelles les hommes puissans et en place le faisaient

gémir. C'était toujours impunément que ces derniers pouvaient commettre les actes les plus révoltans d'iniquité, car jamais le peuple n'avait pu obtenir le redressement d'aucun grief. Cette absence de toute justice et la corruption générale des mœurs, ne contribuèrent pas peu à aggraver les malheurs publics, en privant les habitans du Pernambuco de cet esprit d'unanimité et d'ensemble, sans lequel aucun peuple ne résista jamais avec avantage à un ennemi puissant.

Bahia étant le siége du gouvernement du Brésil, jouissait d'une administration plus équitable; aussi, à l'exception de quelques juifs nouvellement convertis, du moins en apparence, personne, dans cette capitale, ne désirait ni ne favorisait le progrès des armes hollandaises.

En attendant l'arrivée de nouveaux renforts qu'avaient réclamés les généraux des Provinces-Unies, on résolut en conseil, au Récif, de profiter de l'empire de la mer pour étendre les conquêtes sur les côtes du Brésil, pour y accroître le nombre des partisans de la Hollande, et sur-tout pour y

établir des relations de commerce, sans lesquelles il eût été difficile de se maintenir et d'atteindre le véritable but des armemens de la compagnie occidentale. Les généraux hollandais tournèrent d'abord leurs regards vers l'île d'Itamarica, située à six degrés et demi de latitude, et à huit lieues seulement au sud d'Olinda. Vers la partie la plus élevée de l'île, dont la circonférence est de dix lieues, se trouvait l'établissement de la Conception, place importante par le grand nombre de sucreries dont elle était environnée. Cette ville, dont le territoire offrait une riche culture, n'était alors habitée cependant que par cent trente colons et une garnison de soixante hommes, commandée par Salvator Pinheiro, officier non moins recommandable par son expérience que par sa bravoure. Quelques faibles que fussent les moyens de défense de ce commandant, le colonel Canefelt, expédié de Pernambuco pour s'emparer de l'île avec une vingtaine d'embarcations, en jugea l'attaque difficile, et se contenta de risquer d'abord de légères escarmouches. Désespérant même de l'emporter à force ouverte, il mit tous

ses soins à élever sur la plage une petite forteresse qui commandait l'entrée du port, au milieu d'une langue de terre, autour de laquelle la mer forme comme deux barres peu distantes du continent. Canefelt l'appela le fort Orange, et, après l'avoir perfectionné, il y laissa douze pièces de canon, quatre-vingts hommes, et rentra au Récif, sans avoir tenté de s'engager dans aucune autre entreprise. L'ancien établissement de Garassou, mal peuplé et mal fortifié, se trouvait presque en face du fort Orange : les Portugais le mirent aussitôt en état de défense, et prévinrent ainsi l'ennemi, qui projetait de s'en emparer.

Telle fut la seconde expédition hollandaise au Brésil. Elle semblait promettre à la compagnie occidentale un établissement stable et solide, ainsi que tous les avantages de l'industrie et du commerce; avantages sans lesquels les Provinces-Unies, ne possédant qu'un territoire borné et récemment échappé au joug de l'Espagne, ne pouvaient se promettre ni richesses ni puissance.

LIVRE XXI.

DES *renforts arrivent de Hollande à Pernambuco.— L'amiral espagnol Oquendo vient au secours de l'Amérique portugaise.— Combat naval de Bahia.— Mort héroïque de l'amiral hollandais Adrian Patry. — Jonction du comte Bagnuolo et de Mathias d'Albuquerque. — Les Hollandais brûlent la ville d'Olinda. — Ils attaquent Paraïba, Rio-Grande et le port de Nazareth.— Domingo Fernandez Calabar abandonne les Portugais. — Caractère de ce mulâtre.— Il surprend et saccage l'établissement de Garassou. — Défense héroïque de la garnison du fort de Rio-Formoso. — Arrivée de deux commissaires hollandais au Récif. — Vardemburg résigne le commandement, et Laurent Reimbach le remplace.*

1631 — 1633.

ABANDONNÉE à ses propres forces, la province du Pernambuco semblait n'avoir plus rien à espérer de la métropole,

lorsque tout à coup le bruit d'un nouvel armement préparé en Hollande, changea en une vive sollicitude le système d'indifférence de la cour de Madrid à l'égard du Brésil. La flotte des Provinces-Unies consistait en vingt-six vaisseaux montés par trois mille cinq cents hommes de débarquement ; elle avait à bord un grand nombre de familles hollandaises et quelques riches juifs attirés au Brésil, comme colons, par l'espoir du commerce lucratif que promettait la possession du Pernambuco. L'armement commandé par Adrian Patry, amiral d'une intrépidité éprouvée, devait aussi aller à la recherche des galions du Mexique, tant la riche capture, faite par l'amiral Heyne, avait excité la cupidité et l'émulation de la marine hollandaise! La connaissance de ce dernier projet inquiéta si vivement Olivarès, qu'il donna les ordres les plus prompts à don Antonio Oquendo, d'équiper à Lisbonne une flotte de vingt vaisseaux, particulièrement destinée à convoyer et à protéger les galions chargés des trésors de la Nouvelle-Espagne. Tous les frais de cette expédition navale devant être à la charge

du Portugal, le roi catholique reçut de ce royaume les plus instantes supplications pour qu'au moins une partie de l'armement fut employée à la défense du Brésil. Philippe IV ne fut point sourd à la requête des Portugais, et son conseil décida que deux mille hommes de renfort, embarqués sur l'escadre, seraient distribués dans les principales garnisons de la colonie, savoir, deux cents hommes à Bélem, et huit cents à Bahia, sous le commandement du mestre-de-camp Bocanegra. Le reste, formant un corps de mille hommes, composé de trois cents Castillans, d'autant de Napolitains, et de quatre cents Portugais, sous le commandement du comte Bagnuolo, était spécialement destiné à renforcer la petite armée de Mathias dans le Pernambuco. Bagnuolo était un général napolitain que la guerre du Brésil devait illustrer après bien des vicissitudes : il connaissait à fond la théorie de l'art militaire, et ne donnait jamais rien au hasard.

La flotte reçut l'ordre positif de mouiller d'abord à Bahia, mesure absurde, à moins qu'on n'eût le dessein d'éviter l'ennemi; car

on donnait ainsi le temps à l'escadre hollandaise de gagner le Récif, d'y débarquer ses munitions et ses renforts, et d'aller ensuite à la recherche de la flotte espagnole avec seize vaisseaux de haut bord tout prêts pour une action.

Conformément aux ordres de sa cour, l'amiral Oquendo se dirigea d'abord vers la baie de Tous-les-Saints, y débarqua les huit cents hommes destinés pour San-Salvador, et remit aussitôt en mer. Son intention était de convoyer une flotte marchande et les autres renforts montés sur douze caravelles.

L'amiral hollandais, instruit à temps de la destination de la flotte espagnole, se hâta de mettre à la voile du Récif pour aller à sa rencontre. Après avoir lutté long-temps contre les vents, il la découvrit enfin dans les mers de Bahia. Le lendemain, au point du jour, les deux armées navales se trouvèrent en présence, rangées en ordre de bataille. Les amiraux donnèrent eux-mêmes le signal, et commencèrent l'action par une décharge générale. Oquendo ayant gagné sur le vaisseau de Patry l'avantage du vent, l'accroche et lui livre un combat terrible.

Patry veut se dégager, mais sa poupe se trouve prise dans le flanc du vaisseau d'Oquendo. Alors le capitaine espagnol Juan Cartalho, se vouant à une mort certaine, saute à bord de l'amiral hollandais, réussit à passer un cable autour de son mât d'artimon, et empêche ainsi la séparation des deux vaisseaux par cette action héroïque qui lui coûte la vie. Mais un vaisseau hollandais, venu au secours de son amiral, s'attachant à l'amiral espagnol, le crible de l'autre bord. Oquendo aurait succombé, si le capitaine Cosme de Conto Barbosa ne s'était jeté avec un vaisseau de moindre grandeur au milieu des deux vaisseaux ennemis; mais écrasé bientôt par ces deux puissantes masses, le vaisseau de Barbosa s'abîma au fond des eaux. En se sauvant à la nage, ce brave Castillan tomba au pouvoir des Hollandais, après avoir sauvé l'amiral espagnol par son habile manœuvre. Tandis que le combat se complique et devient général, les deux amiraux recommencent à se canonner à bout portant, avec une nouvelle furie, et leurs deux vaisseaux ne présentent bientôt plus qu'une surface

rase, où les soldats des deux bords se mêlent et se confondent : l'arme à feu, la pique et l'épée servent également leur rage; le sang ruisselle. La vue des cadavres mutilés et de leurs membres épars, les cris des blessés et des mourans qu'on jette indistinctement à la mer avec les morts, ajoutent encore à l'horreur de ce spectacle, l'un des plus terribles que puisse offrir la cruauté de l'homme. Enfin, un canonnier espagnol s'élançant à bord du vaisseau amiral hollandais, y met le feu; et, malgré les efforts des débris de l'équipage, il n'est bientôt plus possible d'arrêter le progrès des flammes, à cause des continuelles décharges de l'artillerie et de la mousqueterie espagnole. Oquendo alors coupe le cable qui le tient attaché au vaisseau ennemi, dont la perte est inévitable; mais les crampons d'abordage le retiennent, et son vaisseau, entièrement désemparé, n'aurait pas échappé à l'incendie, sans le glorieux dévouement du capitaine Juan de Prado, qui vint le dégager et le prendre à la remorque. Le brave Patry, voyant que l'amiral espagnol ne partage plus le danger qu'il ne peut éviter lui-même, dédaigne de

sauver sa vie en nageant vers les Espagnols, à l'exemple d'une partie de ses équipages. Il prend son pavillon, s'en enveloppe le corps, et se jette à la mer, en disant aux officiers qui veulent le retenir : *L'Océan est le seul tombeau digne d'un amiral batave!*

Cependant, quoique désemparé, le vaisseau d'Oquendo combattait même après avoir perdu les deux tiers de ses équipages; mais ce qui restait encore se trouvant hors d'état de manœuvrer, le vaisseau criblé s'abîma. Oquendo avait eu assez de présence d'esprit et de bonheur pour passer à temps à bord d'un autre vaisseau, d'où il continua de donner ses ordres. Cette action sanglante, où la victoire fut si bravement disputée, et soutenue des deux côtés par un courage égal, par une égale habileté dans les manœuvres; coûta près de trois mille hommes et plusieurs vaisseaux à chacune des deux nations. Telle fut l'égalité des pertes que, selon l'opinion générale, le brave amiral hollandais, quoiqu'il eût perdu la vie, ne fut pas considéré comme ayant perdu la bataille. Toutefois les deux flottes étaient si maltraitées, que peu de leurs vais-

seaux se trouvèrent encore en état de tenir la mer.

Dès le lendemain, l'escadre hollandaise ayant repris le large, rentra au Récif, et Oquendo se mit à couvert dans la rade la plus voisine pour réparer ses vaisseaux. Après en avoir confié une partie au comte Bagnuolo, chargé du commandement des secours destinés pour le Pernambuco, il remit à la voile avec le reste, afin d'aller convoyer les galions du Mexique, suivant l'ordre qu'il en avait reçu.

Bagnuolo, après avoir longé le rivage, gagna le port de Barra-Grande, à trente lieues du camp royal, y débarqua en sûreté, et joignit, après une marche pénible, Mathias d'Albuquerque avec seulement sept cents hommes, Oquendo en ayant retenu trois cents à bord pour suppléer en partie aux pertes de la bataille.

Les généraux hollandais, informés de l'arrivée de ce secours, dont ils ignoraient la faiblesse, n'espérèrent plus dès-lors conserver les deux places conquises; et, croyant nécessaire de concentrer leurs forces au Récif, où ils craignaient d'être attaqués par

terre et par mer, ils mirent en délibération si Olinda serait démantelée ou détruite. Ils adoptèrent ce parti extrême; mais, essayant de déguiser par un stratagème le vrai motif d'une mesure si désastreuse, ils envoyèrent vers Albuquerque pour le prévenir que la garnison d'Olinda, vivement irritée contre les habitans dont elle avait reçu diverses offenses, voulait incendier la ville, et que les chefs n'ayant aucun moyen de calmer la fureur du soldat, il pouvait lui seul sauver la capitale du Pernambuco, en la rachetant. D'Albuquerque ne fut point dupe de cet artifice : il répondit que ses compatriotes, ayant les armes à la main, ne savaient pas racheter une place à prix d'argent. « Brûlez » Olinda, ajouta-t-il, si vous ne pouvez pas » la garder; les moyens ne nous manque- » ront pas pour la mieux rebâtir! » Les Hollandais y mirent le feu; et cette ville, naguère si florissante, fut la proie des flammes, à l'exception d'une seule chaumière qui resta intacte au milieu des maisons, des couvens et des églises incendiés autour d'elle.

Instruits enfin combien était faible le

renfort que venait de recevoir d'Albuquerque, les généraux hollandais se repentirent, mais trop tard, d'avoir brûlé Olinda, surtout quand ils eurent découvert qu'il existait entre les anciens et les nouveaux chefs portugais des germes de divisions qui ne pouvaient qu'affaiblir encore leurs adversaires. Edouard d'Albuquerque, possesseur de la capitainerie du Pernambuco, qui venait d'arriver au Brésil avec Bagnuolo, s'était retiré dans le camp de son frère, et Bagnuolo avait pris ses quartiers à part avec ses troupes napolitaines et castillanes, chacun ayant ainsi avec soi ses soldats et ses partisans. Les généraux portugais ne s'accordaient entre eux que pour favoriser les troupes régulières, en traitant les milices brasiliennes avec une sorte de mépris, quoiqu'elles fissent seules la véritable force et l'espérance de la colonie. C'était par elles que le pays avait été défendu, et c'était aussi par leur courage que le Brésil devait être recouvré un jour. Ce défaut d'ensemble et de politique dans l'exercice du commandement n'ayant point échappé aux généraux hollandais, ils ouvrirent une négociation

avec Bagnuolo ; que ce général laissa imprudemment continuer ; ce qui leur donna la facilité de sonder et de corrompre quelques mécontens. Mais ce genre de succès n'eut lieu que plus tard, et fut précédé par quelques entreprises moins heureuses.

En se confinant au Récif, les troupes hollandaises avaient mis les Portugais en état de porter leurs principales forces sur un seul point d'attaque : les vainqueurs restaient donc eux-mêmes comme assiégés ; quoique maîtres de la mer et ayant de grandes forces disponibles.

Ils résolurent enfin d'adopter un système plus hardi ; et, en conséquence, trois mille soldats, embarqués sur vingt-six vaisseaux, mirent à la voile pour aller s'emparer de la ville de Paraïba où commandait Antonio d'Albuquerque de Maranham. Une forteresse, nommée *Cabedello*, défendait la rade ; ses anciens ouvrages avaient été détruits, et ses nouvelles fortifications n'étaient pas encore achevées. Le général Lichtart, commandant les forces navales de l'expédition, voulait tenter de forcer l'entrée de la barre, afin de se porter immédia-

tement sur la ville ; en effet, le fort pouvant être facilement dépassé, Paraïba serait tombé alors au pouvoir des assaillans : mais le colonel Calvi, commandant les troupes de terre, dissuada Lichtart, en lui persuadant qu'il s'emparerait du fort sans avoir à surmonter beaucoup d'obstacles. Jean Mathos Cardoso y commandait : c'était un vieillard éclairé par une longue expérience militaire, et jaloux d'ailleurs de sa réputation. Le colonel Calvi, ayant débarqué ses troupes entre le fort et la ville, arrêta d'abord la marche de six cents Portugais qui arrivaient au secours de Paraïba. Une vive escarmouche eut lieu, et les Portugais, inférieurs en nombre, furent chassés dans les bois. Pendant la nuit, les Hollandais élevèrent une redoute que les Portugais attaquèrent et prirent le lendemain. Jeronymo d'Albuquerque de Maranham y entra un des premiers, et fut tué d'un coup de feu. L'arrivée d'un nouveau renfort de quatre compagnies espagnoles déconcerta entièrement les Hollandais. Calvi fut repoussé à deux reprises par Jean de Xereda et par la garnison du fort. Dans une troisième attaque, l'intrépide Xe-

reda tombe percé de coups dans la mêlée ; mais ses soldats, soutenus par Mathos Cardoso et par le canon de la forteresse qui tire à mitraille, fondent sur les Hollandais, et en font un grand carnage. Calvi lève immédiatement le siége et se rembarque au milieu de la nuit dans le plus grand désordre, laissant sur la plage une partie de ses canons et de ses munitions de guerre.

De retour au Récif, le général Lichtart imputa cet échec aux conseils et à la conduite du colonel Calvi qui allègua pour sa justification l'arrivée imprévue des nombreux renforts de l'ennemi. Vardemburg résolut alors de se porter en personne à quelqu'entreprise éclatante, et fit aussitôt des préparatifs pour l'attaque de la ville de Rio-Grande. Cette capitale de la province tire son nom du fleuve qui la sépare de celle de Paraïba.

Le Brésil devait cet établissement aux missionnaires jésuites. Harcelé d'abord par les naturels, Manuel Mascharenas, premier commandant de Paraïba, s'était vu forcé de marcher contre eux à plusieurs reprises : il les avait défaits ; mais c'était peu que de



mettre en fuite quelques tribus sauvages qui ne manquaient jamais de profiter de l'éloignement des vainqueurs pour recommencer leurs courses dévastatrices. Les jésuites firent plus : ils les pacifièrent ; cent cinquante hordes, cédant enfin à leur ascendant, s'allièrent avec les envahisseurs. Il restait encore à jeter les fondemens d'un établissement solide et capable de tenir en respect cette multitude de sauvages. Un des pères, qui était aussi bon architecte que bon ingénieur, traça lui-même le plan d'un fort. Ses collègues, donnant l'exemple aux travailleurs indiens, portèrent sur leur dos les pierres qui devaient servir à sa construction, et bientôt la forteresse de Rio-Grande, bâtie sur un roc à l'entrée de la rivière Potengi, devint une des meilleures citadelles du Brésil, moins encore par l'avantage de sa position, que par la solidité et l'excellente construction de ses ouvrages.

A une demi-lieue de là, existaient quelques habitations auxquelles dans ce pays où la population était encore si rare, on avait donné le nom de ville. Le général Vardemburg, dans l'espoir de surprendre Rio-

Grande, s'embarqua au Récif vers la fin de l'année avec deux mille soldats ; mais, au moment même de son départ, un navire portugais avaît apporté à Paraïba la nouvelle de l'embarquement de l'expédition, et le gouverneur de cette province s'était hâté d'envoyer à Rio-Grande trois cents soldats de renfort avec un égal nombre de naturels. Les fortifications, ainsi garnies, étaient trop formidables pour qu'on pût les attaquer avec quelqu'apparence de succès. Vardemburg, après avoir reconnu lui-même la place, craignit de s'engager dans une entreprise inutile, et regagna la haute mer. En côtoyant l'île d'Itamarica pour rentrer au Récif, il résolut de s'emparer d'un port du cap Saint-Augustin, appelé *Pontal de Nazareth*. Ce nom venait d'un ermitage, situé au sommet d'une montagne voisine, où une image de Notre-Dame de Nazareth était visitée par un grand nombre de pélerins qui lui attribuaient le don des miracles. Ce havre était d'ailleurs devenu très important pour les Portugais de la province du Pernambuco, depuis la perte de la ville d'Olinda et du port du Récif ; car, malgré les malheurs d'une

guerre opiniâtre, le commerce de cette riche province avec le Portugal était encore dans une sorte d'activité. Quoique la plupart des vaisseaux, qui s'étaient ainsi aventurés, eussent été pris par les Hollandais, maîtres alors de la mer, les profits du petit nombre de ceux qui arrivèrent à leur destination, furent si grands qu'un voyage heureux suffisait souvent pour encourager les armateurs et pour les dédommager de leurs pertes. Ils vendaient les objets de fabrique d'Europe à des prix énormes, parcequ'il y avait beaucoup de consommateurs et très peu de marchandises, et ils achetaient les produits du pays beaucoup au dessous de leur valeur, parceque tous les marchés en regorgeaient.

En moins de deux ans, le port de Nazareth, situé à sept lieues environ du port d'Olinda, était devenu le grand marché de Pernambuco. Son entrée, comme celle du Récif, est formée dans le Récif même qui s'étend le long de la côte. Quatre canons de fer commandaient la plage, et armaient un fort flanqué par deux redoutes que le comte Bagnuolo avait fait élever avant de se mettre en marche du lieu de son débarquement pour

gagner le camp de Bom-Jésus. La totalité de la garnison n'allait pas à deux cents hommes. Vardemburg, après avoir débarqué ses troupes dans une crique enfoncée au milieu des terres, attaqua le fort, et fut repoussé avec perte de soixante-dix hommes. S'imaginant trouver là toutes les forces de la province, ce général se rembarqua, et rentra en hâte au Récif, confus de voir sa petite armée inutilement affaiblie. Cette heureuse défense fut considérée par les Portugais, comme un miracle de plus opéré par Notre-Dame de Nazareth. Toutefois le comte Bagnuolo crut prudent d'y bâtir un nouveau fort, et, en sa qualité d'ingénieur expérimenté, il présida lui-même à la construction; mais personne, excepté lui, n'en fut satisfait, le terrain étant mal choisi et trop éloigné de la barre.

Jusque là, les Hollandais avaient peu sujet de s'enorgueillir du succès de leurs armes: ils étaient en possession du Récif depuis deux ans, et n'avaient fait d'autres progrès que d'élever un fort dans l'île d'Itamarica. Toutes leurs autres tentatives avaient échoué complètement, et les milices brasiliennes,

sur lesquelles les troupes hollandaises avaient eu d'abord tant de supériorité, semblaient acquérir de plus en plus de la confiance et l'habitude de la vie militaire. Un mulâtre, né à Pernambuco, nommé *Domingo Fernandez Calabar*, fit tout changer, et rendit aux Hollandais leur premier ascendant. Cet homme, qui combattait parmi ses compatriotes, avait reçu dans différentes actions des blessures honorables, et s'était même acquis un commencement de réputation. On ne sait s'il prit la fuite pour échapper à la punition de quelque crime, ou si l'insolence de ses ingrats commandans lui inspira du dégoût pour leur parti, ou enfin, ce qui est plus probable, si l'espérance d'améliorer sa fortune par la trahison en fit un transfuge. Quels qu'aient été les motifs de sa défection, il eut le triste avantage d'être le premier Brasilien qui passa dans le camp des Hollandais. S'ils avaient fait choix eux-mêmes d'un traître dans les rangs de leurs ennemis, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent choisi Calabar, tant cet homme était actif, habile et entreprenant jusqu'à la témérité! Nul ne connaissait mieux que lui

les côtes, les ports, les criques, les rivières, les forêts, et l'intérieur même de la province; aussi les généraux hollandais l'accueillirent-ils avec de grandes démonstrations de bienveillance. L'imprudence de Bagnuolo, qui ouvrit une négociation pour obtenir, par voie d'échange, des soldats napolitains déserteurs, donna aux ennemis l'occasion de communiquer avec d'autres mécontens, que la réception faite à Calabar ne pouvait manquer de séduire; aussi chaque mouvement des troupes portugaises fut-il bientôt connu d'avance par les généraux des Provinces-Unies. Des officiers envoyés par Bagnuolo ayant été retenus plusieurs jours à leur quartier général, les chefs portugais soupçonnèrent qu'il s'agissait de quelque nouvelle expédition, et envoyèrent l'ordre à tous les postes d'être sur leurs gardes, notamment à Nazareth, Serinham et Garassou; mais l'avis ne parvint point assez tôt. Le transfuge Calabar avait déjà entrepris de conduire les Hollandais à ce dernier établissement, et de le leur donner. Sûr de réussir, il prend avec lui quatre cents nègres pour transporter le butin, et dirige

ensuite les troupes, qui partent à minuit, passent sur les ruines d'Olinda, et surprennent les habitans de Garassou, réunis à la messe dans l'église. Aigris par leurs précédens échecs, les Hollandais traitent ces malheureux, non comme un peuple qu'il était politique de se concilier, mais comme des traîtres dont il fallait tirer vengeance : ils égorgent les hommes, offensent et dépouillent les femmes, leur coupant les doigts pour avoir plus facilement leurs bagues, et leur arrachant avec leurs boucles d'oreilles une partie des oreilles mêmes. Après avoir ainsi pillé et brûlé la ville, ils s'embarquèrent, emmenant comme prisonniers quelques moines franciscains qu'ils haïssaient particulièrement en raison de leur patriotisme, et chassant par dérision devant eux, avec ses habits sacerdotaux, le prêtre qu'ils avaient surpris à l'autel. Leurs cris de joie, lorsqu'ils rentrèrent au Récif avec leurs sanglans trophées, furent entendus jusqu'au camp même de Mathias. Avant que la terreur inspirée aux Brasiliens par cette expédition destructive fût dissipée, Calabar mena les Hollandais à Rio-Formoso, et y

surprit cinq navires marchands qui avaient presque complété leur cargaison. Les Portugais, sensibles à cette perte, et voulant se prémunir désormais contre les tentatives de l'ennemi, élevèrent un fort, afin de fermer l'entrée de la rivière.

Calabar revint attaquer le fort, qui n'avait que deux canons, et pour toute garnison que vingt hommes sous le commandement de Pedro d'Albuquerque, force insuffisante contre un tel adversaire; mais jamais soldats ne firent si bien leur devoir que cette poignée de Portugais. Sommé de se rendre, Pedro d'Albuquerque répond qu'il se défendra jusqu'au dernier soupir, et il résiste en effet à quatre assauts consécutifs. Sur vingt soldats, dix-neuf se font tuer; le vingtième, quoique blessé, traverse la rivière à la nage, et échappe ainsi aux vainqueurs, qui trouvent en entrant dans le fort le commandant portugais étendu à côté de ses dix-neuf braves, et ayant un coup de mousquet dans la poitrine. Etonnés et touchés de ce dévouement, ils prodiguèrent à Pedro d'Albuquerque des secours auxquels cet officier fut redevable de sa guérison : il demeura

libre ensuite sur parole, et se rendit à Lisbonne. Pour le récompenser de sa valeureuse résistance, le roi catholique lui confia le gouvernement de Maranham.

Calabar ne borna point là les services qu'il rendit aux Hollandais. Il leur apprit ce genre de guerre locale contre lequel depuis deux ans ils s'épuisaient en vain; et, leur montrant à opposer embûches à embûches, il fit tomber les Portugais dans leurs propres piéges. Déconcerté par des pertes successives, Bagnuolo ne savait ni attaquer ni être sur la défensive : tous ses mouvemens étaient devinés, et ses colonnes, venant toujours trop tard, n'arrivaient que pour être spectatrices des dévastations de l'ennemi. Ainsi, inquiété et harassé sans cesse, il resta dans un état continuel d'inaction et d'alarmes qui fit soupçonner sa fidélité; car il est un degré de nullité ou d'infortune qu'on prend facilement pour de la trahison dans un général, parcequ'il produit les mêmes effets.

Cependant la terreur se répandait dans tout le Brésil, à mesure qu'on y avait connaissance des dispositions que montraient

les Provinces-Unies à soutenir la compagnie occidentale. Elle se vit bientôt en état d'envoyer dans le Pernambuco une nouvelle escadre, avec trois mille hommes de débarquement, des munitions de toute espèce, et des vivres en abondance. L'expédition était sous les ordres immédiats de Mathias Centio et de Jean Glessinghen, tous deux commissaires de la compagnie hollandaise. Ils étaient investis de pleins-pouvoirs, soit qu'ils jugeassent convenable d'évacuer le Récif s'ils ne voyaient aucune apparence de succès réels, soit qu'ils se déterminassent à poursuivre la conquête du Brésil avec une vigueur nouvelle. La grande autorité dont ces deux commissaires avaient été revêtus par les états-généraux eux-mêmes, donna lieu à de vifs débats entre eux et le général en chef des troupes hollandaises. Moins satisfait de cette augmentation de forces qu'offensé de la diminution de son pouvoir, Vardemburg résigna le commandement, et fit voile pour la Hollande. Il fut remplacé par Laurent Reimback, vieux soldat expérimenté, mais qui, n'ayant pas la même indépendance dans le caractère, se soumit

avec docilité aux instructions des commissaires de la compagnie. Sous ces nouveaux chefs, les Hollandais, ainsi que nous le verrons bientôt, s'empareront successivement de plusieurs autres provinces du Brésil.

LIVRE XXIII.

Attaque *du camp royal de Bom-Jesus. — Mort du général hollandais Reimback. — Prise de l'île d'Itamarica et de l'établissement de Garassou, par Sigismond van Schopp. — Siége de la forteresse royale. — Les Hollandais perdent leur artillerie, et lèvent le siége. — Expédition de Calabar aux Lagoas. — Destruction de la flotte envoyée au secours du Brésil, sous le commandement de Vasconcellos d'Acunha. — Conquête de Rio-Grande par les Hollandais. — Trait de générosité du sauvage Jaguarari. — Les Hollandais forment des alliances parmi les indigènes, et se servent de la horde des Janduis pour commettre d'horribles cruautés. — Formation des* Palmarès, *ou de la nation africaine des* Palmarésiens, *dans l'intérieur du Pernambuco.*

1633.

Les chances de la guerre étant favorables aux armes hollandaises, les deux commissaires des Provinces-Unies résolurent de

poursuivre le cours de leurs avantages, et de prendre enfin possession de toute la province du Pernambuco. Près du Rio dos Affogados, où commence la fertile plaine de Capibaribe, et non loin du camp royal de Bom-Jesus, était un poste gardé jusque là avec soin, et toujours attaqué vainement par les Hollandais. Leur nouveau général Reimback y marche de nuit avec mille soldats, le surprend, et l'emporte de vive force. Guidé ensuite par un déserteur, il pousse jusqu'au second détachement, qu'il enlève avec un égal succès. Maître alors d'une excellente position, Reimback se hâte d'y élever un fort, auquel il donne le nom de Prince d'Orange. De là les Hollandais font des excursions dans la plaine, où de belles et riches possessions leur sont successivement abandonnées : si les troupes portugaises cessent un seul moment d'être sur leurs gardes, des partis nombreux, protégés par le fort Guillaume, les surprennent et les taillent en pièces.

Le général Reimback, encouragé par ces premiers succès, et à l'instigation de Calabar, décida l'attaque du camp royal de

Bom-Jesus. Animé du véritable esprit des transfuges, Calabar recommande sur-tout au général hollandais de donner l'assaut le vendredi saint, au moment où les Portugais seront occupés des cérémonies de la religion. « Si vous emportez le camp, dit-il à Reimback, toute la province est à vous; car » c'est sur cet unique point que repose » l'existence politique des Portugais dans le » Pernambuco: le camp détruit, leurs es- » pérances s'évanouissent, et vous arrivez » sans obstacles à la possession entière du » pays. » Reimback suit l'avis du transfuge, et sort du fort Guillaume avec trois mille soldats, qu'il divise pour donner l'assaut de trois côtés différens. Mais tout était déjà disposé dans les lignes du camp pour repousser l'ennemi. D'Albuquerque, averti de son approche, avait concentré ses forces, et à peine les assaillans furent-ils en vue, qu'un feu terrible à mitraille dirigé contre eux renversa des files entières. Reimback fut tué sur la place, avec six cents de ses soldats. La mort de ce général acheva la défaite des Hollandais, et il eût été facile, en profitant du désordre où les jetait une

fuite précipitée, d'obtenir sur eux une victoire complète. Mais Bagnuolo était accablé par la goutte : il se faisait porter sur le champ de bataille dans un fauteuil; et, craignant de tomber dans quelque piége, il modéra l'ardeur des Portugais, et même celle de Mathias. Ce général, regrettant presque aussitôt d'avoir cédé à l'avis de son collègue, voulut suivre les traces des fuyards; mais il n'était plus temps : le fleuve les séparait déjà de la forteresse royale. Ce fut sur-tout dans cette circonstance que Mathias déplora l'insouciance du ministère espagnol, qui, malgré ses pressantes sollicitations, n'avait envoyé au secours de cette belle province qu'un seul escadron de cavalerie, réduit alors à vingt-cinq hommes, tandis qu'un régiment entier eût suffi pour donner aux forces portugaises une supériorité décidée sur les troupes de la Hollande.

C'était Calabar qui avait conseillé la malheureuse attaque du camp : pour recouvrer son crédit, il se hâta de promettre à Sigismond van Schopp, qui venait de remplacer Reimback, de lui livrer l'île entière d'Itamarica. Sigismond, qui brûlait de se signaler,

s'y transporta avec deux mille hommes : ces forces rendaient toute résistance inutile. Favorisé par le fort Orange, qu'avait bâti Canefelt, et par les directions de Calabar, il réduisit bientôt la ville de la Conception, qui, n'espérant plus recevoir de secours, se rendit à des conditions supportables : toute l'île partagea le même sort. Mathias d'Albuquerque était en marche pour la secourir, quand il apprit qu'elle était perdue. L'établissement de Garassou, qu'avaient réoccupé les Portugais après sa destruction par Calabar, fut aussi cette fois abandonné sans défense à un ennemi supérieur.

En vain les chefs du Pernambuco s'adressèrent-ils au gouvernement de la métropole pour en obtenir des secours effectifs. La cour de Madrid croyait ou affectait de croire que les Hollandais seraient bientôt hors d'état de se maintenir dans une conquête si obstinément disputée. Aussi, malgré les vives représentations de Mathias, malgré le vœu hautement exprimé de toute la nation portugaise, le Brésil n'obtint-il de la métropole que d'inutiles regrets et de stériles encouragemens. Les pertes que les

Portugais avaient éprouvées n'ayant pas été réparées, toutes leurs forces dans le Pernambuco étaient alors réduites à douze cents hommes de troupes régulières, tandis que l'ennemi recevait continuellement des renforts en hommes et en munitions. Les commissaires hollandais, croyant le moment favorable, résolurent de faire une tentative sur le camp retranché de Mathias, en l'assiégeant dans les formes; moyen plus lent, sans doute, mais plus sûr que n'eût été l'entreprise périlleuse d'un nouvel assaut. Mathias, instruit à temps par ses espions du projet des commissaires bataves, concentra de nouveau les forces dont il pouvait disposer, renvoya du camp toutes les bouches inutiles, et fit mettre le feu aux cannes à sucre, afin que leur élévation au milieu de la plaine ne lui dérobât pas les mouvemens de l'ennemi. Le général Sigismond se dirigea vers le camp portugais avec un corps de quatre mille hommes, et se mettant lui-même à l'avant-garde, il arriva au point du jour sur les bords de la Beberibe, qui servait de limite aux deux partis. Les sentinelles avancées ayant donné immédiatement

l'alarme, d'Albuquerque ordonne aussitôt aux capitaines d'Andradas, Mascaregnas et Barbaillo de disputer le passage. Ces trois officiers réunissent à la hâte huit cents soldats, qui, ne se bornant point à la défensive, s'élancent dans la rivière, parviennent à l'autre bord, et fondent sur l'avant-garde hollandaise, qui, étonnée d'une si brusque attaque, est mise dans une entière déroute. La confusion et le désordre sont tels parmi les Hollandais, que, ne pouvant se réunir ni s'entendre, ils cherchent au hasard un asile dans quelques maisons isolées et désertes, où ils se retranchent précipitamment. Les Portugais menacent d'y mettre le feu. Sigismond, feignant alors de vouloir se rendre, fait déployer aux fenêtres le drapeau blanc, entame des pourparlers, et donne ainsi le temps au gros de sa troupe d'accélérer sa marche. L'avant-garde portugaise est à son tour chargée si vigoureusement par l'ennemi devenu supérieur en nombre, qu'elle se voit bientôt forcée de rentrer dans ses lignes. Les Hollandais, ne rencontrant plus d'obstacles, vinrent camper sur trois points, où ils se retranchèrent

pour assurer leurs opérations d'attaque. D'Albuquerque rappela aussitôt la garnison du fort Nazareth, composée de Napolitains, qu'il mit sous les ordres de Bagnuolo; et, joignant deux autres corps d'infanterie aux troupes de ce général, il le chargea de défendre les premiers ouvrages et de prévenir l'assaut. Serré ainsi de près, il s'attacha particulièrement à intercepter les convois d'artillerie et de munitions, en suivant l'ancien système des embuscades. Quoique les quartiers des assiégeans ne fussent qu'à une demi-lieue du fort Guillaume, il leur devenait presque impossible d'amener du canon, même à une si petite distance, dans un pays fourré, dépourvu de routes frayées, couvert d'épaisses broussailles, où les milices brasiliennes étaient sans cesse aux aguets. Les généraux des Provinces-Unies décidèrent cependant qu'on ferait arriver l'artillerie de siége par la rivière Beberibe, que des pluies abondantes venaient de grossir. En conséquence, on embarqua sur un vaisseau plat onze pièces de canon. La profondeur de l'eau lui est d'abord favorable; mais ensuite la rapidité croissante du courant embar-

rasse, retarde la marche, et finit même par la déceler aux Portugais. Barbaillo, dont le quartier n'était pas éloigné du point de débarquement, a le temps d'arriver avec sa troupe, et, soutenu par le capitaine Figueredo, il engage une action très vive contre l'escorte hollandaise : les secours arrivent des deux côtés, et, après un combat de quatre heures, les Portugais restent maîtres du vaisseau et de l'artillerie. Sigismond, désespérant alors de pouvoir continuer le siége, abandonne sans gloire une entreprise dont le succès aurait entraîné la soumission de toute la province.

Trompés encore cette fois dans leur attente, les commissaires hollandais songèrent à porter leurs armes sur des points plus éloignés et moins défendus. A quarante-six lieues au sud du Récif, on trouve sur la côte plusieurs lacs d'eau salée, près desquels on avait formé quelques bourgades. En peu de temps elles avaient prospéré, parceque le poisson s'y trouvait en abondance, et que la terre y est fertile. Ces établissemens tirent leur nom de leur situation même, et sont appelés les *Lagoas*, c'est-à-dire les lacs.

Quoique éloignés du théâtre de la guerre, ils n'étaient point hors de la portée de Calabar. Cet infatigable mulâtre y conduisit les Hollandais; et, après avoir pillé la principale bourgade, qui contenait environ cent vingt habitations, il y mit le feu. Le second établissement, qui était à une journée de marche, opposa plus de résistance, mais il succomba également. Toutefois cette espèce de guerre, quoique redoutable aux Brasiliens, convenait mieux à l'esprit de vengeance d'un transfuge qu'aux vues des Hollandais. Il était de leur part aussi cruel qu'impolitique de dévaster ainsi un pays qu'ils espéraient posséder.

Sans secours et presque sans espérances, les Portugais d'Amérique se soutenaient encore contre des ennemis puissans et actifs, dont les pertes étaient aussitôt réparées par la constante sollicitude de leur gouvernement. Enfin la cour de Madrid crut faire un effort en ordonnant à Francisco de Vasconcellos d'Acunha de mettre à la voile de Lisbonne, avec deux vaisseaux, cinq caravelles, six cents hommes de débarquement, et quelques munitions de guerre; faible

secours, il est vrai, mais que la détresse des Brasiliens rendait d'une haute importance. Arrivé à la hauteur de Paraïba, Vasconcellos est attaqué par une escadre hollandaise qui croisait dans ces parages. Quelques-unes de ses caravelles courent vers la terre, d'autres entrent dans la rivière Potengi, où elles sont prises. Les Hollandais ne tentent pas d'aborder les vaisseaux, parce qu'ils craignent les troupes de débarquement; mais ils les enveloppent, et font sur eux un feu si bien dirigé, qu'un des deux échoue désemparé sur la côte; l'autre, monté par Vasconcellos en personne, soutient l'action pendant le reste du jour, et, dans la nuit, débarque une partie des troupes à Bahia-Formosa. Les Hollandais y entrent après lui, et de la première bordée coulent à fond son vaisseau, déjà endommagé par le combat de la veille. Vasconcellos se hâta de conduire par terre, vers Paraïba, les débris des troupes et des munitions qu'il venait de sauver, donnant avis de sa marche à Mathias d'Albuquerque. Ce général fit partir sur-le-champ quatre barques à voiles et à rames pour charger tout ce qui avait pu

échapper à l'ennemi. A peine ont-elles quitté le port, qu'elles sont assaillies par plusieurs vaisseaux de guerre hollandais; en vain cherchent-elles un asile dans ce même port, elles y sont poursuivies, et les Portugais eux-mêmes se voient contraints de les livrer aux flammes. Ainsi Vasconcellos perdit non seulement les vaisseaux qu'il avait amenés d'Europe, mais encore tous ceux qui étaient venus à son secours, et les Brasiliens virent avec douleur s'évanouir l'espérance qu'ils avaient fondée sur cet armement. A peine dans toute cette guerre éprouvèrent-ils une perte plus sensible : elle ne pouvait manquer d'entraîner la ruine de la province entière. Six cents hommes étaient partis de Lisbonne pour cette malheureuse expédition, cent quatre-vingts seulement gagnèrent le camp royal.

Mieux servis par la fortune, les Hollandais songèrent à profiter de ses faveurs, et ne tardèrent pas à se voir les maîtres des meilleures places du Brésil. La forteresse de Rio-Grande, clé de toute la province de ce nom, était susceptible d'une longue défense, tant par sa situation que par sa cons-

truction parfaite. Pedro Mandez de Gouvea y commandait. Treize pièces de canon et quatre-vingt-cinq soldats paraissaient d'ailleurs suffire pour soutenir un siége. Telle était l'importance que les Hollandais attachaient à la possession du fort de Rio-Grande, qu'ils n'employèrent pas moins de seize vaisseaux et de deux mille hommes pour s'en emparer. L'armement sortit du Récif sous les ordres du commissaire Centio, et il était d'autant plus redoutable, qu'il portait à bord le transfuge Calabar. Quelque régulière que fût la forteresse, elle avait le grand désavantage d'être commandée par une colline de sable que tous les efforts des Portugais n'avaient pu faire disparaître, car, lorsqu'ils y étaient parvenus, le vent en avait bientôt élevé une autre à la place. Calabar, à qui ce fait était depuis longtemps connu, conduisit les Hollandais sur cette montagne sablonneuse, où ils réussirent à établir quelques batteries, malgré le feu des assiégés. Le second jour, Gouvea fut grièvement blessé et hors d'état de veiller à la défense du fort; sa troupe, dès ce moment, perdit de son ardeur et de son

zèle. Le commissaire Centio s'en aperçut, et fit sommer la garnison, en offrant toutefois des conditions tolérables. Gouvea, malgré ses blessures, refusa constamment de se rendre. Mais il y avait dans la place un certain Simam Pitta, condamné à mort pour plusieurs crimes. Ayant offert de concourir à la défense commune, il jouissait d'une sorte de liberté dont il abusa pour entretenir avec l'ennemi des intelligences secrètes. Calabar fit marché avec cet homme, qui vendit Rio-Grande, et prit l'engagement d'en livrer les clés au commissaire Centio. Il parvint en effet à les enlever pendant la nuit de dessous l'oreiller du gouverneur et à les faire parvenir de suite au député hollandais. Au moyen de cette trahison, les assiégeans pénétrèrent, moitié par surprise, moitié par force, dans la place la veille même du jour où cinq cents hommes arrivaient de Paraïba à son secours. Ces troupes eurent la douleur de voir le drapeau hollandais flotter sur la plus forte citadelle du Brésil. Les vainqueurs trouvèrent dans les prisons de Rio-Grande un Indien appelé *Jaguarari*, lequel, depuis huit ans languis-

sait dans les fers, parcequ'il avait passé du côté des Hollandais lorsqu'ils s'étaient emparés de San-Salvador. En vain Jaguarari avait protesté qu'il ne s'était porté à cette démarche que pour réclamer sa femme et ses enfans restés au pouvoir de l'ennemi; les Portugais n'ajoutant aucune foi à sa justification, le tinrent huit ans dans une dure captivité, quoiqu'il fût l'oncle de Cameram, leur allié le plus fidèle. A peine les Hollandais eurent-ils brisé les fers de Jaguarari, que cet Indien, se rendant au milieu de sa peuplade, dit à ses compatriotes: « Les marques de mes chaînes sont encore » empreintes sur mes membres flétris; mais » c'est le crime qui est infame, et non la » captivité! Plus les Portugais ont été in- » justes à mon égard, et plus nous aurons » de mérite, vous et moi, à leur rester » fidèles, sur-tout à présent qu'ils sont mal- » heureux! » Les sauvages se laissèrent aisément persuader par l'exemple d'une générosité aussi rare, et Jaguarari amena au secours de ses oppresseurs un corps d'alliés. Sous le nom de Simam Soarès, qu'il reçut alors des colons brasiliens, il servit d'une

manière assez honorable pour avoir dû mériter une place dans cette histoire.

Mais les Hollandais trouvèrent aussi des alliés parmi les indigènes. Depuis neuf ans l'amiral Baldwin Henrick avait amené de Bahia de Traïçam, en Hollande, quelques naturels de la côte, et le gouvernement des Provinces-Unies s'était empressé de les faire élever avec soin, dans l'espoir de les employer un jour au Brésil comme missionnaires politiques. En effet, deux d'entre eux furent envoyés, immédiatement après la conquête de Rio-Grande, vers les Janduis, peuplade de Tapuyas située dans l'intérieur des terres, et plus barbare qu'aucune autre de la même race. Ces sauvages furent invités à prendre une vengeance éclatante de ceux qui les avaient chassés autrefois de la côte : ils y étaient portés d'eux-mêmes, et, impatiens d'exercer de terribles représailles, ils vinrent se joindre aux troupes hollandaises. Déjà les vainqueurs commettaient dans cette capitainerie d'affreuses dévastations, d'horribles excès ; aucune habitation, aucune église n'y pouvait échapper au pillage ; aucune femme n'y pouvait se sous-

traire à la brutalité du soldat. Les plus riches colons se croyaient trop heureux d'acheter la vie au prix de contributions exorbitantes. Mais de tous les excès de la barbarie des vainqueurs, le plus révoltant sans doute fut l'acharnement avec lequel ils excitèrent contre les malheureux colons de Rio-Grande, les hordes de Tapuyas-Janduis, qui, marchant sous les drapeaux des Provinces-Unies, ne respiraient que vengeance. Le massacre, le viol ne suffisaient point à ces redoutables sauvages, il leur fallait encore se repaître de la chair de leurs victimes. Plusieurs femmes, pour échapper à la barbarie des Hollandais et à la férocité de leurs alliés antropophages, se précipitèrent du haut des toits ou se noyèrent; d'autres s'ensevelirent vivantes dans des cavernes profondes. Tout le territoire de Rio-Grande fut le théâtre de ces scènes d'horreur; et quand on songe que des peuples civilisés purent s'adjoindre comme auxiliaires des êtres qu'ils jugeaient à peine dignes du nom d'hommes; qu'ils les déchaînèrent contre leurs ennemis comme des tigres altérés de sang humain, l'imagination

s'épouvante, le cœur se resserre, et l'historien, sans se croire dispensé de la remplir, gémit de la tâche qu'il s'est imposée.

Des ennemis presque aussi redoutables aux Portugais que les sauvages Janduis venaient de s'établir derrière leur camp, dans l'intérieur des terres, d'où ils s'élançaient fréquemment pour les harceler, les piller et les combattre : c'étaient les nègres du Pernambuco et des provinces voisines, qui, profitant d'une guerre malheureuse pour recouvrer leur liberté, avaient établi à trente lieues environ dans l'intérieur, au milieu d'une grande forêt de palmiers, une sorte de république qui servait d'asile à tous les hommes de leur couleur.

Ces Africains, transplantés au sein du Brésil, où ils parvinrent à se défendre en corps de nation, et à maintenir leur indépendance pendant plus d'un demi-siècle, forment dans l'ordre politique une sorte de phénomène qui n'est pas indigne de l'histoire et de l'attention de la postérité. Dès 1630 les nègres esclaves du Pernambuco, accoutumés aux souffrances et aux fatigues de la guerre, enflammés d'ailleurs par cet

esprit de liberté que les Hollandais avaient déjà répandu parmi eux, résolurent de chercher l'indépendance au milieu des forêts et dans les plaines de l'intérieur. Quarante d'entre eux, après avoir volé des armes et des munitions, abandonnèrent leurs maîtres, et se réfugièrent dans la grande forêt de *Palmarès*, ou des Palmiers. Elle servait déjà de refuge aux nègres qui, de temps à autre, échappaient à l'esclavage. Il est probable qu'ils avaient choisi cette retraite à cause de sa conformité avec l'aspect pittoresque de leur pays natal. Ces premiers déserteurs ayant été joints successivement par une foule d'autres nègres, leur nombre s'accrut tellement, qu'il s'éleva bientôt à trente mille. Les uns, dispersés dans les endroits les plus fertiles, commencèrent à cultiver le sol isolément ou par troupes; d'autres, en plus grand nombre fondèrent deux villes ou plutôt deux grandes bourgades, qu'ils appelèrent *Mocambos*. La plus vaste pouvait contenir six mille habitans: elle consistait en trois rues, chacune d'une demi-lieue de long, et formée par des huttes qui se touchaient et qui avaient chacune

leur jardin. La forêt fournissait du gibier et des fruits, mais les noirs de Palmarès n'en étaient pour cela ni moins prévoyans, ni moins industrieux. Ils cultivaient la terre; de sorte que de tout temps ils avaient des vivres en abondance. Cependant leur union politique était incomplète; car ils manquaient de femmes. Ils cherchèrent à s'en procurer par la force dans les plantations voisines; et, ainsi que les fondateurs de Rome, ils employèrent la ruse, la violence pour enlever toutes les femmes de couleur dans une vaste étendue de territoire; ils insultèrent même les filles et les épouses des planteurs, emportant leurs effets les plus précieux pour orner et vêtir les femmes de couleur qui étaient devenues leurs compagnes. Dès lors ils formèrent réellement une nation, et prirent le nom de *Palmarésiens*. Ils eurent des coutumes, des formes de justice, et même de religion, ou du moins quelque apparence du christianisme; mais chez eux le culte était tellement altéré, que, malgré leur ignorance, il leur eût été impossible de le défigurer davantage. Ils eurent aussi une milice composée de tous

les hommes en état de porter les armes, et se donnèrent des magistrats et des chefs militaires. Il paraît que des institutions républicaines furent d'abord introduites dans leur informe gouvernement, et qu'ils ne passèrent que plus tard à un régime absolu et monarchique. Deux fois par an ils recueillaient le maïs, et célébraient chacune de ces grandes moissons par des fêtes et des orgies prolongées pendant une semaine. La danse était pour eux l'exercice le plus attrayant ou plutôt leur passion favorite : ils s'y livraient tous les soirs avec une sorte de fureur, dans chacune de leur bourgade, ou *mocambos*, au son des tambourins, des flûtes, à la clarté d'une multitude de torches de résine, après avoir fait une sorte de revue générale pour s'assurer que nul ne manquait à l'appel. Ces danses étaient lascives et bruyantes; elles continuaient jusqu'à minuit, et nuisaient fortement aux habitudes de la vie civile. Ces peuplades, prolongeant ainsi leurs veilles très avant dans la nuit, accablées de sommeil et de fatigues, ne se réveillaient que vers neuf ou dix heures du matin, et ne pouvaient se livrer que vers

midi à leurs travaux domestiques et champêtres. Toutefois l'espèce de république formée dans l'intérieur de cette forèt profonde avait deux grands désavantages : elle se trouvait exposée à manquer d'eau dans les temps de sécheresse, et n'était pas assez enfoncée dans les terres pour que ces fugitifs fussent à l'abri de l'irruption des Portugais, leurs ennemis naturels. A la vérité, le voisinage des établissemens européens leur présenta d'abord plus d'avantages qu'il n'avait d'inconvéniens : il facilitait la fuite de leurs frères esclaves (c'est ainsi qu'ils appelaient tous les hommes de couleur) et leur offrait les chances les plus heureuses pour ce genre de rapine à main armée, qui semble la plus grande jouissance de l'homme dans les âges barbares ou d'une civilisation encore imparfaite. Quelquefois cependant les colons les attaquaient avec succès dans les courses qu'entreprenaient fréquemment les Palmarésiens pour avoir de l'eau, et, après les avoir mis en fuite, ils venaient détruire leurs champs, sans oser toutefois s'aventurer dans l'épaisseur de leurs forêts. De leur côté, les Palmarésiens portaient encore plus

souvent le ravage et la désolation dans les établissemens qui se trouvaient à leur portée, et ils faisaient plus de mal aux colons qu'ils n'en recevaient d'eux. Leur séjour était d'ailleurs un labyrinthe dont eux seuls pouvaient connaître les détours. Les fugitifs qui venaient les joindre leur servaient de guides, et leur montraient où ils pourraient diriger leurs incursions avec plus de succès et de profits. Les Palmarésiens avaient publiquement consacré la coutume de recevoir à égalité de droits tous ceux qui se réfugieraient volontairement vers eux; mais en même temps ils retenaient tous les esclaves qu'ils faisaient, tant ce système d'esclavage semble inhérent à celui de la possession dans la vaste étendue de l'Amérique! Tels furent l'origine et les progrès de cette nation noire, qui, devenue en peu de temps très puissante, se rendit d'abord redoutable aux Portugais, sut résister ensuite aux Hollandais victorieux, et ne succomba enfin, après trois générations, que lorsque les Portugais, vainqueurs à leur tour, et ayant recouvré entièrement le Brésil, purent les attaquer avec des forces imposantes.

LIVRE XXIV.

Tentative *des Portugais pour reprendre le Récif. — Le général hollandais Sigismond fait une fausse attaque sur Nazareth, se porte au cap Saint-Augustin, et prend la ville de Pontal. — Calabar introduit la flotte hollandaise dans le port. — Mathias d'Albuquerque veut en vain reprendre Pontal. — Calabar sauve l'escadre hollandaise en péril. — Situation de la ville de Paraïba. — Siége et reddition du fort Cabedello. — Incendie et pillage de la ville de Paraïba. — Trahison de Sylveira. — Conquête des provinces de Paraïba et d'Itamarica par le général Sigismond.*

1634.

Les Portugais du Pernambuco, harcelés par les nègres de Palmarès et par les sauvages Janduis, étaient peu en état de résis-

ter aux troupes hollandaises, alors victorieuses sous un chef entreprenant et habile tel que Sigismond. Ce général leva l'ancre vers la fin de février 1634, avec vingt-quatre vaisseaux et un grand nombre de transports montés par quatre mille hommes, dans le dessein de surprendre le fort Nazareth au cap Saint-Augustin, et d'aller s'emparer ensuite de la capitainerie de Paraïba. L'importance et la richesse de cette dernière province devait d'autant plus exciter son ambition, que déjà les Portugais qui la défendaient avaient repoussé plus d'une attaque.

Le projet de Sigismond fut soupçonné par d'Albuquerque, et ce général profita du moment où le Récif était dégarni de soldats pour hasarder d'enlever par un coup de main cette place aux Hollandais. Une telle entreprise demandait autant de fermeté que d'audace; ces qualités ne manquaient point au capitaine Martim Soarès Moreno, qui se chargea de la glorieuse mission de livrer, au milieu de la nuit, un brusque assaut au Récif avec huit cents hommes d'élite. La rivière Beberibe, qui coule près des rem-

parts, n'était guéable que sur un seul point, et encore le passage était-il défendu par un vaisseau stationnaire garni de canons et de soldats. Arrivé à minuit sur la rive opposée avec sa troupe, Soarès la harangua en ces termes : « Voici, braves compagnons, une occa-
» sion sûre et brillante d'enlever aux enne-
» mis la plus forte place qu'ils possèdent au
» Brésil, ou plutôt leur seule place d'armes
» sans laquelle ils n'y pourraient rien con-
» server, ni rien conquérir. Le succès dé-
» pend en quelque sorte du court trajet qui
» sépare les deux bords de cette rivière, et
» certes un tel obstacle n'est pas fait pour
» nous arrêter. Si nous attendions, pour la
» traverser avec moins de danger, que la
» marée baissât encore, nous perdrions l'a-
» vantage des ténèbres qui nous protégent
» et nous donnent l'espoir de surprendre
» l'ennemi au milieu même de son som-
» meil. Jettons-nous donc à la nage : si vos
» fusils vous embarrassent, ne prenez que
» vos sabres ; l'arme blanche nous suffira.
» Sur-tout point d'hésitation ; nul quartier à
» l'ennemi ; arrivons en silence aux premiers
» postes ; égorgeons tout ce qui se présen-

» terá, et donnons immédiatement l'as-
» saut au corps de la place. C'est ainsi que
» vous pourrez justifier le choix du général
» en chef, et remplir l'attente de l'armée,
» dont vous êtes l'élite. J'espère tout de votre
» valeur. Mais si la prise du Récif ne cou-
» ronnait pas nos efforts, prouvez du moins
» à la postérité que vous n'avez point dégé-
» néré de vos ancêtres. » Soarès donne ensuite le signal et l'exemple en se jetant le premier dans le fleuve, qu'il traverse heureusement à la nage avec une centaine de braves empressés de l'imiter. Parvenue à l'autre bord, cette troupe courageuse, sans même s'apercevoir qu'elle n'est point suivie par le reste du détachement, attaque avec impétuosité les premiers ouvrages de l'isthme qui joint Olinda au Récif, y pénètre, et passe tout au fil de l'épée. A cet assaut inattendu, les sentinelles des remparts donnent l'alarme dans l'intérieur de la place : la confusion et le trouble s'emparent de la garnison et des habitans, et chacun croyant déjà le fort au pouvoir de l'ennemi, songe plus à fuir qu'à se défendre. Arraché brusquement au sommeil, le commissaire hollan-

dais Centio, resté à la garde du Récif avec quatre cents hommes, se jette presque nu dans le premier canot qu'il trouve, et se réfugie dans l'île Saint-Antoine, tandis que les habitans, effrayés par le tumulte, par le fracas des armes, par les cris des combattans, courent eux-mêmes en sens contraire pour chercher un asile dans la forteresse. Mais le désordre régnait aussi parmi les assaillans. Le jour commençait à paraître; le vaisseau de garde dirigeait son feu sur le gué de la Beberibe; et, quoique les coups fussent tirés au hasard, ils déconcertèrent la principale colonne d'attaque. Ceux qui allaient commencer le passage de la rivière n'osèrent plus le tenter; ceux qui étaient dans l'eau rétrogadèrent, et sept cents hommes abandonnèrent ainsi à leur destinée une poignée de braves qui leur avaient frayé le chemin de l'honneur et de la gloire. Les valeureux compagnons de Soarès n'étant pas soutenus, et voyant le jour approcher, furent forcés de faire retraite, emportant les blessés sur leurs épaules à travers le gué de la Beberibe, qu'ils repassèrent au milieu d'une grêle de balles. Si tout le dé-

tachement s'était conduit avec autant de résolution que l'avant-garde, le Récif, ce jour-là, aurait été recouvré par un hardi coup de main.

Tandis que les Portugais échouaient au Récif, le général Sigismond, après avoir débarqué à Paraïba, faisait dresser les tentes, et commençait à ouvrir la tranchée devant le fort Cabedello, sans aucun dessein de poursuivre le siége, mais seulement pour attirer sur ce point l'attention des Portugais. Le projet de Sigismond était d'attaquer le cap Saint-Augustin, dont il fallait s'emparer pour arriver à l'entière possession du Pernambuco. C'était là en effet que les colons embarquaient leurs produits; qu'ils recevaient d'Europe et des autres capitaineries du Brésil des provisions et des secours. Après avoir simulé pendant cinq jours sa fausse attaque, Sigismond se rembarqua en hâte, et, faisant voile au sud, parut tout à coup devant le fort Nazareth. Pedro Correa de Gama, qui y commandait, n'avait que trois cent cinquante hommes de garnison, y compris les habitans en état de porter les armes. Une partie était campée devant ce

même fort, inutile ouvrage de Bagnuolo, trop éloigné pour commander soit la ville de Pontal, soit la barre. Correa, sans s'effrayer de la supériorité de l'ennemi, détache deux cents soldats pour aller couvrir la plage de Tapoans, à une lieue au nord de la forteresse, d'où les Hollandais auraient pu marcher sur Pontal, qui était hors de la portée du canon de la barre. Ce mouvement empêcha en effet la descente que Sigismond avait déjà commencée sur la plage. Un renfort envoyé par d'Albuquerque eut le temps d'arriver et de se joindre aux pelotons d'arquebusiers qui longeaient le rivage, afin d'observer les Hollandais. Arrivés au lieu appelé *Aspedras*, ou les Pierres, ceux-ci firent une seconde tentative de débarquement, et là s'engagea une action sanglante long-temps indécise. La première division de l'escadre hollandaise, composée de douze voiles, et qui était alors en avant du reste de la flotte, avertie des obstacles qu'éprouvait la descente, hasarda de dépasser les batteries, et de s'emparer ainsi de la ville, quoique la barre fût étroite et le passage dangereux. Un des vaisseaux eut son gou-

vernail emporté, et toucha; le reste osant pénétrer, non sans peine, ancra devant Pontal, et canonna la ville avec une telle vigueur, que les habitans, presque tous gens de mer, au lieu de songer à la défendre, l'abandonnèrent, après y avoir mis le feu, ainsi qu'aux magasins. A une demi-lieue vers le sud, se trouvait dans le Récif même une entrée qui menait droit au port, mais si étroite, qu'on n'avait jamais supposé que le plus petit canot pût s'y frayer un passage. Calabar, qui était à bord des embarcations avec mille soldats, en avait mieux jugé : rien n'échappait à l'œil observateur de cet habile mulâtre. Il y pousse les vaisseaux, au grand étonnement des Portugais, débarque les troupes à Pontal même, et s'y fortifie aussitôt. La situation des deux partis devint alors singulière : la ville et le port étaient au pouvoir des Hollandais, mais non la barre, et ils ne pouvaient communiquer avec leurs principales forces restées en dehors que par des chaloupes et au moyen du nouveau canal que Calabar venait de découvrir.

Cependant Mathias accourait en personne

du camp royal avec des renforts; et, trouvant le port et la ville au pouvoir des Hollandais, il marche à eux avec huit cents hommes pour les attaquer, s'empare d'une batterie, et pousse même jusqu'aux premiers retranchemens. Ces ouvrages, faits à la hâte, étaient insuffisans, et déjà les Hollandais nageaient vers leurs vaisseaux, lorsque parut un parti portugais qui avait reçu l'ordre de tourner l'ennemi à travers les bois. Au même instant une voix s'élève dans les rangs de Mathias, et s'écrie que ce sont des Hollandais, et qu'ils vont couper la retraite. Ce bruit, que des lâches accréditent, ébranlent la colonne d'attaque, et y jette le trouble. En vain les chefs s'efforcent-ils de détromper les soldats et de les rallier; une terreur panique les entraîne; le canon des vaisseaux dirigé contre eux achève de les disperser, et Mathias perd ainsi l'occasion de recouvrer Pontal.

Mais il était maître du fort Nazareth et de la barre; ce qui le rendait encore tellement redoutable aux Hollandais, qu'ils n'osèrent plus rien entreprendre. Leur escadre était d'ailleurs hors de portée; le canal,

dont une seule division s'était frayé la route, étant si étroit qu'il n'y avait précisément que l'espace nécessaire pour le passage d'un seul vaisseau, dont les vergues touchaient la terre des deux côtés, on ne concevait même pas que cette division de l'escadre pût jamais sortir par ce même passage avec aussi peu de perte que lorsqu'elle y était entrée. Toute la côte se trouvait d'ailleurs hérissée de redoutes que Mathias occupait, espérant que ces vaisseaux ennemis tomberaient en son pouvoir. Il se croyait même déjà sûr de sa proie; mais ceux de ses officiers qui avaient vu comment les vaisseaux hollandais étaient entrés dans le port contre toute attente, craignaient qu'ils ne regagnassent l'escadre par quelque autre moyen aussi peu facile à prévoir. En effet, Calabar commence à faire élargir le canal, dont il a le premier frayé la route; il fait ensuite désarmer les vaisseaux, et l'eau ne se trouvant point assez profonde pour leurs quilles, il les fait renverser et tirer successivement à sec sur le côté, l'un après l'autre, à la vue des Portugais, dont la surprise égale le dépit.

Sigismond ayant ainsi sauvé ses vaisseaux par le conseil de Calabar, laissa deux mille hommes pour défendre Pontal, et rentra au Récif avec le reste de l'expédition. Quoique Nazareth, comme port, fût perdu pour les Portugais, ils jugèrent toutefois convenable de se maintenir dans les redoutes et dans la forteresse qu'ils occupaient; car il leur restait toujours l'espoir de recouvrer la ville.

Leurs généraux campèrent à Nazareth pour épier le moment favorable, et dépêchèrent de là un aviso en Espagne pour rendre compte de leur position, et réitérer la demande d'un prompt secours. De son côté, le conseil du Récif résolut d'exciter par tous les moyens possibles la compagnie des Indes occidentales à compléter la conquête d'un empire qui cédait de toutes parts aux efforts de ses armes. Les deux commissaires Centio et Gleissenghen, voulant seconder les intentions du prince d'Orange, repassèrent eux-mêmes en Europe pour confirmer aux Etats-Généraux l'importance de la possession du Brésil. Arrivés à la Haye, ils se répandirent en

éloges sur la fertilité du sol de cette colonie, sur la salubrité de son climat, sur les avantages de sa navigation ; ils ne dépeignirent pas avec moins de complaisance le dénuement des Portugais, le découragement de leurs troupes, qui, ne recevant ni renforts, ni secours, voyaient sans cesse leur nombre diminuer et leurs moyens s'affaiblir. « Les dispositions générales du pays,
» ajoutèrent les députés, sont toutes en fa-
» veur de la Hollande : on y désire un gou-
» vernement plus protecteur, plus doux
» que celui de l'Espagne. En peu de temps
» les Portugais y seront subjugués sans re-
» tour ou mis en fuite, si un puissant ar-
» mement vient renforcer et seconder les
» troupes hollandaises de terre et de mer,
» dont les glorieux efforts ont déjà soumis
» deux provinces et plusieurs villes du Bré-
» sil à l'autorité de la Hollande. »

Un exposé si favorable décida la compagnie occidentale à faire équiper une flotte de quarante-six bâtimens de guerre, sur laquelle fut embarquée une division de trois mille cinq cents hommes, dont on confia le commandement au colonel Artisjoski, Polonais de

nation, qui s'était déjà distingué au service des Provinces-Unies. Le contraste d'un tel armement avec les faibles secours que l'Espagne fit passer au Brésil était sensible : ces secours se bornèrent, pour cette campagne, à trois caravelles montées par cent cinquante hommes de débarquement, sous les ordres de Pierre Cabral. Ainsi les renforts envoyés pour achever la conquête du Pernambuco excédaient, dans une proportion plus forte que de dix à un, les secours qui devaient le protéger et le défendre. Jamais l'Espagne n'avait si honteusement négligé l'Amérique portugaise. Olivarès, qui dominait exclusivement les conseils du roi catholique, ne recevait plus qu'avec une sorte de dédain les réclamations des Portugais du Brésil et de la métropole. Il ôta le gouvernement du Portugal au comte de Basto, qui s'opposait à ses exactions, et le fit donner à la duchesse de Mantoue. Cette princesse eut pour secrétaire Michel de Vasconcellos, dont le despotisme ne pouvait manquer d'accélérer une révolution que la disposition des esprits et le mécontentement général rendaient inévitable, ré-

volution qui devait avoir sur le Brésil une influence si décisive.

Avant la fin de la campagne, les commissaires de la compagnie occidentale furent de retour au Récif sur la grande flotte. Le premier article de leurs instructions portait l'ordre positif de se rendre maîtres de la province de Paraïba, dont la capitale appelée par les Espagnols *Phelippa*, et *Frederica* par les Hollandais, n'en a pas moins conservé, ainsi que toute la province, le nom de la rivière qui l'arrose. Paraïba était déjà une ville florissante, ayant au-delà de sept cents colons, sans compter ceux qui s'y étaient refugiés depuis le commencement de la guerre. Outre plusieurs églises, elle possédait un couvent de la Miséricorde, et trois autres de bénédictins, de capucins, et de carmes. Vingt sucreries étaient en activité dans ses environs. Toutefois la situation de la ville, à trois lieues du port, sur un terrain bas, insalubre et fourré, aurait pu être mieux choisie. Le fort Cabedello, qui commandait l'entrée de la rivière sur sa rive méridionale, et dont on avait augmenté les fortifications, était d'une

toute autre importance que la ville; on pouvait le considérer comme étant la clé de la province entière. Sur l'autre bord de la Paraïba s'élevait le fort Saint-Antoine, dont les fortifications n'étaient pas encore achevées. Neuf cents hommes garnissaient les forts et les redoutes. Sur le banc d'une île sablonneuse appelée San-Bento, entre Cabedello et Saint-Antoine, à une portée de fusil de ces deux forts, était placée une batterie de sept canons, défendue par une quarantaine de soldats. Tels étaient les moyens de défense d'Antonio d'Albuquerque Maranham, gouverneur de la province, qui, depuis la première apparition des Hollandais, n'avait pas perdu de temps pour se préparer à une attaque plus sérieuse. Il venait d'envoyer son frère en Europe, pour faire connaître au roi et à ses ministres l'état peu satisfaisant, sous le rapport militaire, de l'importante capitainerie qui lui était confiée, n'ayant, disait-il, à opposer aux entreprises menaçantes de l'ennemi que des milices inférieures en nombre, indisciplinées et sans expérience. Mais ces représentations ne produisirent aucun effet à

Madrid; et Paraïba, comme le Pernambuco, fut abandonné à son sort.

Le général Sigismond, ayant remis à la voile du Récif, parut à la vue du fort Cabedello avec trente-deux vaisseaux et deux mille quatre cents hommes de débarquement. Il était impossible de défendre tous les points accessibles du rivage contre une force si supérieure; aussi les Hollandais effectuèrent-ils leur descente sans autre perte que celle de quatre chaloupes qui chavirèrent. Dans une première escarmouche, les Portugais repoussés rentrèrent en désordre dans le fort. Un des principaux colons de la province, nommé Bento da Rego Bessera, fut fait prisonnier par les assaillans. Cet homme, préférant les biens à l'honneur, se voua aux intérêts des ennemis de sa patrie, et contribua puissamment à ranger la capitainerie entière sous leur obéissance, dans l'espoir de conserver ses richesses intactes. Le général Sigismond, d'après l'avis de Bessera, se dirigea sur le fort Cabedello, et commença le siége; mais ses troupes furent d'abord exposées au feu de la batterie du banc de San-Bento. Il fallait s'en em-

parer, non seulement parcequ'elle gênait les approches, mais parceque les embarcations venant de la ville au secours du fort pouvaient passer en sûreté sous sa protection. En conséquence, une division de la flotte passa la barre à la faveur d'un épais brouillard, dont elle fut si heureusement enveloppée, que, lorsque les assiégés commencèrent à l'apercevoir, elle était déjà au milieu des forts. Huit cents hommes débarqués sur le banc de sable attaquèrent incontinent les quarante soldats Portugais qui gardaient la batterie. Vingt-six de ces derniers se firent tuer; le reste nagea vers des embarcations arrivées trop tard pour leur porter des secours, mais à temps pour les sauver. Maître de ce poste, le général hollandais tourna les canons contre le Cabedello, et, le premier jour, tua ou blessa trente hommes. Un coup de mousquet brisa la mâchoire de Mathos Cardoso, qui commandait le fort : il n'en garda pas moins son poste, jusqu'à ce qu'Antonio d'Albuquerque l'ayant forcé en quelque sorte de se retirer avec d'autres blessés, Pereira vint le remplacer dans le commandement. Les assiégés, privés des

secours qu'ils ne devaient attendre que du fort Saint-Antoine, éprouvèrent bientôt la disette de vivres et de munitions, tant il devenait difficile de rien introduire au Cabedello. Par terre, la distance était de neuf lieues, et l'infatigable Calabar, guide toujours fidèle des Hollandais, était là pour leur indiquer les sentiers du pays, et empêcher toute communication entre les deux forts et la ville. Arriver par eau malgré les assiégeans qui occupaient les deux bords de la rivière, était la seule entreprise praticable, quoique pleine de dangers. Ce ne fut qu'à la faveur des ténèbres et de la fumée du canon que des barques, recouvertes de peaux épaisses et humides, essayèrent de parvenir jusqu'à la forteresse. Le courage ne manquait pas toutefois à ceux qui hasardaient ces tentatives. Antonio Perez Calhao, natif de l'île de Tercère, qui commandait une de ces chaloupes chargées de munitions, faisait le trajet périlleux de San-Antonio au fort assiégé, lorsqu'un boulet tue à ses côtés un de ses camarades, en blesse deux autres, et lui emporte le bras qui dirigeait le gouvernail. Son frère vient

pour le remplacer, Perez s'y refuse : « J'ai, » dit-il en élevant son autre bras, un frère » plus proche encore à qui je dois la pré- » férence !... » et il continue son service du bras gauche jusqu'à l'instant où une balle le frappe à la poitrine. Son frère alors s'empare du gouvernail; il est blessé aussi à la main droite, et se sert de la gauche. La chaloupe effectua son passage, et les deux frères furent assez heureux pour guérir de leurs blessures; mais telle fut l'insouciance de leur gouvernement, qu'ils n'eurent pour toute récompense que l'estime et l'admiration de leurs compatriotes.

Les Hollandais pressaient vivement le siége, et avaient dressé des batteries qui foudroyaient le fort nuit et jour; déjà quelques boulevarts minés avaient sauté avec fracas, en faisant périr beaucoup d'hommes; déjà même la plupart des canons de la place étaient démontés, les artilleurs tués ou blessés, et les murailles près de s'écrouler, lorsque le commandant Pereira, atteint d'un coup mortel, fut remplacé par Godès Sotto-Mayor. De très prompts secours auraient pu seuls sauver la forteresse. Bagnuolo vint du camp

royal avec un renfort de trois cents hommes; mais il mit beaucoup de lenteur dans sa marche; et, au lieu de tenter à l'instant même de secourir le Cabedello avec toute la rapidité qu'exigeait sa détresse, il manda Antonio d'Albuquerque, et le retint dans d'inutiles conférences. Les assiégés, indignés de l'absence et de l'inaction des généraux, refusèrent pourtant de se rendre aux premières sommations, quoique la place ne fût plus tenable; mais enfin Sigismond, à qui le siége avait déjà coûté six cents hommes, leur ayant fait des propositions tolérables, ils lui ouvrirent le fort qu'ils avaient si courageusement défendu, et la clé de la province de Paraïba fut alors au pouvoir des Hollandais. Le fort Saint-Antoine eut bientôt le même sort que le Cabedello. Restait encore la ville, où les forces de la province et les secours de Bagnuolo auraient pu se concentrer. Ce général, qui avait prévu et annoncé la reddition des forts sans s'y opposer, et à qui son expérience militaire ne servait en quelque sorte qu'à présager des défaites, jugea désormais toute résistance vaine, et conseilla aux habitans

de Paraïba d'emporter leurs effets les plus précieux et d'abandonner la ville. Il donne lui-même des ordres en conséquence; et, sans écouter aucune représentation, sans attendre le retour du gouverneur, qui s'était mis en marche espérant sauver le fort Saint-Antoine, il fait mettre le feu aux vaisseaux richement chargés qui mouillaient dans le port. Ses soldats, presque tous mercenaires espagnols et italiens, disposés a piller les amis et les ennemis avec une égale rapacité, se répandent dans les maisons, dévastent, commettent d'affreux désordres, et saccagent la ville comme s'ils l'eussent prise d'assaut. Les habitans au désespoir la livrent eux-mêmes aux flammes, et, pour éviter l'ennemi, la plupart suivent les pillards dans leur retraite; mais ces ravisseurs leur arrachent tout ce qu'ils avaient pu sauver de l'incendie. Alors l'indignation devient générale contre une soldatesque effrénée, qui, loin de protéger les propriétés et de défendre le pays, se montre plus redoutable que l'ennemi même. N'écoutant plus que leur juste ressentiment, les malheureux habitans de Paraïba s'éloignent des mercenaires de

Bagnuolo, et reviennent sur leurs pas se soumettre aux Hollandais, imitant ainsi un grand nombre de leurs concitoyens, qui, fatigués de lutter contre la mauvaise fortune, étaient restés dans la ville, satisfaits d'être enfin sous une autorité nouvelle et protectrice. Bagnuolo avec sa troupe, ou plutôt avec les brigands enrégimentés qui déshonoraient le nom de soldat, dirigea sa marche vers le fort Nazareth, chargé du double reproche de n'avoir paru dans la province de Paraïba que pour en présager les malheurs, et pour l'abandonner en quelque sorte à la rapacité de ses propres troupes.

Sigismond, ne trouvant plus d'obstacles, vint occuper la ville, répara les dommages de l'incendie, et garnit les forts de la barre d'une garnison nombreuse, s'assurant ainsi la possession de sa conquête à la vue d'un ennemi en fuite. A peine le dernier fort s'était-il rendu, qu'Antonio d'Albuquerque avait opéré sa retraite vers la ville, ne soupçonnant point qu'elle dût être ainsi abandonnée : il ne l'apprit que par les salves que faisait l'ennemi pour célébrer sa victoire.

Voyant les forts et la ville perdus, ce général cherche quelque poste avantageux pour s'y retrancher, espérant encore défendre ou disputer le pays; mais ses soldats découragés ne montrent plus aucune confiance : la plupart l'abandonnent, et deux compagnies de naturels se joignent aux vainqueurs. Antonio tient ferme, espérant toujours un changement de fortune; mais Sigismond, se conformant aux instructions des commissaires hollandais et à la politique des Provinces-Unies, faisait offrir secrètement par Gomez de Sylveira, aux principaux colons, et aux chefs indigènes des sauves-garde, au nom du prince d'Orange; Sylveira figurait lui-même parmi les plus riches colons de la province. Cet homme, qui avait sacrifié une partie de sa fortune et perdu son fils unique à la défense de son pays, devint, par un indigne changement, l'émissaire secret des Hollandais dans le camp même de ses compatriotes, auxquels il promettait, au nom de Sigismond, le libre exercice de la religion catholique, la jouissance paisible de leurs propriétés, et l'avantage de pouvoir tirer des magasins du Récif des marchandises

d'Europe qu'ils recevraient à crédit et paieraient en produits du Brésil. Antonio d'Albuquerque ayant découvert la trahison de Sylveira, le fit mettre aux fers, et l'envoya enchaîné au général en chef; mais pendant sa translation, un détachement hollandais le délivra sur la route. Au lieu de jouir tranquillement de son bonheur, Sylveira ne songea qu'a se venger d'Antonio d'Albuquerque; et, s'imaginant rehausser les services qu'il rendait aux Hollandais en leur livrant ce général, il mûrit son perfide projet, et, après s'être concerté avec Sigismond, il vint hardiment trouver d'Albuquerque : « La Providence, lui dit-il, a mis en mon » pouvoir deux moyens de prouver mon » innocence : d'abord en permettant aux » Hollandais de me délivrer lorsque j'étais » injustement votre prisonnier; ensuite en » me mettant en état de donner à mes com» patriotes un gage certain de ma fidélité. » Les ennemis, en petit nombre dans Pa» raïba, où ils sont appesantis par l'excès » de la nourriture et par le vin, devien» dront pour vous une proie facile si vous » marchez sur-le-champ pour les surprendre

» et les attaquer. Venez, c'est moi qui vous » donnerai ce signal; je serai au milieu » d'eux, et je vous prouverai, en vous mé» nageant une victoire décisive, que j'ai » toujours le cœur portugais. » Trompé par ce discours artificieux, Antonio promet à Sylveira d'attaquer les Hollandais dans la nuit même, à l'instant où il recevra de lui le signal convenu. Il allait se mettre en marche, lorsque ses officiers, soupçonnant un piége, parvinrent à le détourner, et à lui faire abandonner une province où régnait la défiance et la trahison. Antonio effectua sa retraite dans le Pernambuco avec les débris de ses troupes, et le traître Sylveira, ayant échoué dans cette complication de perfidie, rejoignit les Hollandais. Ceux-ci, soupçonnant qu'un homme traître envers ses concitoyens, et capable d'une ruse si subtile, pourrait pousser plus loin ses intrigues, et les tromper eux-mêmes, l'arrêtèrent et le tinrent pendant plusieurs années dans une étroite prison.

Sigismond, poursuivant le cours de ses succès, détacha dans l'intérieur de la province plusieurs colonnes de ses troupes lé-

gères, auxquelles les habitations, les bourgs et les villages se rendirent à discrétion. Tous les Indiens de la capitainerie saluèrent leurs nouveaux maîtres, et ceux de Rio-Grande reconnurent également la domination de la Hollande. Sigismond réduisit avec la même facilité la capitainerie d'Itamarica, située entre Paraïba et Pernambuco. On ne doit pas s'étonner que les peuplades de ces provinces, alors sans aucune espérance et abandonnées par leur gouvernement, se fussent soumises avec tant de facilité à un ennemi auquel elles avaient résisté précédemment avec une sorte de constance et de courage.

Sigismond, couvert de gloire, retourna au Récif avec le titre de conquérant de Paraïba et d'Itamarica, provinces que les armes Hollandaises avaient tant de fois menacées en vain. Ces succès éclatans terminèrent la campagne de 1634. Dès lors on dut s'attendre que les vainqueurs ne tarderaient pas à consommer la conquête du Pernambuco, dont l'occupation paisible devait leur offrir les moyens d'arriver à l'entière possession du Brésil.

LIVRE XXV.

Conseil *de guerre tenu au Récif. — Sigismond investit le fort Nazareth. — Siége de la forteresse royale, par Artisjoski. — Les Portugais capitulent. — Conduite infame des Hollandais envers les Colons du Brésil. — Lichtart attaque Porto-Calvo, et s'en empare. — Courageuse résistance de Mathias au camp de Villa-Formosa. — Héroïsme de Maria de Sousa. — Capitulation de Nazareth. — Première émigration des habitans du Pernambuco. Perfidie de Sébastien de Souto envers les Hollandais. — Reprise de Porto-Calvo par d'Albuquerque. — Supplice de Calabar. — D'Albuquerque fait sa retraite à Lagoas, et la contrée du Pernambuco reste au pouvoir des Hollandais.*

1634 — 1635.

Dans les conseils tenus au Récif par les généraux et les commissaires des Provinces-Unies, Sigismond exposa combien la con-

sternation des Portugais du Brésil était générale depuis que les troupes hollandaises victorieuses leur avaient arraché quatre provinces; il conclut que les chefs chargés de la poursuite de cette guerre seraient blâmables s'ils ne se hâtaient de profiter des faveurs de la fortune pour s'emparer, soit de vive force, soit par ruse, des deux points fortifiés qui restaient encore à l'ennemi dans la province du Pernambuco. Selon Sigismond, ces tentatives ne souffraient pas de délais, et devaient nécessairement précéder une nouvelle invasion de la capitale du Brésil, dernier effort qu'il resterait encore à faire pour arriver à la conquête de toute l'Amérique portugaise. Le sentiment de ce général, dont les opérations venaient d'être couronnées par des succès, détermina la résolution du conseil, et on décida que Nazareth et la forteresse royale seraient attaqués en même temps par deux corps d'armée indépendans l'un de l'autre. Sigismond se chargea du commandement de la division qui devait s'emparer de Nazareth, et Artisjoski eut la conduite du siége de la forteresse royale : chacune des divi-

sions hollandaises était forte de trois mille hommes.

A peine sont-elles en marche, que l'épouvante s'empare de tous les colons de la province; ils ne peuvent plus se dissimuler leur état de faiblesse et l'abandon de leur gouvernement. Ce n'est plus une seule ville, un seul port, une seule forteresse que menacent les Hollandais; ils menacent les derniers boulevards du Pernambuco, dont ils ambitionnent de consommer la conquête. A leur approche, les planteurs portugais se réfugient avec leurs femmes, leurs enfans, et ce qu'ils ont de plus précieux, soit à Nazareth, soit dans la forteresse royale.

Mathias, ne partageant pas la terreur commune, se mit en devoir de soutenir les efforts de l'ennemi qui ravageait déjà les campagnes; et, détachant quelques troupes légères, il leur donna l'ordre d'incendier les plantations, afin de ne rien laisser à la rapacité des troupes hollandaises. La position de Bom-Jesus n'étant plus assez centrale, d'Albuquerque assit son camp dans le territoire de Villa-Formosa, l'un des plus beaux cantons de la province, entre les

deux rivières Formosa et Serinham. Là, il tint un conseil de guerre composé de ses principaux officiers et des plus riches colons attachés à sa fortune. Ils furent presque tous d'avis de démanteler et d'abandonner la forteresse royale, afin de concentrer les forces à Nazareth, où, la mer étant ouverte, des secours pouvaient parvenir sans obstacle. Mais le camp royal était devenu alors une ville, et Mathias ne pouvait d'ailleurs se résoudre à détruire son propre ouvrage. Il se rappelait, avec une sorte d'orgueil, qu'il avait défendu long-temps, contre un ennemi supérieur en forces, ces lignes, ces retranchemens, au centre desquels s'était élevée une autre Olinda, où pendant trois ans les Portugais du Pernambuco avaient trouvé asile et protection. Ferme dans l'idée de défendre pied à pied une province devenue en quelque sorte le domaine de sa famille, d'Albuquerque s'occupa de la distribution du peu de forces dont il pouvait encore disposer. Il confia la défense de la forteresse royale à Andréas Marim, et lui donna pour garnison quatre cent cinquante hommes de troupes régu-

lières, outre les milices du pays. Louis Barbaillo fut chargé de soutenir le siége de Nazareth avec une garnison moins forte, car on se reposait bien plus encore sur l'avantage de la position de Nazareth que sur le nombre de ses défenseurs. Mathias retint auprès de lui son frère Edouard, le général comte Bagnuolo, six cents soldats d'élite, et le régiment indien de Cameram. Tout se trouvant ainsi réglé, il rassembla ses troupes, et, dans une courte harangue, ne leur dissimula point qu'elles touchaient à la crise la plus décisive et la plus alarmante qui se fût encore offerte à leur valeur; mais il les exhorta vivement à ne pas s'étonner de la supériorité numérique de l'ennemi dans une lutte en apparence si inégale, et où leur courage saurait en quelque sorte doubler leurs propres forces. Dans les rudes épreuves auxquelles la Providence les appelait, aucun d'eux ne devait perdre de vue qu'un soldat portugais ou brasilien, qui savait braver la faim, la soif et la fatigue, et tous les maux dont l'humanité s'épouvante, valait à lui seul dix Hollandais, et pouvait prétendre à tous les genres de gloire mili-

taire, sur-tout quand il se proposait de faire triompher la cause de son roi, de sa patrie, et de sa religion. Vivement émues par les exhortations de leur général, les troupes portugaises se mirent en marche pour leurs destinations respectives, et ne tardèrent pas à justifier, autant du moins qu'on pouvait l'espérer, l'idée que leur chef avait pu se former de leur constance et de leur zèle.

Cependant Artisjoski allait investir la forteresse royale, menant avec sa division un train considérable d'artillerie. Après avoir établi son camp, et tracé ses lignes, il vint occuper une hauteur qui dominait les assiégés. Andréas détacha aussitôt quelques troupes sous les ordres de Sotto-Mayor, afin de chasser l'ennemi de ce dernier poste. L'impétuosité de l'attaque se soutint si heureusement, qu'après six heures d'un combat obstiné, Artisjoski abandonna et la colline et la batterie, que les Portugais enclouèrent aussitôt. Mais le surlendemain le général hollandais reprit l'offensive avec des forces supérieures, et déploya tant d'habileté dans ses manœuvres, que, malgré tous leurs efforts, les Portugais ne purent

rester maîtres de la colline : ils rentrèrent dans leurs murs. Artisjoski, poussant alors ses travaux, rétablit sa batterie, et la dirige contre le corps de la place. Mais la garnison fait plusieurs sorties, dont quelques-unes tournent à la confusion des assiégeans. Dans l'une de ces brusques attaques, un mousquetaire portugais couche en joue Artisjoski, dont l'escorte venait d'être mise en fuite, et lui crie de se rendre. Le général remet aussitôt son épée au mousquetaire, qui, saisissant les rênes du cheval de son prisonnier, l'amène vers les siens en triomphe; mais, se fiant à sa parole, il néglige de lui demander le bâton de commandement qui, armé d'un fer, n'était pas moins sa défense que l'attribut de son grade. A peine Artisjoski a-t-il fait quelques pas, que, jugeant son capteur sans défiance, il le frappe, le renverse, regagne le camp au galop, et doit ainsi son salut autant à sa déloyauté qu'à sa présence d'esprit.

Toutefois les ouvrages des assiégeans touchaient à leur terme, et nuit et jour le feu de leurs batteries foudroyait les murailles. Au cruel effet des bombes et des grenades

venait se joindre une fumée sulfureuse et insupportable qui s'en échappait, et dont étaient souvent suffoqués les soldats qui garnissaient les remparts. Ne pouvant se soustraire à des armes à la fois si destructives et si malfaisantes, ils creusèrent la terre pour y former des espèces de casemates, où ils mirent en sûreté leurs munitions de guerre, leurs blessés et leurs malades. C'est là que, privés de la lumière du jour et de l'air atmosphérique, ces malheureux pouvaient recevoir au moins quelque soulagement. La terre qu'on tirait des excavations servait à élever de nouveaux ouvrages quand les premiers étaient détruits. Parvenu avec la sape à une portée de pistolet des murailles, Artisjoski fit construire, avec une merveilleuse célérité, une espèce de cavalier ou de fortin armé de mortiers et de canons, d'où il foudroya la place avec tant de vivacité, que les fortifications furent successivement ébranlées par les boulets et les bombes. Andréas soutenait pourtant le siége avec courage, suppléant quelquefois par la ruse aux moyens de défense qui lui manquaient. Le côté le plus faible étant

celui que l'ennemi attaquait avec le plus d'acharnement, Andréas y fait établir une batterie masquée; puis il commande une fausse attaque contre le fortin qui battait en brèche, afin d'y attirer les meilleures troupes hollandaises. Ce stratagème réussit: l'élite de l'armée d'Artisjoski s'étant portée sur ce point, y est bientôt écrasée par la mitraille de la place, et Artisjoski lui-même est dangereusement blessé. La garnison encouragée tente alors plusieurs sorties vigoureuses, dans l'une desquelles les Portugais viennent jusqu'au milieu des quartiers de l'ennemi, et y font un riche butin.

Depuis deux mois la garnison soutenait tous les efforts des assiégeans avec une constance inébranlable, quoique sans secours et dans un dénuement qui devenait chaque jour plus déplorable : elle n'avait déjà plus de vivres, et se trouvait réduite à la triste nécessité de manger indistinctement les chevaux, les chiens, et tous les animaux utiles ou malfaisans. Mathias fut instruit à temps de cette détresse; mais tout le pays entre son camp et le fort se trouvait au pouvoir des Hollandais, et il ne lui restait

point assez de troupes disponibles pour forcer le passage et venir au secours de ses compatriotes. Dans cette extrémité, il eut recours à la fidélité de quelques habitans qui s'offrirent de ravitailler la place, quelque périlleuse que fût l'entreprise, les Hollandais ayant prononcé la peine de mort contre quiconque chercherait à introduire des vivres soit à Nazareth, soit dans la forteresse royale; ils avaient même promis la liberté aux esclaves qui découvriraient ou feraient échouer de semblables tentatives; et, s'en tenant à la rigueur de leurs ordonnances, ils livrèrent au supplice un Portugais qui n'avait eu d'autre tort que de s'être acquitté de son devoir envers son pays. Andréas se vengea de ce meurtre en faisant fusiller trois personnes convaincues d'avoir pratiqué des intelligences avec les assiégeans. Quoique la garnison éprouvât toutes les horreurs de la famine, et qu'il ne lui restât plus que la cruelle alternative de mourir de faim ou de se soumettre, son brave commandant et ses dignes compagnons d'armes, ne vivant que de cuir bouilli, supportèrent encore pendant vingt-deux jours ce que la faim et les

privations de toute espèce ont de plus douloureux. Réduits par la mort ou par les maladies à moins de trois cents hommes présens sous les armes, et n'ayant plus aucune espérance, ils traitèrent de la reddition; mais ne sortirent de la forteresse qu'avec les honneurs de la guerre et la promesse d'un passage libre aux possessions espagnoles. L'état de faiblesse et de maigreur de cette valeureuse garnison attestait encore plus que cet hommage qui lui était rendu par ses ennemis mêmes sa longue et glorieuse résistance. Les habitans du pays, qui avaient trouvé un asile dans la forteresse, et les milices provinciales, après avoir partagé le danger commun, ne furent point compris dans la capitulation, malgré les instances du gouverneur et de ses officiers. Sigismond, qui s'était rendu au camp d'Artisjoski afin de présider à la reddition, ne voulut rien stipuler en faveur des habitans. « A quoi bon, dit-il, les comprendre dans » une capitulation militaire? Ne deviennent-» ils pas sujets de la Hollande, et n'est-il pas » de l'intérêt de la république, comme de » son devoir, de les protéger, et même de

» se les concilier par sa bienveillance ?
» Leurs soupçons sont injurieux, et ils peu-
» vent s'abandonner sans crainte à la géné-
» rosité du vainqueur. » Tout faisait espérer que les malheureux colons qui avaient partagé les souffrances de la garnison portugaise ne seraient inquiétés ni pour leurs opinions, ni pour leur conduite; mais, contre toute attente, au mépris de la morale et de l'honneur, les Hollandais exercèrent sur ces hommes braves et loyaux les plus indignes traitemens. Tous ceux qui possédaient quelques propriétés, et qui n'acquittèrent point assez tôt la totalité de la somme à laquelle on les avait taxés pour se racheter de la peine de mort, furent mis à la torture; car, par un barbare sophisme qu'imaginait alors le pouvoir militaire, les colons du Pernambuco furent censés avoir mérité la peine capitale, comme traîtres au prince d'Orange. Par cette inquisition politique, les vainqueurs amassèrent vingt-huit mille écus provenant des dépouilles des malheureux réfugiés de la forteresse royale. C'est ainsi qu'en Amérique et en Asie, la nation hollandaise, par une insigne mauvaise foi et

par de froides cruautés, rendait sa conduite détestable et son histoire infame ; tandis que, dans son propre pays, ses actions glorieuses et la pureté de sa morale lui méritaient l'admiration de ses contemporains, que devait suivre le respect de la postérité.

Ainsi succomba la forteresse royale après un siége de trois mois. Les vainqueurs en ordonnèrent la démolition, sans doute afin d'effacer jusqu'au moindre vestige d'une conquête qui leur avait coûté tant de sang, et qu'ils venaient de souiller par des actes de cruauté et d'avarice. La défense de Nazareth, dont la durée et les circonstances furent à peu près les mêmes, n'offrit pas un moins digne objet d'admiration et de pitié. La division hollandaise qui, sous les ordres de Sigismond, devait en former le siége, s'était portée à l'Ingenio dos Algodoaes, à une lieue environ du fort, et de là elle pouvait non seulement le bloquer, mais commander encore tout le pays. Avare du sang de ses soldats, Sigismond évitait les attaques de vive force et les assauts meurtriers; ne s'attachant qu'à intercepter

les renforts et les secours, il espérait réduire ainsi Nazareth avec moins de perte.

Cependant, soit pour diviser les forces de l'ennemi, soit pour s'assurer un autre point sur la côte, d'Albuquerque détacha de son quartier général de Villa-Formosa le comte Bagnuolo, à vingt-cinq lieues plus loin, avec l'ordre positif de fortifier et de défendre Porto-Calvo. Il était sans doute important de s'assurer la possession d'une ville si intéressante par sa position et son port de mer; mais, d'un autre côté, Mathias, en se privant ainsi d'une partie de ses troupes, s'affaiblissait encore plus en présence d'un ennemi qui menaçait à la fois son camp et le fort Nazareth. Il lui fallait d'ailleurs s'approvisionner et se pourvoir de munitions de guerre, dont ses soldats commençaient à manquer. Un seul *arroba* (trente-deux livres) de poudre était tout ce que possédait alors le général portugais, qui, voulant cacher cette pénurie à sa troupe, emplit quelques barils avec du sable, et mit autour la garde ordinaire. Il forma ensuite, des plus vigoureux paysans du canton, sept compagnies d'embuscade, composées cha-

cune de quinze hommes, à l'exception d'une seule, qui consistait en treize Brasiliens de la même famille, et tous frères; ce qui la fit appeler, de leur nom, la compagnie des *Bautistas*. Mais ce système de petite guerre ne pouvait sauver Nazareth, où il était impossible d'introduire aucun secours de vive force. Mathias y envoya furtivement quelques Indiens portant chacun un sac de farine sur leurs épaules : ils prirent en vain une route peu fréquentée. Les Hollandais battaient l'estrade dans toutes les directions, et ces malheureux ayant été pris furent pendus. Mathias mit alors en mer trois barques chargées de vivres, dont il donna le commandement à Diego Rodriguez, officier venu de Nazareth pour l'instruire de la détresse de la garnison. Rodriguez fit voile au coucher du soleil, et arriva en sûreté vers minuit, après avoir passé hardiment au milieu de la croisière hollandaise. Ce secours inattendu ranima le courage des assiégés, et les fit persévérer dans leur résistance.

Porto-Calvo se défendit avec moins de gloire, quoique cette ville fût aussi importante par sa position que par les fermes et

les pâturages considérables qui couvraient son territoire. C'était à Barra-Grande, tout près de là, que les secours venus d'Espagne avec la flotte d'Oquendo avaient débarqué quatre années auparavant. Les généraux des Provinces-Unies s'étaient depuis emparés de ce poste, qu'ils avaient fortifié afin d'étendre leurs conquêtes dans cette direction. Les habitans de Porto-Calvo, qui s'attendaient à tomber, comme ceux de Barra-Grande, sous la domination hollandaise, faisaient secrètement leurs conditions avec l'ennemi, lorsque Bagnuolo, détaché par Mathias, parut avec sa division, et vint se joindre à Fernand de Ribaguera, gouverneur de la place.

Quand Lichtart, qui commandait les forces navales hollandaises, apprit que Bagnuolo se fortifiait à Porto-Calvo, il débarqua immédiatement ses troupes de marine, et, jaloux de se montrer le digne émule de Sigismond, dont il enviait les succès, il résolut d'emporter la ville d'assaut. En conséquence, il opère sa jonction avec un détachement de la garnison de Barra-Grande, et, faisant éloigner ses vaisseaux en pleine

mer, il adresse aux troupes réunies le discours suivant : « Braves compagnons ! vous
» avez devant vous la ville de Porto-Calvo, et
» derrière vous, une mer immense! Pourquoi
» consumerions-nous un temps précieux
» dans les lenteurs d'un siége, tandis que
» nos armes sont partout victorieuses, que
» nos ennemis ne voient plus autour d'eux
» que des forteresses conquises, des armées
» dispersées ou détruites, et des champs de
» bataille couverts de leurs morts? Ne serait-
» ce pas méconnaître la faiblesse de nos
» adversaires et trahir la fortune, que de
» nous épuiser ainsi dans des travaux qui
» conviennent mieux à des esclaves qu'à
» des soldats? Une heure nous suffit pour
» opérer ce que Sigismond n'a pu faire qu'en
» plusieurs mois. Marchez, suivez votre gé-
» néral, qui n'a plus maintenant d'autre
» ordre à vous donner que ces deux mots :
» *Vaincre ou périr!* »

Lichtart s'avance aussitôt vers la ville, et Bagnuolo, informé de son approche, marche contre lui avec ses troupes, qu'il avait fait suivre d'une partie des habitans dont il se défiait. Le combat s'engage, et l'arme blan-

che sert des deux côtés la fureur des combattans. L'infanterie espagnole soutient sa vieille réputation; mais les Napolitains, qui s'étaient précipités avec ardeur dans les rangs ennemis, faiblissent et tournent le dos. Bagnuolo, entraîné dans la déroute, et abandonné par les milices qui, moins fidèles encore ou moins aguerries que ses soldats, fuyaient dans les terres, dirigea sa retraite vers Lagoa do Norte (lac du nord), à dix-neuf lieues au sud de Porto-Calvo; et il prit avec tant de précipitation le parti d'une fuite honteuse, qu'on le soupçonna de s'être entendu secrètement avec Lichtart, afin de lui abandonner ainsi la ville, sous le voile d'une déroute concertée. Loin de le troubler dans sa retraite (ce qui ne fit qu'accroître les soupçons), Lichtart ne songea qu'à prendre possession de la ville, que ses soldats saccagèrent. Il y releva ensuite quelques ouvrages, entoura l'ancienne église, placée sur une éminence, par une fortification régulière, et, laissant dans la place cinq cents hommes de garnison, il s'assura ainsi la conquête d'un district important qui ne lui avait coûté qu'une demi-heure de combat.

Tous les efforts des Hollandais se tournèrent alors contre Nazareth, le seul point fortifié de la province qui fût encore sous la domination portugaise. La garnison persévérait dans sa résistance, quoiqu'elle fût tellement resserrée par les lignes des assiégeans, qu'il devenait plus que jamais impossible d'y introduire aucune espèce de secours. D'Albuquerque, imaginant de la ravitailler au moyen des *janguadas* ou radeaux indiens, dont chacun pouvait contenir deux mesures de riz, en livra un grand nombre au hasard : une vingtaine environ parvinrent au pied des murailles. Mais ces faibles secours ne pouvaient soustraire longtemps la garnison portugaise aux horreurs de la famine. Les soldats napolitains qui en faisaient partie, n'ayant aucun intérêt à la cause qu'ils défendaient, désertèrent; mais les Brasiliens et les Portugais supportèrent leurs souffrances avec un courage digne d'un meilleur sort : plusieurs moururent de faim à leur poste. Cette fermeté presque surnaturelle fit juger à Sigismond que la forteresse recevait, par quelque moyen qu'il n'avait pu découvrir, des vivres de Villa-

Formosa, où campait d'Albuquerque ; et, regardant dès lors ce camp retranché comme le seul obstacle qui s'opposât encore à la reddition de la place, il fit partir le capitaine Anderson, avec un détachement considérable, et lui ordonna de chasser le général portugais du poste qu'il s'obstinait à garder, quoiqu'il n'eût plus avec lui que trois cents hommes : c'étaient les restes de la petite, mais valeureuse armée qu'avait levée et formée d'Albuquerque à Bom-Jesus. Anderson vint attaquer les avant-postes portugais, qui, cédant à la supériorité du nombre, se replièrent. Mathias et son frère Edouard avancent aussitôt pour les soutenir, mais ils se voient eux-mêmes pressés entre le fleuve Serinham et les troupes de Sigismond. Décidés à vaincre ou à périr, ils font face à l'ennemi avec une poignée de soldats animés par leurs exhortations et leur exemple, et chargent à leur tour avec le courage que donne le désespoir. Ce mouvement réussit, et les Portugais, mettant les Hollandais en fuite, recouvrent le poste qu'ils avaient perdu. Dans cette action brillante périt Estevam Velho, fils de Maria de

Sousa, l'une des femmes les plus nobles et les plus respectables de la province. Déjà dans cette guerre déplorable elle avait perdu non seulement deux autres fils, mais encore son gendre. Quand on lui annonça le nouveau malheur qui la privait de son troisième fils, elle appela les deux qui lui restaient, âgés l'un de quatorze, l'autre de treize ans, et leur parla en ces termes : « Votre frère Estevam vient d'être tué par » les Hollandais ; il faut maintenant rem- » plir à votre tour les devoirs que la reli- » gion, le roi et la patrie imposent à la no- » blesse portugaise. Tirez vos épées, mes » enfans, et jetez-en le fourreau ; mais, en » vous rappelant le triste jour où vous vous » êtes armés, n'allez pas combattre par » désespoir, combattez uniquement pour » l'honneur et la vengeance. Soit que vous » succombiez, soit que vous vengiez la mort » de vos frères, songez bien que vous serez » toujours dignes d'eux et de celle qui vous » donna le jour. » Elle les envoie ensuite à Mathias, en le priant de les recevoir sous ses drapeaux comme de simples soldats. Les enfans d'une telle mère ne pouvaient dégé-

nérer, et ils ne démentirent point leur origine.

Mais ni la persévérance de d'Albuquerque, ni le dévouement de cette poignée de braves qui partageaient sa mauvaise fortune, ne pouvaient sauver Nazareth, et empêcher l'entière invasion d'une province qui n'avait plus pour sa défense que cet unique boulevard. Deux caravelles arrivèrent, mais trop tart, de Lisbonne à Lagoas, avec la nouvelle que des secours étaient prêts de mettre à la voile pour le Pernambuco. Toutefois Bagnuolo fit passer cet avis à Mathias en lui conseillant d'abandonner le fort qu'on ne pouvait plus conserver et de venir le joindre sans délai à Lagoas, pays fertile dont le port étant ouvert offrait la station la plus favorable pour y établir le quartier général. Les officiers de Mathias, convoqués en conseil de guerre, furent unanimement d'avis que, dans leur situation présente, on ne pouvait s'arrêter à une plus sage détermination. Dès qu'elle fut connue, le fort et la barre de Nazareth capitulèrent aux mêmes conditions que l'ennemi avait accordées à la forteresse royale.

Mathias informe aussitôt par une proclamation les habitans du Pernambuco, de la résolution qu'il a prise d'évacuer cette partie de la province, offrant d'escorter tous ceux qui voudront émigrer et le suivre. Le plus grand nombre, indigné de l'insouciance, de l'ingratitude de la cour de Madrid, et préférant toute autre espèce de gouvernement, n'hésite point à se ranger sous la domination des vainqueurs. Mais environ huit mille familles qui s'étaient vouées sans réserve aux intérêts de la mère-patrie, abandonnent cette terre fertile sur laquelle allait s'appesantir une autorité étrangère, et attachant leur sort invariablement à celui du général en chef, se mettent en marche avec leurs troupeaux, leurs nègres et tous leurs effets chargés sur un grand nombre de chariots. Soixante Indiens les précèdent et leur frayent la route; vient ensuite un corps d'infanterie portugaise, puis les émigrans avec leur train et leur suite, ayant derrière eux d'autres troupes régulières pour les protéger; le fidèle Cameram et sa peuplade ferment la marche. Cette émigration douloureuse fut longue, accablante et accompagnée d'une foule de dangers. As-

siégés par tous les besoins, ces malheureux n'évitèrent l'ennemi qu'en se frayant un passage à travers d'épaisses broussailles et des forêts profondes où le jour pénétrait à peine.

Pendant leur marche pénible, plusieurs femmes furent surprises au milieu des déserts par les douleurs de l'enfantement; d'autres femmes encore plus malheureuses furent privées tout à coup, soit de leurs jeunes enfans, soit des auteurs de leurs jours; les uns succombant sous la faiblesse de leur âge, les autres, sous le poids de la caducité; et l'on vit des mères, des filles, donner, de leurs propres mains, la sépulture à ces objets de leurs éternels regrets. Ce ne fut qu'après avoir épuisé tous les maux de l'humanité que ces victimes du sort s'approchèrent enfin du lieu de leur destination. Leur route les conduisait près de Porto-Calvo, où il était à craindre que la garnison hollandaise ne les épiât pour leur ravir, à leur passage, ce qu'ils avaient pu sauver des débris de leur fortune. Un rayon d'espoir vint cependant luire à ces malheureux: dès que le colon Sébastien de Souto, un des principaux habitans de Porto Calvo, fut informé de l'approche de ses compa-

queurs poursuivent les fuyards l'épée dans les reins, pénètrent avec eux pêle-mêle dans les retranchemens qui couvrent la ville et en font un affreux carnage. Mathias arrivant avec le reste des troupes, s'occupe de compléter la victoire, et dirige aussitôt son attaque vers l'église et les maisons fortifiées. Telle est la confiance de ses soldats qu'ils s'avancent sans précautions quoiqu'il soit déjà nuit, et sont repoussés avec perte. Cependant ils fortifient avant le jour tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait demander ou recevoir des secours, et ils le tiennent ainsi assiégé, bien sûrs que toute la garnison manquant d'eau, ne tardera point à se rendre. Mais impatiens, dès le lendemain, de tenir leur proie, ils s'emparent d'abord d'une des maisons fortifiées, massasacrant tout ce qui résiste. Ceux qui échappent au carnage se réfugient dans l'église où le gouverneur et Calabar s'étaient renfermés avec tous les soldats qu'ils avaient pu rallier autour d'eux. Tous, à l'exception de Calabar, songent bientôt à se rendre. Calabar, lui-même, juge que sa dernière heure est venue; car Mathias s'empresse d'offrir

aux assiégés des conditions favorables, pourvu qu'on lui livre à discrétion ce fameux transfuge. D'abord les Hollandais répondent qu'ils périront tous plutôt que d'y consentir; mais Calabar sent bien qu'il ne doit ni le croire, ni s'y attendre. Sa perte lui paraissant inévitable, les idées de sa première éducation reprennent dans son esprit tout leur empire, et il déclare aux Hollandais qu'il est un homme perdu, mais que la miséricorde divine ne va le punir ici-bas que pour la rédemption de son ame dans l'autre vie; enfin il les conjure d'accepter les conditions offertes par Mathias, sans s'inquiéter de son sort. Alors le gouverneur Hollandais n'hésite plus, et trois cent quatre vingt soldats, nombre supérieur à celui des assiégeans, capitulent et s'engagent à repasser en Hollande comme prisonniers de guerre.

Les Portugais, depuis si long-temps malheureux, firent éclater leur joie, plus encore parcequ'ils pouvaient exercer enfin le plaisir de la vengeance contre le traître Calabar, que parceque la fortune leur avait ménagé la reprise inattendue de Porto-Calvo. Calabar y était né; il y avait commis des crimes atroces,

et il y termina sa carrière sur un gibet, mais avec un sentiment profond de repentir dont les scélérats ne paraissent guère susceptibles. Cet homme, le fléau de sa patrie, reçut la mort patiemment et avec une espérance telle en la miséricorde divine, que les prêtres chargés de l'exhorter à ses derniers momens, et ses compatriotes, témoins de son supplice, ne doutèrent nullement de son salut. La croyance qu'il n'avait pu sauver son ame que par la perte volontaire de son corps, s'accrédita généralement parmi les Brasiliens, à cause du souvenir d'un incident remarquable qui avait autrefois préservé cet intrépide transfuge d'un danger imminent. Après sa désertion il avait reçu, de la part de d'Albuquerque, de grandes offres pour abandonner le parti de l'ennemi; mais sa réponse insolente avait irrité ce général, qui ourdit alors une vengeance aussi basse que détestable. Il gagna par ses insinuations et par ses largesses Antonio Fernandez, cousin de Calabar, et l'envoya vers les ennemis comme s'il eût été entraîné par l'exemple de son parent, mais avec l'intention d'attenter à sa vie. Fernandez épiant le moment favorable,

rencontre Calabar dans une de ses excursions, l'invite de la voix et du geste à s'arrêter, à le recevoir parmi ses affidés et ses amis; Calabar qui le reconnaît lui fait signe d'avancer. Fernandez court dans la vallée pour le joindre avec le perfide dessein de le tuer; pendant sa course son ceinturon s'embarrasse, et en même temps que son épée s'échappe du fourreau, le pied venant à lui manquer, il tombe la poitrine sur la pointe de son arme, et expire au même moment où il allait assassiner son cousin par trahison. Les Brasiliens crurent que dans cette circonstance Calabar n'avait été préservé que pour devenir le fléau du Pernambuco, et que sa mission une fois remplie, rien n'avait pu le soustraire au châtiment qu'il avait mérité. Après son supplice son corps fut écartelé, et ses membres sanglans furent exposés sur les palissades de Porto-Calvo.

Ce succès d'un moment ne put aveugler Mathias sur sa situation; elle ne lui permettait plus en effet de rester dans une province alors inondée de troupes ennemies. En conséquence il rasa les fortifications de Porto-Calvo, enfouit dans les bois les canons qu'il

y avait repris et se remit ensuite en marche pour le Lagoas. Là, les émigrans se dispersèrent, les uns à Rio-Janeiro, le plus grand nombre à Bahia et au Reconcave. On doit dire, à l'honneur des Brasiliens, que tous ceux d'entre eux qui avaient dans le Pernambuco de grandes possessions, les abandonnèrent plutôt que de vivre sous le joug des vainqueurs. Ils se plaignaient, il est vrai, d'avoir été sacrifiés par la cour de Madrid, mais sans s'irriter contre leur mauvaise fortune, que la plupart supportèrent en hommes dignes de la surmonter.

Réunis à Lagoas, les débris des forces du Pernambuco ne consistaient plus qu'en huit cents soldats et deux cents Indiens auxiliaires. Mathias se hâta de fortifier cet établissement qui, par sa position, offrait une défense plus facile et une station sûre pour y attendre les secours d'Europe. A peine y était-il cantonné depuis quinze jours qu'Artisjoski vint s'emparer, avec une partie de sa division, de Péripueira, posté sur une hauteur qui dominait sur le rivage. Il y construisit une redoute et en éleva ensuite une autre sur la baie, s'imaginant empêcher

ainsi toute communication entre Mathias et le reste du pays; mais cette disposition n'eut d'autre effet que de faire ouvrir aux Brasiliens fidèles une nouvelle route dans l'intérieur des terres.

Tels furent les événemens de la campagne de 1635, qui, terminant la guerre du Pernambuco, mit au pouvoir des Hollandais cette belle province. Dès-lors les hostilités s'étendant vers le centre du Brésil, acquirent encore plus d'importance et d'éclat, tant par le choix des chefs que par la nature même de cette guerre, devenue plus grave que jamais : en effet, les opérations ultérieures vont décider, non seulement du sort d'une ou de plusieurs provinces du Brésil, mais de la destinée de tout ce vaste empire.

LIVRE XXVI.

Alarmes *de la cour d'Espagne relativement au Brésil et aux galions du Mexique. — Armement d'une flotte à Lisbonne. — Disgrace de don Fadrique de Tolède. — Arrivée au Brésil de don Luiz de Roxas, avec des renforts. — Rappel de Matthias d'Albuquerque. — Témérité de Roxas. — Il est défait et tué par le général hollandais Artisjoski. — Le chef indien Caméram, sauve les débris de l'armée portugaise. — Bagnuolo succède à Roxas dans le commandement. — Les deux partis érigent la guerre du Brésil en système de brigandage et de dévastation. Incursions hardies de Rebello, de Souto, d'Andrada et du nègre Diaz. — Exploit de Caméram : il protége et effectue la seconde émigration des habitans du Pernambuco.*

1635 — 1636.

Les Portugais, victimes de l'ingratitude de l'Espagne et de sa mauvaise administration dans leurs possessions d'Amérique,

n'étaient pas mieux traités en Europe. Marguerite, duchesse de Mantoue, continuait de gouverner le Portugal, ou plutôt Olivarès y commandait en maître sous le nom de *Philippe IV* et de Marguerite. Les taxes dont il écrasait ce malheureux royaume excitaient d'autant plus l'indignation des Portugais, qu'ils n'avaient pas la consolation d'en voir appliquer la portion la plus légère aux pressans besoins du Brésil. Cependant les Hollandais faisaient du Récif, devenu la capitale de leurs conquêtes dans cette colonie, une place d'armes redoutable, et qui ne pouvait manquer d'alarmer la cour de Madrid. Ils y avaient formé de tels arsenaux de marine, qu'il n'était déjà plus nécessaire d'envoyer de Hollande les flottes destinées à intercepter les galions du Mexique : désormais elles pouvaient être construites et équipées au Récif; bientôt même quatorze vaisseaux de guerre approvisionnés pour sept mois, en sortirent sous les ordres de Corneille Jol, le même qui au commencement de la guerre avait été repoussé de l'île de Noronha ; mais qui depuis, par le succès de ses croisières, avait été élevé de l'état de

simple corsaire au grade d'amiral. Avec la seule escadre équipée au Récif, Jol se présente devant cette même île, dont la possession devenait alors pour les Hollandais d'une importance majeure, non seulement à cause de son havre sûr et commode, mais encore parcequ'elle leur était indispensable comme place de rafraîchissement, l'eau étant rare au Récif. Cette seconde tentative de Jol fut plus heureuse que la première; toutefois, quoique faible, la garnison portugaise ne se rendit qu'après deux jours de siége, pendant lesquels la forteresse fut presque détruite par l'effet des bombes. Un port commode, une grande abondance d'eau douce, ressource peu commune dans le Pernambuco, et la domination assurée de ces mers; tels étaient les avantages de la conquête de l'île de Noronha. Jol y laissa quelques vaisseaux, et avec le reste de son escadre gagna la haute mer, dans l'espoir d'enlever à son passage la flotte du Mexique. Il la rencontre en effet dans le canal de Bahama, et l'attaque aussitôt; mais au moment de remporter la victoire, elle lui échappe par l'insubordination de ses capitaines, qui se croyaient

humiliés de servir sous un amiral sorti de la classe des corsaires. Cinq d'entr'eux furent cassés et déclarés infames ; sévérité réclamée pour le maintien de cette discipline qui contribuait tant alors aux exploits de la marine hollandaise.

Le danger imminent auquel venait d'échapper la flotte du Mexique, fit sortir enfin la cour d'Espagne de son long assoupissement. Déjà par sa faute, et contre toute attente, une puissance rivale se trouvait établie au centre même de l'Amérique du sud, et il était à craindre que les richesses des Indes espagnoles, en excitant de plus en plus la cupidité de l'ennemi, ne pussent plus désormais lui échapper. Philippe IV, qui n'avait eu jusqu'alors qu'une idée très imparfaite de l'état des choses dans ses possessions d'Amérique, apprit enfin que les Hollandais y avaient fait récemment encore des conquêtes importantes ; mais pour mettre à couvert sa responsabilité, Olivarès affaiblit aux yeux du monarque le tableau de la situation déplorable où se trouvait le Brésil, et rejeta sur la mauvaise politique et l'incapacité de d'Albuquerque les malheurs qui venaient

d'accabler la province du Pernambuco. Selon Olivarès, Mathias redoutait le concours des armées catholiques pour l'expulsion des Hollandais, craignant sans doute que cette intervention directe ne portât quelque atteinte aux droits de la province qu'il avait la prétention de défendre comme sa propriété personnelle. Il fallait donc lui ôter le commandement, et ne plus le confier qu'à un général espagnol, qui n'aurait en vue d'autre intérêt que la gloire de son pays et celle de son maître. Ce raisonnement prévenait avec non moins d'adresse que de perfidie les justes récriminations du général portugais. Philippe fut aisément persuadé par un ministre dont rien ne pouvait balancer l'ascendant sur son esprit. Toutefois Olivarès, décidé à limiter les secours qu'il semblait provoquer lui-même en faveur du Brésil, eut l'art de colorer cette disposition cachée en désignant à la confiance du roi don Fadrique de Tolède, le même qui avait reconquis San-Salvador. On lui offrit en conséquence le commandement d'une nouvelle expédition. Mais comment se flatter que don Fadrique, si jaloux de sa réputation

militaire, et jouissant d'ailleurs de la plus haute estime parmi ses compatriotes, se laisserait aveugler par l'éclat trompeur d'un commandement pour ainsi dire illusoire. Pouvait-il se méprendre sur les motifs du choix dont il était l'objet ? Il connaissait mieux que le roi lui-même la nature de cette guerre, les ressources de l'ennemi, et la nécessité de l'attaquer avec des forces imposantes, et non avec une armée sans soldats; aussi déclara-t-il au favori, qu'il ne se mettrait à la tête de l'armement, que dans le cas où il transporterait au Brésil un corps de douze mille hommes, avec des munitions de guerre suffisantes. Ces prétentions contraires aux vues du principal ministre, parurent exagérées à tout le ministère espagnol lui-même, qui ne se dissimulait pas l'épuisement de la monarchie. Une prison rigoureuse, suivie d'un exil perpétuel furent la récompense des services que don Fadrique avait rendus à l'état. Privé pour jamais de la faveur du souverain, et victime de la vengeance d'un ministre irrité, il lui resta néanmoins pour consolation, dans la retraite obscure où il termina ses jours, la gloire

attachée à son nom, et l'estime publique.

Le commandement fut offert ensuite à don Antonio d'Avila y Toledo, marquis de Velada, grand d'Espagne, qui, pénétrant tout aussi-bien que don Fadrique les intentions du favori, accepta toutefois le généralat, qu'il savait n'être qu'un vain titre. En effet, le temps se consuma en délibérations et en conférences, et tout en paraissant s'occuper d'un armement formidable, la cour de Madrid resolut de n'envoyer au secours du Brésil qu'un lieutenant avec dix sept cents hommes. Ce faible corps d'armée fut confié à don Luiz de Roxas y Borgia, et embarqué sur une flotte de trente voiles, commandée par don Lopo de Hozas, spécialement chargé de débarquer à San-Salvador Pedro da Sylva, nouveau gouverneur général du Brésil, et de prendre à bord son prédécesseur Oliveira. Si ces chefs avaient eu assez de talent, ou même assez de zèle pour agir à propos et de concert, sans doute ils auraient pu reprendre l'offensive, et peut-être même s'emparer de neuf vaisseaux hollandais chargés des produits du Brésil, dont la flotte catholique abandonna trop légèrement la pour-

suite. Le Récif même aurait pû être reconquis, si, après avoir débarqué hardiment, on l'eût attaqué de suite ; car les troupes hollandaises étaient dispersées alors sur une étendue de cent lieues de côtes, depuis Peripueira jusqu'à Potengi. Le général Sigismond n'avait avec lui que deux cents hommes au Récif, et à l'approche de la flotte espagnole, il s'écria : *Le Récif est perdu.* Déjà la plupart des colons portugais avaient pris les armes à la vue du pavillon catholique; mais les généraux espagnols, sans même prendre connaissance de l'état du pays, se dirigèrent vers le cap Saint-Augustin, et y reçurent en mer, d'un Brasilien qui s'aventura sur un radeau, les premières nouvelles des chefs de l'armée portugaise. Le gros temps n'ayant pas permis de débarquer immédiatement les troupes, don Lopo de Hozas refusa ensuite de les mettre à terre à l'embouchure de la rivière Serinham, quoique ses propres officiers l'y invitassent; et que ce parti fût recommandé par Mathias d'Albuquerque et par Bagnuolo, qui avaient envoyé à bord Martim Soarès Moreno pour appuyer leur avis. Invariable dans son plan, don Lopo

s'avance vers la barre de Lagoas, et, là, débarque à la pointe Jaragua don Luiz de Roxas avec ses munitions, et sa petite armée, composée en partie de Castillans et d'Italiens, sous les ordres de Juan de Ortiz et d'Hector de la Calce. Roxas remit à Edouard d'Albuquerque les pouvoirs de la cour pour exercer dans le Pernambuco l'autorité civile ; mais quant à Mathias, victime de la politique d'Olivarès, il fut rappelé en Europe sans aucune espèce de compensation dans sa disgrace. Son ame noble et fière supportait avec peine l'obscurité; aussi ce fut avec le sentiment du plus vif regret qu'il laissa à son successeur le soin de poursuivre une guerre dont ses lumières et son expérience lui avaient acquis le droit de soutenir le fardeau. De retour en Espagne, il éprouva le sort réservé d'ordinaire aux généraux dont les succès n'ont pas couronné le zèle ; mais il ne tarda pas à être vengé de l'ingratitude d'un ministre impérieux devenu seul responsable des malheurs de Brésil, par l'heureuse révolution qui affranchit le Portugal du joug de l'Espagne; son mérite, reconnu alors par ses ennemis même, éclata dans la guerre

difficile qui assura l'indépendance de son pays, et lui valut à lui-même le titre de grand de Portugal.

A peine Roxas eut-il pris le commandement de l'armée Brasilienne, que, pressé par une ardeur inconsidérée, quoiqu'il n'eût aucune idée de la nature de cette guerre, il voulut marcher immédiatement contre l'ennemi, pour en venir à une action décisive. Ce n'était jamais qu'avec un sorte de mépris qu'il parlait des Hollandais, attribuant les dernières défaites bien moins à la vigueur et à l'habileté de l'ennemi, qu'à l'incapacité de son prédécesseur. Peut-être ne cherchait-il par-là qu'à inspirer plus de confiance aux Brasiliens ; mais soit présomption, soit artifice de sa part, sa conduite peu généreuse envers son devancier ne pouvait être justifiée que par de grands talens ou par des succès réels; au contraire, tout indiquait que la témérité et l'orgueil formaient le caractère du nouveau général. En vain ses principaux officiers lui conseillèrent-ils de s'approvisionner, et de se fortifier dans la contrée de Lagoas, alors menacée par l'amiral Lichtart, qui à la vue des côtes tenait la mer

avec une forte escadre; leurs représentations furent sans aucun effet, Roxas voulant aller à la recherche de l'ennemi pour le combattre, quoiqu'il n'eût pas de magasins, et que les provisions apportées d'Espagne fussent déjà épuisées; ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts et de peine, que le commissaire des vivres parvint à rassembler des rations pour huit jours. Il était d'ailleurs nécessaire de connaître au juste la position des Hollandais. Souto, qui depuis sa défection à Porto-Calvo ne cessait de les harceler, et de ravager le pays dont ils étaient les maîtres, fut envoyé avec un détachement pour ouvrir la route, et se procurer des intelligances dans les provinces conquises; il eut bientôt quelques informations de la part de ceux de ses compatriotes, qui, après avoir pris les armes à la vue de la flotte espagnole dans les environs de Lagoas et vers le Récif, ne se voyant pas soutenus, avaient été forcés de se soustraire par la fuite à la vengeance des Hollandais. Rien n'était plus nuisible à la cause des vainqueurs que ces communications établies entre l'armée brasilienne et les colons portugais. La crainte des supplices, les exécutions même

ne purent y remédier. Les généraux des Provinces-Unies espérant ôter à leurs adversaires cette source d'informations, ordonnèrent à tous les habitans du district de Porto-Calvo de se retirer vers le nord.

Tout indiquait au nouveau général que, sans trop diviser ses forces, il fallait harceler et miner celles de l'ennemi, en suivant l'ancien système imaginé par d'Albuquerque; mais sourd à toute représentation, il laissa une garnison de six à sept cents hommes à Lagoas, sous Bagnuolo, et se mit en marche avec quatorze cents soldats pour aller à la recherche des Hollandais : chaque homme portait des provisions pour plusieurs jours. Pendant la marche, un des Indiens alliés quitta les rangs sans permission, espérant se procurer des vivres dans la campagne. Roxas le fit arrêter et fusiller aussitôt; premier exemple d'une rigueur inconnue jusqu'alors au Brésil, et condamnée par les historiens de cette guerre : elle ne pouvait manquer en effet d'aliéner l'esprit des naturels contre le nouveau général.

Il cherchait par-tout l'ennemi, lorsque Souto lui donna la nouvelle que Sigismond

campait vers les frontières de Porto-Calvo, dont il venait de prendre possession avec six cents hommes. Roxas détache d'abord les capitaines Rebello et Pedro Marino, avec ordre d'occuper le général hollandais par des escarmouches, pendant que le reste des troupes marcherait pour se réunir à eux.

Sigismond, au premier avis de l'approche des Portugais, prit subitement le parti de la retraite, soit qu'il crût l'ennemi supérieur en nombre, soit qu'il cédât à un de ces mouvemens involontaires dont les plus braves ne peuvent quelquefois se défendre. Se repliant en hâte vers le cap Saint-Augustin, il s'embarqua à Barra-Grande au moment même où Artisjoski venait de Peripueira à son secours, à la tête de quinze cents hommes. Il appartenait à ce général de soutenir l'effort impétueux de Roxas. Ce dernier, apprenant l'approche d'Artisjoski, marcha aussitôt pour le combattre; mais ce ne fut qu'après s'être affaibli de nouveau, en laissant à Porto-Calvo, évacué par Sigismond, cinq cents hommes sous les ordres de son lieutenant général Emmanuel Diaz d'Andrada. Ses éclaireurs ayant reconnu dès

les premières escarmouches la supériorité numérique de l'ennemi, Roxas sentit alors son imprudence, et put juger combien la guerre dans les forêts du Brésil différait de la guerre méthodique d'Europe.

Il assembla ses officiers, et consulta enfin ceux qui connaissaient le théâtre des événemens; tous furent d'avis qu'il fallait suspendre l'engagement décisif jusqu'à l'arrivée des renforts devenus indispensables. Roxas parut céder, et expédia l'ordre à son lieutenant général de venir de Porto-Calvo à son secours; mais au lieu de l'attendre en prenant une bonne position militaire, il se laissa provoquer par l'ennemi au point du jour, et brûlant de fureur à la vue des Hollandais, il leur offrit aussitôt la bataille, se réservant l'attaque du centre et enjoignant aux capitaines Rebello et Marino de commencer l'action sur les deux ailes. Cet ordre fut exécuté avec tant de vigueur, que les Hollandais plièrent au premier choc. Les Portugais avançant toujours au pas de charge, leur témérité aurait pu finir par une victoire complète, si Roxas, dans la vue de soutenir la première ligne, ne lui eût ordonné tout

à coup de faire halte. On passa le mot d'ordre aux troupes, mais ce mode de changer les dispositions déjà prescrites, inconnu jusqu'àlors au Brésil, mit de la confusion dans les rangs. Les mouvemens d'attaque deviennent alors incertains et donnent le temps à Artisjoski de rallier ses soldats; il les forme aussitôt en bataillon très serré, et oppose ainsi aux troupes catholiques un front hérissé et redoutable d'où part une grêle de balles. Toutefois l'action reste long-temps indécise; enfin l'infanterie napolitaine est rompue par un régiment anglais à la solde de la Hollande, et Artisjoski se voit alors au moment de vaincre. Roxas en fureur descend de cheval, prend une pique, et se mettant lui-même au premier rang du corps des piquiers, qui n'avait pas encore été rompu, il s'écrie les yeux étincelans, et d'une voix éclatante : « L'honneur et le salut de tous sont ici dans » le bras et dans le cœur de chacun! » Il s'avançait avec intrépidité, lorsqu'une balle le frappe à la jambe et le force de remonter à cheval. A peine a-t-il saisi la bride qu'il reçoit à la poitrine un coup mortel. Tous ceux qui l'environnent sont tués ou

blessés ; la défaite est entière, et rien ne peut arrêter les fuyards. Aucun d'eux n'aurait peut-être échappé au fer de l'ennemi, si Rebello et Cameram, assez expérimentés pour arrêter même les suites d'une déroute complète, n'eussent pris avec une poignée de braves, les meilleures positions ; c'est ainsi qu'opposant aux vainqueurs une résistance opiniâtre, ils sauvèrent les débris de l'armée portugaise. L'ordre du Christ et le titre de Don avait été envoyé par la dernière flotte au fidèle chef Carijo Cameram, qui dans cette circonstance et dans tout le cours de la guerre ne cessa de se montrer digne des distinctions de son gouvernement.

Artisjoski ne se hasarda point à la poursuite d'un tel ennemi, la retraite de Sigismond lui ayant d'ailleurs ravi l'espoir d'opérer une jonction qui eût sans doute entraîné l'entière destruction des vaincus. En conséquence il prit la route de Peripueira, emmenant prisonniers les deux officiers généraux Barbaillo et la Calce. La mort de Roxas, celle de plusieurs de ses officiers, et la défaite de son corps d'armée portèrent le découragement parmi les troupes catholiques.

Cependant le lieutenant général Andrada, qui au premier avis de Roxas s'était mis en marche de Porto-Calvo pour le soutenir, apprenant à une lieue de la ville la perte de la bataille, s'arrêta et tint conseil. Quelques-uns de ses officiers proposèrent de démanteler entièrement Porto-Calvo et de se retirer à Lagoas; d'autres, penchant pour une détermination plus courageuse et plus ferme, représentèrent vivement qu'il fallait d'abord recueillir et rallier les fuyards qui viendraient successivement se mettre à couvert dans la ville; car si ce refuge était abandonné, que deviendraient ces malheureux soldats récemment arrivés d'Europe et ne connaissant point le pays ? Andrada partageait lui-même cette opinion, quoiqu'il ignorât qu'Artisjoski eût cessé de poursuivre les vaincus.

Tandis qu'il faisait ses dispositions pour une longue défense, il montra aux officiers de l'armée les papiers ministériels encore scellés, que Roxas avait laissés dans ses mains, et qui désignaient Juan Ortiz pour successeur du général en chef en cas de vacance ou de mort; mais cet officier avait perdu la vie, ainsi que Roxas, à la suite du dernier com-

bat; en conséquence le second sceau fut brisé, et le nom de Bagnuolo se présenta immédiatement. Ce général reçut à Lagoas, avec des transports de joie, l'avis de sa promotion ; mais les habitans et toute l'armée, loin de partager les mêmes sentimens de satisfaction, supplièrent instamment Edouard d'Albuquerque, frère de Mathias, de prendre le commandement en chef. Edouard, déjà chargé du gouvernement politique, ne céda point à leur demande ; il employa, au contraire, toute son influence et son crédit pour déterminer les soldats et les colons à se soumettre aux ordres du souverain. Bagnuolo fut donc reconnu général en chef, et montra, dès son début dans la carrière du commandement, cet esprit de timidité et d'indécision qui lui avait fait perdre sa popularité et la confiance des troupes.

Il expédia des ordres pour l'évacuation de Porto-Calvo, et les révoqua peu de jours après ; se persuadant même bientôt qu'un poste si avantageux ne devait pas être abandonné, il prit la détermination d'y marcher pour le défendre en personne. Avant son départ de Lagoas, il dressa un mémoire sur

l'état militaire et politique des provinces du Brésil, devenues le théâtre de la guerre, et l'adressa au nouveau gouverneur général don Pedro da Sylva; il lui représentait, ainsi qu'à l'amiral don Lopo de Hozas, que les forces de l'ennemi étant alors divisées, on frapperait aisément un coup décisif, si la flotte espagnole, en quittant Bahia, courait le long de la côte pour combiner les opérations navales avec les mouvemens de l'armée de terre; mais ce plan, quoique généralement approuvé, ne fut point mis à exécution par l'amiral espagnol, qui allégua des ordres contraires de sa cour.

Cependant le lieutenant général Andrada, impatient de se distinguer par quelque action d'éclat, avait envoyé le capitaine Rebello avec quatre cents hommes pour reprendre le fort de Barra-Grande; les Hollandais, jugeant sa troupe beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement, abandonnèrent le fort, sans même attendre l'attaque. Si Bagnuolo se fût joint à Andrada, comme ce dernier le demandait instamment, il n'est pas douteux que les Portugais n'eussent profité de ce succès inespéré pour regagner du

terrain vers le Récif ; mais, naturellement incertain et lent dans ses opérations, Bagnuolo resta trois mois à Lagoas, inutilement occupé de s'y fortifier contre un ennemi supérieur en forces. Il ne put toutefois résister à l'ardeur impatiente des soldats portugais et brasiliens, qui, loin d'être découragés par leurs défaites, brûlaient de se livrer aux derniers hasards de la guerre. En conséquence, le nouveau général en chef se mit en marche ; et, se dirigeant sur Porto-Calvo, y réunit deux mille soldats et quelques centaines d'Indiens, et de là ravagea tout le pays qui était au pouvoir des Hollandais. La condition des habitans des provinces conquises devint alors vraiment déplorable. Pour accoutumer les colons à leur domination, les vainqueurs avaient encouragé les mariages entre les deux peuples, et cherché en même temps à faire des prosélytes à la religion réformée. Des missionnaires politiques, munis d'instructions, parcouraient les campagnes et répandaient des ouvrages de controverse en langue espagnole et portugaise ; mais les prêtres catholiques étaient vigilans, et si les colons brasiliens haïssaient

les Hollandais comme hérétiques, ils abhorraient encore plus la religion de leurs oppresseurs. Quelque désir qu'eussent les chefs des Provinces-Unies de se concilier les habitans du Brésil, cette intention n'en fut pas moins combattue par un système de politique soupçonneuse que pratiquent presque toujours des vainqueurs entraînés par d'extravagantes prétentions. Ni les décrets du gouvernement hollandais, ni les rigueurs dont on les accompagnait au Brésil, n'empêchèrent la plupart des colons, soumis en apparence, d'entretenir des intelligences avec leurs compatriotes, dans l'espoir de les aider à secouer le joug. Cette conduite enveloppa dans le même danger et les coupables et ceux qui s'étaient soumis de bonne foi. Le plus léger soupçon suffisait pour entraîner la peine capitale, et les plus riches, ne pouvant éviter d'être soupçonnés, étaient ensuite écrasés de taxes. La mort n'était pas seulement ce qu'avait à souffrir ce malheureux peuple; c'était par de cruelles tortures qu'on arrachait aux colons la déclaration de leurs richesses, et en outrageant leurs femmes et leurs filles.

Quand les chefs voulurent réprimer ces atrocités, ils n'en eurent pas le pouvoir. Comment auraient-ils pu, dans une contrée si sauvage, ramener à la discipline une soldatesque déchaînée? Pour peu que le pouvoir militaire soit au-dessus des lois, il n'y a point d'horreur qui ne puisse être commise sous sa sanction. Les vainqueurs lâchèrent sur les Portugais non seulement des mercenaires avides et cruels, mais encore des hordes de Tapuyas et de Pitagoares; et ces mêmes Hollandais, qui avaient signalé à l'indignation de l'Europe entière les excès des troupes espagnoles, qui se vantaient de pratiquer dans leur mère-patrie toutes les vertus sociales, furent alors accusés de livrer des enfans à leurs alliés cannibales, pour assouvir leur antropophagie.

Cependant les vaincus reprenaient par-tout l'offensive, et dans un pays où il est plus facile d'attaquer que de se défendre, leurs succès partiels empêchaient au moins les vainqueurs d'affermir leur domination.

Le successeur de Roxas suivit le seul système d'hostilité qui pût convenir à la situation malheureuse des colons brasiliens et

des troupes catholiques, qu'il fit agir offensivement sur plusieurs points et sous différens chefs. Le capitaine Rebello défit plusieurs partis hollandais, et parut tout à coup à Saint-Laurent, où l'ennemi avait une garnison. A la vue de leurs compatriotes, les habitans s'arment et massacrent sur-le-champ tous les Hollandais qui se trouvent parmi eux; ils se portent ensuite dans les campagnes environnantes, font éprouver le même sort, sans distinction d'âge ni de sexe, à ceux qui tombent sous leurs mains, et se rendent maîtres momentanément de cette portion de territoire; mais Rebello, s'étant porté ensuite sur un autre point, les insurgés sont à leur tour assaillis à l'improviste par le commandant d'Estacourt, qui venait de sortir du Récif pour marcher contre eux avec une colonne de troupes d'élite. De faibles retranchemens, faits à la hâte, ne purent mettre à couvert les malheureux Brasiliens : ils furent presque tous passés au fil de l'épée, et on jeta dans d'affreux cachots tous ceux qui échappèrent à la mort. Ce fut au milieu des désordres de toute espèce et de tous les excès de la licence que les Hollandais reprirent

possession du district de Saint-Laurent. Mais, d'un autre côté, Bagnuolo et Andrada, l'un campé à Porto-Calvo, l'autre sur les frontières de Saint-Gonzalve, ne cessaient de les harceler, de les troubler dans leurs conquêtes, afin qu'ils ne pussent jouir du repos indispensable à la culture des terres. Sigismond, voulant arrêter ces incursions dévastatrices, sortit du Récif à la tête d'un détachement de quinze cents hommes, et marcha contre Andrada. Ce général lui résiste, le repousse même avec des forces inférieures, et se sert ensuite avec succès d'un vieux stratagème usé en Europe, mais sans doute moins connu au Brésil. Maître à la ronde d'une assez grande étendue de territoire, il réunit, avec autant de secret que de promptitude, les habitans de toutes les classes avec leurs enfans, leurs esclaves et leurs chevaux, et il les fait défiler en bon ordre au bruit du tambour par le chemin de Porto-Calvo, à la vue de Sigismond posté à quelque distance sur une colline. Ce général ne balance pas à croire que ce sont en effet des renforts venus au secours d'Andrada. Les bâtons que ces prétendus soldats portent

comme des mousquets sur leurs épaules complètent tellement l'illusion, que le général hollandais, chez qui la prudence commençait à l'emporter sur la valeur, abandonne sur-le-champ son entreprise, et rentre au Récif avec son corps d'armée.

C'est ainsi que les Portugais du Brésil, quoique presque dénués de forces militaires et de moyens politiques, réussirent encore à troubler des conquêtes qu'ils ne pouvaient pas disputer, et à ravager ces terres fertiles dont l'ennemi leur avait enlevé la possession. Les vainqueurs étaient impatiens toutefois d'en recueillir les produits, car c'était pour le sucre et le tabac qu'ils avaient envahi les plantations du Pernambuco; mais il leur fallut souffrir à leur tour les malheurs dont ils avaient accablé le Brésil; des corps de maraudeurs portugais, nègres et indiens restés fidèles, parcoururent le pays dans toutes les directions, mirent le feu aux cannes à sucre, brûlèrent les magasins, et se replièrent ensuite dans les bois aussi rapidement qu'ils en étaient sortis pour fondre sur les habitations des vainqueurs qui n'osaient les poursuivre. Souto, Cameram, et le nègre Diaz se

distinguaient sur-tout dans ces courses hardies. Mais Souto pillait amis et ennemis sans distinction, et telle avait été la perfidie de sa conduite à Porto-Calvo, où il n'avait servi son pays que par des moyens infames qu'on devait attendre de lui toutes sortes de crimes et de trahisons. Rebello parcourait également le pays conquis, et portait le ravage jusqu'au territoire de Paraïba. Ses soldats avaient déjà fait plus de quatre-vingts lieues sans autres provisions que celles qu'ils enlevaient sur leur passage, lorsqu'ils rencontrèrent un corps de Hollandais, commandés par d'Enses, gouverneur de toute la province. Rebello, après avoir enveloppé les avant-postes, surprit le gouverneur dans l'habitation qui lui servait de quartier général, et y fit mettre le feu. D'Enses fond l'épée à la main, à la tête de ses soldats, sur les Portugais; mais le sort trompe sa valeur, et il est massacré; sa mort devient le signal de la défaite entière des siens, qui mettent bas les armes et se rendent presque tous prisonniers de guerre.

En même temps, Cameram, avec ses troupes brasiliennes, dévastait un territoire de plus de soixante lieues d'étendue, dont les

Hollandais étaient les maîtres vers l'île d'Itamarica. La terreur de son nom était telle que le général hollandais Artisjoski sortit du Récif avec mille soldats pour aller détruire cette poignée d'indigènes, et se saisir à tout prix de leur chef. Quand les deux partis furent en présence, Cameram rangea ses Brasiliens en bon ordre, et ne craignit point d'attendre de pied ferme le choc des troupes européennes. Le combat dura jusqu'à la chute du jour, sans que l'avantage se déclarât pour l'un ou l'autre parti. Artisjoski, pouvant à peine concevoir que des sauvages osassent lui résister avec tant d'audace, renouvela son attaque le lendemain, espérant trouver ses adversaires accablés de lassitude et découragés par l'action de la veille : il fut trompé dans son attente. Les Indiens combattirent avec une vigueur nouvelle, faisant usage des armes à feu avec autant de précision et d'adresse que les Européens eux-mêmes. Artisjoski se vit donc forcé d'abandonner le champ de bataille avec perte, et le Brasilien, vainqueur, acquit, dans la défense de son pays et de ses alliés, une gloire durable.

Mais ces belles provinces étaient cruellement ravagées par les bandes dévastatrices qui les parcouraient en tous sens. Tel était le sort des malheureux habitans de ce pays, que les soldats de leur propre nation ne leur étaient pas moins redoutables que les ennemis eux-mêmes. Ce n'était qu'à ce prix que le vainqueur pouvait être privé de tous les avantages de la conquête. Ainsi, la ruine et le désespoir devenaient de jour en jour le partage des colons brasiliens, et il n'appartenait même plus à l'espérance d'adoucir leurs maux et de soutenir leur courage.

Désolés par cette guerre de rapine, et voulant enfin se soustraire à la cruauté des Hollandais, presque tous les habitans du Pernambuco qui n'avaient pas suivi d'Albuquerque, résolurent d'émigrer à leur tour, et près de quatre mille d'entre eux se mirent volontairement sous l'escorte et la protection de Caméram. Ce chef habile, qui, avec ses seules troupes indigènes, avait déjà repoussé deux fois Artisjoski, conduisit les émigrans en sûreté à travers soixante-dix lieues de pays ennemi. Plusieurs familles, qui ne purent joindre assez tôt Caméram,

se mettant en devoir de suivre ses traces, eurent bientôt épuisé le peu de provisions qu'elles avaient pu emporter, et se trouvèrent réduites à la détresse la plus déplorable. Aussitôt que Bagnuolo eut connaissance de leur approche, il envoya à leur rencontre un corps de troupes avec des secours de toute espèce; mais déjà plus de quatre cents colons avaient péri de misère en route dans les déserts.

Telle fut la seconde émigration du Pernambuco, exemple rare du plus beau dévouement à la patrie, déterminé par ce juste sentiment de haine que des ames fières portent à des conquérans oppresseurs. Deux émigrations successives, et les désastres d'une guerre de dévastation et de brigandage, laissèrent à peine aux Hollandais la possession du sol qu'ils occupaient; il leur était disputé chaque jour par des ennemis acharnés et infatigables. Peut-être même l'opiniâtreté des vaincus l'eût-elle emporté sur un ennemi plus nombreux, sans être plus brave, si l'arrivée d'un surcroît de forces et d'un prince à la fois guerrier, administrateur et homme d'état, n'eût fait pencher tout-à-fait

la balance du côté des envahisseurs. Non seulement la conquête des plus belles provinces du Brésil fut alors consommée entièrement, mais sa capitale même se vit de nouveau menacée de subir le joug.

LIVRE XXVII.

Maurice de Nassau, *met à la voile pour le Brésil, avec des pouvoirs illimités. — Situation des provinces conquises à son arrivée au Récif. — Nassau rétablit l'ordre, et marche ensuite contre les Portugais. — Bataille de Porto-Calvo, où Bagnuolo est vaincu. — Traits de courage du nègre Diaz, du chef indien Caméram et de sa femme dona Clara. — Fuite de Bagnuolo. — Siége et prise de la citadelle de Porto-Calvo. — Bagnuolo abandonne Lagoas. — Nassau le poursuit jusqu'au San Francisco. — Description de ce fleuve et de la contrée qu'il arrose. — Construction du fort Maurice. — Réformes au Récif. — Sages mesures de Nassau. — Les Hollandais vont à la recherche des mines.*

1637.

La guerre que diverses puissances avaient rallumée en Europe contre la monarchie espagnole, se propageait de plus en plus au

Brésil, et quoique la cour de Madrid eût fait l'énorme dépense de deux cents millions pour soutenir les hostilités, elle n'avait pu s'opposer aux agressions maritimes de la Hollande; aussi le Brésil n'avait-il reçu de la métropole que de faibles secours, tandis que la compagnie hollandaise d'occident déployait, pour assurer ses conquêtes, autant d'activité que d'énergie. Le Brésil lui coûtait déjà, il est vrai, quarante-cinq millions de florins; mais ses flottes et ses corsaires avaient capturé, depuis le renouvellement de la guerre, cinq cent quarante-sept vaisseaux ennemis; et plus de trente millions de florins, provenant de prises faites sur le commerce de l'Espagne et du Portugal, étaient entrés dans la circulation. Toutefois les obstacles semblaient renaître à mesure que les Hollandais faisaient de nouvelles conquêtes, et rien ne leur permettait encore d'espérer qu'ils pussent devenir les maîtres absolus du pays.

Peu d'accord entr'eux, les chefs civils et militaires réclamaient de nouveaux secours, et sur-tout un général investi d'une autorité telle qu'il pût donner aux opérations autant d'ensemble que de vigueur. Les Provinces-

Unies résolurent en conséquence d'envoyer un capitaine général, avec des renforts et des pouvoirs illimités. Cette mission difficile, mais honorable, fut confiée à Jean-Maurice de Nassau, cousin du prince d'Orange Frédéric-Henri, second stathouder de Hollande, et qui, rempli du désir d'attacher la gloire de son nom à des succès brillans, était digne d'ailleurs d'être le fondateur d'un empire plus durable. Nommé commandant général des forces de terre et de mer, Nassau espérait mettre à la voile avec trente-deux bâtimens de guerre; mais sa flotte fut réduite à douze vaisseaux de haut-bord : elle appareilla d'Amsterdam, le vingt-cinq octobre mil six cent trente-six, et aborda au Récif le vingt-trois janvier suivant, un an après la défaite et la mort de Roxas. L'escadre n'était montée que par sept cent vingt soldats.

Les provinces conquises comprenaient à cette époque la fertile contrée du Pernambuco, et les anciennes capitaineries de Tamaraca, de Paraïba et de Rio-Grande; jamais elles n'avaient tant éprouvé le besoin d'un général habile et d'un administrateur

éclairé. Nassau ne perdit pas un moment pour remettre tout dans l'ordre, ni pour faire face à l'ennemi. Déjà la fortune semblait revenir dans le camp des vaincus : par leurs incursions audacieuses, ils avaient forcé Artisjoski d'abandonner la station de Peripueira, et Bagnuolo, reprenant courage, venait de faire transporter son artillerie de Lagoas à Porto-Calvo, où il s'était fortifié. Il y recevait fréquemment des déserteurs ; l'armée hollandaise étant composée de mercenaires auxquels il importait peu de servir tel ou tel parti. Les troupes brasiliennes, animées par une sorte d'esprit national, avaient moins à redouter que la désertion diminuât le nombre de leurs soldats. Des détachemens reparaissaient même aux portes du Récif, dont les environs n'étaient pas plus en sûreté que lors de l'existence du camp de Bom-Jesus. A moins qu'on n'arrêtât au plutôt ces courses inquiétantes, les sucreries du Pernambuco ne pouvaient être mises en valeur ; et cependant leur importance était telle que le dixième seulement de leur produit se trouvait affermé, à cette époque, pour la somme de deux cent quatre-

couragement s'emparèrent de tous les esprits. Dans un conseil tenu en présence des principaux officiers, Edouard d'Albuquerque et Andrada insistèrent sur la nécessité d'occuper tous les passages, et de harceler au moins l'ennemi pendant sa marche. Ce système de guerre, justifié tant de fois par le succès, semblait devoir obtenir d'autant plus l'assentiment du général en chef, que l'ennemi ne pouvait arriver que par des chemins inondés et montueux; mais Bagnuolo, que son caractère portait à ne prendre conseil que de lui-même, résolut d'attendre Nassau à Porto-Calvo. Les troupes qui étaient sur la rivière d'Una, que Nassau devait traverser, et dont on aurait pu défendre le passage, furent rappelées aussitôt. On éleva précipitamment, pour couvrir la ville, deux redoutes, qui, selon l'historien Britto Freire, ne pouvaient servir qu'à l'ennemi. Dans l'une, on plaça trois canons, quoiqu'elle ne fût pas encore achevée. Bagnuolo laissa la plupart de ses troupes sous la conduite de son lieutenant général Alphonse Ximenès, et s'attira le blâme de toute l'armée, en se renfermant dans l'un

des forts, avec quelques officiers, et un petit nombre de soldats.

Cependant Nassau approchait de Porto-Calvo, et Artisjoski, débarqué avec sa division à Barra-Grande, venait à marches forcées pour le joindre par la rivière d'Una. Ces troupes réunies s'avancèrent alors en plusieurs colonnes, protégées par des escadrons de cavalerie. La vue d'une armée plus nombreuse qu'aucune de celles qui eussent encore paru dans ces climats, répandit partout l'épouvante; les femmes sur-tout, accusant les généraux portugais d'une honteuse inaction, remplissaient l'air de leurs cris, et se croyaient déjà victimes de la brutalité des soldats hérétiques. Le vœu de l'armée et les plaintes des habitans mirent enfin un terme à la perplexité de Bagnuolo. Ce général, après avoir permis aux Hollandais d'opérer leur jonction, ordonna de les attaquer quand il n'en était plus temps. Quatre mille Portugais s'avancèrent dans le dessein de présenter la bataille à Maurice. La femme de l'Indien Caméram, connue sous son nom noble de dona Clara, sortit à cheval, couverte d'habits guerriers, et

parcourut les rangs, pour exhorter les soldats à faire leur devoir, leur promettant la victoire, et donnant ainsi l'exemple à plusieurs autres femmes qui s'empressèrent de l'imiter. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence; et dès le lendemain, Maurice engagea le combat avec sa division d'avant-garde, commandée par Sigismond : elle était composée de mille hommes de troupes régulières, et d'autant d'Indiens, qui maniaient l'arc avec une grande dextérité. Henrique Diaz et Caméram résistèrent à ce premier choc, avec les Noirs et les Indiens qui marchaient sous leurs ordres. Ce combat ne fut qu'une mêlée sanglante et confuse, où l'on fit indistinctement usage de l'arc, de la pique, du fusil, ou de l'épée. Des décharges continuelles de mousqueterie, des cris affreux poussés des deux côtés, en signalèrent l'horreur. Le nègre Diaz, à la tête des Africains, montra, pendant l'action, une intrépidité digne d'être mise en parallèle avec ce que l'histoire peut offrir de plus étonnant. Une balle lui perce le poignet; il commande aussitôt qu'on lui fasse l'amputation de la main, pour se débarrasser de l'appareil qui

eût gêné ses mouvemens, et revolant au combat : « J'ai assez d'une main, dit-il, pour » servir mon Dieu et mon roi : chacun des » doigts de celle qui me reste, me fournira » les moyens de me venger. »

Si quelque chose avait pu surpasser cet héroïsme presque au-dessus de la nature, c'eût été sans doute la valeur que déployèrent les femmes indiennes et portugaises qui prirent part à la bataille. Dona Clara combattit avec une vigueur qu'on ne devoit pas attendre de son sexe; et bravant tous les dangers, elle chargea plusieurs fois l'ennemi, et pénétra même dans les plus épais bataillons.

Sigismond commençait à plier avec la première ligne, lorsqu'arriva pour le soutenir la division d'Artisjoski. Alors le combat se rallume avec une nouvelle fureur; Ximenès vient avec la réserve renforcer le corps de bataille; mais l'avantage du nombre fait bientôt pencher la victoire du côté de Maurice. Forcées de céder, les troupes portugaises se retirent en bon ordre vers le fleuve Comentabula, et y trouvent un de leurs bataillons qui gardait le passage. L'en-

nemi atteint les fuyards qui avaient fait volte-face, et les attaque de nouveau : des troupes fraîches soutiennent son choc. Andrada, n'écoutant plus les lois de la subordination, descend du fort de Porto-Calvo, malgré le général en chef. Avec un petit nombre de soldats de la garnison, il se fait jour parmi les ennemis, et ranime tellement le courage de l'armée royale, qu'elle parvient enfin, contre toute attente, à repousser les vainqueurs. Nassau oublie alors son devoir de général, pour ne plus agir qu'en soldat ; et, bravant les plus grands périls, se jette dans la mêlée, tandis que son adversaire, Bagnuolo, se tient dans une redoute, afin de se décider d'après l'événement. La nuit surprit les combattans acharnés les uns contre les autres, et mit fin à cette sanglante journée. Maurice profita des ténèbres pour secourir les blessés et faire enterrer les morts; et tandis que les troupes ennemies, postées dans des redoutes sur l'autre rive du fleuve, s'attendaient pour le lendemain à une seconde bataille, Bagnuolo, par une de ces impulsions inexplicables auxquelles il semblait céder quelquefois malgré lui, aban-

donne tout à coup la position qu'il occupe, ordonne à Ximenès d'escorter vers Lagoas les habitans de Porto-Calvo, rassemblés hors de la ville, et lui-même s'en éloigne à la faveur de la nuit, au moment où les devoirs de sa place et le danger des siens réclament impérieusement sa présence. Il suit le chemin de Lagoas; et, redoutant le ressentiment ou le mépris de l'armée, il amène avec lui Andrada et d'Albuquerque, espérant que leur popularité pourra le garantir des effets de l'indignation de ses troupes. Tout le camp est bientôt informé de cette étrange désertion, et, dans un moment, l'armée entière et les habitans de Porto-Calvo disparaissent, marchant à la suite du général.

Au point du jour, Miguel Giberton, gouverneur de Porto-Calvo, envoie un officier dans les redoutes demander les ordres de Bagnuolo; mais ce genéral n'avait laissé ni ordres, ni aucun avis sur ses desseins ultérieurs. L'officier trouva les redoutes désertes : il ne restait plus à la garnison d'autre parti à prendre qu'à se retirer dans le fort; ce qu'elle effectua, après avoir mis le

feu aux maisons, aux magasins, et avoir encloué les canons des remparts.

Mais déjà l'armée hollandaise avait passé le fleuve sans obstacle, et Nassau, disposant tout pour le siége de la forteresse, vint camper dans un vallon où il était à couvert de l'artillerie ennemie. Son armée navale, mouillée devant la barre de Rio-das-Pedras, qui baigne Porto-Calvo, et tombe à six lieues de là, se disposait à mettre à terre la grosse artillerie. Le passage des chaloupes se trouva d'abord intercepté par quelques compagnies portugaises stationnées sous le commandement de Manoel de Franca, et chargées de garder l'entrée de la rivière; mais cet officier ayant envoyé inutilement réclamer les secours de Bagnuolo qu'on ne trouvait nulle part, attendit deux jours en vain, et se vit ainsi forcé de suivre l'exemple du général, et d'abandonner son poste. Tout l'équipage de siége eut alors un passage libre, et fut transporté de la flotte au camp de Maurice. Ce général fit élever contre le fort quatre batteries de dix-sept canons de gros calibre. Les assiégés, en petit nombre, et découragés par la fuite de Bagnuolo, ha-

gardèrent toutefois quelques sorties, et répondirent même au feu des assiégeans avec succès. Karel Nassau, neveu de Maurice, jeune officier d'une grande espérance, fut emporté l'un des premiers par un boulet parti des remparts. Le siége durait déjà depuis quinze jours; et, quoique le fort eût beaucoup souffert, Giberton, plus fidèle à ses devoirs que le chef qui les lui avait prescrits, n'annonçait en rien l'intention de se rendre. Nassau, dont cette généreuse résistance excitait l'admiration, écrivit au commandant portugais une lettre aussi honorable pour son auteur, que pour l'officier auquel elle était adressée. En invitant Giberton à lui ouvrir les portes de la forteresse, Nassau l'assura, dans les termes les plus flatteurs, qu'il n'emploierait qu'à regret toutes ses forces contre la garnison. Le gouverneur demanda vingt-cinq jours de délai, alléguant qu'il ne pouvait stipuler aucune condition sans l'aveu de Bagnuolo. Une réponse courte et ferme lui accorda seulement vingt-quatre heures. Les parapets étaient démolis; le fossé, comblé par les décombres, offrait aux assiégeans les moyens de monter faci-

lement à l'assaut; il fallut donc céder; une plus longue résistance était d'ailleurs inutile pour la cause de la patrie. Les Portugais capitulèrent; mais jamais capitulation ne fut conçue en des termes plus honorables. La garnison sortit avec armes et bagages, drapeaux déployés, une pièce de canon, l'assurance d'un passage libre, et d'un prompt échange. Nassau entra immédiatement dans le fort, et, selon l'expression de Britto Freire, le meilleur historien de cette guerre, il traita les vaincus comme il aurait désiré qu'on l'eût traité lui-même, s'il était tombé en leur pouvoir.

Il n'eut pas plutôt mis en sûreté Porto-Calvo, dont il confia le commandement à Peter Vanderverve, qu'il poursuivit l'armée fugitive vers Lagoas, avec toutes ses forces de terre et de mer. L'établissement de Madanelle, où s'était arrêté Bagnuolo, paraissait susceptible d'être défendu et de recevoir des secours de Bahia ou d'Europe; mais le général portugais, quoiqu'il eût encore douze cents hommes de troupes régulières et quelques centaines d'Indiens, abandonna précipitamment Madanelle, et gagna la ville de

San-Francisco, située sur la grande rivière du même nom, à huit lieues de son embouchure, conservant ainsi une communication avec la mer. La rivière Piagui, laissée entre lui et l'armée hollandaise, n'étant pas guéable, il ne pouvait choisir une meilleure position. Mais Nassau n'hésite point à traverser le Piagui sur des radeaux faits de branches d'arbres liées avec des joncs, et le danger d'un tel passage, qui eût été impraticable en face d'un ennemi plus résolu, montre l'importance d'une position militaire que Bagnuolo n'aurait pas dû négliger. Après avoir passé le Piagui, Nassau poursuivit les Portugais avec une telle célérité, que tout autre général, moins actif que Bagnuolo dans ses retraites, eût été infailliblement atteint. Nassau le pressa si vivement, que ses coureurs arrivèrent à San-Francisco à temps pour s'emparer des bagages. Bagnuolo avait recommencé à battre en retraite, et passant le San-Francisco, il s'était retiré à Seregipe, chef-lieu de la capitainerie du même nom. Nassau abandonna alors sa poursuite, croyant qu'il ferait mieux de s'assurer le fruit de ses conquêtes, que de con-

tinuer à serrer de près un tel adversaire. Les Portugais, étant dès-lors chassés de toute la province du Pernambuco, Nassau n'eut plus d'autre but que de couvrir pour le moment ses conquêtes par la ligne militaire du San-Francisco. L'embouchure du fleuve est de quatre lieues de large à sa barre; ses eaux bourbeuses troublent la mer à quatre ou cinq lieues de la côte, et l'on sent encore à la même distance la force du courant; la marée monte à vingt lieues environ dans les terres. Sa barre est mauvaise et ne peut être dépassée par des navires de plus de cinquante tonneaux : le canal du sud-ouest est le plus profond. De petites barques peuvent remonter le San-Francisco l'espace de vingt lieues jusqu'à sa première cataracte, au-dessus de laquelle des canots seuls se hasardent et remontent même à quatre-vingt-dix lieues plus loin jusqu'au *Semidouro*, d'où ses sources s'échappent d'un canal souterrain, après avoir coulé ainsi sous terre l'espace de dix ou douze lieues environ. Du mois d'octobre au mois de janvier, les eaux du San-Francisco montent, grossissent, et couvrent les terres voisines, qui, se trouvant ainsi inon-

dées, produisent une grande quantité de roseaux, dont les naturels font des flèches. Les eaux du fleuve sont poissonneuses et ses bords fertiles. Les indigènes, amorcés par ce double avantage, étaient engagés entre eux dans des guerres continuelles pour la possession de cette partie du Brésil. Des tentatives avaient été faites depuis les premiers temps de la découverte, afin de réconnaître exactement les sources du San-Francisco, qui sortaient, disait-on, du fameux lac où était située la ville imaginaire de Monoach, espèce d'*El-Dorado*, dont on supposait que les naturels portaient des ornemens d'or. Des expéditions avaient été entreprises de toutes les capitaineries du Brésil, pour découvrir cette prétendue ville de Monoach; le gouvernement même s'en était occupé. Edouard Coelho d'Albuquerque, premier concessionnaire de la capitainerie du Pernambuco, fit deux fois le voyage de Lisbonne dans l'espoir d'être autorisé à réaliser cette conquête que toutefois il n'entreprit jamais, la cour lui ayant refusé les titres et les honneurs qu'il demandait comme condition préalable de ses recherches. On ne fit des tentatives

réelles que sous le gouvernement de Britto d'Alméïda. Jean Coelho de Sousa fut celui de ces aventuriers qui pénétra plus avant dans l'intérieur du pays de San-Francisco : il parvint à cent lieues au-delà du *Semi-douro*. Quoique les véritables sources du fleuve n'eussent pas encore été bien reconnues dans ces derniers temps, il est à croire qu'elles partent de la chaîne de montagnes qui est à l'ouest de Minas Geraes, et qui donnent naissance aux fleuves du Paraguay, du Tocantin, et à quelques-unes des grandes rivières qui, coulant à l'est, viennent se jeter ensuite dans la Madeïra.

Placée sur un point où le courant est très-resserré, la ville de San-Francisco, appelée quelquefois *le Roc*, commande le cours du fleuve. Bagnuolo s'attendait qu'elle ferait une longue résistance ; mais son exemple n'était pas propre à inspirer du courage aux habitans ; aussi se hâtèrent-ils d'ouvrir leurs portes à la vue des bataillons hollandais. Nassau, après avoir soumis sans obstacle la province entière, n'abusa point des droits du vainqueur : une politique plus adroite le dirigeait. Pour se concilier l'affection des

habitans, il les garantit de toute insulte de la part de ses soldats, défendit par de sévères proclamations toute espèce de désordre dans les églises, et offrit aux colons des diplômes qui leur assuraient, au nom de son gouvernement, la liberté de conscience et la jouissance de leurs biens. Il fit plus encore, au lieu de poursuivre plus loin Bagnuolo, qui semblait lui livrer, par sa fuite, tous les passages et toutes les places, il adopta le parti d'une sage modération, et résolut de borner là sa première campagne. Mais s'apercevant de toute l'importance du San-Francisco, il y bâtit un nouveau fort, auquel il donna son nom, traversa ensuite le fleuve, et ordonna aux habitans du bord méridional de passer avec leurs familles et leurs troupeaux sur la rive septentrionale, afin que, ni volontairement, ni par contrainte, ils ne servissent les Portugais contre lui; et, pour plus de sûreté encore, il dévasta toute cette frontière. Les tribus brasiliennes, qui habitaient les deux bords du fleuve, parlaient un langage qu'aucun des Indiens, servant de guides à Nassau, ne pouvait entendre; cependant par des signes et

des présens, on leur fit comprendre les intentions du général, et on les engagea même à s'opposer aux Portugais s'ils tentaient de rentrer dans la province. Nassau remonta ensuite le San-Francisco sur une flottille, et parcourut environ cinquante lieues pour reconnaître le pays. L'aspect des vastes savanes au milieu desquelles serpente le fleuve et où d'innombrables troupeaux errent librement et trouvent d'excellens pâturages, le frappèrent d'admiration. C'est ce qu'il exprima dans une lettre adressée du fort Maurice à son cousin le prince d'Orange. Il le pressait d'appuyer ses représentations auprès de la compagnie, afin qu'elle fît passer dans ce délicieux pays, le plus promptement possible, un grand nombre de colons allemands, ou, à leur défaut, les condamnés tirés des prisons et des bagnes, qui pourraient ainsi expier leurs crimes par un travail utile à l'état. Nassau réclamait sur-tout un renfort de troupes, son armée étant affaiblie par les garnisons, les détachemens, les maladies et les pertes qu'elle avait faites dans plusieurs campagnes successives; il demandait aussi des armes, des drapeaux,

des instrumens de guerre, et des provisions pour la flotte. « Si l'on n'a point égard à » mes demandes, ajoutait-il, tout ce qui a » été conquis sera bientôt en danger; car » j'ose dire que c'est par respect pour ma » personne, que l'armée, au milieu des be- » soins et des privations de tout genre, se » tient encore dans l'obéissance. » Heureusement pour les Portugais, de petites considérations et de basses jalousies rendirent sans effet les représentations de Nassau. La faiblesse seule de ses ressources et de ses moyens, l'empêcha, dès son brillant début, de prendre avantage de la confiance de ses troupes et de la terreur des ennemis pour marcher sur-le-champ à la conquête de San-Salvador : si ses plans eussent été suivis, le Brésil serait peut-être encore une colonie hollandaise.

La saison des pluies ayant alors commencé, Maurice laissa une garnison de seize cents hommes dans sa nouvelle forteresse, qu'il regardait avec raison comme la clef des conquêtes qu'il venait de faire, et de celles qu'il se proposait de tenter encore. Après avoir confié le commandement à Si-

gismond, il appareilla pour retourner au Récif.

Sa présence et son autorité y étaient nécessaires; il était temps de réprimer une soldatesque trop fière de ses victoires, et depuis trop long-temps sans loi et sans discipline. L'historien hollandais Barlœus avoue que le pillage, l'impiété, les vols, les meurtres et la licence effrénée avaient rendu les troupes infâmes. Le soldat prétendait que rien n'était criminel de cet autre côté de la ligne, et dans la persuasion que ce débordement affreux était en quelque sorte légitime, il commettait tous les excès sans remords. Un système de justice rigide effraya bientôt ces misérables. Nassau, ajoute Barlœus, fit plus d'hommes honnêtes au Brésil qu'il n'y en avait trouvé; chaque soldat suivit enfin la ligne de son devoir, soit que la nécessité lui en fît une loi, soit qu'il se sentît dominé par l'exemple et l'ascendant du chef.

Jusque là aucun ordre n'avait été observé dans la distribution des vivres, et une foule d'abus était la conséquence naturelle d'une telle négligence. Au risque d'exciter une

sédition, Nassau mit un terme aux dilapidations, en fixant la ration de chaque homme selon son arme et son grade.

Les revenus éprouvèrent aussi des améliorations sensibles, et l'on en trouva de nouveaux dans les dixièmes imposés sur les sucres, les farines, les pêcheries, etc. La diversité des poids et des mesures, donnant lieu aussi à de grandes fraudes, on y remédia en les réduisant tous à ceux d'Amsterdam.

Les habitans du Récif et d'Olinda, ceux même qui ne s'y étaient établis que pour commercer, furent formés en compagnies de milice, ayant chacune ses officiers et ses enseignes. C'est ainsi que les vainqueurs s'assurèrent de tous ceux dont la fidélité leur était suspecte. Les lois de Hollande, concernant le mariage, furent étendues et applicables au Brasiliens et aux Portugais devenus sujets des Provinces-Unies. On se concilia les Juifs, en leur accordant la permission de faire le sabbat. Les Chrétiens eurent ordre de fêter le dimanche, trop long-temps négligé. On prit même des mesures pour la conversion des alliés brasiliens, et des écoles furent

ouvertes en faveur de leurs enfans. Le vœu général ayant réclamé le rétablissement de la ville d'Olinda, on accorda indistinctement la permission d'y bâtir, et défense fut faite de transporter ailleurs les matériaux provenant de ses ruines. Le grand but de Nassau était sur-tout de réparer les maux de la guerre. Lui seul en avait le pouvoir par la confiance qu'inspiraient ses talens, et par la probabilité que son rang et son influence dans l'état rendraient son autorité permanente. Il fallait des ressources : il en trouva dans la vente des sucreries abandonnées. Leur valeur était si considérable qu'elles furent estimées alors depuis vingt mille jusqu'à cent mille florins chacune, ce qui, dans le temps d'une si faible sécurité, produisit la somme énorme de vingt millions de livres tournois à la compagnie occidentale. Rien ne fut négligé, soit pour déterminer les planteurs à rentrer dans leurs possessions, soit pour retenir sous la domination hollandaise ceux qui s'étaient soumis. Chaque colon était traité par Nassau comme un ami de l'état, dès l'instant qu'il contribuait à l'augmentation des produits que les Hollandais venaient

chercher au Brésil, et dès qu'il se trouvait intéressé lui-même à défendre son champ et ses plantations. Au contraire, chaque émigré ou fugitif était considéré comme un ennemi, d'autant plus dangereux que la loi de la nécessité le forçait de vivre de pillage, et qu'une connaissance parfaite du pays lui donnait, sur les troupes venues de Hollande, un avantage immense. Pour mettre enfin un terme aux calamités des provinces conquises, Maurice fit un appel à tous les habitans qui avaient émigré, en leur offrant les conditions suivantes: Tout Portugais, tout Brasilien fut libre de rentrer dans la jouissance de ses propriétés sous la domination hollandaise, avec pleine et entière liberté de conscience, et promesse que les églises seraient réparées aux frais de l'état. Deux jours de la semaine furent réservés par le conseil suprême du Récif, pour rendre la justice aux colons. Tout esclave qui déserterait, après que son maître aurait prêté serment de fidélité à la Hollande, lui serait rendu, à moins qu'il ne fût entré auparavant au service de l'état. Le port d'armes, restreint aux épées et aux sabres, fut permis aux colons pour se défendre contre les nègres réfugiés *à Pal-*

marès. D'un autre côté, toute correspondance, toute relation avec Bahia fut sévèrement interdite aux Portugais sujets de la Hollande. Il leur fut également défendu de recevoir d'Europe, de l'Inde Orientale, ou du Continent américain, aucun moine ou religieux, aussi long-temps qu'il y en aurait en assez grand nombre pour desservir les églises et pratiquer les cérémonies du culte. Chaque Portugais devint justiciable des lois hollandaises et fut soumis aux mêmes taxes que les vainqueurs. Ces mesures, dictées par une sage politique, et la générosité avec laquelle Nassau traitait les prisonniers de guerre, diminuèrent insensiblement l'aversion des peuples du Brésil pour les Hollandais. Nassau adopta aussi, à l'égard des naturels, un système de bienfaisance inconnu en général à ses concitoyens dans leurs colonies. Telle était en effet la dureté de la plupart des Hollandais qui partageaient l'autorité dans les provinces conquises, qu'ils regardaient les indigènes comme des brutes; ils leur auraient même imposé, sans les adoucissemens de Nassau, un joug plus insupportable encore que celui des premiers envahisseurs, à l'époque où leur tyrannie

n'était pas même mitigée par l'influence de la religion. C'est ainsi que Nassau, se montrant tour à tour sage administrateur et habile général, régla le gouvernement des provinces conquises, fonda de nouvelles colonies, érigea diverses magistratures, et, par une conduite aussi éclairée que circonspecte, s'attira l'estime même des vaincus.

Toutes les branches de l'administration ayant été ainsi réglées au Récif, on mit en délibération si le siége du gouvernement hollandais serait transféré à l'île d'Itamarica. Les deux situations étaient également salubres, mais l'île avait le double avantage d'avoir de l'eau et du bois, qui manquaient au Récif. Si le Récif avait un port excellent, l'île d'Itamarica n'était dépourvue ni de port, ni de rade; mais le Récif était déjà bâti et habité, tandis que dans l'île tout était à créer et à faire. Quant à la pénurie de bois et d'eau, on objecta qu'on pourrait y suppléer en se les procurant à une demi-lieue de distance par le travail des esclaves, mais à un prix plus élevé; on ajoutait que, dans des momens de détresse, l'eau provenant des puits pourrait suffire à tous les besoins. Ces considérations, que Nassau fit valoir en

faveur de la résidence du conseil, l'emportèrent. Le grand avantage qu'avait Itamarica d'être une île, ne fut ni considéré, ni apprécié : les Hollandais étaient alors trop puissans pour avoir à craindre d'être assiégés au Récif. Possesseurs paisibles du Pernambuco, ils ne tardèrent pas à faire la recherche des mines d'or et d'argent, et deux commissaires explorateurs pénétrèrent jusqu'à Cuyaba, assistés par des Portugais et par des guides brasiliens. Ils trouvèrent une veine d'argent qui d'abord parut riche, mais qui trompa bientôt les espérances qu'elle avait fait concevoir. On rapportait cependant que les d'Albuquerque avaient tiré beaucoup de richesses des mines de Cuyaba ; on fit de nouvelles recherches, mais elles furent toutes aussi infructueuses. L'historien Barlœus, dont le témoignage a déjà été plus d'une fois invoqué, pense que les Portugais trompèrent ses compatriotes par de faux rapports ; car autrement, selon lui, les mines de Cuyaba n'auraient pu échapper aux perquisitions exactes des explorateurs hollandais : elles existaient en effet ; mais ceux qui en avaient la connaissance, gardèrent cet important secret pour des temps plus heureux.

LIVRE XXVIII.

SITUATION *de la capitainerie de Seregipe.— Souto ravage les provinces conquises.— Bagnuolo abandonne Seregipe, et se retire vers Bahia.— Conquête de la capitainerie de Seara par les Hollandais.— Echec de Lichtart à l'attaque d'Os-Ilheos.— Edits et réglemens des Hollandais au Récif.— Préparatifs contre Bahia. — Bagnuolo marche au secours de la capitale du Brésil. — Maurice de Nassau pénètre, avec une armée navale, dans la baie de Tous-les-Saints. — Débarquement des troupes hollandaises.—Tumulte à San-Salvador. — Quatre forts se rendent. — Consternation des habitans. — San-Salvador reçoit des secours. —Bataille dans les retranchemens. — Mort de Souto. — Cruautés des Hollandais.—Nassau lève le siége, et se retire au Récif.*

1637 — 1638.

TANDIS que Nassau affermissait ses conquêtes et en préparait de nouvelles, l'armée fugitive du Pernambuco s'arrêtait à Seregipe

del Rey, ville nommée originairement San-Christovam, mais qui depuis reçut et conserva le nom de la rivière qui l'arrose. Ce nom s'étend à la capitainerie entière, dont Seregipe est le chef-lieu. Bâtie à quatre lieues de la mer, cette ville contenait alors une centaine de maisons, une église paroissiale, deux couvens et une maison de la Miséricorde. Son port était de peu d'importance pour le commerce, la barre de la rivière n'admettant que des vaisseaux de moindre grandeur. La capitainerie de Seregipe, d'abord concédée à Christovam de Barros, en récompense de ce qu'il avait vaincu et chassé les naturels, s'étendait sur quarante-cinq lieues de côte entre Bahia et Pernambuco; elle n'était séparée de la province de Bahia, au sud, que par le Tapicura, et du Pernambuco, au nord, que par le San-Francisco. Huit sucreries et de nombreux troupeaux en faisaient la principale richesse. Telle était le pays où l'armée brasilienne trouva un asile. Arrivé à Seregipe, Bagnuolo expédia un aviso en Espagne, avec le rapport des derniers événemens. Il envoya aussi un officier à don Pedro da Sylva, gouverneur de San-Salva-

dor, pour lui offrir de marcher avec ses troupes à la défense de la capitale du Brésil, ne doutant pas que Nassau, fier de ses succès, ne mît bientôt à la voile, dans le dessein d'en faire le siége. La réponse du gouverneur et des principales autorités fut dure et même insolente; ils déclarèrent à Bagnuolo que San-Salvador regarderait comme une calamité publique qu'il vînt y apporter la mauvaise fortune du Pernambuco, où il aurait mieux fait de rester avec les débris de ses troupes. Bagnuolo n'avait plus d'autre alternative que de prendre ses quartiers à Seregipe, et d'y renouveler le système de guerre de dévastation qui avait offert jusque-là quelques chances de succès.

Cependant la garnison hollandaise du fort Maurice enlevait les nombreux troupeaux qui erraient dans les vastes savanes de San-Francisco, espérant couper ainsi les vivres à la province de Bahia. Ces tentatives donnèrent lieu à de vives escarmouches entre les deux partis. Souto passa trois fois le San-Francisco sur de frêles radeaux, malgré la largeur du fleuve, et quoique le passage fût regardé comme impraticable. Arrivé sur le

bord septentrional, il tombe à l'improviste sur les Hollandais, et porte trois fois la destruction jusqu'aux portes même du Récif. Fatigué de ces courses désolantes, et trouvant que le fleuve n'était pas un boulevart suffisant, Maurice, miné depuis trois mois par une fièvre opiniâtre qui le mettait hors d'état de marcher en personne contre l'ennemi, envoya Giesselin, membre du grand conseil, avec deux mille hommes, pour joindre Sigismond au fort Maurice, et chasser de concert l'ennemi établi à Seregipe.

Bagnuolo fut instruit que de nouvelles forces venaient l'attaquer; il détacha Souto avec trois cents soldats pour les reconnaître. Cet intrépide partisan traverse le fleuve à la nage; et, arrivé sur le bord opposé, il saisit dans une habitation, et amène à Seregipe, un officier hollandais qui, par ses aveux, ne laisse plus aucun doute sur le nombre des troupes ennemies, ni sur l'attaque prochaine qu'elles méditent. Les généraux portugais tiennent conseil : les uns soutiennent que la réputation et l'honneur seraient encore plus utiles que des renforts pour résister aux Hollandais, et qu'il est temps enfin de

s'arrêter; car où ira-t-on si l'on abandonne Seregipe, puisque la capitale du Brésil ne voudrait pas recevoir une armée fugitive? Ceux qui penchent pour un avis contraire, observent que San-Salvador ne peut manquer d'ouvrir ses portes avec joie à des secours qu'il affectait de mépriser; ils affirment d'ailleurs qu'en préservant la capitale, on sauve la colonie entière. Bagnuolo se décide pour ce dernier parti, et envoie d'abord un détachement ravager la contrée, qu'il abandonne aux vainqueurs; il ordonne ensuite de nouveau la retraite, et traîne à sa suite les malheureux émigrans des provinces conquises. Ces infortunés eurent encore à souffrir toutes les horreurs d'une fuite dont il ne leur était plus possible de prévoir le terme. Les Pitagoares les épiaient le long de la route; tous ceux que la fatigue ou la maladie faisaient rester en arrière devenaient la proie de ces antropophages; d'autres, presque aussi malheureux, tombaient au pouvoir des voltigeurs hollandais, qui les dépouillaient; un grand nombre périt d'épuisement et de faim, ou par la morsure des reptiles qui infestent ces

lieux déserts. Quelques-uns, ne pouvant plus supporter des souffrances tant de fois renouvelées, se soumirent aux vainqueurs, et obtinrent des sauf-conduits pour rentrer dans leurs habitations abandonnées ; mais la majorité, ne pouvant se départir, même en apparence, de sa fidélité à la mère patrie, suivit l'armée, le désespoir dans l'ame, et sans aucune espérance de voir jamais finir tant de maux.

Arrivé à Torre de Garcia, Bagnuolo y trouva un officier qui lui remit, de la part du gouverneur Pedro da Sylva, l'ordre formel de faire halte, jusqu'à ce qu'on eût assigné un cantonnement à sa troupe. Bagnuolo répond, sans s'arrêter, qu'il va presser sa marche, afin de se concerter personnellement avec le gouverneur général; il le rencontre même bientôt sur la route, venant au devant de lui, et il est reçu avec les égards dus à son rang, comme si Pedro da Sylva eût voulu lui faire oublier l'insultant message qu'il lui avait adressé à Seregipe. On délibéra sur le cantonnement des troupes : les uns furent d'avis de les poster à Villa-Velha, situé à une demi-lieue de San-Salvador, et

qu'on se hâterait de mettre en état de défense en y élevant de nouvelles fortifications. C'était le sentiment de Bagnuolo et de ses officiers; mais les chefs de la garnison insistèrent pour qu'on établît le camp sur la grande route entre Torre de Garcia et San-Salvador : cette dernière opinion prévalut.

Cependant Giesselin et Sigismond avec trois mille Hollandais, dévastaient les campagnes de Seregipe. Après avoir brûlé les maisons et les sucreries sur leur passage, après avoir arraché les arbres fruitiers et détruit toutes les plantations, ils rentrèrent au fort Maurice, sans tenter aucune opération plus importante. Ainsi, au lieu de prendre sous leur protection les habitations abandonnées; au lieu de se concilier les colons par la protection de leurs armes, ils les forcèrent de fuir vers Bahia, et accrurent ainsi les forces de la capitale par la jonction des fugitifs, qu'animait le sentiment de leurs souffrances. Dans le cours de cette campagne, on s'attacha de part et d'autre à détruire ou à enlever les nombreux troupeaux qui couvraient, pour ainsi dire, le sol de la capitainerie abandonnée. Bagnuolo avait amené

à sa suite huit mille têtes de bétail, et en avait fait tuer cinq mille, pour ne pas les laisser à l'ennemi, qui, de son côté, en détruisit trois mille, sans compter ce qu'il chassa sur l'autre rive du fleuve, vers les provinces conquises.

Le nom de Maurice de Nassau, déjà célèbre dans les contrés septentrionales du Brésil, n'avait pu demeurer inconnu aux peuplades barbares de ce vaste empire. Soit générosité naturelle de la part de ce prince, soit politique bien entendue, ses principes et sa conduite contrastaient tellement avec la tyrannie et l'inhumanité des premiers conquérans, qu'il n'était pas de horde un peu rapprochée de la côte parmi laquelle Maurice ne jouît d'une renommée honorable. Les tribus de la province de Seara résolurent spontanément de se soumettre à son empire, regardant tout autre joug comme préférable à celui qu'elles portaient depuis qu'elles n'étaient plus sous le gouvernement de Martim Soarès, qui, par la sagesse de sa conduite, les avait attirées sous la domination portugaise. Ces sauvages envoyèrent des députés à Maurice,

pour lui offrir leurs secours et leur alliance. Ils lui représentèrent combien il était facile de s'emparer de cette nouvelle capitainerie, où les Portugais n'avaient qu'une petite forteresse défendue par trente soldats et deux canons de fer ; ils observèrent, en outre, que la dépense qu'occasionnerait l'armement destiné à cette invasion serait bientôt compensée par les produits du pays. Quoique la province de Seara, située au-dessous de Rio-Grande, et à trois degrés et demi de latitude, ne renfermât guère alors que de vastes campagnes incultes, et que, bornés à l'industrie de la côte, les habitans eussent toujours négligé de mettre les terres en valeur, toutefois on y trouvait en abondance du coton, des pierres précieuses, du sel, et un bois rare appelé *bois violet*, à cause de l'éclat de sa couleur. On y recueillait aussi une prodigieuse quantité d'ambre que les vagues de la mer agitée par la tempête jetaient sur la côte. A beaucoup d'autres égards, la capitainerie de Seara pouvait devenir une acquisition précieuse pour la Hollande. L'occasion était d'ailleurs trop favorable, et quoique Nassau n'eût point

encore songé à étendre ses conquêtes vers la ligne, il se garda bien de dédaigner les offres de ces sauvages. Il pensait, avec raison, que leur alliance présentait un avantage réel, et qu'un pareil exemple ne pouvait manquer d'être imité par d'autres tribus brasiliennes. En conséquence une escadre, ayant à bord quelques troupes sous les ordres du colonel Jaris Guzman, mit à la voile pour ces parages. A peine les Hollandais eurent-ils débarqué sur la côte, qu'un grand nombre de Brasiliens vint se joindre à eux. Le fort situé sur une éminence, avait perdu récemment son gouverneur Cabral. Privés de leur chef, et voyant d'ailleurs les naturels se tourner contre eux, les habitans et la garnison capitulèrent après quelques jours de siége. Lorsque les Hollandais se virent les maîtres de cette vaste étendue de côte, ils devinrent bientôt les tyrans de ces mêmes Indiens qui la leur avaient livrée sans coup férir, et ils furent justement punis dans la suite de leur ingratitude.

Cependant les vastes desseins de Maurice se réalisaient; bientôt même on ne douta

plus que le désir de poser la couronne du Brésil sur sa tête n'eût conduit ses pas en Amérique, et n'excitât tout à la fois l'ambition qui le soutenait dans ses projets d'envahissement, et la modération qui accompagnait la jouissance de ses conquêtes successives.

Ses vues politiques s'étendaient au-delà même de l'hémisphère devenu le théâtre de ses exploits; car ce fut aussi par son ordre et d'après ses instructions, que Jam Kom, capitaine de sa garde et membre du conseil suprême du Récif, fit voile avec neuf vaisseaux et huit cents soldats pour aller s'emparer de Saint-Jorge da Mina, sur la côte de Guinée. Le succès couronna cette expédition. Nassau, en se rendant maître de l'établissement le plus important de la côte occidentale d'Afrique, vengea les Hollandais qui, dans une première tentative, en 1625, avaient été honteusement chassés, et il frappa les Portugais du coup le plus funeste qu'ils eussent reçu depuis la perte d'Ormus.

Nassau, triomphant en Afrique et en Amérique, était persuadé toutefois qu'il ne

pourrait s'ouvrir la route de San-Salvador, dont il méditait la conquête, qu'en se rendant maître successivement des provinces brasiliennes du sud. En conséquence, il dirigea ses vues sur la capitainerie d'Os-Ilheos, remarquable par la fertilité de ses campagnes. Le succès de cette invasion, qu'il abandonna à l'amiral Lichtart, devait paraître d'autant plus décisif, qu'alors la province de Bahia se fût trouvée en quelque sorte au milieu des possessions hollandaises. Mais cette fois le sort trompa l'attente de Maurice. Sorti du Récif avec dix-huit gros vaisseaux chargés de troupes, Lichtart débarqua sans obstacle près de la place d'Os-Ilheos, et marcha incontinent vers la ville, dont il escalada aussitôt les murailles et enfonça les portes. Mais ses soldats s'étant inconsidérément livrés au pillage, les habitans reprirent les armes, se rallièrent, et fondirent sur l'ennemi avec la plus vive impétuosité. Lichtart fut blessé à la jambe dès le premier choc et mis hors de combat, ce qui jeta parmi les troupes hollandaises un si grand désordre, que, n'écoutant plus la voix de leurs officiers, elle regagnèrent pré-

cipitamment les vaisseaux. Cet échec, le premier que les armes de Maurice eussent encore éprouvé, n'ôta rien à son ardeur, et le décida même à hâter ses préparatifs contre la capitale du Brésil.

Quelques considérations cependant le retenaient encore au Récif, soit qu'il ne voulût pas qu'une résolution précipitée lui fît courir le risque d'échouer dans un si grand dessein, soit que le pays conquis exigeât de sa part tous les soins d'une administration vigilante et ferme. De nouveaux édits portèrent, contre quiconque frauderait les droits du fisc, de sévères punitions; d'autres établirent des détachemens et des patrouilles pour défendre et protéger le pays contre les brigands et les nègres fugitifs qui le ravageaient. Les blés et les farines étant rares, et les fréquentes incursions des Portugais portant aux plantations un notable préjudice, il fut enjoint à toute personne ayant des nègres pour esclaves de semer du manioc. Le conseil suprême rendit aussi quelques réglemens tendant à corriger ou à tempérer au moins la fureur des procès, et à diminuer, par des lois rigoureuses,

la fréquence des meurtres. De nouveaux édits sur la religion signalèrent un esprit d'intolérance, qui dès-lors se manifesta parmi les vainqueurs, parcequ'ils se croyaient les plus forts. On défendit aux Juifs d'exercer publiquement leur culte, et les catholiques de Paraïba eurent ordre de borner leurs processions à l'intérieur des églises; ils ne pouvaient en bâtir aucune sans l'autorisation spéciale du conseil, et aucun mariage n'était valide, sans que les bans eussent été publiés auparavant selon la coutume de Hollande. Quiconque érigeant de nouvelles sucreries eût voulu les faire bénir, était tenu de choisir pour cette cérémonie un ministre de la religion réformée, de préférence à un prêtre de la religion catholique. Ces mesures, dictées par un zèle persécuteur, appartenaient bien plus au conseil suprême résident au Récif qu'à Maurice de Nassau, qui s'occupait spécialement des affaires militaires et politiques. L'affectation de tolérance qui avait accompagné les premiers succès des Hollandais au Brésil, contrastait singulièrement avec ce nouvel essai de rigidité, et donnait à leur admi-

nistration un caractère de perfidie qui, en les rendant de plus en plus odieux, sappait les seuls fondemens sur lesquels leur pouvoir aurait pu se fonder à la longue dans ces conquêtes lointaines.

Cependant Nassau, rétabli enfin de sa longue maladie, attendait impatiemment de nouveaux renforts d'Europe; ne voulant pas, durant l'intervalle, rester inactif, il parcourut les capitaineries de Paraïba et de Potengi, répara les forteresses qu'il jugea convenable de conserver, et leur donna d'autres noms. Celle de Paraïba, nommée auparavant Phelippa, fut appelée Frédéric prince d'Orange; le Cabedello, connu sous le nom de Sainte-Catherine, reçut de Nassau le nom de Margueritte sa sœur, et le fort de Rio-Grande fut appelé Kenlen, nom de l'officier hollandais qui en avait fait la conquête. Les Tapuyas de cette province envoyèrent à Maurice des présens, et reçurent les siens en retour, en signe d'amitié et d'alliance. Un vaisseau de Lisbonne ayant été capturé sur la côte de Paraïba, on trouva à bord plusieurs lettres relatives aux dispositions présumées du gouvernemeut de là

métropole, relativement à l'Amérique portugaise. Selon quelques correspondans, on équipait à Lisbonne même une grande flotte pour secourir le Brésil; selon d'autres ce n'était qu'un vain simulacre pour lever de nouvelles taxes de guerre, la cour de Madrid étant plus occupée des affaires d'Europe et de quelques troubles intérieurs que de ses possessions coloniales; d'autres lettres assuraient que les troubles étaient apaisés, et que l'amiral Oquendo, nommé commandant en chef de l'expédition, mettrait certainement à la voile. Nassau ne fut point alarmé de ce dernier avis, car pendant l'hiver aucune flotte d'Europe n'était à craindre au Brésil; et d'ailleurs ce prince était bien plus porté à n'ajouter foi qu'aux seules dépêches, qui représentaient le roi d'Espagne comme trop attaché à ses plaisirs pour s'occuper sérieusement du sort de ses colonies. Toutefois, il expédia un aviso à la compagnie occidentale, à laquelle il demanda instamment des vaisseaux et des troupes, afin de résister aux Espagnols, s'ils se présentaient, ou de prendre avantage de leur négligence, s'ils ne venaient point au secours de leurs

possessions d'Amérique. « Des vaisseaux, » ajoutait Maurice, nous serviront à com- » battre la flotte ennemie si elle se montre » dans ces parages, et à rapporter en Hol- » lande les produits du Brésil. »

Il en vit arriver plusieurs au Récif, à son retour de Paraïba, mais n'ayant à bord qu'un renfort de deux cents soldats, quelques munitions de guerre et des effets de campement. La saison des opérations militaires touchait à son terme, et Nassau, malgré les regrets que lui causait l'arrivée d'un si faible renfort, résolut de ne plus différer son expédition contre la capitale du Brésil : c'était aussi l'avis de ses principaux officiers et du conseil suprême. Nassau y était même invité par quelques traîtres que renfermait San-Salvador : ils l'informaient secrètement que les troupes de la garnison étaient sur le point de se mutiner faute de paie ; qu'une dissension sérieuse avait éclaté entre Bagnuolo et le gouverneur, et que le peuple, instruit des bons traitemens qu'éprouvaient tous ceux qui se soumettaient aux armes hollandaises, se montrait disposé à changer de domination. En effet, Maurice était regardé

comme un ennemi généreux. Invité par Bagnuolo à permettre que des femmes et des enfans, dont les pères et les maris étaient dans l'armée portugaise, retournassent à Bahia moyennant une rançon, il répondit qu'il désirait que ces prisonniers ne fussent redevables qu'à lui seul de leur délivrance. Il fit équiper à ses frais un vaisseau, les renvoya en sûreté et pourvus de tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Cette action reçut le juste tribut d'éloges qu'elle méritait, malgré quelques détracteurs de Nassau, qui, lui attribuant des motifs cachés et peu louables, l'accusaient d'avoir fait épier la situation de la ville par l'équipage du parlementaire hollandais, chargé du transport de ces mêmes prisonniers qu'il renvoyait si généreusement.

Cependant le peuple de San-Salvador s'endormait dans une profonde sécurité, que Bagnuolo était loin de partager; car une longue suite de malheurs l'avait rendu prévoyant. Ses espions au Récif lui donnèrent avis que Nassau rassemblait toutes ses forces navales. Jugeant dès lors que San-Salvador serait attaqué, il partit immédiate-

ment avec ses troupes de Torre de Garcia, et vint prendre poste à Vilha-Velha, sans consulter le gouverneur, et se trouvant même en opposition ouverte avec ses instructions et le vœu des habitans; mais il était trop convaincu de la vérité des dernières informations, pour que rien au monde pût le dissuader de se mettre en marche. Le danger commun parut rallier un moment les esprits. On plaça des avant-postes, et l'on arrêta que le commandement serait alternatif entre le gouverneur et Bagnuolo, arrangement qui ne pouvait être nuisible tant que l'ennemi serait éloigné.

Souto, cependant, toujours prêt à entreprendre les expéditions les plus périlleuses, fut envoyé avec Joam de Magalhaens et une soixantaine de voltigeurs vers Pernambuco, afin d'avoir des nouvelles plus certaines des préparatifs et de la marche de l'ennemi. Arrivés au San-Francisco, Magalhaens avec quarante-cinq hommes passe le premier sur le bord opposé au-dessous du fort Maurice; Souto, après avoir fixé le temps et le lieu du rendez-vous à Lagoas, longe le fleuve jusqu'à sa barre, avec les quinze hommes qui lui

restent. Au moment où il allait le traverser sur des radeaux, il aperçoit une barque hollandaise à l'ancre, tombe sur dix hommes de l'équipage qui venaient de débarquer, en tue six, envoie prisonnier à San-Salvador les quatre autres escortés par trois de ses soldats, et passe le fleuve sur le vaisseau dont il s'est emparé. Un planteur qu'il trouve sur l'autre rive l'informe que deux vaisseaux ennemis venant du Récif sont à l'ancre à Curucuipe, gardés par vingt-cinq soldats hollandais qui se sont retranchés autour d'une église près du rivage. Souto, quoiqu'il n'eût plus avec lui que douze soldats, n'hésiste pas un moment; il parcourt, dans une seule nuit, les douze lieues qui le séparaient encore de l'ennemi, attaque au point du jour ses retranchemens, égorge dix-huit hommes, fait un prisonnier, voit fuir le reste, et, surprenant à terre les capitaines des deux vaisseaux, les tue et trouve dans la poche de l'un d'eux une lettre portant, que le conseil suprême vient de donner son assentiment au plan d'attaque de San-Salvador, proposé par Nassau.

Les habitans de cette capitale cessent en-

fin alors de s'aveugler sur le danger : ils n'étaient nullement préparés à un siége, ayant vu chaque année, avec une négligence inconcevable, les progrès de l'ennemi sans prendre aucune nouvelle mesure de défense. Aucun ouvrage n'avait été élevé sur les points les plus accessibles, et les anciennes fortifications n'étaient même pas réparées. L'artillerie, en mauvais état, n'avait pas même une quantité suffisante de boulets et de cartouches. A l'exception de quelques sacs de farine, les provisions de tout autre espèce manquaient dans les magasins. Tel était l'état de la capitale du Brésil, lorsque le 14 avril, cinq jours après y avoir reçu l'avis certain que les Hollandais attaqueraient la ville, Nassau parut à l'entrée de la baie avec quarante vaisseaux et sept mille huit cents hommes de débarquement. Son trajet du Récif, accéléré d'une manière remarquable, avait eu lieu en six jours, dans une saison de l'année où il fallait d'ordinaire quatre ou six semaines pour l'effectuer. Nassau feignit de débarquer à Tapoam, à une lieue de l'entrée de la baie; mais, s'arrêtant tout à coup, il fit ancrer la flotte à Tapagipe, en face des deux

chapelles de Nostra Senhora da Escada et de San-Braz. C'était un des points de la côte qu'on n'avait pu ni garder ni défendre. Là s'opéra le débarquement des troupes; elles s'avancèrent le lendemain en bon ordre vers la ville, dont la garnison consistait en quinze cents hommes, outre les troupes du Pernambuco, qui ne s'élevaient qu'à un peu plus de mille. C'étaient ces mêmes soldats qui, accusés d'abord d'être venus chercher à Bahia un dernier refuge contre un ennemi qu'ils auraient dû affronter ou tout au moins attendre, avaient été reçus avec une sorte de mépris, mais dont la jonction fut regardée alors comme un faveur de la fortune.

Nassau s'arrêta sur une éminence qui lui facilitait les approches de la ville. Trois brigades portugaises vinrent s'opposer à ses progrès, tandis que le gouverneur en personne, Edouard d'Albuquerque et Bagnuolo, s'avançaient avec d'autres troupes pour les soutenir. Les deux armées restèrent quelque temps en présence à portée du canon, sans qu'aucune avançât pour attaquer. Bagnuolo représenta au gouverneur que marcher ainsi en rase campagne contre un ennemi supé-

rieur en nombre, c'était se priver mal à propos de l'avantage qu'offraient les ouvrages et les fortifications de la ville; il ajouta que si l'armée s'obstinait à passer la nuit hors des portes, rien ne pourrait empêcher l'ennemi de donner l'assaut le lendemain. Ces paroles, dites assez haut pour être entendues par plusieurs officiers, furent répétées avec des marques d'improbation; toutefois l'armée suivit le conseil de Bagnuolo, et rentra dans la ville. Mais la populace, furieuse à la vue de la retraite, passa de la fermentation au tumulte, comme si la ville allait être livrée à l'ennemi. On s'écria de toutes parts que si Bognuolo ne voulait pas combattre et défendre San-Salvador, il fallait nommer un autre général. Les plus exaltés coururent aux églises sonner le tocsin, et une violente sedition aurait éclaté si l'évêque et Edouard d'Albuquerque ne s'étaient interposés entre les chefs de l'armée et le peuple. Leur soumission plutôt que leur autorité apaisa la multitude. Docile à sa volonté, Bagnuolo marcha le lendemain une lieue en avant, pour livrer bataille à Nassau : il le chercha dans sa position de la veille, et ne l'y trouva

plus. L'armée hollandaise, par un mouvement contraire, venait de se rapprocher de la place dans une autre direction. Si de là, tandis que toute la garnison était hors des murs, Nassau eût entrepris une brusque attaque, il est probable qu'il eût pénétré sans presque trouver d'obstacles. Bagnuolo, après avoir satisfait le peuple par cette dangereuse condescendance, rentra immédiatement dans la ville, et se mit en sûreté.

Nassau s'était emparé d'une hauteur à l'abri du canon des remparts, et à une portée de mousquet de la chapelle San-Antonio, poste regardé comme tellement important, que les Portugais en relevaient à la hâte les fortifications tombées en ruines. Dans cette nouvelle position, les assiégeans commandaient le fort *do Rosario*, et la redoute *d'Agoa de Meninos*, qui protégeaient le rivage. Les assiégés se virent alors contraints de faire sauter la redoute comme n'étant plus tenable. Les forts de Montserate et de Saint-Barthélemy, sur lesquels on avait plus droit de compter, et qui étaient défendus d'ailleurs par une garnison suffisante, trompèrent tout espoir et se rendirent aux premières somma-

tions avec toute leur artillerie. La facile conquête de ces deux forts devenait d'autant plus alarmante pour la ville, qu'elle ouvrait à Nassau une libre communication de son camp à son armée navale. Dès lors les habitans de Bahia commencèrent à croire que toutes les tentatives de l'ennemi seraient couronnées du même succès.

Maurice fit dresser plusieurs batteries et diriger une canonnade très-vive pendant trois jours consécutifs contre le corps de la place. Don Pedro da Sylva ne perdit cependant pas un moment pour garantir le côté le plus faible, au moyen d'un bon revêtement auquel il fit travailler jour et nuit. Mais ce qui ajoutait le plus au danger, c'était la mésintelligence des chefs et l'insubordination des soldats. Les officiers de la garnison ne voulaient pas déférer aux ordres de Bagnuolo, et les officiers de Bagnuolo n'obéissaient qu'avec répugnance à ceux du gouverneur. Les soldats étant naturellement portés à imiter leurs chefs, de là naissait un défaut d'ordre et d'ensemble dont les effets ne pouvaient manquer d'être funestes. Pedro da Sylva s'apercevant que la ville serait

infailliblement perdue faute de subordination et de discipline, donna, dans cette circonstance décisive, un grand exemple de modération et de patriotisme. Après quelques débats que faisait renaître sans cesse le commandement alternatif, il comprit que le salut de San-Salvador exigeait le sacrifice de la supériorité de son rang, et laissant un champ libre aux conjectures des habitans et à l'étonnement de ses troupes, il céda de lui-même le commandement en chef à Bagnuolo, pendant toute la durée du siége. Ce sacrifice de l'autorité et de l'amour propre fut d'abord mal interprêté, tant il est vrai que les hommes dépriment souvent les actions les plus louables. On ne manqua pas de dire qu'en renonçant ainsi au rang suprême, le gouverneur ne cherchait qu'à se soustraire d'avance à la responsabilité de l'événement; mais l'histoire impartiale doit venger de cette imputation la mémoire de Pedro da Sylva, et le louer d'avoir ainsi fait à l'intérêt public seul, le sacrifice toujours si difficile de l'amour propre, en reconnaissant pour ainsi dire lui-même la supériorité des talens militaires de son lieutenant.

Bagnuolo se montra digne d'une déférence qui ne pouvait que flatter son orgueil et enflammer son courage. On s'était souvent mépris sur les intentions et même sur la capacité de ce général presque toujours malheureux; il en avait souvent gémi; aussi parut-il être entièrement régénéré par l'acte de confiance inattendu qui lui déférait le commandement sans partage; et, comme animé d'un nouvel esprit, il effaça bientôt, par des actes d'une valeur soutenue, les impressions défavorables qu'avait laissées sa conduite précédente. Le zèle, l'activité, l'intrépidité même qu'il déploya, le rendirent autant l'objet de l'admiration qu'il l'avait été de la défiance et de la haine. Il prit poste à la chapelle San-Antonio, où l'on élevait à la hâte des retranchemens et des redoutes. Malgré l'activité avec laquelle se poussaient les travaux, ils n'étaient pas encore achevés, lorsque Maurice, après les avoir fait reconnaître, envoya quinze cents hommes contre les travailleurs. Ce détachement fut repoussé avec perte par les soldats de Bagnuolo; mais si Nassau, au lieu de quinze cents hommes, en avait envoyé trois mille,

peut-être eût-il emporté les ouvrages et la ville. On était si peu en état de défense à l'approche des assaillans, que la garnison ayant voulu, au milieu du trouble, fermer les portes, il s'en trouva une hors d'état d'opposer la moindre résistance. Les habitans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas cru à l'existence du danger avant l'arrivée de l'ennemi, pensèrent alors qu'il était impossible de lui résister. Non seulement ils songeaient à capituler, mais ils se livraient même avec plaisir à l'idée d'être transportés en Portugal sur des vaisseaux hollandais; heureusement tous ne partageaient pas ces dispositions si peu rassurantes, et la garnison était assez généralement animée d'un bon esprit, sur-tout les officiers. L'un d'eux, nommé Pedro Mexia, avait manifesté la plus vive indignation de la lâcheté avec laquelle quatre forts s'étaient rendus, et de la pusillanimité de la plupart des habitans. Chargé un jour d'aller, avant le lever du soleil, au magasin à poudre, afin de délivrer des cartouches et des balles, il trouve sous la porte une fusée dont la mèche allu-

mée eût fait sauter en peu de minutes le magasin et une partie de la ville; son horreur est telle en découvrant qu'il y a dans les murs même de San-Salvador des traîtres vendus à l'ennemi, que sa raison s'égare, et qu'il meurt bientôt dans un accès de délire.

Cependant Nassau n'avait point une armée assez nombreuse pour investir la ville, dont il ne connaissait pas d'ailleurs assez le terrain; il manquait aussi de bons généraux secondaires depuis le départ de Sigismond et d'Artisjoski, auxquels il n'avait point assez épargné les dégoûts, se montrant dans cette occasion trop avide d'une gloire exclusive. Sa prudence ordinaire sembla même l'abandonner; car il négligea d'intercepter les communications entre les campagnes et la place, de sorte qu'elle fut constamment pourvue de munitions et de vivres par d'habiles partisans qui, toujours alertes et fatigant les quartiers de Maurice, firent entrer plus d'une fois des secours dans la ville assiégée. Souto et Rebello se signalèrent surtout dans ces tentatives. La mer même était mal gardée par les croisières hollandaises,

et les Portugais reçurent des provisions en abondance, tandis que la disette régnait dans le camp de Maurice.

Cependant l'armée assiégeante occupait une position plus rapprochée du corps de la place, et, dès le 1er. mai, Nassau avait fait ouvrir deux nouvelles batteries. La plus considérable, qui était opposée à San-Antonio, du côté de la mer, n'était montée que de six canons de vingt-quatre. La seconde, du côté de la terre, n'avait que deux canons du même calibre, moyens de destruction qui feraient presque sourire de pitié, aujourd'hui qu'on a tant perfectionné l'attaque et la défense des places. Mais jamais peut-être on ne poursuivit une guerre avec des ressources si peu proportionnées à l'importance des entreprises : deux puissantes nations se disputaient un empire plus grand que l'Europe, et de part et d'autre les forces disponibles ne s'élevèrent jamais à plus de quinze mille hommes présens sous les armes.

Telles qu'elles étaient toutefois, les batteries des assiégeans ne laissaient pas d'endommager les ouvrages; mais, dès le lende-

main, d'autres fortifications prenaient la place de celles qui venaient d'être renversées pendant la nuit. Du côté des assiégés, plusieurs pièces de canon du plus fort calibre, placées sur les tours de la cathédrale, détruisaient les travaux de siége et démontaient l'artillerie qui battait en brêche.

Tandis que les attaques se prolongeaient ainsi sans progrès décisifs, des lettres interceptées à bord d'un vaisseau venu de Lisbonne, furent remises à Nassau : on y exprimait le peu d'espoir qu'avait la métropole de sauver le Brésil, la cour de Madrid ayant besoin en Europe de toutes ses forces pour défendre la monarchie espagnole; on ajoutait que le trésor de la couronne ne pourrait d'ailleurs fournir aux dépenses qu'exigeait un nouvel armement. Nassau envoya ces lettres à Bagnuolo, imaginant que rien ne serait plus capable de le décourager; mais jamais général n'avait montré un caractère plus ferme et plus résolu. Trois espions ayant été découverts, il les fit pendre à la vue des assiégeans.

Quelques prisonniers que Souto lui amena déclarèrent qu'il y avait disette au camp

ennemi, ce qui parut peu croyable, quoique chaque prisonnier l'affirmât séparément. Nassau, en effet, ne s'était pas attendu à une résistance si opiniâtre, et il avait compté que les vivres de la flotte suffiraient jusqu'à ce qu'il eût pris la ville; mais il se trompa dans son calcul, et ses fourrageurs étaient hors d'état de rivaliser avec des partisans tels que Souto, Caméram et Henrique Diaz. Nassau n'ayant plus d'autre espoir de prendre San-Salvador que par une attaque de vive force, soit en répandant la terreur parmi la garnison, soit en profitant de la confusion générale et de la dissension des chefs qu'il n'avait point ignorée, résolut de donner l'assaut, sans plus de délai, aux retranchemens de San-Antonio, et de terminer ainsi le siége.

A sept heures du soir, le 18 mai 1638, trois mille hommes marchent avec ordre de forcer les ouvrages à tout prix; ils s'emparent d'abord du fossé, s'y établissent, et tentent ensuite d'escalader les retranchemens; mais ils sont repoussés avec perte, et poursuivis par Bagnuolo et Pedro da Sylva lui-même, à la tête de la garnison

et des plus braves habitans de la ville formés en bataillons de milices.

Nassau toutefois ne se rebute point, et quoique son armée ait beaucoup à souffrir sous les boulevarts occupés par Diaz et Cameram, il veut risquer en personne un second assaut. Après avoir rallié l'armée entière, il se met à la tête de l'élite de ses soldats, et leur expose dans une vive et courte harangue, combien il est essentiel de couronner tant de glorieux faits d'armes par la prise d'une ville d'où dépend la conquête de tout le Brésil; puis il leur rappelle que cette même capitale a été précédemment envahie par leurs compatriotes, et, cherchant à leur inspirer à la fois le courage et l'espérance, il n'oublie aucun des motifs propres à intéresser leur honneur et leur réputation au succès de cette vive attaque. Il exige ensuite de ses soldats le serment solennel de n'abandonner qu'avec la vie, l'entreprise dans laquelle ils sont engagés; et joignant à l'espoir des récompenses le mobile de la terreur, il ordonne de tuer tous les fuyards; revenant ensuite à la charge en désespéré, il attaque le fossé

et s'en empare de nouveau. L'espace se trouve là si resserré, qu'aucune arme n'est employée en vain. Si les balles et les grenades des assaillans portent la destruction et la mort parmi les assiégés, ceux-ci jettent avec le même succès de dessus les retranchemens des poutres, des pierres, des matières enflammées sur la tête des ennemis. Nassau néglige de donner l'alarme aux autres quartiers de la ville, et les assiégés se voient ainsi en état de concentrer toutes leurs forces dans les retranchemens attaqués. Les troupes de tous les postes y accourent, et Nassau, de son côté, appelant toute sa réserve, l'assaut devient une bataille générale d'où va dépendre le résultat du siége. Les Portugais venaient de se rallier sous Bagnuolo, qui, se portant avec intrépidité aux postes les plus périlleux, ne cessait de donner l'exemple le plus propre à justifier l'audace de ses mesures; ses officiers, emportés par la plus noble émulation, rivalisaient entre eux de courage et de zèle. Les troupes du mestre-de-camp, Ferdinand de Luduegna, repoussèrent plusieurs attaques successives. Le mestre-de-

camp Barbalho vint défendre à son tour les retranchemens avec un pareil succès; le gouverneur Pedro da Sylva ramena lui-même au combat les régimens indiens et noirs de Cameram et de Diaz, qui se précipitèrent aussitôt vers le fossé où les ennemis se fortifiaient de nouveau.

On combattit long-temps au milieu de la nuit avec une intrépidité qui tenait de la fureur; mais les Portugais, connaissant le terrain, avaient dans l'obscurité une confiance et un avantage qui leur donnèrent enfin sur les assaillans une supériorité marquée. Plusieurs régimens hollandais commençaient déjà même à plier, quand Nassau, l'épée à la main dans le fort de la mêlée, s'écrie : « Sont-ce là les soldats de Maurice? » Est-ce ainsi qu'ils tiennent leurs sermens? » S'adressant alors aux officiers, il leur ordonne de tourner sans pitié leurs armes contre les fuyards. Ramenées ainsi à la charge, les troupes hollandaises firent des prodiges de valeur, mais sans pouvoir néanmoins forcer les lignes. Les Portugais, animés à la fois par Bagnuolo et par Sylva, par Edouard d'Albuquerque, par Souto, par Cameram et

par Diaz, font plusieurs sorties; d'assiégés, ils deviennent en quelque sorte assiégeans, et portent la terreur dans l'ame des soldats de Maurice. Ceux-ci, pris en flanc et en queue, cèdent enfin de toutes parts, et, regagnant avec précipitation leurs quartiers, laissent un grand nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille, indépendamment d'une centaine de prisonniers que les Brasiliens emmènent en triomphe dans la ville.

Le jour vint éclairer le désastre des vaincus et l'éclatant succès des vainqueurs. Maurice, humilié, proposa une trève pour enterrer les morts : on lui accorda six heures. Des deux côtés plusieurs braves avaient péri dans cette action sanglante, et le fameux partisan Sébastien de Souto y finit sa carrière. Son infatigable activité, ses ressources inépuisables, au milieu des plus humiliantes défaites, et son rare courage, l'auraient fait regretter sans doute de ses compatriotes ; mais ils n'avaient vu en lui qu'un partisan avide et un guerrier doublement perfide ; en effet, Souto avait abandonné les Hollandais après avoir embrassé

ouvertement leur cause, et il avait pillé indistinctement avec la même rapacité amis et ennemis.

Les assiégeans continuèrent encore pendant une semaine le feu de leurs batteries contre la ville, mais sans exciter aucune crainte; ils eurent beaucoup plus à souffrir eux-mêmes du feu des assiégés; car Nassau avait assis son camp avec une étrange imprudence à la portée du canon de la place, et sur un terrain où des marais impraticables l'empêchaient de faire les approches nécessaires pour démonter les batteries qui le gênaient. Jour et nuit les Portugais entretinrent leur canonnade, espérant que la saison des pluies enfin arrivée, confinerait les soldats de Maurice dans des quartiers insalubres.

En effet, la plupart d'entre eux cherchaient à se mettre à l'abri dans les bois d'alentour, où des maladies encore plus destructives que la guerre elle-même, ne tardèrent pas à se déclarer : elles firent dans le camp les plus déplorables ravages. Maurice, outré contre la fortune qui semblait l'abandonner, se rembarqua avec six cents

blessés et un plus grand nombre de malades, après quarante jours de siége, et ayant perdu près de trois mille hommes, plusieurs canons, quelques drapeaux, ainsi qu'une grande quantité d'armes et d'effets de campement.

Le sentiment de sa défaite parut étouffer en lui la générosité naturelle dont il avait donné précédemment plus d'un témoignage honorable. Il garda quelque temps la mer, et permit à ses équipages et à ses soldats d'explorer le Reconcave avec des petites embarcations, et de le ravager. Par-tout où ils purent surprendre sur le rivage une cabane, une habitation sans défense, ils y mirent le feu, et ne bornant point là leur odieuse vengeance, ils passèrent au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, les malheureux habitans qu'ils purent atteindre. Joam Mathoas Cardoso, le même qui avait si bien défendu à Paraïba le fort de Cabedello, fut du nombre des victimes. Les Hollandais l'égorgèrent lâchement dans la modeste retraite qui servait d'asile à sa vieillesse. L'assassinat de ce respectable octogénaire, et tant d'autres cruautés inutiles,

indignèrent les Portugais et les Brasiliens. Aussi quand Nassau, avant de remettre en mer, renvoya tous les prisonniers, ne demandant en retour que ceux qu'on lui avait faits, il éprouva un refus humiliant; quelques personnes attribuèrent à l'arrogance de Bagnuolo une manière d'agir qui n'était pas exempte du reproche de mauvaise foi.

Nassau rentra enfin au Récif, où le refroidissement de son humeur guerrière lui permit, pendant quelque temps, de se livrer sans distraction à l'administration des provinces conquises.

Les habitans de San-Salvador ne furent point ingrats envers les troupes du Pernambuco, ni envers Bagnuolo leur général: ils avouèrent que la capitale leur devait sa délivrance, et la chambre municipale leur fit don de seize mille cruzades. D'autres récompenses et d'autres honneurs furent destinés par la cour d'Espagne aux officiers généraux qui s'étaient distingués dans ce beau fait d'armes.

Bagnuolo eut un autre titre honorifique, et Pedro da Sylva fut fait comte de San-Laurenço. Un faux point d'honneur trop

souvent accrédité parmi les militaires, leur fit juger avec trop de sévérité l'abandon temporaire que ce gouverneur avait fait du commandement en chef en faveur de Bagnuolo : ils prétendaient qu'une telle renonciation convenait mieux à un cénobite qu'à un général; mais la cour de Madrid applaudit au contraire à la conduite de Sylva, et déclara qu'il avait donné un exemple digne d'éloge. En effet, ce beau dévouement ne pouvait être inspiré qu'à un homme à la fois sage, ferme, courageux et enflammé sur-tout de l'amour de la patrie.

Telle fut cette défense mémorable de San-Salvador, dont l'heureuse issue arrêtant les Hollandais au milieu de leurs conquêtes, maintint le Brésil au pouvoir de ses premiers conquérans.

LIVRE XXIX.

ETAT *politique des provinces de Maranham. — Vaines tentatives des Anglais pour s'établir à Para. — Jacomo Raymondo de Noronha usurpe l'autorité, et se maintient dans le gouvernement de Maranham. — Des missionnaires de Quito descendent le fleuve des Amazones jusqu'à Bélem.— Raymondo de Noronha forme le projet d'ouvrir la navigation du fleuve.— Il donne à don Pedro Teixeira l'ordre formel de le remonter et de l'explorer jusqu'à Quito. — Relation authentique de ce voyage extraordinaire. — Arrivée de Teixeira à Quito.—Joie des habitans. — Honneurs rendus au voyageur portugais. — Réjouissances publiques.*

1636—1639.

TANDIS que la capitale du Brésil repoussait les armes de Nassau, et se mettait ainsi à l'abri du joug des Bataves, la province de

Maranham et les riches contrées qu'arrose le fleuve des Amazones devenaient le théâtre d'événemens d'une autre nature, mais non moins remarquables. Ces vastes possessions, voisines de l'équateur, après avoir vu échouer les tentatives de différens aventuriers pour s'y établir, échappaient aux calamités d'une guerre désastreuse qui venait d'enlever la moitié du Brésil à ses premiers conquérans.

Mais, après la perte d'Olinda et de tout le Pernambuco, des armateurs britanniques, amorcés par les succès brillans des Hollandais, voulurent fondre également sur une si riche proie, et projetèrent d'élever à l'embouchure du grand fleuve, des établissemens durables. Deux cents Anglais abordèrent dans l'île dos Tocujos, se fortifièrent sur le Rio Felipo, et annoncèrent aux indigènes, dont ils étaient accueillis, la prochaine arrivée d'un renfort de cinq cents hommes partis d'Angleterre pour venir les joindre. Ils s'attachèrent d'abord à former avec les Tapuyas une étroite alliance, et recherchèrent aussi l'appui des autres tribus indiennes, bien sûrs qu'aucune domination

n'était pour eux plus intolérable que celle des Portugais.

En effet, les peuplades qui s'étaient d'abord soumises à ces insatiables tyrans (car tel était le nom que méritaient alors les conquérans du Maranham et de Para), épiaient déjà l'occasion de se révolter ; les hordes même qui avaient toujours persisté dans l'obéissance, n'offraient déjà plus qu'une fidélité suspecte.

Alarmé de ces mouvemens, le gouverneur général Coelho, qui résidait à San-Luiz, fit marcher contre les Anglais et contre leurs alliés sauvages un corps de troupes régulières, sous les ordres de Jacomo Raymond de Noronha. Cet officier, nommé capitam mor de Para, ne pouvait manquer de déployer un grand zèle pour l'expulsion de ces rivaux dangereux. Ses dispositions furent si heureusement concertées, qu'il surprit les Anglais sans défense. Leur chef, nommé Thomas, vieux militaire qui avait servi en Flandre avec distinction, fut pris au moment où il se jetait dans une barque, espérant s'éloigner à force de rames. Les Portugais l'égorgèrent avec cette barbarie dont toutes

les nations qui portaient alors la guerre en Amérique, donnaient le déplorable exemple. Le fort que les Anglais avaient élevé se rendit, et les vainqueurs le rasèrent.

Cet échec ne rebuta point les aventuriers de Londres. Guidés par un autre capitaine, nommé Georges Fray, ils abordent de nouveau chez les Indiens Tocujos, y élèvent à la hâte quelques ouvrages, et jettent les fondemens d'une forteresse. Il devenait urgent d'expulser de si dangereux rivaux. Feliciano Coelho, fils du gouverneur général, marche en personne contre l'aventurier Fray, qui perd la bataille et la vie à la première rencontre. Le fort Caman qu'il venait de bâtir est détruit aussitôt. On achevait de le démolir, lorsque parut à la vue de la côte un vaisseau de Londres, amenant cinq cents cultivateurs destinés à peupler la nouvelle colonie. Ils auraient pu la sauver huit jours plus tôt, mais il n'était plus temps : le vaisseau remit à la voile. Quatre Anglais, envoyés à la découverte sur la plage, tombèrent au pouvoir de Feliciano, qui les envoya aussitôt à son père à San-Luiz. Le gouverneur général apprit d'eux que la colonie

de Caman avait été fondée sous les auspices et aux dépens de Thomas, comte de Breschier, et que des vaisseaux, mouillés à Flessingue, ayant à bord des troupes anglaises et hollandaises, étaient armés pour entreprendre la conquête du pays des Amazones. Quoique la source de ces nouvelles fût suspecte, Coelho prit à l'instant des mesures de défense, et fut bientôt en état de repousser toute espèce d'attaque.

Il avait formé depuis long-temps le dessein de transférer la capitale du *Gram-Para* dans une situation à la fois plus commode et plus sûre, ce qui paraissait praticable, la ville de Bélem n'ayant point encore alors l'étendue et l'importance qu'elle a maintenant; il reçut même de Madrid des pouvoirs pour mettre son projet à exécution; mais les colons de Bélem n'écoutant que leur intérêt personnel, au mépris du bien public, suscitèrent tant d'obstacles à Coelho, que son plan de translation échoua: la ville resta ainsi dans le même emplacement que son fondateur Caldeira avait si mal choisi. Le reste de la carrière de Coelho fut absorbé en quelque sorte par l'attention

qu'exigèrent de lui de misérables disputes entre le peuple de Para et son capitam mor, Luiz de Rigo, et les tentatives répétées qu'il fit pour créer en faveur de son fils Feliciano une nouvelle capitainerie, d'abord à Curupy, et ensuite dans le Camute. Ce projet n'eut aucune suite, la mort ayant surpris Coelho dans sa dernière tournée à Bélem. Son fils, n'ayant plus d'appui, abandonna ses prétentions, et revint en Portugal.

Le gouvernement de Maranham se trouva ainsi vacant; et selon le cours régulier de la loi, Antonio Cavalcante d'Albuquerque, commandant à San-Luiz par *interim*, aurait dû continuer l'exercice de l'autorité jusqu'à la décision de la cour d'Espagne; mais un habitant de San-Luiz, se trouvant à Bélem au moment du décès de Coelho, se jeta immédiatement dans un canot avec quelques Indiens, et, à force de rames, arriva en quatorze jours à l'île de Maranham, quoiqu'il fallût communément vingt-cinq jours pour effectuer ce trajet. Arrivé à San-Luiz, il communiqua la nouvelle de la mort du gouverneur à son ami Jacomo Raymondo de Noronha, avant qu'aucun autre pût en

être informé; et l'ambitieux Raymondo, à l'aide de ses nombreux partisans, s'empara du gouvernement de la colonie. Telle fut son influence que, malgré l'opposition de Cavalcante, le conseil général, convoqué, le choisit et le reconnut pour gouverneur des provinces de Maranham. L'opposition fut de même sans aucun effet à Bélem. En vain les adversaires de Raymondo ourdirent une trame pour le déposer, pour faire tomber l'autorité dans les mains de Cavalcante, qui en avait été privé d'une manière illégale; le complot fut découvert. Raymondo, au grand étonnement de ses ennemis, fit éclater une modération bien rare en pareil cas, et jusque là sans exemple dans des contrées où les passions semblent avoir un degré d'irritabilité et de violence qu'elles n'ont plus en Europe. Il ne se vengea des conspirateurs, ni par la peine de mort, ni par les tortures, ni par la confiscation des biens, ni même par la réclusion; il se contenta d'éloigner ou de séparer ceux qui figuraient parmi ses plus mortels ennemis. Des mesures plus rigoureuses n'eussent pas été aussi efficaces. Ce fut par la douceur que Raymondo gagna

l'affection des peuples du Maranham et de Para ; il s'attacha par la reconnaissance des hommes qu'il n'aurait peut-être pu assujétir par le mobile de la terreur. Il eut bientôt occasion de rendre son administration célèbre dans l'histoire de l'Amérique du sud.

Depuis la réunion du Brésil à la monarchie espagnole, des armateurs français, anglais et hollandais, n'avaient cessé de faire, dans les mers du sud, des courses fatales au commerce de l'Espagne et du Portugal. Les richesses du Pérou et du Chili devenaient leur proie, et quelquefois même ne pouvaient échapper aux flottes ennemies, dont les pavillons venaient insulter les côtes du vaste empire des successeurs de Charles-Quint dans le Nouveau-Monde. *Philippe II* avait eu soin d'imposer aux chefs de ses escadres la loi de ne point séparer les flottes dans leurs navigations ; mais il arrivait rarement que, pendant une traversée de plus de mille lieues, plusieurs vaisseaux pussent demeurer assez serrés pour qu'il ne s'en écartât aucun. Aussi *Philippe III* fut-il forcé de chercher quelqu'autre expédient, afin de mettre à couvert les riches convois de l'A-

mérique du sud. Entre tous les plans qui lui furent proposés pour tromper l'avidité des corsaires européens, il n'en trouva aucun de plus propre à atteindre ce but, que d'ouvrir la navigation du fleuve des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source.

Par là on évitait la *circumnavigation* de l'Amérique méridionale et tous les dangers des retours partiels en Europe. Il était facile, en effet, aux plus grands vaisseaux de demeurer à l'ancre sous le canon des forteresses de *Gram-Para*, dernière contrée du Brésil vers l'équateur, et d'y faire aborder toutes les richesses du Pérou, de la Terre-Ferme, et même du Chili. Quito pouvait dès-lors servir d'entrepôt, et Para de rendez-vous aux flottes du Brésil, qui, réunies sur ce dernier point aux galions du Mexique, auraient convoyé et protégé leur retour en Europe; mais ce projet ne pouvait être praticable que lorsque le plus grand fleuve du monde, l'Amazone enfin, aurait été reconnu dans tout son cours.

Les sources de ce grand fleuve furent découvertes, dit-on, en 1540 par Gonzale

Pizarre, quarante ans après que Janez Pinçon eût aperçu son embouchure, et que Cabral eût pris possession du Brésil. On sait que ce fut Orellana, lieutenant de Pizarre, qui s'étant embarqué sur cette immense rivière, en parcourut le premier toute l'étendue. Les récits de ce jeune aventurier sur son étonnant voyage, donnèrent moins de lumières véritables qu'ils n'excitèrent de curiosité. Les malheurs de Pedro d'Orzua, gentilhomme navarrais, qui reprit, en 1560, cette navigation sous les auspices du vice-roi du Pérou, et la férocité de Daguire, son assassin et son successeur dans le commandement de l'expédition, suspendirent longtemps les desseins de la cour d'Espagne, pour la reconnaissance entière de ce grand fleuve. D'autres tentatives mal combinées, et encore plus mal conduites, n'eurent aucun résultat pour l'avancement des découvertes. Il était réservé aux Portugais, maîtres de l'embouchure de l'Amazone, d'en reconnaître enfin le cours. Dès 1626, Bento Maciel, gouverneur de Gram-Para, reçut de la cour d'Espagne la commission de remonter l'Amazone; il armait une flottille dans ce des-

sein, lorsque de nouveaux ordres l'appelèrent dans le Pernambuco. En 1633 et l'année suivante, Francisco Carvalho, gouverneur et capitaine général du Maranham, reprit le même projet, d'après de nouveaux ordres de sa cour. De grands préparatifs annonçaient toute l'importance de l'entreprise; mais l'invasion des Hollandais fit renoncer encore à explorer l'Amazone; enfin, sous le gouvernement de Raymondo de Noronha, un heureux hasard excitant avec une nouvelle force le zèle et la curiosité, aplanit les obstacles que tant d'efforts n'avaient pu vaincre.

Des missionnaires franciscains ayant été envoyés de Quito, capitale du Haut-Pérou, pour convertir les peuplades indiennes qui habitaient les bords de la rivière Ahuarico, le capitaine espagnol Juan de Pallacios partagea volontairement le danger et le mérite de l'expédition; il escorta avec quelques soldats les missionnaires péruviens. On se dirigea d'abord vers la province des Encabellados, ou Indiens chevelus, et l'expédition ne s'arrêta qu'à la jonction de l'Ahuarico avec la Napo. Là les missionnaires es-

saient de convertir les sauvages chevelus, mais sans succès. Fatigués, rebutés par les obstacles, quelques-uns des pères retournent à Quito ; mais le plus grand nombre tient ferme, et s'obstine à éclairer les Chevelus dans la foi évangélique. L'appareil des armes européennes irrite les sauvages ; ils massacrent Palacios et plusieurs de ses soldats. Tous les missionnaires, alors frappés de terreur, se dispersent et fuient vers Quito, à l'exception de six soldats et de deux frères lais nommés Domingo de Brieba et Andrès de Toledo, qui, plus effrayés encore de la perspective d'un retour au Pérou, par une route hérissée de dangers, prennent la résolution hardie de se confier au cours du fleuve, comme Orellana avait fait avant eux. Ils s'emparent d'une frêle barque, s'abandonnent au gré des vents et du courant, passent de la Napo dans l'Amazone, et arrivent l'année suivante en sûreté à Bélem. Avec quelle heureuse surprise ces hommes, qui se croyaient égarés à jamais, se virent tout à coup au milieu d'une ville chrétienne ! Avec quelle cordialité mêlée d'étonnement ils y furent

accueillis ! Interrogés sur ce qu'ils avaient pu observer dans un voyage si surprenant, ils parlèrent de provinces immenses, de peuplades antropophages, de merveilles de la nature ; mais ils ne purent donner que des informations vagues et décousues sur les pays qu'ils venaient d'apercevoir, et sur les nations cannibales auxquelles ils avaient échappé. Ils certifièrent toutefois le fait important que rien ne s'oppose à la navigation du grand fleuve pendant un cours de mille lieues.

L'Amazone, en effet, traverse de l'ouest à l'est tout le continent de l'Amérique méridionale, arrose et enrichit plus de contrées que le Nil, l'Euphrate et le Gange ; ses eaux, grossies par plus de rivières encore, sont portées plus loin dans la mer, et tous les trésors de la création se réunissent dans les régions qu'elles fertilisent ; elles abondent en poissons de toute espèce ; des ruisseaux charmans remplissent les forêts qui bordent ses rivages ; les champs qu'elles arrosent se couvrent sans effort de riches moissons, et les arbres de fruits variés et délicieux ; l'homme y voit une foule d'ani-

maux utiles devenir son amusement, sa conquête, sa pâture. Des tortues de toute espèce et de toute grandeur suffiraient seules, avec leurs œufs, à la nourriture des peuples nombreux qui habitent ses bords; la nature a fait, des pays situés sur son cours, un véritable paradis terrestre; et lorsque tous les arts mobiles de la civilisation viendront à l'appui de ses bienfaits, l'immense étendue de ces régions fortunées offrira aux regards de l'homme une suite de vastes et rians jardins parsemés de villes florissantes.

Tel était le fleuve, telles étaient les contrées encore sauvages que les missionnaires fugitifs venaient de parcourir si rapidement, et à travers les plus grands dangers. Les habitans de Para se hâtèrent de les faire partir pour Saint-Luiz, afin d'y être interrogés par le gouverneur en personne. Ce fut un sujet de joie pour Raymondo; il sentit aussitôt combien il pouvait tirer parti d'une circonstance qui, en lui offrant les moyens de rendre un service signalé à la cour de Madrid, ferait oublier la manière illégale dont il s'était emparé du pouvoir. Explorer

la navigation intérieure entre le Brésil et le Pérou, et former avec les naturels une alliance telle, que les Hollandais n'osassent plus faire par ce canal aucune tentative sur le Potosi, c'était ce qu'ambitionnait Raymondo, et c'était aussi ce que la cour d'Espagne avait recommandé spécialement à Maciel, et ensuite à Coelho, lorsqu'ils avaient obtenu la capitainerie de Para; mais aucun des deux n'avait pu tenter une entreprise si difficile. Raymondo, voulant plaire à tout prix à son gouvernement, résolut de surmonter tous les obstacles, et de faire remonter le fleuve à une flottille de canots, sous la conduite de don Pedro Teixeira, officier d'une probité rare, et d'un courage à toute épreuve. Ce choix fut confirmé par le vice-roi du Brésil; et Teixeira se promettait bien de le justifier, quoiqu'il sentît toutes les difficultés de l'entreprise.

Cependant les peuples de Para ne virent pas sans inquiétude, et même sans alarme, une grande partie des forces nécessaires à leur sûreté, recevoir une destination si éloignée et si incertaine. Ils avaient à craindre que les Hollandais, profitant de cette

diversion, n'envahissent le pays pour suivre leur plan de conquête; et, troublés par cette crainte, ils firent au capitaine général des remontrances contre l'expédition, et en suspendirent même le départ. La réponse de Raymondo fut péremptoire, et le 28 octobre 1637, Teixeira partit de Bélem, avec quarante-cinq canots de différentes grandeurs, portant, outre les munitions de guerre et les vivres, soixante-dix soldats portugais et douze cents Brasiliens, tous capables de manier également les armes et la rame. La totalité des équipages, en y comprenant les femmes et les esclaves, s'élevait à deux mille personnes.

Les deux religieux péruviens devaient servir de guides. On avait senti toutefois qu'il ne fallait pas se reposer uniquement sur leurs souvenirs et sur leurs avis; car on n'était redevable de leur voyage qu'au hasard et à la crainte. On ne devait pas s'attendre de leur part à de grandes lumières sur une navigation qui changeait de nature, puisqu'il s'agissait de remonter les labyrinthes des bras du grand fleuve.

Ici, la persévérance et le coup d'œil d'observation étaient encore plus nécessaires que cette résolution aveugle qui, pour éviter une mort certaine, fait braver les plus grands périls.

Arrivée à l'embouchure du fleuve, la flotille portée par les courans, tantôt au nord, tantôt au sud, éprouva de grandes lenteurs et des difficultés sans cesse renaissantes. Les jours s'écoulaient dans les travaux d'une navigation monotone. La diminution des vivres fut bientôt très-sensible. Il fallut plus d'une fois expédier des canots à Bélem pour ravitailler la flotte. On faisait sur la côte inconnue quelques descentes partielles, dont on ne retirait aucun fruit.

L'appréhension d'un plus triste sort ne tarda pas à se faire sentir parmi les équipages de l'expédition. Le découragement s'empara d'abord des Brasiliens alliés, et plusieurs d'entre eux, abandonnant le service de la rame, demandèrent leur congé au commandant en chef. Il opposa aux mécontens des exhortations qui ne furent pas sans effet; mais l'embarras pro-

longé d'une si longue navigation effaça ces impressions heureuses. Les mutins tournèrent brusquement la proue de leurs canots, et se dirigèrent en assez grand nombre vers Bélem. Teixeira sentit combien il était important de ne pas employer trop de rigueur. Il ne fit point poursuivre les fuyards; il se contenta de parler d'eux avec mépris, et mit tous ses soins à s'attacher le reste des équipages. Il avait tenu en réserve des liqueurs fortes, qu'il leur prodigua; mais ne jugeant pas encore ces moyens suffisans, il s'avisa d'un stratagême qui ne pouvait guère manquer de les raffermir dans leur obéissance. Il choisit quelques-uns de ses meilleurs canots, il y mit ses plus habiles rameurs, des soldats et des vivres, et donna pour chef à cette petite flottille d'avant-garde, Bento Rodriguez d'Oliveira, Brasilien de naissance, accoutumé de bonne heure à cette espèce de navigation, et qui parlait le tupi comme sa langue maternelle. Cet homme était doué de l'esprit le plus vif et le plus pénétrant. Il avait fait une étude particulière des mœurs et des habitudes des Indiens. A

leur contenance, à leur regard, à leur langage, il jugeait quelles étaient leurs dispositions, quels étaient leurs projets. La plupart s'imaginant qu'il lisait dans leur pensée, au fond même de leur cœur, attribuaient sa pénétration singulière au don de la divination. Aussi lui rendaient-ils l'hommage d'une obéissance aveugle, et ceux qui furent choisis pour l'accompagner s'enorgueillirent de cette préférence. Teixeira, qui lui avait donné des instructions secrètes, le chargea d'aller toujours en avant, non sans lui recommander d'envoyer souvent au gros de la flottille des nouvelles qui pussent encourager les Indiens, et les engager à poursuivre cette grande entreprise.

Le premier usage qu'Oliveira fit de son ascendant, fut de faire manœuvrer ses rameurs avec une extrême diligence. Porté bientôt à une distance assez grande, il reconnut par-tout le cours du fleuve, ses principaux abords, laissant des instructions à chaque point remarquable, détachant de temps à autre un canot qui remplissait

auprès de la flottille les intentions du général. C'était toujours un nouveau motif de persévérance et de curiosité pour l'expédition. Elle avançait afin de savoir jour par jour ce qu'il y avait de nouveau à chaque station, et chaque jour Teixeira ranimait le zèle de ses équipages par l'assurance certaine que le voyage aurait une heureuse issue. Cependant Rodriguez, toujours à la tête de l'avant-garde, n'oubliait pas que le principal objet de sa mission consistait à trouver quelque peuplade traitable, avec laquelle on pût former alliance. Il continua sa route jusqu'au 24 juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la rivière de Paganino se joint au courant de l'Amazone, il découvrit les restes d'un fort espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qu'on n'avait pu soumettre qu'imparfaitement. Il ne douta plus dès-lors que ce lieu ne dût avoir au moins pour voisins des peuples plus accessibles que ceux qu'il avait rencontrés jusque-là. Il prit donc le parti d'y descendre.

S'il eût continué sa route encore quelque

temps, il eût rencontré l'embouchure de la rivière de Napo, où les Portugais eussent été mieux accueillis.

Le jour même de son débarquement, Oliveira dépêcha un canot au général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avait cessé d'entretenir. L'arrivée du message répandit l'allégresse dans la flottille. Teixeira, mettant à profit ce mouvement d'enthousiasme, excita de plus en plus le zèle et l'activité des rameurs. Les Portugais et les Indiens, croyant toucher chaque jour au terme de leur voyage, redoublaient de courage et d'efforts. Ils arrivèrent enfin au point du débarquement, et le général, pour mieux justifier et raffermir leur confiance, mit tout son monde à terre.

Les habitans du rivage où Oliveira s'était arrêté portaient une longue chevelure, et avaient été appelés, par là même, Encabellados ou *Indiens chevelus*.

Ils avaient eu des relations avec les Espagnols du Pérou, et avaient même consenti à les laisser s'établir sur leurs terres; mais, offensés ensuite, ils avaient pris les armes contre eux, et étaient démeurés leurs irré-

conciliables ennemis; c'était là enfin qu'avait été massacré Palacios.

Le général portugais, que rien n'instruisait de ces dernières circonstances, pas même le témoignage des deux moines péruviens, qui ne reconnaissaient aucun des signes qui auraient pu leur rappeler ce fatal rivage, se détermina facilement à faire rafraîchir sa flotte dans un canton qu'il trouva fertile et commode. Il y aborda le 3 juillet, après huit mois de navigation. Dans la vue de s'assurer une retraite, il stationna la plus grande partie de ses troupes sur les bords de la belle rivière de Paganino. Il choisit pour asseoir son camp l'angle de terre que formait le confluent de la rivière et du fleuve; et, l'ayant bien retranché du côté de la plaine, il y établit les Indiens et les Européens, dont il laissa le commandement à Pedro d'Acósta Lavella et à Pedro Bayam de Abreu, tous deux très-braves, très-devoués, et qui, dans cette circonstance, donnaient au commandant en chef les plus fortes preuves d'attachement et de fidélité.

Au moment même de l'arrivée de la flottille, Bento Rodriguez était parti pour [illegible]r-

cher d'avance le chemin de Quito. Teixeira ne tarda pas à le suivre avec quelques canots d'élite, après avoir confié la garde du camp à des officiers sur lesquels il pouvait compter. Il avança vers Paganino, premier établissement des Castillans dans cette direction, au sein de la province de Quixos, à quatre-vingts lieues de Quito. Là le fleuve cessant d'être navigable, Bento Rodriguez y avait laissé tous ses canots ainsi que l'information qu'il avançait par terre vers Quito, avec un détachement de l'avant-garde. Teixeira le suivit avec son escorte, faisant à pied le reste de la route à travers une contrée montagneuse et âpre, jusqu'à ce qu'il eût atteint Baeza, place espagnole alors qualifiée de ville, mais qui est à présent abandonnée et déserte. Bento Rodriguez le précéda de quelques jours à Quito; mais ses récits, taxés de fables, n'avaient pu encore persuader personne, lorsqu'enfin l'approche du général portugais fut confirmée par des courriers partis de Baeza. Son arrivée répandit la joie dans Quito. Le clergé, la chambre de justice et les habitans vinrent processionnellement à sa rencontre. Tous les Portugais de sa

suite furent parfaitement accueillis des Espagnols, non seulement comme sujets du même souverain, mais comme ayant découvert une route nouvelle, dont la connaissance devait tourner au profit général. Toutes les communautés de la ville firent un service solennel pour remercier Dieu d'avoir ouvert aux interprètes de la foi une nouvelle vigne à cultiver, et tous les religieux s'offrirent avec empressement pour aller porter sur les bords de l'Amazone les trésors de la lumière évangélique. On donna des combats de taureaux en l'honneur du voyageur portugais, et tandis qu'on lui rendait les honneurs que méritait son caractère, le journal de son voyage et sa carte de l'Amazone étaient envoyés au comte de Chinchon, vice-roi du Pérou.

Ce seigneur considérait l'expédition comme tellement importante pour la monarchie espagnole, qu'il n'hésita point d'en faire l'objet d'une délibération d'état. Le conseil souverain de Lima fut consulté, et une cour suprême, présidée par le vice-roi, décida que Teixeira retournerait au Brésil par la même route, afin de perfectionner la re-

connaissance du fleuve, et qu'il serait accompagné par deux commissaires espagnols, dont on lui ferait agréer la mission; que ces mêmes commissaires seraient chargés de dresser, de concert avec le commandant portugais, un itinéraire complet, et de rédiger un rapport fidèle où seraient consignées toutes les observations qu'on aurait recueillies concurremment, et qu'ils iraient ensuite à Madrid, présenter à la cour le résultat de leurs informations. Le vice-roi sentit aussi combien il importait de donner ce soin à des hommes vraiment éclairés; mais il paraissait difficile de trouver des sujets capables de remplir une mission si délicate. Don Juan Vasquez d'Acunha, corrégidor de Quito, offrit sa personne et sa fortune, demandant pour toute faveur de faire lui-même tous les frais de l'expédition à ses propres dépens. Sa proposition généreuse ne fut point acceptée, sa présence étant trop utile à ses concitoyens et à l'intérêt de l'administration publique. Nul autre n'aurait été capable de le remplacer à Quito. On eut alors recours au provincial des jésuites : il nomma le frère Cristoval d'Acunha, frère du corré-

gidor, et qui était recteur du collége de Cuença, et le frère Andrès de Arteida, professeur de théologie à Quito. On leur recommanda d'examiner avec soin le cours du fleuve, ses affluens, les pays et les peuples qui bordaient ses rives, et de ne rien laisser échapper qui méritât quelque intérêt et quelque attention. Quatre religieux de l'ordre de Nostra Senhora das Merces s'offrirent pour les accompagner : l'un d'eux, frère Pedro de la Rua Cerne, établit en route son ordre à Bélem et à San-Luiz.

Les instructions des deux jésuites explorateurs, expédiées par la chancellerie de Quito, leur enjoignaient expressément de passer en Espagne après le voyage de l'Amazone, afin de rendre compte en personne de leur mission à sa majesté Catholique. Le départ fut fixé au 16 janvier 1639.

Tandis que Teixeira et ses dignes compagnons, tandis que le vice-roi lui-même, que toutes les autorités de la ville de Quito pressaient à l'envi les préparatifs de ce grand voyage sur le plus grand fleuve du monde, les opinions étaient encore partagées au Brésil et au Pérou, sur son origine et sur

les véritables sources qu'on devait lui assigner. A Lima, on faisait sortir l'Amazone du lac de Lauricocha, situé au sein des plus hautes Andes, près de Huanuco de Los Cavalleros, à environ soixante-dix lieues de la capitale du Pérou. Dans la province de Popayan, on réclamait le même honneur pour la Caqueta, mais sans aucun fondement raisonnable, cette rivière, après un cours de sept cents lieues, étant reçue dans un fleuve beaucoup plus grand encore; d'autres faisaient dériver l'Amazone de la Guamena et de la Pulca, qui prennent leurs sources à environ huit lieues de Quito, et forment le courant de la Coca. Cette opinion était adoptée par le père d'Acunha, avec une prédilection facile à concevoir. Les progrès de la géographie ont procuré des données plus positives : on sait maintenant que l'Ucayali est le grand fleuve, et non pas le Neceva Maranon ou Lauricocha, comme il a été plus convenablement appelé; mais c'est à la source la plus éloignée de l'Ucayali que commence l'Amazone, et cette source sort du lac d'Apurimac près d'Arequipa.

Bientôt les conjectures sur cet immense

courant devaient faire place à des faits avérés, à des descriptions positives, à des observations irrécusables, et le plus grand fleuve des deux hemisphères, les pays qu'il fertilise, les nations qui habitent ses bords, allaient être enfin connus.

FIN DU SECOND VOLUME.


BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI



